















Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# HISTOIRE

DES

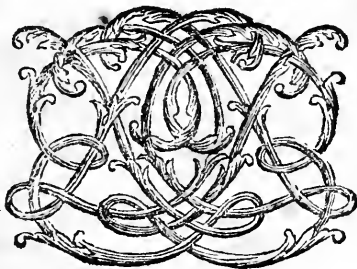
## REVOLUTIONS D'ANGLETERRE,

Depuis le commencement  
de la Monarchie.

PAR LE PERE D'ORLEANS,  
*de la Compagnie de JESUS.*

TOME QUATRIEME.

Nouvelle Edition, corrigée & ornée de figures.



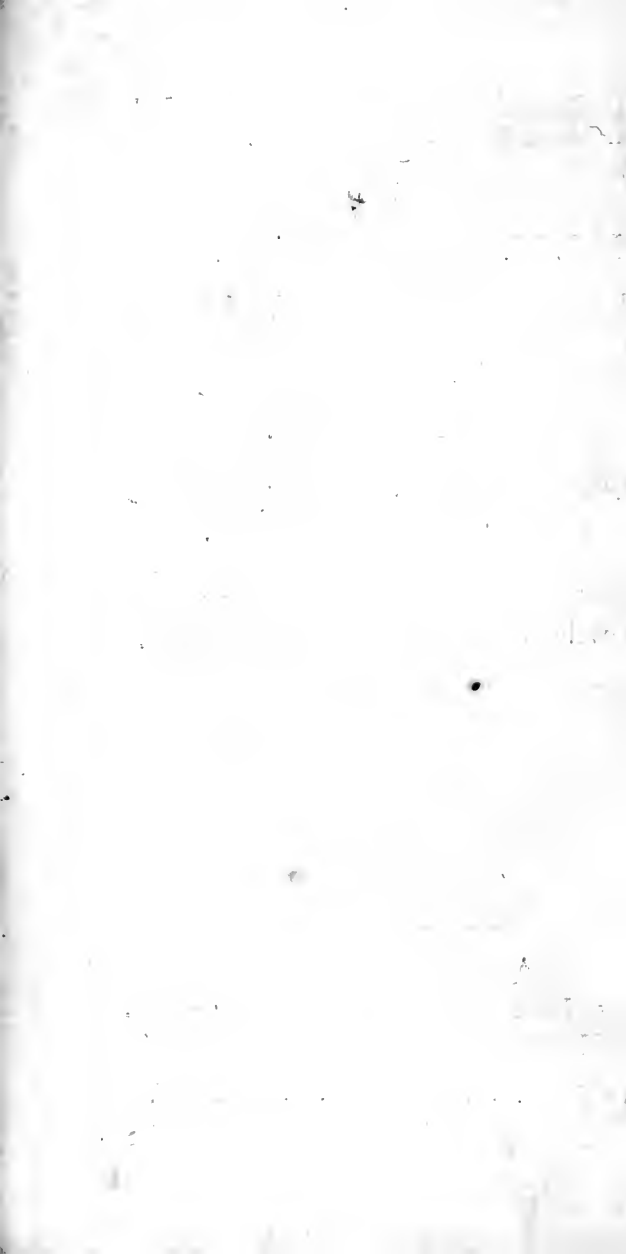
A PARIS,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

---

M. DCC. XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





# HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

---

## LIVRE DIXIÈME.

*Puissance & prospérité de Cromwel. Elle ne passe pas à sa famille. Cet Usurpateur n'est pas plutôt mort, que le Roy legitime monte sur le trône.*



L n'y avoit qu'un attentat de la nature de celui de Cromwel , dont l'horreur ne pût être effacée par des actions aussi éclatantes , par une conduite aussi suivie , par une prospérité aussi complete , que celle de ce fameux tyran. Les Heros que fait l'ambition mement rarement une vie exempte d'injustice & de cruauté: si celle de Cromwel n'eût été souillée que des crimes ordinaires aux Usurpateurs , elle n'auroit pas laissé d'éblouir ceux qui ne pesent

1649.

1649. pas si exactement les choses au poids du sanctuaire , & l'histoire n'est point assez dévouée à la pure vertu , pour refuser place parmi les grands hommes à un génie si supérieur aux autres , s'il eût commis quelques crimes de moins.

Malgré les mesures qu'avoit pris Cromvel pour éteindre la Royauté en faisant mourir le Roy , il paroissoit un nouveau Roy qui ne perdoit pas espérance de faire revivre la Royauté. Charles II. avoit de l'esprit , du courage , de l'habileté , & tiroit cet avantage de son exil , de pouvoir solliciter en personne tous les Souverains de l'Europe à l'assister dans une cause , qui leur étoit presque commune avec lui. Quelque divisé qu'ils fussent entr'eux , un événement si extraordinaire pouvoit servir à les réunir , ou à suspendre au moins quelque temps les querelles de leurs Etats , pour prendre en main celle de leur dignité.

Avec ces raisons de craindre le dehors , Cromvel en avoit encore de plus fortes d'apprehender tout au dedans. Il ne se pouvoit faire de démembrement d'aucune des trois grandes parties , qui composent la Monarchie Britannique , sans décrier le nouveau gouvernement , & donner un grand avantage au Roy , pour rétablir l'ancien , en se rétablissant lui-même. Cependant on avoit bien des raisons de dou-



ter de la conservation de l'Ecosse, & l'on  
n'en avoit presque plus d'esperer celle de 1649.  
l'Irlande. La trêve dont les Parlementai-  
res avoient tant murmuré s'y étoit rom-  
puë, les Catholiques y avoient prévalu,  
& les Protestans Royalistes s'étant joints  
à eux sous le Marquis d'Ormond, quoi-  
que ces deux factions fussent mal unies  
entr'elles, elles n'avoient pas laissé de faire  
de grands progrès sur le parti du Parle-  
ment. L'Angleterre même n'étoit pas dans  
une situation dont on pût trop bien se ré-  
pondre. L'égarement de la nation n'avoit  
pas été si general, que le devoir & la con-  
science n'y conservât des serviteurs au Roy.  
La suppression de la Chambre Haute ne  
pouvoit manquer d'irriter les Grands, qui  
se voyoient par-là dégradés, & égaux au  
peuple. Les sectes, les factions diverses  
qui avoient excité les troubles étoient en-  
core en mouvement, & celles qui ne trou-  
voient pas leur compte dans les change-  
mens qui s'étoient faits, n'attendoient  
que l'occasion pour en tenter d'autres.  
L'autorité du Parlement, appuyée d'une  
armée victorieuse, pouvoit tout tenir dans  
la soumission : mais outre que ce qu'on  
appelloit Parlement n'étoit plus qu'un  
corps monstrueux, fort éloigné de la ma-  
jesté d'une assemblée, que composoient  
auparavant tant de grands Seigneurs ; il  
falloit mettre entre ce Parlement & cette

armée la subordination nécessaire à les faire agir de concert, & ce n'étoit pas une chose aisée.

Tel étoit l'état de l'Angleterre lorsque Cromvel s'en rendit maître, & s'y établit, sous le nom de République, une domination plus absolue, plus monarchique, plus souveraine, que n'y fut jamais celle d'aucun Roy, non pas même du Conquerant. Pour procéder prudemment dans cette entreprise, il commença par affermir son autorité parmi les Anglois. Les moyens dont il se servit pour cela, fut d'inspirer adroitement au Parlement, & à l'armée, du zèle pour avancer son dessein, de les unir pour y concourir, de s'assurer de l'un par la crainte de l'autre, de les faire agir avec une conformité, & d'intention, & de conduite, qui les rendit redoutables à ceux, que le devoir ou l'intérêt auroit pû soulever contre lui. La vigueur avec laquelle ils reprimerent une sédition, que quelques troupes avoient excitée à Oxford & aux environs, montra qu'il avoit trouvé le ressort propre à remuer & à faire agir efficacement ces deux corps, & que la machine étoit en état de faire l'effet qu'il en attendoit.

Affuré de l'intérieur du Royaume, Cromvel fut quelque temps attentif au mouvement qu'avoit fait d'abord la mort Roy chez les étrangers. La nouvelle d'un

tel attentat frappa d'horreur toute l'Europe , & dans ce moment il n'y eut point de Prince qui ne se crût obligé de le punir. L'exil & les sollicitations du fils augmentoient le genereux zele qu'on avoit de venger le pere : chacun lui donna des paroles dont Cromvel craignit les effets. Mais l'Usurpateur fut bientôt rassuré, ces mouvemens de generosité , si vifs dans les particuliers , cedent aisément dans les souverains , non seulement à la necessité , mais à l'occasion de s'aggrandir , ou d'affoiblir une puissance rivale. L'habile scelerat ne fut pas long-temps sans reconnoître , que les deux seules Monarchies , dont il avoit quelque chose à craindre , n'étoient ni en disposition de s'unir contre lui , ni en état de lui nuire si elles étoient séparées. Il y avoit une minorité en France , dont l'Espagne vouloit profiter. Dans une telle situation de ces couronnes , Cromvel vit bien qu'avant qu'il fût peu , il seroit recherché de l'un & de l'autre ; qu'ainsi loin d'avoir rien à craindre ni du François ni de l'Espagnol , il en seroit un jour l'arbitre , & auroit à choisir lequel des deux il aimeroit mieux avoir pour ami.

Par-là également à couvert des factions domestiques & des guerres étrangères , Cromvel pensa à des ennemis qui n'étoient ni tout-à-fait étrangers , ni aussi proprement domestiques : je veux dire aux Ecos-

1649. fois , qui chanceloient dans l'union contractée avec l'Angleterre , & aux Irlandois , dont la plupart avoient déjà secoué le joug. Pendant qu'on observoit ceux-là , & qu'on veilloit sur leurs démarches sans rien faire qui les pût irriter , Cromvel se pressa de dompter ceux-ci , & voulut leur faire la guerre en personne.

Il ne restoit plus guères en Irlande au parti Parlementaire que Dublin & Londonderry , & actuellement même le Marquis d'Ormond tenoit la capitale assiégée. On peut dire que la fortune de Cromvel fût plutôt que lui en Irlande. Avant qu'il partit d'Angleterre , Dublin avoit été secouru par des troupes du Parlement , que Reynold & Venables y avoient menées. Jones Gouverneur de la Ville ayant reçu ce secours dans un temps , où les assiégeans étoient occupez à fortifier un poste avancé , avoit fait sur eux une si furieuse sortie , qu'une terreur panique les avoit saisis ; de sorte que leur General avoit été contraint de lever le siege , après une déroute où il avoit perdu quatre mille hommes tuez sur la place , & deux mille cinq cens faits prisonniers.

La nouvelle de ce succès ayant été portée à Cromvel , il pressa pour en profiter l'embarquement de son armée , peu nombreuse , mais composée de vieilles troupes , & bien aguerries. Il partit de Mil-

ford au mois d'Août , & fit voile droit à Dublin , où de quinze mille hommes qu'il avoit , il en donna cinq mille à Venables , qui les conduisit par mer à Londonderry , & en retint dix mille pour lui , qu'il mena assiéger Drogheda. 1649.

Drogheda étoit une place importante , où le Viceroy avoit jetté ce qui lui restoit de meilleurs soldats. Arthus Asthon y commandoit , & s'y croyoit assez bien pourvu de toutes les choses nécessaires à faire traîner un siege en longueur , pour ruiner l'armée ennemie , s'attendant que le General attaqueroit pied à pied la place , & se préparant à lui bien disputer le terrain. Asthon raisonnoit bien , mais par malheur Cromvel raisonna comme lui , & comprenant que s'il attaquoit Drogheda dans les formes ordinaires , la durée du siege lui feroit perir beaucoup de soldats , & rendroit inutiles par les maladies ce qui n'en periroit pas par le fer , il resolut d'insulter la place. A peine avoit-on tiré le canon , que voyant en certains endroits des pans de murailles entr'ouverts , il voulut qu'on allât à l'assaut. On fut repoussé jusqu'à deux fois , mais le General & Ireton s'étant eux-mêmes mis à la tête de leurs troupes demi rebutées , leur inspirerent tant de courage , que ni garnison , ni ramparts ne furent capables de les arrêter. Tout ceda à ce nouvel effort. Ainsi

— ils emportèrent , à la troisième attaque ;  
 1649. une place , qui durant trois ans avoit résisté à toutes les forces des Protestans unies ensemble. On y passa au fil de l'épée jusqu'à quatre mille personnes pendant trois jours , que dura le pillage , & que le soldat victorieux eut la licence d'affouvir son avarice & sa cruauté. Les Temples ne servirent point d'azyle aux vaincus. On les égorgea jusques sur les autels. Quelques-uns étant montez sur les voutes , on les en fit descendre , & on ne pardonna qu'à un seul , qui s'étant jeté du haut en bas , sans se faire d'autre mal , que de se casser une jambe , obtint la vie pour la rareté du fait.

La désolation de Drogheda rendit le nom de Cromvel redoutable à toutes les Villes d'alentour. Peu eurent le courage d'attendre qu'elles fussent sommées pour se rendre : ainsi il se vit bientôt maître de toutes les places situées sur cette partie de la côte orientale d'Irlande , qui s'étend depuis Dublin jusqu'à Dundalke. La garnison de cette dernière l'abandonna avant que l'ennemi parût , & ayant emmené avec elle quelques piéces de gros canon , les laissa en chemin pour mieux fuir.

Cromvel ne poussa pas pour lors ses conquêtes plus loin du côté du Nord : il revint sur ses pas vers Dublin , & prit la

route de Wexford , dont le port lui étoit nécessaire pour la subsistance de son armée dans les Provinces du Midi. Aussi-tôt qu'il s'y fut présenté , il fit sommer le Gouverneur. Celui-ci , qui attendoit des secours , eut l'adresse de l'amuser ; mais Cromvel s'en étant apperçu , le fit si vivement attaquer , que la garnison ne tint pas , & ayant abandonné les murailles lui laissa libre l'entrée de la Ville. On se rallia , & on combattit avec valeur dans le marché , mais ce fut inutilement : on ne remporta point d'autre fruit de cette résistance , que l'honneur de ne pas périr sans se défendre. Wexford fut traité comme Drogheda , & la sévérité y eut le même effet : la terreur s'étant répandue dans les Villes , & dans les forteresses de toute cette côte jusqu'à Dublin , elles épargnerent au General la peine même de les sommer.

L'hiver se faisoit déjà sentir , & la saison étoit pluvieuse les troupes de Cromvel en souffroient beaucoup , & la dissenterie s'y mettoit qui les affoiblissoit tous les jours. Ces raisons paroissent à plusieurs devoir obliger le General à interrompre ses conquêtes , pour ne pas s'exposer à les perdre aussi promptement qu'il les avoit faites. Il en jugea autrement & en jugea mieux que les autres. La peine qu'avoit le Marquis d'Ormond à remettre

1649. une armée en campagne , depuis sa dé-  
route devant Dublin , l'ancienne discorde  
qui s'étoit renouvelée entre lui & les Ca-  
tholiques , à l'occasion de cette nouvelle  
disgrace , des intelligences secrètes , que  
Cromvel avoit pratiquées dans la Province  
de Mounmonie , qu'on avoit promis de  
lui rendre , s'il en pouvoit approcher d'as-  
sez près , pour favoriser la trahison , les  
grands intérêts & les grandes affaires qui  
le rappelloient deçà la mer , lui semble-  
rent des motifs plus forts pour continuer  
la guerre , quel'hyver pour l'interrompre.  
Ayant formé cette résolution , il attaqua  
Ross , & le prit par la foiblesse du Baron  
Taff , qui avec une garnison de deux mille  
hommes ne tint que huit jours. Là le Ge-  
neral fit jeter un pont de bateaux sur le  
Barrovv , & y fit passer son armée , pour  
s'approcher de la Mounmonie , en sou-  
mettant toujours le pais. Il eut besoin que  
les intelligences qu'il avoit dans cette Pro-  
vince lui fussent plus fidelles , qu'elles ne  
l'avoient été à leur Roy. Il s'étoit laissé  
emporter au cours de ses prosperitez , &  
avoit abusé de sa fortune. Le mauvais suc-  
cès qu'il eut des sieges de Duncannon &  
de Waterford le fit rentrer dans lui-mê-  
me , & penser à prendre des quartiers  
d'hyver. C'étoit y penser trop tard , si  
la perfidie ne fût venuë à temps au secours.  
On étoit au mois de Decembre : à peine



Cromvel avoit quatre mille hommes en état de servir & de combattre : le Marquis d'Ormond en avoit huit mille , avec lesquels il occupoit les routes , qui conduisent à Dublin. Cromvel au reste ne pouvoit hyverner ailleurs ; toutes les places qu'il avoit prises étant trop exposées aux courses des garnisons du parti contraire , pour y avoir aisément des vivres , & tout le repos nécessaire à remettre ses troupes de leurs travaux. Ce fut dans cette conjoncture que la Mommonie se déclara presque toute entiere pour lui. Youghal , Kinsal , Korke & d'autres postes lui furent livrez en même temps , & lui donnerent le moyen de faire rafraîchir ses soldats durant les trois plus rudes mois de l'hyver , qu'ils y passerent fort tranquillement. Inchiquin , Seigneur Royaliste , fit quelques efforts pour reprendre Wexford , mais ce fut en vain : Nelson lui coupa chemin. Il voulut tomber sur Arklo , mais Huston l'arrêta tout court , & l'obligea de se retirer.

Cromvel n'étoit guères d'humeur à demeurer long-temps en repos , quand il avoit beaucoup à faire. Le mois de Février de l'année mil six cens cinquante n'étoit pas fini qu'il se remit en campagne. Il lui étoit venu des troupes , que son activité naturelle , jointe aux nouvelles , qui le pressoient de retourner en

— 1650. Angleterre, ne laissa pas oisives. Quelques-uns disent que dès-lors il fut pressé par le Parlement de repasser la mer, & qu'il s'en excusa; quoi qu'il en soit, il continua à soumettre l'Irlande, & il y réussit. D'abord il sépara son armée pour embarasser le Marquis d'Ormond; qui n'avoit pas assez de forces pour les séparer. Il laissa le Baron Broghil avec un camp volant dans la Mommonie, Ingolsby aux environs de Limerik, & pendant que Coot & Venable agissoient du côté du Nord, il se rendit avec une partie de ses troupes devant Calan, où il fut joint avec le reste par Ireton & par Reynold, qui avoient pris un autre chemin. Calan ne résista qu'un jour, & paya chèrement cette courte résistance; tout y ayant été passé au fil de l'épée, à la réserve des troupes de Butler, qui se rendirent avant qu'on eût tiré le canon. Toutes les places des environs subirent volontairement le joug. Le General vouloit prendre Gore, & de-là tomber sur Kilkeni, place importante, & servant alors de capitale au parti du Roy. Pour réussir dans cette entreprise, il envoya ordre à Hufson, nouveau Gouverneur de Dublin, de lui amener tout ce qu'il pourroit tirer de troupes des garnisons de Wexford, & des autres postes, qu'il avoit conquis de ce côté-là. Hufson le joignit près de Gore, après lui avoir

acquis en chemin Kildare , Belifan & Lechin. L'armée se trouva de vingt-deux mille hommes , à laquelle le Marquis d'Ormond n'ayant osé opposer la sienne , qui étoit moins forte de plus de la moitié , Gore fut promptement emporté , & Kilkeni ne pût résister qu'autant qu'il falloit , pour se ménager une composition honnête. La capitulation fut que la Ville seroit renduë avec les armes & les munitions qui s'y trouveroient , & que les habitans payeroient deux mille livres d'argent à Cromvel , moyennant quoi on leur permettoit de demeurer , ou de se retirer selon qu'il sembleroit bon à chacun ; & à la garnison de sortir , vies , armes & bagages sauves , pour être conduite à Athlone.

De Kilkeni , Cromvel revenant vers le midi assiegea Clommel. Il y avoit dans cette place une garnison de près de deux mille hommes , commandée par un Irlandois d'une assez bonne réputation ; le poste étoit bien fortifié , & le Viceroy paroissoit en résolution de le secourir. Cromvel ne laissa pas d'y marcher , & après avoir détaché Reynold avec un camp volant pour observer le Marquis , il alla hardiment former son siege. Le plus grand risque de son entreprise ne lui vint pas du Marquis d'Ormond , dont Reynold qui étudioit ses démarches rompit aisément

— les mesures. L'Evêque de Ross étoit plus  
 1650. à craindre , qui ayant assemblé promptement & à l'improviste quatre ou cinq mille hommes , s'avançoit pour secourir Clommel. Heureusement pour les assiégeans Broghil se trouva assez fort pour combattre ce Prélat guerrier. Il le défit , & le fit pendre : ce qui épouvanta tellement le Gouverneur de Caringrede , qu'il rendit son poste au vainqueur. Les punitions que faisoit Cromvel des résistances trop opiniâtres , rendirent celle de Clommel moins longue , qu'elle ne devoit naturellement être. Après qu'on se fut défendu quelques jours avec assez de valeur & de succès , ne paroissant point de secours , la garnison sortit la nuit , & chacun s'échappant où il pût , les habitans se trouverent livrez à la discrétion de leurs ennemis. Les bourgeois ne perdirent point la tête dans cette conjoncture fâcheuse. Abandonnez par leurs défenseurs , ils firent leur capitulation eux-mêmes sans rien dire de l'événement qui les faisoit capituler , & obtinrent des conditions , qui assurèrent leurs vies & leurs biens. Cromvel fit suivre la garnison , & on en atteignit quelques-uns qui furent les victimes des autres : mais il ne fit point de mal aux bourgeois , qu'il laissa sur la foi du traité jouir du fruit de leur industrie.

Pendant que Cromvel faisoit ces con-

quêtes dans une partie de l'Irlande , Coot & Venables lui conqueroient l'autre , & mettoient sous ses loix tout le Nord. Armach , Califergus , Charlemont reconnurent le Parlement , & l'on ne comptoit presque plus dans toute cette grande partie de l'Irlande , que l'on appelle l'Ultonie , de ville ni de forteresse qui n'eût plié. Cromwel se dispoisoit à soumettre Waterford & Duncanon qu'il avoit manquez , & il avoit sujet de croire qu'avant la campagne finie , Athlone , Limerik , Galovay , les seules places d'importance qui restoient dans le bon parti , suivant la destinée des autres , se rendroient maîtres de toute l'Isle. Il tenoit Waterford bloqué , lors qu'au commencement de May un ordre nouveau , ou plutôt une nouvelle priere du Parlement , l'obligea de laisser achever sa conquête à Ireton pour repasser en Angleterre , où il jugea cette fois lui-même que sa présence étoit nécessaire.

Les Ecoissois avoient moins peché dans le parricide commis en la personne de Charles I. par l'esprit de la nation , assez attachée à ses Souverains , que par la contagion des Anglois , qu'un fantôme de liberté , plus funeste à leur repos que le plus dur esclavage , a de tout temps armé contre leurs Rois. Le torrent de ceux-ci avoit emporté ceux-là , & leur

1650.

avoit fait faire des démarches dont ils ne prévoyoiēt pas les suites. Les Ecoſſois à la vérité avoient livré le Roy aux Anglois rebelles, mais il y a apparence qu'ils n'avoient pas aſſez mauvaiſe opinion d'eux, pour croire qu'ils porteroient ſi loin le crime. Les ſollicitations qu'ils firent envers le Parlement d'Angleterre pour ſauver la vie à ce Prince, quand ils virent qu'elle étoit en danger, les troupes qu'ils mirent ſur le pied, les efforts qu'ils firent pour le ſecourir, montrèrent dès-lors qu'ils ſe repentoient d'avoir contribué à ſa perte. L'activité de Cromvel les avoit rendu inutiles, & leur avoit ôté, pour un temps les moyens de pouvoir rien entreprendre. Les affaires qu'il avoit eûes depuis leur avoient laïſſé le loisir de prendre de nouvelles meſures. N'ayant pû ſauver le Roy, ils voulurent au moins conſerver à ſon fils celle des Couronnes, dont ils ſe croyoient dépoſitaires. Quelques cabales particulières eurent d'autres ſentimens, ou partiſans du Marquis d'Argile, ou émiſſaires de Cromvel. Le gros de la nation prit ceux que leur inſpiroit la juſtice, & l'intérêt public de l'Etat qui ne pouvoit preſque éviter de tomber ſous le joug des Anglois, à moins qu'embrallaſſant le parti du Roy, l'Ecoſſe ne diviſât l'Angleterre, & ne mît de ſon côté ceux qui y conſervoient encore de l'amour pour la Royauté.

L'affaire

L'affaire fut longue à négocier & à conclure à la conclusion. Parmi ceux qui <sup>1650.</sup> vouloient le Roy , tous ne le vouloient pas de la même manière ; les uns le vouloient tel qu'avoient été ceux qui avoient régné avant lui , avec la même autorité & les mêmes prérogatives , disant qu'il seroit de mauvaise grace d'abuser des malheurs de leur Prince , pour prendre des avantages sur lui , qu'il s'en falloit tenir aux anciennes Loix , & aux usages reçus dans la Monarchie ; & que puisqu'on jugeoit à propos de maintenir la Royauté , il ne la falloit pas dégrader. Les Montagnards , la plupart Catholiques , à la tête desquels étoient les Gordons , & tout le parti de Montrose , qui subsistoit encore , quoiqu'il fut absent , vouloient qu'on en usât ainsi. D'autres vouloient tout le contraire , un Roy , mais un Roy sans pouvoir , n'ayant guères de prérogative dans l'Etat que celle du rang , Chef sans empire & sans autre emploi que d'approuver les caprices du peuple , & de souscrire aux volontez de toutes les cabales , qui seroient assez puissantes pour les faire passer en loy. Ceux-ci disoient qu'il falloit prendre l'occasion de temperer la puissance Monarchique , d'assurer la Religion & les Loix contre l'inconstance , & la tyrannie des Princes ; que si on la laissoit échapper , en vain on la regretteroit , & on se repentiroit trop tard.

1650. de n'avoir pas fait quand il en étoit temps ;  
ce qu'il n'est jamais deux fois temps de  
faire ; qu'il falloit rétablir le Roy , mais  
avec des conditions qui fussent avantageu-  
ses au peuple, & qui missent de formais leurs  
biens , leur Religion , & leur liberté à  
couvert des entreprises , & de l'usurpa-  
tion de leurs Souverains. Ce sentiment  
étoit celui de la secte Presbyterienne , fixe  
& uniforme dans ses maximes , telle en  
Ecosse qu'en Angleterre , & telle à l'égard  
de Charles II. qu'elle avoit été à l'égard  
de Charles I. Comme cette secte faisoit  
la faction dominante , qu'elle étoit la plus  
nombreuse , & la plus suivie parmi les gens  
de qualité , son sentiment prévalut à celui  
des autres. Il fut arrêté qu'on inviteroit  
le Roy à remonter sur le trône de ses pe-  
res , mais qu'on lui proposeroit en même  
temps certaines conditions à signer , sans  
lesquelles on étoit résolu de ne point souf-  
frir qu'il revint.

Charles étoit dans l'Isle de Gerfay , qui  
lui étoit demeurée fidelle , quand le Ba-  
ron de Liberton l'alla trouver de la part  
de la nation , pour lui apprendre en même  
temps qu'on l'avoit fait proclamer Roy ,  
mais qu'on ne pouvoit consentir qu'il  
exerçât la Royauté , que sous les clauses  
contenues dans une lettre qu'il lui donna.

Le commencement de cette lettre étoit  
plein de complimens de condoléance sur



la mort tragique du feu Roy , de détestation de ce parricide , de protestations d'obéissance , d'assurances de fidélité. La fin n'étoit pas du même stile. En se soumettant au Roy , on exigeoit de lui entr'autres choses , qu'il signât le Convent d'Ecosse , qu'il éloignât de sa personne ceux qui avoient pris les armes en faveur de son pere , qu'il ne fît point revenir Montrose , qu'il ne souffrît dans sa Cour aucun Catholique , enfin qu'il assignât un lieu où de Députés de la nation , munis des pouvoirs nécessaires , pussent conclure avec lui un traité , dont on lui envoyoit le projet.

Charles avoit un trop bon esprit pour faire le fier à contre-temps. L'état de sa fortune étoit tel , qu'il se tint obligé aux Ecoissois de la justice qu'ils lui rendoient , en le rappelant sur un Trône qui lui appartenoit , & dépêcha sur le champ Fleming pour leur en témoigner sa reconnaissance. Peu de temps après , sans parler de l'embarras où le mettoient ces conditions , il renvoya Liberton , & le chargea d'assurer les Etats d'Ecosse , qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour correspondre à leur affection ; donnant rendez-vous à Breda aux Députés qu'ils témoignoiient avoir dessein de lui envoyer pour mettre la dernière main à cet œuvre.

1650. Pendant ces préliminaires d'une négociation aussi importante que délicate, le Roy déliberoit avec son conseil, s'il accepteroit l'offre des Ecoſſois aux conditions qu'ils lui propoſoient. Il en écrivit à la Reine ſa mere, & à ceux de ſes amis qui ne ſe trouvoient pas alors auprès de lui, pour en demander leurs avis. On fut fort partagé là-deſſus. Pluſieurs ne vouloient point du tout qu'il ſe fiât aux Ecoſſois. Ils diſoient que leur ſoumiſſion étoit feinte, & un voile ſpecieux de quelque trahiſon; que l'exemple du feu Roy devoit apprendre à ſon fils le peu de fond qu'il devoit faire ſur une Nation perfide, qui après avoir engagé ſon pere à éloigner ſes meilleurs ſerviteurs, comme on vouloit qu'il éloignât les ſiens, l'avoit livré à ſes ennemis; que le Parlement d'Ecoſſe n'offroit au Roy que la ſuperficie de la Royauté, & ſ'en reſervoit le ſolide; que le Roy devoit prendre garde à ne pas prendre un joug qu'il ne ſecouëroit pas quand il voudroit, qu'il valoit bien mieux ſuivre les meſures qu'il avoit priſes avec Montroſe, pour dompter l'Ecoſſe rebelle, & y entrer en Roy guerrier à la tête d'une armée capable de le faire craindre, qu'en Roy de theatre, aux acclamations d'un peuple, qui en le loüant le mépriſeroit. Ainſi raſſonnoient bien des gens. La Reine au

contraire, & avec elle le plus grand nombre, soutenoient qu'il falloit aller en Ecosse à quelque condition qu'on y fut reçu; que dans l'état où étoient les affaires, il falloit risquer pour faire quelque chose; que les effets de la minorité qui se faisoient sentir en France, ne laissant pas lieu d'espérer de grands secours des étrangers, le Roy ne devoit pas refuser l'offre que lui faisoient ses sujets, quelques dures qu'en parussent les conditions, dont il y avoit même apparence qu'ils se relâcheroient avec le temps, la complaisance qu'il avoit pour eux les devant engager à en avoir pour lui; qu'avec rien on ne faisoit rien, & qu'avec un Royaume on en gagnoit un autre; qu'il n'étoit pas nouveau qu'un Roy d'Ecosse, bien suivi & bien secondé, gagnât des victoires sur les Anglois, & que dans la conjoncture présente, il n'en falloit qu'une pour faire changer la face des affaires: qu'une partie de l'Angleterre n'attendoit qu'une telle occasion de se déclarer & de se joindre au Roy, pour lui aider à soumettre l'autre: que plusieurs même étoient encore assez attachez à leur devoir, pour risquer quelque chose en faveur de leur Prince, pour peur qu'ils se vissent en état de balancer la puissance des usurpateurs.

Ces raisons persuaderent le Roy, qui se pressa d'autant plus de conclure avec

1650. les Ecoſſois, qu'il apprit qu'on prenoit des meſures à Londres pour l'envoyer aſſieger à Gerſay. Auſſi-tôt qu'il eut pris ſon parti, il fit voile en Flandre & ſe rendit à Breda, où les Députés d'Ecoſſe le vinrent trouver avec un ſurcroît de propoſitions, qui ne furent pas même les dernières, Murray en ayant apporté quelque temps après de toutes nouvelles. Quelque chagrin que donnât à Charles un procédé ſi mal honnête, il ſuivit ſon plan, & ayant pris la réſolution d'aller en Ecoſſe, quoi qu'il lui en dût coûter pour y entrer, il reçut bien les Députés, & n'employa que la douceur pour les engager à ſe relâcher ſur les points qui le gênoient le plus.

Comme cette moderation du Roy rendoit la négociation paiſible, malgré le peu de complaiſance qu'il trouvoit dans les Ecoſſois, on attendoit de jour en jour d'en voir enfin la concluſion, lorsqu'un événement imprévu fit croire qu'il n'y en auroit point. Le Roy avoit effectivement rappelé Montroſe d'Hongrie: il lui avoit donné commiſſion de lui aller lever des troupes en Ecoſſe, & d'y en mener d'ailleurs autant qu'il en pourroit aſſembler. Depuis même que Liberton lui étoit venu demander de la part des Etats du païs, qu'il n'y fit point revenir ce Seigneur, comme il ne s'étoit encore engagé à rien

là-dessus, en donnant avis à Montrose de  
la négociation qui se lioit, & de l'article  
où il avoit part, il lui avoit ordonné d'a- 1650.  
gir comme s'il l'eut ignoré, & d'entrer au  
plûtôt en Ecosse avec des forces capables  
de rendre les Ecossois un peu plus traita-  
bles, sauf à se faire un mérite auprès d'eux  
de le rapeller s'il y étoit contraint.

Montrose avoit ponctuellement obéi.  
Quoiqu'il n'eut point encore d'armée  
prête, il avoit pris avec lui quelques  
troupes levées précipitamment vers le  
Nord, & esperant qu'elles grossiroient  
dès qu'il paroîtroit en Ecosse, il les avoit  
premierement débarquées dans les Orca-  
des, & de-là menées à Caitness. Le Par-  
lement en avoit été averti, & ayant com-  
mandé Leslé pour marcher de ce côté-là  
avec huit mille hommes, le malheur de  
Montrose avoit été tel, qu'un parti de trois  
cens chevaux, détaché de cette armée  
sous Straughan, l'ayant inopinément ren-  
contré, l'avoit défait, & taillé en pieces  
la milice mal aguerrie qu'il conduisoit. Il  
s'étoit sauvé, & ayant changé d'habit, il  
étoit à couvert d'être pris : mais la faim  
l'ayant obligé d'avoir recours au Baron  
Aken, qui avoit autrefois servi sous lui,  
il en avoit été trahi, livré à Leslé & au  
Parlement, qui l'avoit condamné à mort,  
& fait couper son corps en quartier, pour  
être exposé sur les portes des quatre plus

— 1650. grandes villes d'Ecosse. Par cet indigne traitement avoit fini le fameux Jean Gre-me , si zélé jusqu'au bout pour son Roy , qu'il dit au Chancelier d'Ecosse , après avoir ouï cet arrêt , qui le condamnoit à être coupé en quartiers pour être exposé en divers lieux , qu'il eût voulu avoir assez de chair pour qu'on en pût exposer un morceau dans toutes les villes du monde , comme un monument de la fidelité qu'un sujet doit à son Souverain.

On ne douta point que cet accident ne dût rompre toute négociation entre le Roy & les Ecossois. En effet , il n'y avoit du côté du Roy que la nécessité , qui lui pût faire digerer aussi patiemment qu'il fit une pareille injure. Mais les affaires de ce Prince étoient dans un état , à ne lui permettre pas même de trop témoigner , qu'il sentît le mal qu'on lui faisoit , réduit à souhaiter que les Ecossois lui pardonnassent aussi aisément d'avoir fait entrer Montrose chez eux , qu'il leur pardonnoit de l'avoir fait mourir. La crainte qu'eut Charles là-dessus n'étoit pas sans fondement. Dans le premier mouvement de sa douleur , il s'étoit plaint aux Députés du traitement fait à Montrose , & en avoit demandé raison. Il en avoit écrit en Ecosse , où le Parlements'étant assemblé , il y avoit eu trente-deux voix pour rompre le traité  
commencé.

commencé. La pluralité néanmoins l'avoit emporté encore cette fois en faveur de la bonne cause : Murray eut ordre d'assurer le Roy , que les Ecoſſois perſiſtoient dans la réſolution de le recevoir , qu'il les trouveroit fort ſoumis, & que ſi quelque choſe lui faiſoit peine dans ces commencemens de reconciliation , le temps peu à peu l'adouciroit ; que l'affaire de Montroſe ne pouvoit avoir qu'un bon effet pour le rétabliſſement des ſiennes , que toute la nation deſiroit ; qu'encore qu'on eût trouvé des lettres dans la caſſette de ce General , capables d'inspirer d'autres ſentimens , on vouloit bien ne s'en point ſouvenir , pour le prier de ne penſer de ſon côté qu'à hâter ſon départ , & à venir regner ſur des ſujets diſpoſez à tout ſacrifier pour le venger de ſes ennemis.

L'aigreur mutuelle , que l'aventure de Montroſe avoit cauſée entre le Roy & les Ecoſſois , s'étant ainſi peu à peu adoucie , on reprit la négociation , dans laquelle le Prince d'Orange ayant heureuſement travaillé à faire relâcher ceux-ci ſur des points où la gloire du Monarque paroifſoit être trop bleſſée , le traité fut enfin conclu : Charles s'embarqua , & arriva en Ecoſſe au mois de Juin.

Le temps qu'on employa à finir une affaire ſi épineuſe , donna au Parlement

1650. d'Angleterre celui d'en envoyer avertir Cromvel , & ce fut sur cet avis , que ce General consentit à laisser à un autre le soin d'achever la conquête d'Irlande , pour penser à celle d'Ecosse. Le mauvais procedé des Ecossois lui en donna tout le loisir , & toute l'industrie du Roy ne pût obvier aux fâcheuses suites qu'il craignit de leur maniere d'agir. Jamais la situation des affaires & la disposition des esprits n'avoit menacé l'Ecosse d'une si prochaine ruine. La division que la guerre civile y avoit causée y continuoit , les factions s'y multiplioient , & y devenoient tous les jours plus vives. La Presbyterienne , toujours dominante , avoit une conduite à l'égard des autres , qui les aigrissoit de plus en plus ; & tant s'en faut que la presence du Roy y apportât de la moderation , les Presbyteriens en devinrent d'autant plus insupportables , que le respect qu'avoient pour lui les Montagnards & les Montroisiens , les empêchant d'éclater autrement que par des plaintes , on ne les ménageoit plus. Les choses en vinrent à un point , qu'ils furent exclus de tous les emplois. On ne vouloit pas même les admettre dans les troupes , sous prétexte que l'Ecriture défend d'avoir aucun commerce avec ce qu'on appelloit Malignans , & on traitoit de ce nom odieux tous ceux qui n'étoient pas Puritains.



Le plus fâcheux fut que le Roy se vit traité comme les autres , & que ce qu'il éprouva en Ecosse de la tyrannie de ce parti , surpassa ce qu'il en avoit crain- 1650.  
t en Flandre : il se fut trouvé bien traité , si on n'eût exigé de lui que ce qu'il avoit eu plus de difficulté à promettre. A peine fut-il débarqué , que parmi les entrées solennelles qu'on lui faisoit dans toutes les Villes , parmi les réjouissances publiques & les acclamations du peuple , il s'aperçût du peu d'égards que ceux qui gouvernoient avoient pour lui. Les tempêtes l'ayant obligé d'aller débarquer vers le Nord , il fut reçu à Aberdin avec de grands témoignages d'une joye sincere : un présent d'argent que lui firent les habitans , en fut un témoignage solide. Cette marque de l'amour du peuple lui fit un véritable plaisir , mais ce plaisir fut bientôt troublé par un dégoût , que lui donnerent à l'occasion de cela même , les maîtres de sa destinée. Ils n'eurent pas plutôt appris le présent , que les bourgeois d'Aberdin avoient fait au Roy , sans leur en parler , qu'ils firent publier une Ordonnance , portant que ceux qui voudroient donner quelque secours d'argent à ce Prince , ne le missent point en d'autres mains , qu'en celles des Officiers publics. En passant à Dundée , il fut reglé avec toute la magnificence possible , mais la cabale eut

1650. l'insolence de lui faire remarquer en passant la partie du corps de Montrose, que le Parlement avoit fait porter en cette Ville pour l'y exposer.

La condition de Charles ne fut pas plus douce dans la capitale qu'ailleurs. Il y fut proclamé, il y reçût les honneurs qu'on devoit à sa dignité : mais il n'avoit encore été nulle part moins libre, moins considéré, moins consulté dans les affaires, & moins appelé aux conseils. On lui donna d'abord des gardes, non pas tant pour lui faire honneur, que pour l'observer & pour empêcher que personne ne l'approchât, hors les partisans de la faction. On voulut qu'il éloignât le peu d'Anglois qu'on avoit consenti qu'il gardât. A peine put-il conserver le Duc de Buckingham & quelques autres. Les Ministres Presbyteriens l'assiegeoient continuellement, & abusant indiscretement de la liberté qu'il étoit obligé de leur donner auprès de lui, on ne peut dire les bizarres discours dont ils le fatiguoient à toute heure, pour lui donner de l'aversion non seulement de la Religion Catholique, mais même de l'Eglise Anglicane où il avoit été élevé. Comme ce Prince n'étoit pas dévot, ils lui disoient à tout moment, que son indévotion venoit d'avoir été élevé dans une Secte où il y avoit des ceremonies & des Evesques ; restes prophanes selon eux des

superstitions Romaines, dont l'Eglise Anglicane avoit souillé la sainteté de la réformation. Ils vouloient qu'il fit penitence, & qu'il se crût indigne de regner, jusqu'à ce qu'il eût acquis une parfaite docilité à la pure parole de Dieu, pour être un Roy selon son cœur. Ils pouissoient la chose si loin, que non seulement ils vouloient qu'il fit penitence de ses pechez, mais même des pechez d'autrui, sur-tout des fautes du Roy son pere, & de ce que ces heretiques appelloient l'idolâtrie de la Reine sa mere. Il fallut, pour ne les pas effaroucher, que ce Prince s'assît quelquefois au milieu de leurs assemblées sur une espece de bas siege, qu'ils appelloient la Chaise de penitence.

Charles souffroit ces discours & cette conduite d'autant plus impatiemment, que pendant que les Ministres lui parloient, & traitoient avec lui de choses qui lui tenoient fort peu au cœur; ceux qui gouvernoient ne lui parloient point des affaires qui l'interessoit le plus, & ne vouloient pas même qu'il entrât en connoissance de celles de la guerre. Ainsi ce Prince se voyoit entre les mains de gens entêtez de maximes extravagantes, & d'une ambition mal entenduë, qui les portoit à exclure de leurs troupes tant d'hommes vaillans & zelez pour l'honneur de la nation, lui-même de la conduite

—  
1650. des armées , qui devoient soutenir la querelle , sur le point de se voir attaqué par toutes les forces de l'Angleterre.

Car pendant cette confusion des hommes & des choses en Ecosse , Cromvel , qui en étoit averti , se dispoisoit à en profiter. Il étoit de retour à Londres , où il avoit été reçu avec de grands applaudissemens. S'il ne refusa pas les honneurs que le peuple de la capitale lui voulut rendre en cette rencontre , il fit voir qu'il avoit l'esprit assez solide pour n'y faire pas grand fond. On dit qu'en passant par Tyburne , qui est le lieu où l'on exécute ceux qui méritent la mort , un flatteur lui ayant dit ces mots , en lui montrant la foule du peuple , qui venoit au-devant de lui : *Voyez quelle multitude de gens viennent pour vous voir triompher* , il lui répondit froidement : *Il en viendrait encore plus pour me voir pendre*. Il ne fut pas si indifférent à l'honneur d'être regardé par les complices de son usurpation , comme le seul homme d'Angleterre , sur qui on pût se reposer du succès des grandes affaires , parce que cette estime publique assuroit sa domination. Il en reçut un nouveau témoignage , par la manière dont le Parlement lui commit l'entreprise d'Ecosse , en faisant consentir Fairfax à lui céder entièrement le commandement des armées. La chose se fit honnêtement. Fairfax s'excusa d'aller en

Ecosse, sur le besoin qu'il avoit de repos, & sur ce qu'il n'étoit pas convenable, 1650.  
qu'ayant des terres dans ce Royaume, & séance même au Parlement, il y allât porter la guerre. Ainsi Cromvel fut seul chargé de cette expedition importante. Il montra bientôt qu'on avoit bien choisi. On avoit fait prendre les devants à son armée, pendant qu'il donnoit ordre lui-même à faire transporter par mer les provisions nécessaires à l'entretenir ; prévoyant bien que les Ecossois auroient fait le dégât par tout, & qu'on ne trouveroit sur leurs frontieres ni vivres pour les hommes, ni fourrage pour les chevaux. Ces préparatifs étant faits, il partit en poste, & se rendit à Barvik, où il arriva le vingt-deuxième de Juillet. Il y séjourna quelques jours, qu'il employa premierement à faire publier une réponse, au nom du Parlement d'Angleterre, à une plainte que les Ecossois avoient envoyé faire à Londres sur l'armement qu'on y préparoit pour venir attaquer leur país. Il n'est pas nécessaire de dire ce que contenoit ce Factum, on le conjecture aisément. Cromvel y fit ajouter une invitation aux Ecossois de la frontiere, qui avoient quitté leurs maisons, d'y revenir incessamment : les assurant qu'eux & leurs biens y seroient à couvert des insultes, & de l'avidité du soldat. En même temps qu'on répandoit ces écrits.

1650. le General dispoſoit ſes troupes , ayant ſous lui Monk & Lambert , perſonnages fameux dans cette Hiſtoire , qui lui ſer-voient de Lieutenans.

L'armée Angloiſe entra en Ecoſſe ſur le commencement du mois d'Août , forte de ſeize à dix-ſept mille hommes , & ſe faiſit aſſez aiſément de Muſcleboroug & de Dumbar. La diſcorde des Ecoſſois avoit fait eſperer à Cromvel qu'il avanceroit beaucoup d'abord , & qu'il ne trouveroit pas d'armée en état de lui beaucoup réſiſter. Il y fut trompé : le commun peril devenant preſſant , ſuſpendit tout d'un coup les conteſtations particulieres. La faction Preſbyterienne ſe mit en campagne , & on la laiſſa faire. Son armée ſe trouva bien de vingt mille hommes, commandée par le vieux Leſlé , ayant ſon neveu pour Lieutenant, Holburne & Mongommery pour Majors.

Cromvel , dont l'interêt étoit de chercher de bonne heure à combattre , dans un païs où ſon armée ne trouvoit pas à ſubſiſter , marcha droit à l'armée ennemie , campée entre Edimbourg & Leith , pour être à portée de ſecourir ces places , & couvrir l'interieur de l'Etat. L'habile Anglois fit ce qu'il put pour attirer Leſlé au combat : mais celui-ci ſçavoit ſon métier , & comme ſon interêt étoit de temporifer , pour ruiner les troupes ennemies ,

qui n'avoient de munitions & de vivres que ce qui leur en venoit d'Angleterre , avec de grands frais & de grandes difficultez , il se tint si bien retranché , que Cromvel n'osa attaquer son camp. L'Anglois n'oublia rien de tout ce que l'art de la guerre peut fournir d'amorces & de ruses , pour mettre l'Ecossois en necessité d'accepter la bataille , tantôt l'attirant vers Dumbar , comme s'il eût voulu assieger Edimbourg , tantôt faisant des mouvemens pour se mettre entre Sterling & lui. Mais l'Ecossois se démêla adroitement de tous ces pièges , & quoique l'armée Angloise le suivit toujours , il mesura tellement ses démarches , & scût si avantageusement se poster , que tout le mois d'Août se passa à faire ce manège ennuyeux à un homme aussi vif que Cromvel , sans que celui-ci put trouver l'occasion ni de combattre en rase campagne , ni d'attaquer l'ennemi dans son camp.

Il y a apparence que si les Ecossois eussent été constans à garder cette conduite , Cromvel eût échoüé dans cette entreprise. Mais une gloire mal-entenduë précipita cette nation fiere dans le malheur où elle tomba par la bataille de Dumbar. Les insultes des Anglois les piquerent ; ils craignirent que leur prudence ne fut prise pour lâcheté ; ils crurent pouvoir vaincre en bataille rangée ceux qu'ils avoient

— quelquefois poussez avec avantage dans  
1650. des décampemens : ainsi ils se résolurent  
à combattre, & en avertirent même Crom-  
vel.

Ce fut au commencement de Septem-  
bre , que ce General ayant eu avis que les  
Ecossois avoient desseind'aller surprendre  
Muscleboroug, & enlever des convois qui  
lui venoient de Dumbar , prit sa marche  
de ce côté-là. Il mena ses troupes jusques  
dans cette derniere Ville , où les ayant fait  
rafraîchir, ils les en fit sortir en bataille pour  
combattre les ennemis , qui s'étoient ve-  
nus poster près de-là. Ceux-ci se mirent  
aussi en bataille , mais avec précipitation ,  
n'attendant pas si-tôt les Anglois ; & ce  
fut apparemment cette surprise , qui fut  
cause que presque dès le commencement  
du combat , leur armée fut mise dans un  
desordre dont elle ne revint point. La  
victoire fut complete pour Cromvel. Trois  
mille Ecossois furent tuez sur la place ,  
plus de dix mille faits prisonniers. Leith ,  
Edimbourg , & tous les postes situez sur  
le bord méridional du golphe , & du fleu-  
ve Forth jusqu'à Sterlin , subirent le joug  
du Vainqueur ; cette derniere forteresse  
& le château de la capitale ayant été les  
seules , qui osassent lui résister en ces quar-  
tiere-là.

Dans le chagrin que donna au Roy un  
si fâcheux événement , il se consola par



l'espérance , qu'il en résulteroit un bien pour l'avantage de son parti. L'extravagance Puritaine étoit parvenue aux derniers excès , & envers lui , & envers ceux qu'ils qualifioient de Malignans. Un jour , dans un de ces combats qui s'étoient donnez au mois d'Août au décampement des armées , une partie des troupes Ecoissoises ayant été poussée assez loin , ce Prince qui étoit alors près de-là , & qu'on en avoit averti , étoit accouru , & avoit tant fait par sa présence & par son exemple , qu'il avoit arrêté les fuyards , & rétabli par tout le bon ordre. Charles crût avoir mérité quelque remerciement par ce service , & s'attendoit qu'une telle preuve de valeur & de bonne conduite , le fit juger digne de tenir le rang qui lui étoit dû dans l'armée , lorsque les Ministres Presbyteriens , & les Officiers Generaux le firent prier plus instamment que jamais de se retirer , & de ne paroître plus dans les troupes. Il eut beau représenter qu'il étoit contre sa gloire de demeurer dans l'oïveté , pendant qu'on combattoit pour lui ; qu'un Roy dans l'état où il étoit n'ayant de ressource à sa mauvaise fortune , que le bon succès de la guerre , la devoit regarder comme sa grande affaire , qu'il ne devoit pas tellement abandonner aux soins d'autrui , qu'il n'y donnât lui-même les siens. Malgré toutes ces remontrances , il

1650. convint au Roy de se retirer, les Officiers menaçant de l'abandonner s'il persistoit à vouloir demeurer. Ils poussèrent les choses encore plus loin. Ils firent de grandes perquisitions, pour sçavoir qui avoit averti le Roy du danger où étoit l'armée, & cafferent près de trois mille hommes, qu'ils soupçonnerent de n'être pas assez attachez à leur cabale ; les regardant comme des Malignans , avec lesquels les gens de bien ne devoient point avoir de commerce.

Le Roy espéra que la perte de la bataille de Dumbar feroit ouvrir les yeux aux Ministres , & à ceux des Puritains qui gouvernoient , pour connoître leur mauvaise conduite , pour en user mieux avec lui , & réunir dans un même corps toutes les parties de l'Etat sous leur Chef légitime & naturel. En effet on crut quelque temps voir dans l'esprit des Ecoissois quelque disposition à en venir là : mais cette esperance s'évanouit bien vite. A peine les Presbyteriens vaincus avoient-ils repris leurs esprits, qu'ils reprirent leurs entêtemens : le Roy fut moins bien traité que jamais , les autres factions plus méprisées, & la desunion plus universelle. Les Seigneurs des montagnes en furent si indignez, qu'ils envoyerent inviter Charles à venir se retirer parmi eux. Ce Prince qui sentoit enfin sa patience pouf-

lée à bout, y consentit, & s'échappa sous prétexte d'aller à la chasse, n'ayant que trois personnes avec lui, avec lesquelles étant allé trouver le Vicomte des Dupes, il demeura caché chez lui, en attendant qu'il fut informé par des personnes affidées, qu'il envoya exprès vers le Nord, de la bonne volonté & des forces de ceux qui l'avoient appelé. Cette retraite consterna ceux en qui l'amour de la patrie & la crainte du joug Anglois n'avoit pas été étouffée par l'entêtement du Puritanisme. On s'assembla, on délibéra, un Anglois découvrit à propos où le Roy s'étoit arrêté, quelques mutins dirent qu'il le falloit laisser aller; mais les gens sages prévalurent, jugeant que les mêmes raisons qui avoient fait appeller ce Prince, le devoient faire rappeler. Ils dépêcherent Mongommery, pour l'aller trouver chez des Dupes, le conjurer de revenir, & lui promettre qu'on changeroit la conduite qui lui avoit déplû, d'une manière à ne lui donner désormais nul sujet de plainte.

Mongommery fit sa commission promptement & avec succès. Il fit tant de diligence, qu'il arriva chez des Dupes avant que le Roy en fut parti. Là il se jeta à ses pieds, & lui représenta fortement que sa retraite ruinoit ses affaires, en ruinant celles de la Nation; qu'en se séparant du

1650. Parlement, au lieu d'être le lien des partis, il alloit devenir Chef du plus foible, lequel abusant de l'honneur d'être commandé par son Souverain, prendroit une nouvelle audace, & feroit une guerre civile dans un temps où l'on avoit peine à en soutenir une étrangere ; qu'il y perdrait plus que les autres, qu'il s'agissoit de conserver son heritage naturel, & la dernière de ses ressources ; qu'on voyoit bien qu'il avoit sujet d'être mécontent, qu'on lui en demandoit pardon ; qu'il revint, & qu'il trouveroit un changement de procédé, qui effaceroit jusqu'au souvenir de celui dont il se plaignoit. Le Roy eut peine à faire ce pas, qui pouvoit être regardé comme un effet d'une legereté d'esprit, peu convenable à son caractère : mais le grand intérêt qu'il avoit à ne se pas desunir du gros de la Nation, & la parole que Mongommery lui donna, de la part du Parlement, de l'entiere soumission qu'on auroit pour lui, le déterminâ au retour.

Il fut reçu avec beaucoup de joie, & il reconnut en effet qu'on vouloit changer de conduite avec lui. Ce changement ne fut pas néanmoins tout d'un coup si universel, qu'il ne s'élevât une nouvelle cabale sous le nom de Rémontrants, qui lui donna de l'exercice, & mit tout son parti en péril. Un Colonel nommé Strau-

ghan, qui commandoit quatre mille chevaux, avec un autre nommé Karre, parut être le principal Chef de cette faction. Comme le Roy mettoit tous ses soins à réunir la nation, & à faire en sorte qu'on ne distinguât plus le Puritain du Malignant, pour joindre les forces des uns & des autres contre leur ennemi commun, il avoit déjà moyenné quelque accord entre les Presbyteriens & les Montagnards. On avoit admis ceux-ci dans le service, & quelques Anglois même avec eux, sous certaines conditions qu'ils avoient bien voulu accepter; lorsque Cromvel, attentif à tout, se servit de la conjoncture, pour faire honte aux Puritains de s'être relâchez de leurs maximes, & d'être en société avec les ennemis de Dieu, sous un Roy sans religion, qui admettoit à son service jusqu'aux Catholiques Romains. Ces reproches, adroitement tournez dans des écrits que le General Anglois prit soin de faire faire & de répandre, eurent l'effet que je viens de dire. Quelques Ministres, ou fanatiques ou mal intentionnez pour le Roy, prirent d'abord ces sentimens, & les inspirerent ensuite aux autres. Diverses personnes y entrèrent, & presque tout le corps de troupes que commandoient Karre & Straughan. Ceux-ci se plaignirent par un écrit, qui fut nommé la Remontrance, qu'on avoit attiré

— le malheur de la défaite de Dumbar , &  
 1650. de la prise d'Edimbourg , en recevant in-  
 considérément dans la société des Fidèles  
 le Roy & ses Malignans, sans qu'ils euf-  
 sent donné de marques d'une solide con-  
 version. Le Parlement fut embarrassé à  
 appaiser cette révolte , & si Karre eût été  
 de l'humeur de son Collegue, cette étin-  
 celle de discorde alloit causer un grand  
 incendie. Heureusement on trouva Karre  
 ou éloigné de la rebellion , ou facile à  
 rentrer dans le devoir. Il courut des bruits  
 défavantageux à sa fidélité , mais il y a  
 apparence qu'il s'en justifia , ou que s'il  
 fut ébranlé , on le retint , & on lui par-  
 donna d'avoir chancelé. Quoi qu'il en  
 soit , il fut l'instrument dont on se servit,  
 pour remettre dans la soumission les trou-  
 pes qu'il commandoit , & si Straughan  
 ne se fût sauvé auprès de Cromvel , qui  
 l'avoit séduit , Karre avoit ordre de l'ar-  
 rêter , & de le conduire à saint Jonsthon,  
 où étoit le Roy & le Parlement.

— Cette sédition appaisée , Charles eut  
 sujet d'être content de la conduite des  
 Ecoſſois , qui pour lui donner de solides  
 marques de l'attachement qu'ils avoient  
 1651. pour lui, le couronnerent solennellement  
 à Scone au mois de Janvier de l'année mil  
 six cens cinquante-un. Ils celebrerent sa  
 naissance peu de jours après , & ce qui fut  
 de plus essentiel , ils abolirent par une  
 ordonnance

ordonnance authentique du Parlement ,  
 jusqu'aux noms odieux des factions qui  
 les avoient jusques-là divisez , pour con-  
 courir tous désormais , sans distinction de  
 Puritains , de Malignans , d'Ecollois ,  
 d'Anglois au rétablissement du commun  
 Monarque. 1651.

C'étoit bien tard se reconnoître. Pen-  
 dant ce temps-là les Anglois avoient pris  
 des postes importans ; & le fort château  
 d'Edimbourg , n'espérant plus d'être se-  
 couru après plus de trois mois de siege ,  
 s'étoit rendu à composition. L'Etat nean-  
 moins ne laissa pas de tirer deux grands  
 avantages de la réunion de ses forces , dont  
 l'un fut d'arrêter Cromvel pendant l'hy-  
 ver au-deçà du Forth , l'autre de donner  
 le temps au Roy de former à son tour des  
 desseins , & de lever des troupes pour les  
 executer.

Une grande maladie de Cromvel , cau-  
 sée par le chagrin qu'il eut , que les pluyes  
 lui eussent fait perdre l'occasion de pren-  
 dre Sterling , ne contribua pas peu au loisir  
 qu'eurent le Roy & le Parlement de faire  
 les préparatifs de la campagne suivante ,  
 qu'on jugea devoir être vive , & qui le fut  
 en effet beaucoup.

Cromvel fut plutôt prêt à agir selon son  
 plan , que le Roy selon le sien : mais le  
 Roy fut pourtant en état d'empêcher que  
 Cromvel n'agît avec un aussi prompt suc-

1651. cès, que ce General se l'étoit promis. L'armée Royale étoit la plûpart composée de nouveaux soldats, le reste de ceux qui étoient échappez de la défaite de Dumbbar, ayant péri dans une occasion, où Lambert avoit battu Karre. Pour aguerrir cette milice, & l'accoutumer peu à peu, Charles alla camper à Torvod, lieu assez proche de Sterling, & sçût si bien s'y retrancher, que Cromvel, quil'y vint chercher, ne put engager ses troupes au combat. Si chacun eut gardé ses postes aussi habilement que le Roy, l'activité de l'Usurpateur eût eu le temps de se rallentir, & les troupes Ecossoises croissant tous les jours, les Anglois eussent trouvé des digues qui eussent arrêté leurs conquêtes, & peut-être fait changer la fortune. Mais ceux qui gardoient les bords du Forth du côté de la Province de Fife, ne firent pas si bien leur devoir. Overton, Colonel Anglois, passa le fleuve à son embouchure, sans y trouver que peu de résistance, & se retrancha sur le rivage avec environ deux mille hommes, qu'il avoit menez avec lui, jusqu'à ce que Lambert l'eût joint avec un pareil nombre de troupes. Là le Chevalier Brovvn & le Major Holburne leur étant venu tomber sur les bras avec environ quatre mille hommes, il y eut entr'eux un furieux combat, & assez longtemps disputé : mais enfin les Anglois



vainquirent , deux mille Ecoſſois furent tuez ſur la place , & douze cens faits priſonniers , parmi leſquels le Chevalier Brovvn mourut bientôt après de ſes bleſſures , ou du chagrin de ſa diſgrace. 1651.

Cette défaite jettâ la terreur dans toutes les places voiſines. Inchergarvi , l'Île de Brunt , & pluſieurs autres poſtes importants ſe rendirent d'abord aux vainqueurs , ou firent peu de réſiſtance. Cromvel ſçavoit trop bien profiter des conjonctures favorables , pour laiſſer rien perdre du fruit que celle-là lui pouvoit produire. Il n'eût pas plutôt appris les nouveaux exploits de ſes troupes , que laiſſant là l'armée du Roy , qui n'avoit fait de mouvemens que pour aller camper ſous Sterling , où il étoit encore plus difficile de l'aller attaquer qu'à Torvod , il s'avança juſqu'à ſaint Jonſthon , & quoique le Roy y eût laiſſé deux mille hommes pour le défendre , il ne laiſſa pas de l'assiéger.

Ce fut pendant que ce General étoit attaché à ce ſiege , que Charles s'ouvrit à ſon conſeil du deſſein qu'il avoit formé d'entrer en Angleterre avec ſon armée : eſperant que la diverſion qu'il feroit de ce côté-là , délivreroit en même temps l'Ecoſſe , & cauſeroit une révolution en Angleterre. Les Ecoſſois conſentirent avec peine à cette entrepriſe hazardeuſe , & qui

1651. en cas de mauvais succès laissoit leur païs en proye aux Vainqueurs, mais enfin le Roy l'emporta. Après qu'il eut donné ses ordres pour la défense de certains postes, qu'il ne crût pas pouvoir être pris par le peu d'Anglois, que Cromvel pourroit laisser en Ecosse pour conserver ce qu'il y avoit conquis, il partit de Sterling le dixiémé d'Août à la tête de quatorze mille hommes, la plus grande partie cavaliers, que commandoient sous lui les Ducs d'Hamilton & de Buckingham, les Comtes de Lauderdale & de Middleton, David Leslie, Montgomery, Wilmot, Wentworth, & d'autres Seigneurs des deux nations. Il prit la route de Carlisle, & comme il marchoit à grandes journées, il fit beaucoup de chemin en peu de temps. Sa diligence néanmoins ne prévint qu'à demi celle de Cromvel. On s'étoit douté du dessein du Roy, & sur le bruit qui en avoit couru, ce General, qui ne négligoit rien, avoit détaché Harisson & un assez gros camp volant, avec ordre de se poster entre l'Ecosse & l'Angleterre, de maniere qu'il fut à portée d'observer la route de Charles, & en cas qu'il tournât de ce côté-là, de l'attendre à certains passages où il le pourroit arrêter, & donner moyen de l'atteindre à ceux qu'on envoyeroit après lui.

Ceux qui eurent ordre de prévenir, &

ceux qui furent commandez pour suivre, s'aquitterent également bien de leur commission. Lambert, qui conduisoit ceux-ci, fit une marche si prompte & si vive, qu'il joignit l'arriere-garde du Roy au pont de Varington sur le Mersey, où Harisson s'étoit posté pour lui disputer le passage. Il y eut là un combat fort brusque, mais le Roy en eut l'avantage, ayant passé sur le ventre à Harisson, & ôté à Lambert l'envie d'aller plus avant. Depuis ce succès, rien ne retarda la marche de l'armée Royale. On laissa les Villes qui ne se rendirent pas, on s'assura de celles qui voulurent bien se rendre, & de ce nombre fut Worcestre, où le Roy fixa sa demeure & fit reposer son armée, qui avoit mérité ce repos par une marche sans interruption de plus de cent lieues de pais.

Pendant que le soldat se reposoit, le Roy & les Officiers Generaux s'occupoient à remuer les ressorts qui font les révolutions en Angleterre. Le Roy écrivit au Maire de Londres une lettre, portant Amnistie generale de tout le passé pour tous les rebelles, horsmis pour ceux qui avoient fait mourir le feu Roy. Par cette même lettre ce Prince exhortoit paternellement son peuple à retourner à son devoir. En même temps il fit publier aux environs de Woechester une ordonnance, par laquelle il rejoignoit à tous ses sujets

1651. qui étoient en âge de porter les armes , de se trouver auprès de lui , pour lui aider à recouvrer l'héritage de ses ancêtres envahi par des parricides

Ni les lettres ni l'ordonnance n'eurent le succès qu'on en attendoit , & ce fut la première fois qu'il arriva à l'Angleterre , de demeurer stable dans une si belle occasion de changer. La lettre du Roy fut si mal reçûe à Londres , qu'on la fit brûler par la main du Bourreau , & l'ordonnance eut si peu d'effet , qu'à peine produisit-elle à Charles de quoi remplacer deux mille hommes , qui lui étoient morts de fatigue , ou qui l'avoient deserté en chemin. François Baron de Talbot , fils aîné du Comte de Shrevvſbury , digne par là d'un nom si celebre , fut de ceux qui le vinrent trouver avec soixante cavaliers. Le Comte de Derby lui en amenoit quinze cens de l'Isle de Man , mais il trouva à Manchester un parti de Parlementaires composé de troupes mieux aguerries que les siennes , qui étoient nouvellement levées : il en fut attaqué , défait , blessé , & à peine pût-il s'échapper par des bois & par des chemins détournez , pour venir offrir au Roy , au défaut de ses troupes , sa bonne volonté & sa personne. Diverses choses concoururent à cette tiédeur du peuple Anglois pour la bonne cause , & le rendirent constant dans le mauvais parti ,

malgré son inclination à changer : mais rien ne contribua davantage à empêcher une révolution qui paroïssoit être en si beau chemin , que l'activité de Cromvel. Il avoit appris à saint Jonstons, qui venoit de se rendre à lui , l'entrée du Roy en Angleterre. Cette place est assez avant dans l'Ecosse , cependant en très-peu de jours toute la vaste étendue de païs , qui est entre cette Ville & Londres , reçut les ordres de ce General. Outre Lambert & Harisson ; Fleadvod , Deane , Gray de Grosby , Desboroug , & divers autres officiers formez de sa main , se mirent en campagne , & agirent chacun de leur côté. C'étoit par tout le même esprit , la même vigueur , la même diligence , la même adresse à contenir les peuples , le même art pour inspirer aux soldats du zele pour la mauvaise cause. Pendant que chacun de ces officiers assembloit à Cromvel de grands corps de troupes , lui-même , après en avoir laissé un d'environ six mille hommes à Monk , pour continuer la guerre d'Ecosse , accourut promptement en Angleterre pour rassurer le Parlement , que l'approche du Roy avoit effrayé , & arrêter les mouvemens du peuple de Londres , toujours moins favorable à ceux qui gouvernent , qu'à ceux qui disputent le gouvernement. Tout fut calme aux approches de Cromvel , & Londres témoigna

1651. tant de zele pour maintenir cet Usurpateur , qu'il en sortit une juste armée , qui l'alla trouver au rendez-vous. La jonction de toutes les forces du parti rebelle se fit au conflans de la Thame & de la Saverne , où Fleadvod & le Major Deane firent passer l'eau à leurs troupes , qu'ils avoient amenées d'Upton , & allerent rencontrer celles que Cromvel amenoit de Warvik , ne faisant guères moins tous ensemble de soixante mille combattans.

Quelque grosse que fût cette armée , elle étoit moins redoutable par le nombre , que par le zele dont elle étoit animée pour la cause qu'elle soustenoit. On accusa celle du Roy d'être plustiede pour ses interêts. Quelques-uns même firent courir le bruit , que les Ecoissois l'avoient trahi. Ils s'en défendirent par des écrits publics , qui prouvoient à la verité qu'ils ne l'avoient pas trahi , mais qui ne prouvoient pas assez bien qu'ils ne l'eussent pas abandonné , & ce blâme tomba particulièrement sur la cavalerie.

Cromvel ne perdit point de temps. Il n'eut pas plûtôt reconnu la disposition des troupes Royales campées aux environs de la Ville , qu'il resolut de les combattre. Ce fut le treizième jour de Septembre qui avoit été si fatal aux Ecoissois l'année précédente par la bataille de Dumbar , que  
Cromvel,

Cromvel , plus fort que le Roy des deux tiers, attaqua son camp. Il commença par le pont de Povik, qui étoit gardé par Montgomery , homme capable de le bien défendre ; mais une blessure qu'il y reçût, & qui le mit hors de combat , ota le courage à ses soldats. Ils lâcherent pied , & ce poste fut emporté en fort peu de temps. Ce mauvais succès fit prendre au Roy la résolution de sortir lui-même , & d'attaquer l'ennemi à son tour. Ce fut au bois de Peryanne , qui est de l'autre côté de la Ville , qu'il alla fondre sur les Parlementaires avec son infanterie qui y fit fort bien son devoir. D'abord il gagna le canon ; s'il eut eu plus de cavalerie , ou que celle qu'il avoit eut mieux combattu , il auroit mis l'armée Angloise dans un désordre capable de causer une déroute. Le peu de fermeté de la cavalerie Ecoissoise, empêcha que le Roy ne profitât de ces momens qui ne reviennent point , quand on les a une fois manquez. Il fut obligé de se retirer vers la Ville , où ayant rallié les fuyards , il les remena au combat pour empêcher les ennemis d'entrer dans la Ville avec eux. On eût encore pû la sauver , si la cavalerie de Leslé , qui n'avoit que très-peu souffert, n'eût refusé au Roy de retourner. Alors le Comte de Cleveland , Jacques Hamilton , Carlis & d'autres de ceux qui étoient autour du Prin-

1651.

1651.

ce, & qui s'intéressoient le plus à sa conservation, voyant l'affaire désespérée le prièrent de se retirer pendant qu'il étoit encore temps, & pour lui en donner le loisir, formèrent un petit escadron, avec lequel ils arrêterent encore quelques momens les vainqueurs à la porte de Sudburi. Charles, persuadé par ses amis, s'étoit retiré à propos. A peine avoit-il disparu, que Fleetwod entrant dans la Ville par un endroit qu'apparemment le désordre avoit fait abandonner, obligea ceux qui combattoient encore de se retirer dans un fort, où ayant refusé de se rendre à la première sommation, ils furent forcez & passez au fil de l'épée. Ainsi finit la journée de Worchester, où par une victoire décisive, le tyran de l'Angleterre ne laissa plus au légitime Souverain d'autre espérance de remonter sur son trône, que dans la protection de celui qui n'a besoin que de son bras, pour faire & détruire ce qu'il lui plaît. Trois mille morts sur le champ de bataille, cinq mille prisonniers, le reste dissipé, ne laisserent plus au Roy de parti à prendre que celui de sortir du Royaume, & ce n'étoit pas même une affaire aisée : Cromvel ayant tout mis en œuvre pour empêcher qu'il n'échappât, jusqu'à défendre, sous peine de la vie, de l'assister & de lui donner retraite, & à promettre une grosse somme d'argent à



D'ANGLETERRE. LIV. X. 51  
ceux qui le découvroient. Les perils  
que courut ce Prince, les aventures qu'il  
eut dans cette fuite, font un trop bel  
effet dans l'Histoire de la Révolution que  
j'écris pour y être omises. Je les raporte  
sur les memoires & sur le récit de gens  
dignes de foi, à qui il les a racontées lui-  
même.

Charles étoit sorti de Worcheſter ac-  
compagné de cinquante cavaliers, dont  
étoient le Duc de Buckingham, les Com-  
tes de Derby & de Lauderdale, les Ba-  
rons Talbot & Wilmot. Leſlé l'avoit joint  
avec ſa cavalerie, qu'il prétendoit reme-  
ner en Ecoſſe: mais ſoit que le Roy ne  
crût pas qu'il pût executer ce deſſein,  
ſoit qu'il fût rebuté des Ecoſſois, après  
avoir paſſé avec eux le pont de Barbon,  
il ſ'en ſépara, & s'éloigna le plus qu'il  
pût de Worcheſter & des ennemis. Tan-  
dis qu'il en fut aſſez proche pour être  
pris pour un Royaliſte, fuiſant après la  
bataille perduë, il conſerva ſon eſcadron,  
aſin de n'être pas expoſé aux injures des  
païſans & à la brutalité des ſoldats qui ſe  
ſeroient écartez pour piller. Quand il fut  
hors du peril, ſon embarras fut de cher-  
cher une retraite, où il pût prendre en  
aſſurance un peu de repos, & des meſures  
pour ſortir du Royaume, ſ'il n'y pou-  
voit demeurer ſans être connu. Il en par-  
la au Comte de Derby, qui lui dit qu'a-

1651.

près sa défaite par Lilburne dans le Comté de Lancastre, & une assez longue fuite, il s'étoit trouvé dans un lieu où un païsan qui avoit plusieurs freres, tous aussi officieux que lui, l'avoit caché avec tant d'adresse, que personne ne s'en étoit aperçu; que ce lieu s'appelloit Boscobel, peu éloigné d'où l'on étoit, étant à l'entrée du Comté de Schrop; que ce païsan avoit nom Penderel, homme à sa mode discret, avisé, ne manquant pas d'intelligence, d'une probité inflexible, mais au reste Catholique Romain. Cette dernière qualité ne fut pas celle qui contribua le moins à déterminer le Monarque errant, à la retraite de Boscobel. Plus d'un exemple l'avoient convaincu que l'éducation Catholique inspire une fidélité pour les Rois, que l'on ne voit pas dans les Sectes, & les services que les Penderels lui rendirent à Boscobel, lui en furent un nouveau témoignage. Un homme de la troupe du Roy nommé Gifford, qui étoit du païs, s'étant mis devant pour servir de guide, on arriva le soir bien tard à la porte de Witlad, ancien Monastere de Religieuses de Cîteaux, où demouroit un des Penderels. Boscobel n'en est pas loin, mais il y a apparence que le Roy n'y voulut pas aller descendre, pour ne pas donner connoissance de sa retraite à tant de gens. On arrêta à Witlad, où le

Comte de Derby ayant envoyé chercher son hôte Guillaume Penderel & Richard son frere, leur mit le Roy entre les mains, près leur avoir confié le secret de sa dé-  
 faite & de sa fuite, & leur avoir bien fait promettre qu'ils l'assisteroient de tout leur pouvoir. Ces précautions prises, le Roy congédia son escorte qui vouloit aller rejoindre Lessé, & ne retint que Wilmot, qu'il envoya sur le champ à Londres, où étoit résolu de l'aller trouver. Il lui donna pour guide Jean Penderel, troisième frere de celui chez lequel il alloit loger.

Après que Charles eut donné ses ordres, s'abandonna entierement à la discretion des Penderels, qui lui couperent les cheveux, lui noircirent le visage & les mains, & le vêtirent d'un vieux habit qui le déguisoit assez bien; ensuite de quoi, sans perdre de temps, au lieu de le mener à Roscobel, ils l'allerent cacher dans un bois, où ils lui firent une cabane qui fut sa demeure durant plusieurs jours.

Dieu, dont la Providence veille d'une façon particuliere à la conservation des Rois, avoit bien inspiré les Penderels de retirer Charles du Monastere de Wiltade. A peine en étoit-il sorti, qu'une compagnie de soldats y étant entrée, visita jusqu'aux endroits les plus cachez, & l'on apprit d'eux que Cromvel n'avoit pas eu plutôt

achevé la grande journée de Worchester qu'il avoit envoyé par tout de semblables troupes pour chercher le Roy. La pluie empêcha celle qui étoit venue à Wiltlad de s'écarter aux environs, & donna le moyen au Roy de prendre plus tranquillement le peu de nourriture & de repos que lui pûrent procurer les hôtes dans le lieu sauvage où ils l'avoient conduit. Richard Penderel lui alla chercher une oreiller dans sa maison, & prit en passant une femme de ses parentes à qui il se fioit, pour lui apporter du laitage, du beurre & des œufs à manger. Le Roy fut surpris de la voir, & ne sçachant pas si Penderel lui avoit confié son secret, il lui demanda pour s'en éclaircir, comment elle pourroit se résoudre à être fidelle à un homme qui avoit été du parti du Roy? La femme ne s'expliqua pas si elle sçavoit le secret ou non; mais elle répondit au Roy, qu'elle lui seroit fidelle jusqu'à la mort, & dit ces paroles d'un air où le cœur avoit tant de part, que Charles cessa de la craindre, & fit de ce qu'elle lui avoit apporté un repas rustique, que le besoin lui rendit plus délicieux qu'aucun qu'il eut fait de sa vie.

Après que le Roy eut mangé & ensuite dormi quelque temps, il résolut à son réveil de passer au païs de Galles, où il avoit des amis chez qui il pouvoit de-

meurer feurement, jufqu'à ce qu'on eut trouvé occafion de le faire conduire à Londres, où Wilmot le devoit attendre. Dans ce deffein, il demanda à fes hôtes s'ils ne connoiffioient point quelqu'un fur le rivage de la Saverne, qui le voulut cacher dans fa maifon jufqu'à ce qu'il pût paffer l'eau; à quoi Richard lui ayant répondu qu'un nommé Wolph qui demouroit à Madlay, lui rendroit volontiers ce petit fervice, & que c'étoit un homme dont il lui répondoit, le Roy prit la réfolution de partir dès la nuit fuivante, & fe mit en effet en chemin, fuivant à pied Richard Penderel qui lui voulut fervice de guide.

Ils n'avoient guères que deux lieux à faire, mais la nuit étoit fort obfcure, & le chemin n'étoit pas aifé. Une aventure le rendit même encore plus difficile au Roy. Comme ils paffoient par un moulin, le meûnier entendant ouvrir une barriere qui fermoit le pont fur lequel on paffoit le ruiſſeau, fortit brufquement du logis, & leur demanda d'un ton menaçant où ils alloient à une heure induë, & comme ils continuoient toujors à vouloir ouvrir la barriere fans répondre au meûnier, il courut vers eux, & cria: *arrête*. Alors Penderel laiffant là le pont, paffa tout au milieu de l'eau, & le Roy le fuivit au bruit que faifoient fes habits mouillez, ne le pouvant prefque plus

voir. L'obscurité empêcha que le meilleur ne les suivît, outre que c'étoit un gros homme qui ne se remuoit pas aisément. Ils arriverent ainsi à Madlay, où Penderel ayant confié le secret du Roy à Wolph, ce fidele sujet n'omit rien pour rendre à son Prince tout le service qu'il pouvoit exiger de lui. Après l'avoir caché le mieux qu'il pût, il alla lui-même sur le bord de l'eau pour voir la disposition des choses ; mais il trouva tout le rivage tellement obsédé de soldats, qu'il s'en retourna résolu de détourner le Roy de tenter un passage si dangereux. Charles le crut, & s'en revint avec son guide à Boscobel. Il alla droit à la forêt, & demeura dans sa cabane, pendant que Richard alla voir s'il ne paroïssoit point de troupes Parlementaires aux environs. Richard trouva en faisant sa ronde un homme qui surprit agreablement le Roy. C'étoit Carlis, l'un de ces braves gens, qui pour donner le temps à ce Prince de sortir de Worchester, & de se sauver, étoient allez arrêter l'ennemi à la porte de Sudburi, d'où après avoir soutenu courageusement le combat aussi long-temps qu'ils l'avoient cru necessaire pour favoriser la retraite du Roy, chacun avoit pris son parti, les uns de fuir, les autres de se rendre. Carlis étoit de ceux qui avoient fui. Il étoit des environs de Boscobel,

& connoissoit les Penderels ; il leur étoit venu demander quelque assistance dans son malheur. Le Roys'étoit foulé un pied , & y sentoit une douleur violente. Pour y trouver quelque remede , il vint la nuit à la maison des Penderels : mais il n'y fut qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour se faire éruver le pied , & manger ; ensuite de quoi il s'en retourna avec Carlis dans la forêt , où Penderel , qui ne croyoit jamais son hôte assez en seureté , le fit monter sur un gros arbre , dans lequel il se trouva une branche assez grosse pour avoir un creux capable de le loger , & encore Carlis avec lui. Il y dormit entre les bras de cet Officier fidele , & n'en descendit que pour occuper la cache d'Huddleston , Prêtre Catholique , que les Penderels tenoient chez eux , & qui rendit aussi au Roy dans cette occasion des services essentiels , dont ce Prince se souvint toute sa vie.

Il étoit difficile que Charles fût longtemps à Boscobel sans être découvert. Je ne sçai quel bruit s'étoit répandu qu'il étoit dans ces quartiers-là , & un jour un des Penderels étant allé pour quelque affaire dans un village des environs , il y trouva des gens de guerre , dont l'Officier , sçachant d'où il venoit , le questionna fort sur le sujet du Roy , & lui promit une grande recompense , s'il lui pou-

1651. voit donner quelque indice qui lui pût faire découvrir où ce Prince s'étoit retiré. Penderel ne se démentit point du ver-rueux sang, dont il étoit né dans cette oc-casion délicate. Il garda le secret à son Roy : mais Charles jugeant bien par le recit de cette aventure, qu'il n'étoit pas trop seur pour lui de demeurer plus long-temps dans un lieu, où ses ennemis le soupçonnoient, résolut de l'abandonner, & de chercher retraite ailleurs. Celui des Penderels qui étoit parti pour conduire Wilmot à Londres, lui en indiqua une autre à son retour, ayant rapporté que les chemins de Londres les plus écartez, & les moins connus, étoient si pleins de gens de guerre, que le Baron n'avoit pû pas-ser ; qu'il s'étoit arrêté à Mosley chez un Gentilhomme, nommé Witgrave, où il étoit enseureté, en attendant que les che-mins fussent plus libres pour aller plus loin.

A cette nouvelle le Roy, à qui l'em-pressement qu'il voyoit dans ses ennemis pour le trouver, avoit fait changer le des-sein qu'il avoit eu d'aller à Londres, en celui de sortir du Royaume le plus promp-tement qu'il pourroit, se fit conduire chez Witgrave, où il dit adieu aux Penderels, qui l'avoient escorté jusques-là avec le mari de la Païsanne, qui lui avoit porté à manger le premier jour qu'il fut dans le bois.



Le Roy trouva Wilmot à Mosley, mais le plaisir qu'ils eurent de se rejoindre fut troublé par un grand peril, qui les menaça de près tous deux. Ils n'avoient pas encore eu le temps de délibérer sur la route, & le parti qu'ils devoient prendre, qu'une compagnie de soldats parut devant la maison de Witgrave, en résolution d'y entrer. La résistance étoit hors de saison. Witgrave fit cacher ses hôtes, & ouvrir en même temps ses portes avec un air si assuré, qu'il ôta aux soldats l'envie de faire une plus exacte recherche. Ce même jour Charles apprit qu'on en avoit fait une nouvelle dans le Monastere de Witlad, où le Chef de la troupe avoit plusieurs fois porté le pistolet à la gorge de celui des Penderels, qui habitoit cette maison, pour l'obliger à lui déclarer où s'étoit retiré le Roy.

Le peril augmentant ainsi de jour en jour pour le Monarque, il résolut de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la mer, pour être à portée de s'embarquer à la premiere commodité. Ayant communiqué ce dessein à Witgrave, & à un voisin de ce Gentilhomme, nommé Laney, homme seur, celui-ci se chargea volontiers de faire conduire le Roy vers Bristol, & pour concerter ce voyage l'emmena chez lui à Bentley. Laney avoit une sœur fort habile fille, qui avec permission du

1651.

Roy ayant été admise au secret , trouva un expedient pour aller à Bristol , qui plût à ce Prince , & qui réussit. Elle avoit proche de cette Ville , dans un lieu qu'on nomme Norton , une parente sur le point d'accoucher. Sous prétexte d'aller assister cette parente , la fille monta en croupe derriere le Roy , qu'elle déguisa de nouveau , & qui passa pour son valet. Une femme à cheval derriere un autre homme la suivoit par bien-séance , & Wilmot les accompagnoit , menant des chiens , & portant un oiseau comme un chasseur de profession.

Durant ce voyage , qui ne fut que de trois jours , le Roy eût diverses aventures , dont quelques-unes le divertirent , d'autres lui donnerent de l'inquietude. Il n'avoit guères fait que deux lieues , lorsque son cheval s'étant défermé , il alla lui-même au premier village pour lui faire remettre un fer , ne voulant pas démentir le personnage qu'on lui avoit donné à faire. Comme il tenoit le pied du cheval , le Maréchal lui demanda des nouvelles , & si le Roy n'étoit pas pris. Charles répondit sans s'étonner , qu'il n'en avoit pas oüi parler , & qu'il y avoit apparence que ce Prince étoit retourné en Ecosse. *Je ne le croi pas* , repliqua le Maréchal , *je m'imagi-  
ne bien plutôt qu'il est caché en Angleterre :  
quelque part qu'il soit , je voudrois le savoir ;*

*le Parlement a fait publier qu'on donneroit mille livres sterlin à quiconque le découvrira.* 1651.

Cette ennuyeuse conversation finit avec l'ouvrage de l'artisan , lequel étant fait , le faux valet remit en croupe sa maîtresse , & continua son chemin jusques proche d'Evertham ; où sur le point de passer l'Avon dans un gué à un quart de lieuë du village , quelqu'un de la troupe apperçût des chevaux selles , qui paroïssient de l'autre côté de l'eau. Le Roy étoit d'avis de passer , mais celui qui menoit la compagnie ne le jugea pas à propos. On prit un détour , mais on n'y gagna pas : on n'en eut que plus de sujet de craindre , le Roy & sa Compagnie s'étant trouvez à deux ou trois cens pas de-là à la vûë des mêmes soldats , qu'ils avoient voulu éviter. On en fut quitte pour la peur. Le Prince passa hardiment , & son équipage parut si naturellement celui d'une famille de campagne , qui faisoit une visite dans son voisinage , que ces soldats , qui le cherchoient , n'eurent pas le moindre soupçon que ce fût lui.

Ce fut parmi ces avantures , & beaucoup d'autres à peu près semblables , que Charles arriva à Norton. On l'y regarda comme un valet , mais afin néanmoins qu'il fût bien couché , & qu'on le traitât mieux que les autres , la Dame qui passoit

1651. pour sa maîtresse feignit qu'il avoit la fièvre tierce , & le fit coucher dans un cabinet où elle lui fit faire un bon lit , & en même temps porter à manger. Cette feinte donna le plaisir à Charles de reconnoître qu'en ce canton-là on avoit l'ame assez Royaliste. Un Medecin l'étant venu voir , & ne le trouvant guères malade , lui porta la santé du Roy , & l'obligea de lui faire raison. Le lendemain lorsqu'il déjeûnoit , un homme qui venoit , disoit-il , de l'expédition de Worchester , où il assuroit avoir vû le Roy , donna quelque inquiétude à ce Prince , dans la crainte qu'il ne le reconnût : mais Charles eut bientôt découvert que ce qu'il disoit étoit faux , quand l'ayant questionné sur la taille & sur la figure du Roy , qu'il assuroit avoir vû vingt fois , il lui eut répondu brusquement : *Il est quatre doigts plus grand que vous.*

Pendant que Charles se rassuroit contre la crainte que cet homme évaporé lui avoit donnée , un autre plus considéré le reconnut malgré son déguisement. C'étoit un nommé Pope , maître d'hôtel du Gentilhomme , chez qui il étoit , qui ayant servi autrefois sous lui , lorsqu'il n'étoit que Prince de Galles , se remit assez tous ses traits pour ne s'y méprendre pas. Il attendit à s'expliquer à lui touchant le secret qu'il avoit découvert , qu'ils fussent tous

deux sans témoins. Alors se jettant à ses pieds ; *C'est vous-même*, lui dit-il, Sire ; 1651.  
*je ne vous ai pas long-temps méconnu , & ce  
 seroit aussi inutilement que vous me celeriez  
 qui vous êtes , que vous pouvez seurement  
 me le dire. Mais pensez que d'autres que moi  
 peuvent avoir ce discernement , & hâtez-  
 vous de vous dérober aux recherches de tant  
 de gens , qui ne tâchent à vous découvrir que  
 pour vous perdre. Si je puis vous servir à cela ,  
 je m'estimerai bien-heureux. Eprouvez mon  
 zele , & comptez sur une exacte fidélité.* Le  
 Roy fut surpris & embarrassé de cette nou-  
 velle aventure. Il voyoit un peril égal à  
 se confier à un inconnu , & à marquer de  
 la défiance à un homme qui se pouvoit  
 éclaircir. Dans cette perplexité , l'air sin-  
 cere de la personne qui lui parloit , le dé-  
 termina à s'ouvrir. L'événement fit voir  
 qu'il en avoit bien jugé. Pope rendit de  
 grands services au Roy , & ce ne fut pas  
 un de ceux qui contribua le moins à son  
 évafion. Ce fut lui qui lui suggera la mai-  
 son de Windham , où ce Prince passa dix-  
 neuf jours en assez grande feureté , en at-  
 tendant qu'on lui eût trouvé une occasion  
 pour s'embarquer.

Ce n'étoit pas une chose aisée , dans  
 les précautions qu'on prenoit pour ne  
 point embarquer de gens inconnus ; il  
 étoit même dangereux de se présenter , les  
 maîtres des vaisseaux & des barques soup-

1651.

connaissant tous ceux qu'ils ne connoissoient pas, d'être le Roy, & craignant les peines portées par les édits du Parlement contre ceux qui ne le découvroient pas. Il courut un bruit de sa mort, qui auroit assuré sa vie s'il eût duré un peu plus long-temps; il l'apprit par le son des cloches, & par les réjouissances publiques, qu'on en fit dans les bourgades voisines, du lieu où il étoit caché; mais ce bruit s'évanoüit trop vite, & ne diminua point la difficulté que trouvoit Charles à s'embarquer.

Ce Prince eut un double bonheur, assez rare dans l'état fâcheux où il étoit au temps dont je parle; l'un que parmi tant de personnes, la plupart de basse naissance, qui avoient connoissance de son secret, aucune ne le decela, & ne fut tentée de gagner ce que le Parlement promettoit à ceux qui le découvroient; l'autre que ce grand nombre de confidens le servoient tous avec affection, & n'omirent rien pour le soustraire aux recherches de ses ennemis. Windham se donna pour cela tous les mouvemens, qu'inspire un grand zele à un sujet vertueux pour le service de son Roy. Il y avoit quelque temps qu'un Marchand nommé Esden, avoit fait passer la mer à Mylord Barklay, qui fuyoit la persécution des Parlementaires. Windham ne désespéra pas de gagner ce négociant, qui étoit de ses amis, & de l'en-

gager

gager à faire pour Wilmot ce qu'il avoit fait pour Barklay. Dans cette pensée, il le va trouver à Lime, où il faisoit sa demeure, & l'ayant tiré à quartier, il le conjure de vouloir rendre à un homme de qualité du parti vaincu à Worcheſter, le même ſervice qu'il avoit rendu dans une pareille occaſion à un autre. Il lui dit qu'il ne s'agiſſoit que du paſſage de deux hommes, Wilmot ne menant avec lui de tout ſon train qu'un ſeul valet, qu'ainſi la choſe ſe feroit ſans bruit, & n'auroit aucune ſuite. Elſden, qui étoit officieux, n'eut pas de peine à s'engager à rendre à Windham & à Wilmot le ſervice dont il s'agiſſoit, & mena ſur le champ le premier à un village, nommé Charinouth, pour parler au maître de la barque, qui avoit paſſé Mylord Barklay. Ils le trouverent à point nommé, ils firent marché avec lui, ils prirent jour pour l'embarquement, & aſſignerent un lieu écarté, où ſe devoit trouver la barque pour prendre Wilmot & ſon valet. Le Roy fut ponctuel au rendez-vous, mais la barque ne parut point. On attendit aſſez long-temps, eſperant qu'au moins le Patron auroit ſoin de faire avertir de ce qui cauſoit ce retardement. On attendit en vain : perſonne ne vint, & comme tout étoit à craindre, on ſe hâta de quitter un lieu qui n'étoit plus ſeur pour le Roy.

1651.

1651. Il n'y eut sorte d'accident , qu'on n'imaginât pour deviner la cause de ce manquement de parole , ou de ponctualité dans le Patron. Personne ne conjectura juste : aussi étoit-il difficile de s'imaginer ce qui étoit arrivé. On l'apprit d'Esden , qui s'en informa , & l'on sçût que la veille du jour destiné à l'embarquement , il y avoit une foire à Lime , où avoit été publiée l'Ordonnance du Parlement contre ceux qui cacheroient le Roy , & qui aideroient à le sauver ; que sur cela la femme du Patron , sçachant qu'il devoit passer en France des gens qu'il ne lui nommoit pas , s'y étoit fortement opposée , & que pour l'en mieux empêcher , elle l'avoit enfermé sous la clef , lorsqu'il prenoit dans une chambre quelques hardes nécessaires au voyage.

Cette nouvelle aventure obligea Charles à quitter la maison de Windham , sans trop sçavoir où se retirer. Il marcha du côté de Dorchester toujours accompagné de Wilmot ; Windham & un de ses valets nommé Peters leur servant de guide. Un fer , qui manqua en chemin au cheval de Mylord Wilmot , pensa faire découvrir le Roy. Ce Seigneur s'étant arrêté à faire ferrer son cheval , dans un bourg où ils avoient passé la nuit , le Maréchal dont il se servit , demanda au valet d'écurie d'où venoient ces Gentilhommes-là. Le



valet ayant répondu qu'on disoit qu'ils venoient d'Exeter, le Maréchal repartit qu'ils venoient de plus loin, & que les derniers fers qu'on avoit mis au cheval, qu'il venoit de ferrer, avoient été forgez du côté du Nord. Ce commencement d'entretien ayant fait faire réflexion au valet que les quatre cavaliers n'avoient point voulu que l'on dessellât leurs chevaux, & qu'eux-mêmes ne s'étoient point couchés, il conclut de-là qu'apparemment c'étoient des gens de qualité de l'armée du Roy défaite à Worchester, & que ce pourroit bien être le Roy même. Sur cette conjecture, il va trouver le Ministre du Bourg, Parlementaire fort zélé, & lui dit ce qui lui avoit passé par la tête. Heureusement ce Ministre étoit occupé à faire de mauvaises prières, qu'il ne voulut pas interrompre : mais le bruit de cette aventure, que le Maréchal raconta de son côté, s'étant répandu, le Ministre prit feu, & avertit le Magistrat. On court aux armes, on fait des recherches, on envoie une compagnie sur la route des cavaliers soupçonnez : le Roy étoit pris infailliblement, si au lieu de suivre le grand chemin qu'il avoit semblé prendre d'abord, il n'eût tourné tout court à gauche. L'hôte, qui étoit ami de Windham, & qui avoit été son domestique, lui fit sçavoir toute l'histoire, qui fut un avertissement

1651.

au Roy de ne rien négliger pour cacher sa marche , & de tout faire pour trouver au plutôt occasion de passer la mer. L'un & l'autre devenoit tous les jours plus difficile , par la multitude des troupes dont toute cette côte étoit pleine , destinées pour l'Isle de Gerfay. A tout moment le Roy s'en trouvoit environné , & il n'entroit pas dans une hôtellerie , qu'il n'y vît arriver des soldats , des Officiers , des compagnies entieres. On ne peut assez admirer comment il ne fut pas reconnu : un jour il craignit fort de l'être par un valet d'hôtellerie , qui lui aidait à tirer de l'écurie les chevaux de ceux qui passaient pour ses maîtres. *Je vous ai vu* , s'écria le valet en s'adressant brusquement à lui , *& je ne croi pas me tromper ; je suis bien-aise de vous revoir*. Ces dernieres paroles calmerent un peu la crainte , que les premieres avoient causée dans le cœur du Monarque déguisé. Pour s'assurer davantage de ce que le valet vouloit dire , il lui demanda où il l'avoit vu. *Je vous ai vu* , répondit cet homme , *à Exeter durant la guerre ; j'y ai demeuré deux ans entiers*. Ce discours embarrassa le Roy , qui avoit fait la guerre à Exeter. Il paya de presence d'esprit , & repliqua d'un air dégagé , en se pressant néanmoins de monter à cheval pour suivre ses maîtres , qu'il étoit vrai , qu'il s'en souvenoit , qu'il servoit

un nommé Porter , qu'au reste il prétendoit bien qu'auretour ils renouvelleroient 1651.  
connoissance. Ainsi finit un entretien , qui pour n'être pas long , ne laissoit pas d'être fort ennuyeux au Prince. Il s'en démêla heureusement , & marcha vers Salisbury , où Jean Coventry , l'un des enfans de celui qui avoit été Garde du Grand Sceau , le fit cacher chez une veuve ; en attendant que Robert Philippe , devenu son confident en la place de ceux qui l'avoient suivi jusques-là , & qu'on avoit renvoyé chez eux lui cherchoit un vaisseau à Southampton. Il en trouva un , mais par malheur une des compagnies qui alloient à Gerfay survint , & s'en empara : ainsi ce fut à recommencer. Gunther lui fit trouver une barque à Shore , assez près de Portsmouth dans la Province de Suffex , par le moyen d'un nommé Mansel , riche Marchand de ses amis. Le Roy vint coucher dans un lieu tout proche de cette bourgade , pour partir sans perdre de temps , dès que la barque seroit en état. Mansel y amena Tetershall , ainsi se nommoit le Patron , que Wilmot fit souper avec lui ; car il passoit toujours pour le maître , & le Prince pour le valet.

Le commencement du repas se passa à parler du voyage qu'on devoit faire le lendemain , & Charles ne croyoit plus avoir de risques à courre que ceux du

1651. trajet, lorsque malheureusement le Patron l'envisagea, & le reconnut. *Vous m'avez trompé*, dit-il au Marchand en le tirant à part après le repas, *& vous vous êtes joint à me perdre. Je connois le Roy, je l'ay vû: c'est un homme déguisé en valet, & celui qui paroît son maître n'est qu'un confident de sa fuite. Pouvez-vous ignorer l'édit qui défend de cacher ce Prince, & la récompense promise à quiconque le découvrira?* Le Marchand fit tout ce qu'il pût pour détromper le Marinier, voulant bien être trompé lui-même: car il ne douta plus dès-lors que ce valet ne fût le Roy, & il n'en devint que plus empressé à le faire embarquer promptement. Il conjura donc le Marinier de n'écouter point des soupçons qui mettoient en danger un honnête homme, & qui l'alloient jeter lui-même dans l'embarras d'un éclaircissement qui interromproit son négoce, & dont il ne tireroit de fruit que le chagrin d'avoir trahi un homme qui s'étoit confié à lui. Mansel parloit avec une action qui donna à Wilmot la curiosité de l'entendre, ce Seigneur se doutant bien qu'on parloit de lui, il s'approcha, & ayant appris de quoi il étoit question, il seconda les raisons du Marchand par tant d'argent & de promesses, que sans trop détromper le Patron, il le persuada. Il fut convenu que ce Patron

iroit sur le champ chez lui, qu'il feroit  
préparer sa barque, & qu'on partiroit le  
lendemain. La chose ainsi terminée le  
Patron court en sa maison, & demande  
d'un air empressé ses hardes & des pro-  
visions à sa femme. *Vous avez grande hâ-  
te*, lui dit-elle, *pourquoi n'attendre pas à  
demain?* Et comme il la pressa encore plus:  
*Allez*, ajouta-t-elle, *je vois que vous al-  
lez passer le Roy: Dieu vous conduise, & lui  
aussi. L'entreprise est dangereuse; mais pour-  
vu que vous le sauviez, je consens de man-  
dier toute ma vie mon pain & celui de mes  
enfants.* Animé par ces mots, Tetershall  
donne les ordres nécessaires pour que sa  
barque fût en état de mettre le lende-  
main à la voile sur les cinq heures du  
matin. Il fut obéï; à l'heure marquée,  
les matelots amenèrent la barque au lieu  
où la devoit prendre le Roy. Wilmot s'y  
rendit suivi de ce Prince toujours déguisé,  
& de ceux qui avoient contribué à lui  
procurer cet embarquement: on se dit un  
adieu fort tendre, dans lequel Mansel  
s'approchant du Roy, lui prit la main,  
& la baisant: *J'ai bien voulu*, lui dit-il,  
*Sire, que votre Majesté me trompât, je prie  
Dieu qu'elle arrive à bon port, & qu'elle  
revienne bientôt regner en paix dans ses  
Royaumes.* Le Roy lui répondit en riant,  
que quand cela seroit arrivé, il se sou-  
viendrait du service qu'il lui rendoit de

1651. si bonne grace : après quoi étant entré dans la barque avec celui qui passoit pour son maître, on quitta le rivage, & l'on vogua tout le jour si heureusement, qu'on arriva la nuit à Fecamp, d'où Charles se rendit à Paris le trentième d'Octobre de l'année mil six cent cinquante-un.

Pendant que le Roy legitime sauvoit sa vie avec tant de peine, l'Usurpateur jouissoit en paix de tous les fruits de sa victoire. Londres l'avoit reçu avec pompe, & tous les Corps l'avoient flatté des noms pompeux de Pere du Peuple & de Libérateur de la Patrie. Plus de cinq mille prisonniers avoient honoré son triomphe, peu de ceux même qui s'étoient sauvez après la bataille perduë ayant échapé au vainqueur, & aux troupes Parlementaires qui obsedoient tous les chemins. Ainsi hors le Duc de Buckingham, Talbot, Leviston & quelques autres qui eurent le même bonheur que le Roy, & passèrent de-là la mer, les Seigneurs du parti Royal furent presque tous faits prisonniers. Le Duc d'Hamilton, les Comtes de Derby, de Cleveland, de Lauderdale, Massey, Mongommery, Middleton, Leslé même furent du nombre de ceux-là, le Duc d'Hamilton mourut de ses blessures : le Comte de Derby eut la tête tranchée. Cromvel fit donner par le Parlement une amnistie generale aux autres,

tres, mais sous des clauses captieuses, qui lui laissèrent la liberté d'excepter de cette indulgence, ceux envers qui les intérêts ne lui permettroient pas d'en user. 1651.

La réunion de toutes les parties de la Monarchie Britannique sous le gouvernement présent, dont l'Usurpateur reçut coup sur coup les nouvelles après sa victoire, eussent rendu cette année la plus belle de sa vie, s'il n'eût été de sa destinée de croître en prospérité jusqu'à la mort.

Monk, qu'il avoit laissé en Ecosse, poussa si vigoureusement la conquête, qu'à peine Cromwel étoit parti qu'il prit Sterling par composition. Dundee fut emportée d'assaut, & Aberdeen ouvrit ses portes. Nulle autre place n'osa résister. Pendant ce temps-là Alured défit le Comte de Leven, & d'autres Seigneurs qui tenoient la campagne. Les Marquis d'Argyle & d'Huntley, les Comtes de Glencarne & d'Athol furent les derniers à se rendre; mais les uns vaincus par Morgan, les autres par la nécessité, se soumirent enfin aux vainqueurs, & avec eux au commun maître.

L'Irlande résista plus long-temps, n'ayant pas exposé ses forces comme l'Ecosse au fort des batailles; & si elles eussent été bien unies, si les Catholiques qui faisoient le plus grand nombre, & les Pro-

1651. testans Royalistes avoient pû convenir de leurs faits, Ireton tout habile qu'il étoit n'en seroit pas venu à bout. Il scût profiter de leurs divisions, & les attaquant à propos quand leurs discordes les affoiblissoit, il prit sur eux Waterford, Duncannon, Athlone, & enfin Limerick. Ce fut après cette dernière conquête que ce General finit sa vie, digne par un talent égal pour les grandes affaires & pour les grands crimes, du rang qu'il tenoit dans l'estime & dans l'alliance de Cromwel. Après sa mort Coote prit Gallway, & par-là succomba l'Irlande sous la domination des Tyrans. Fleetwood eut le gouvernement de cette Isle, & fut doublement successeur d'Ireton, duquel il épousa la veuve.

1652. Depuis ce temps-là, ces deux Etats demeurèrent soumis, malgré eux, à la nouvelle domination. Il y eut dans l'un & dans l'autre encore depuis quelques mouvemens; mais Monk en Ecosse, Fleetwood en Irlande y apportèrent un si bon ordre, qu'on n'y remua point impunément, & à la fin non seulement l'Irlande, mais l'Ecosse même qui avoit tant fait pour n'être point incorporée à la Monarchie d'Angleterre quand de grands Rois la gouvernoient, le fut à une République d'Anglois, formée par un particulier.

Les Isles dépendantes des trois Royau-



mes imiterent leur soumission. Man, Gerfay, Grenesay, les Orcades reconnurent la nouvelle puissance, & ne se firent pas trop presser. Quelques forts de Gerfay résisterent, mais n'espérant pas de secours, ils cederent à la force, & se rendirent. 1652.

C'est ainsi que Cromvel réunit plus étroitement que jamais toutes les parties de l'Etat, qui s'étant séparées à la chute de leur chef, furent rassemblées par celui qui l'avoit fait tomber pour l'être. Il en avoit déjà le pouvoir, l'autorité, les émolumens; mais il lui manquoit encore quelque chose qu'il y vouloit faire ajoûter. Le nom de General qu'il portoit ne lui donnoit de caractère que pour le commandement de l'armée, il lui falloit un titre qui lui donnât droit sur l'armée & sur le Parlement. Sa politique avec les Anglois étoit de s'attirer les honneurs, & non pas de les envahir; car il connoissoit leur génie, également sans mesures à accorder contre la prudence, & à refuser contre la justice selon l'impression qu'on leur sçait donner,

L'artificieux Tyran sçavoit si bien l'art d'allumer à propos ce feu, quand il avoit disposé les choses favorablement pour ses desseins; que loin d'être obligé d'exciter les peuples, il feignoit de les retenir, & en satisfaisant son ambition, il acqueroit

1652. le mérite de la modestie. Suivant ce plan, s'étant apperçu qu'à force de parler en maître, le Parlement se laissoit tenter de l'envie de le devenir, il résolut de le casser, craignant qu'en cette disposition ces Républicains eussent peine à souffrir qu'il prit un titre qui lui donnât de la supériorité sur eux.

Comme il n'y avoit eu d'union entre le Parlement & l'armée, qu'autant que Cromwel avoit sçu l'art d'y en mettre & d'y en conserver, il lui fut aisé de la rompre; & en commettant ces deux Corps, d'employer l'un à détruire l'autre. Il n'eut pour cela qu'à laisser agir une secrète jalousie qu'avoit l'armée contre le Parlement; ceux-là se plaignant que ceux-ci dispoient de tout à leur gré, qu'ils partageoient entre eux les postes avantageux pour s'enrichir, qu'ils faisoient les Rois, & qu'au lieu d'un, l'Angleterre en avoit plusieurs, bien moins assujettis aux Loix que celui dont on s'étoit défait, qu'ils remplissoient le Royaume de sang, sous prétexte de punir ceux qui s'opposoient au gouvernement; mais en effet, pour contenter leurs vengeances particulières qu'ils cherchoient à se perpétuer dans une fonction qui ne devoit durer qu'un temps, & dont l'honneur devoit être partagé entre tous les bons sujets de l'Etat; qu'il falloit casser ce Parlement-là,

& former une nouvelle Représentative par les suffrages de tout le peuple, selon le plan qu'on s'étoit fait en abolissant la Monarchie pour ériger une République.

Ces plaintes que Cromvel avoit appai-  
sées, tandis qu'il lui avoit convenu de ne  
pas rompre l'intelligence de l'armée &  
du Parlement, éclatèrent dès qu'il lui  
convint que ces deux corps se divisas-  
sent, & elles n'eurent pas plutôt éclaté,  
qu'elles produisirent leur effet. Le Par-  
lement répondit avec fierté, qu'il n'ap-  
partenoit pas à l'armée de se mêler du  
gouvernement, que c'étoit à elle à exé-  
cuter les ordres qu'elle recevoit de lui,  
& que si elle ne se tenoit dans les bornes  
que lui prescrivait son devoir, on ne  
manquoit ni de moyens ni de vigueur  
pour l'y réduire. Cette hauteur irrita des  
gens d'une profession peu docile, les  
esprits s'échauffèrent de part & d'autre.  
Le Parlement voulut casser une partie de  
l'armée, sous prétexte que ce grand nombre  
de troupes étoit trop à charge à l'Etat, &  
ensuite séparer l'autre, n'en laissant qu'une  
moitié à Londres, & dispersant le reste  
en divers lieux pour veiller sur les Roya-  
listes. L'armée protesta hautement qu'elle  
ne souffriroit ni la diminution ni la  
séparation de son corps, & fit publier un  
manifeste, dans lequel, après avoir ex-  
posé ses griefs & ses prétentions, elle de-

1653,

mandoit une prompte réponse.

1653.

Le peuple haïssoit le Parlement , & le Parlement sentoît bien , que l'appui du peuple lui manquant , l'armée seroit bientôt la maîtresse. Dans cette vûë , il fallut plier , & consentir qu'on délibérât d'une forme de Représentative pour succéder à cette assemblée : mais ce que cette même assemblée n'avoit pû gagner par hauteur , elle tâcha de l'obtenir par adresse. On étoit convenu que douze Députés de l'armée , & autant du Parlement , travailleroient à former cette representative. En effet ils s'assemblerent , mais ceux du Parlement firent traîner tellement la chose en longueur , en opposant les Loix de l'Etat à toutes les formes de gouvernement , qui n'étoient pas de leur goût , qu'après en avoir rejeté plusieurs , on fut sur le point de conclure à la pluralité des voix , qu'on laisseroit le Parlement dans l'état qu'il étoit alors , en substituant seulement à ceux qui étoient morts , ou qui mourroient , de nouveaux membres pour remplir leurs places.

Cromvel & les troupes , dont ce projet ruinoit également les desseins , résolurent de s'y opposer , & ce General , qui jusques-là avoit regardé ces démêlez sans trop paroître prendre parti , prit hautement celui de l'armée. Sa déclaration fut bientôt suivie de la ruine du Parlement.

Un jour que cette Compagnie étoit assemblée à son ordinaire dans le palais de Westminster, il s'y transporta avec quelques-uns des principaux Officiers des troupes, & certain nombre de soldats; & entrant brusquement dans la salle : *Il y a trop longtemps*, dit-il d'un air colere & menaçant, *que vous en imposez au peuple, & que sous prétexte de réformer l'Etat, vous enrichissez vos familles. Vous êtes ici pour procurer le bien public, & vous ne pensez qu'à vos intérêts particuliers. On ne vous a mis dans ces places que pour établir une République, & vous en sappez les fondemens, en vous en appropriant toutes choses. Jusqu'à présent vous nous avez trompez; mais nous avons ouvert les yeux, & nous ne serons plus vos dupes. Allez, sortez d'ici au plutôt, & cedez un poste que vous remplissez si mal à de plus honnêtes gens que vous.* Il prononça ces derniers mots avec une action si vive, qu'il jeta la terreur dans toute la Compagnie. On demeura dans un morne silence, & un seul ayant osé dire en s'adressant au General, qu'il n'étoit pas de la justice de confondre comme il faisoit les innocens & les coupables : sans l'écouter Cromvel s'avança, & en prenant successivement trois ou quatre par le manteau : *Vous êtes un fripon*, dit-il à l'un; *vous un yvrogne*, dit-il à l'autre; *vous un débauché*, *vous un homme sans foi*, dit-il au troisième & au

— quatrième , & les fit tous honteusement  
1653. sortir. L'Orateur ne se levant point, Har-  
rison le tira hors de son siege : après quoi  
Cromvel déclara que le Parlement étoit  
cassé , fit fermer la porte de la salle , & y  
fit mettre *chambre à louer*. Cette moque-  
rie ajoutée à l'insulte rendit méprisables ,  
autant qu'ils étoient odieux , ceux qui  
composoient cette assemblée , en les expo-  
sant aux satyres des Poëtes & des diseurs  
de bons mots , pendant que le peuple &  
l'armée les chargeoient de maledictions.  
Le Conseil d'Etat fut cassé , aussi-bien que  
le Parlement ; & par-là Cromvel demeura  
pour la seconde fois non seulement l'ar-  
bitre , mais le createur du gouvernement.  
Il pouvoit dès-lors lui donner une forme  
convenable à ses desseins , & se revêtir  
lui-même de tel caractère qu'il auroit jugé  
à propos. L'armée dont il avoit pris le  
parti , le peuple que ce coup hardi lui  
rendoit encore plus soumis , étoient prêts  
à souscrire à tout. Pour aller plus seure-  
ment , il ne crût pas devoir aller si vite.  
Après s'être rendu agréable , il voulut  
montrer qu'il étoit nécessaire , & mettre  
les choses dans un état où il feroit plaisir ,  
en acceptant ce qu'on seroit obligé de lui  
déferer , au lieu de recevoir une grace en  
demandant ce qu'on ne lui devoit point.  
Le moyen dont il se servit pour arriver à  
ce but , fut d'affecter un grand penchant

pour le gouvernement populaire, de paroître éloigné non seulement du Monarchique, mais de l'Aristocratique même, & de proposer une idée de Représentative conforme à cela. Comme la faction de ceux qui vouloient un gouvernement populaire étoit une des plus étenduës, la proposition fut reçûë, avec d'autant plus d'applaudissement, que les Républicains de bonne foi avoient pris jusques-là de de l'ombrage de sa trop grande autorité. La Représentative qu'il imagina dissipa tout d'un coup les soupçons. On donna d'autant plus aveuglement dans ses pensées, qu'il sembla prendre à tâche de se conformer à celles des autres. Ainsi, à sa suggestion, on forma une Compagnie de cent quarante-quatre personnes, de toutes les Sectes, de toutes les Provinces, de toutes les conditions de l'Etat. Cromwel présida à ce choix, que firent les Officiers de l'armée tel que le General voulut. Il n'étoit pas de son projet que l'on choisît d'habiles gens. Hors un petit nombre de ses créatures, qu'il inféra dans cette assemblée pour avoir la vûë sur les autres; sous prétexte de chercher les plus gens de bien, il fit élire un ramas de personnes sans nom, sans naissance, sans lettres, sans expérience, la plupart attachées à ces sectes de fanatiques Protestans, dont l'Angleterre est toute pleine, qui agissent par un zele bi-

— zarre , & se piquent d'inspiration.

1653. Onregla d'abord que l'autorité de cette assemblée dureroit six mois. Elle délibéra long-temps quel nom elle prendroit , & elle conclut enfin à prendre celui de Parlement d'Angleterre. Cromvel , qui faisoit tout servir à la fin qu'il s'étoit proposée , fut bien aise qu'une Compagnie, qu'il prévoyoit devoir s'attirer le mépris de la nation , prit un nom qu'il avoit dessein de rendre insensiblement méprisable.

La politique réussit de point en point à l'heureux General , selon le plan qu'il en avoit fait. Le nouveau Parlement ne fut pas plutôt dans l'exercice de son autorité , qu'il parut en tout ce qu'il fit , & plus encore en ce qu'il vouloit faire , si on ne l'en eût empêché , une si grande incapacité , une si extravagante conduite , que tout le monde éleva la voix pour s'en moquer , ou pour s'en plaindre. On se contenta d'abord de parler , mais on cria enfin : & les cris ayant conduit la chose au point où le General la vouloit , pour faire l'effet qu'il s'en étoit promis , les amis qu'il avoit dans le Parlement y joierent si bien leur rôle , qu'ils persuaderent à la plupart de n'employer plus leur autorité , qu'à s'en défaire entre les mains de Cromvel. Les fautes faites par l'assemblée , le ridicule où elle tomboit , le désespoir de redresser des esprits extravagans , qui en



étoient membres , & dont la conduite attiroit aux autres le mépris des honnêtes gens , furent les motifs qu'on y eut d'abdiquer un pouvoir qu'on soutenoit mal : l'habileré du General , son experience , l'estime des peuples , furent les raisons proposées pour le lui mettre entre les mains.

1653.

La continuation du succès des armes Angloises sous sa conduite , dans la guerre qu'on avoit alors contre les Etats Generaux , lui donnoit un nouveau relief. Cette guerre , peu à peu allumée par des mécontentemens mutuels sur le commerce , sur la retraite qu'on donnoit en Hollande au Roy , avoit commencé par un démêlé , qu'eurent dans une rencontre fortuite , l'Amiral Blake & l'Amiral Tromp , pour le salut & le pavillon ; l'Hollandois ne prétendant pas être obligé de céder à l'autre. La bataille qui se donna en cette occasion eut une issue assez équivoque , chacun s'attribuant la victoire selon le génie de ces nations ; & ainsi en arriva-t-il en quatre ou cinq combats semblables qui se donnerent coup sur coup : mais sur la fin la flotte Angloise eut de grands avantages sur l'autre ; l'Amiral Hollandois fut tué , & les Etats au temps dont je parle , faisoient solliciter à Londres , & y avoient des Ambassadeurs qui demandoient la paix.

L'honneur de cet heureux succès fut

— 1653. partagé entre Blake & Cromvel , dont l'un avoit fait , l'autre conduit la guerre ; & ce nouveau lustre du General n'avança pas peu les intrigues qu'il faisoit faire à ses amis , pour engager le Parlement à se démettre entre ses mains du gouvernement de l'Etat. Les bas Officiers de l'armée , qui avoient conçu l'esperance d'y avoir part chacun en leur rang , parurent d'abord s'opposer à cette deliberation : mais Lambert , qui se voyoit en passe de succeder un jour à Cromvel , scût si bien tourner leurs esprits , qu'ils laissèrent faire le Parlement. Il fut résolu qu'on prieroit le General de se charger du soin de gouverner l'Etat , sans Coilegues & sans Adjoints. On délibéra sous quel titre , & comme les Anglois sont extrêmes dans leurs complaisances , comme dans leurs contradictions , à l'égard de ceux qui les gouvernent , on alla si avant , que plusieurs vouloient qu'on lui déferât la Royauté.

Quelques-uns disent que le nom de Roy ne fut point indifferant à Cromvel , & que la Couronne eut pour lui les charmes qu'elle a pour les autres hommes. S'il eut cette tentation , la force d'esprit avec laquelle il la surmonta , montre une superiorité de raison , qui l'eût rendu digne de la superiorité politique , que les peuples lui avoient donné sur eux , si eux eus-

sent pû la donner , & lui l'accepter sans injustice. Car ceux qui disent qu'il fut tenté d'être Roy, disent en même temps, qu'il en quitta la pensée quand il eut fait réflexion , que le prétexte de la liberté publique, la haine qu'il avoit inspirée au peuple pour le gouvernement des Rois , lui avoit acquis le crédit qu'il avoit parmi les Anglois ; qu'ainsi en se faisant Roy lui-même , il ruinoit le fondement de sa puissance , & établissoit sur le sable un édifice que le premier souffle d'adversité renverseroit, qu'il alloit démentir par une seule action toutes ses maximes , & toutes ses promesses , & en un moment paroître un autre homme , pour lequel aussi chacun changeant de sentimens & de conduite , après l'avoir regardé comme le vengeur de la liberté du peuple , on le regarderoit commel'Usurpateur de la puissance Royale, laquelle recouvreroit par-là d'autant plutôt ses partisans , que Roy pour Roy , le legitime paroîtroit encore le meilleur ; que la puissance Royale même ne feroit jamais exercée avec moins d'indépendance , que sous le nom de Roy , contre lequel on étoit en garde ; & dont les droits étoient limitez par certaines Loix , qu'un autre titre donneroit le moyen d'é luder.

Ce fut par les secrets ressorts de cette solide politique , que Cromvel vainquit

---

1653. ou prévint la tentation de devenir Roy. La modestie , l'amour du bien public , le desir de conserver aux Anglois la précieuse liberté qu'il avoit contribué à leur acquérir , furent les motifs qui parurent au dehors lui faire rejeter cette proposition. Il se contenta de la qualité de Protecteur de la République , & fut revêtu sous ce nom de la puissance de gouverner seul , de convoquer les Parlemens , & de les casser après certains temps , de faire la paix & la guerre , de nommer & de déposer les Officiers & les Magistrats , de donner les honneurs & les titres , de faire les édits , de distribuer les graces , de signer les arrêts , de remettre les peines , de rompre ou de continuer les alliances faites avec les Princes étrangers , de faire en un mot , tout ce que la puissance suprême donne droit aux Monarques de faire , à quelques limitations près , qu'il consentit qu'on inferât dans l'acte de sa promotion , pour conserver encore quelques traits de régime démocratique au fantôme de République , qu'il montrait au peuple pour l'amuser.

---

1654. Comme il ne put tromper tout le monde , il ne put éviter aussi qu'il ne se formât souvent contre lui de secrètes conspirations , & des partis capables de le perdre , s'il eût eu ou moins de vigilance pour les découvrir , ou moins de vigueur

pour les dissiper. Il avoit des espions par tout , par tout des émissaires zelez , qui ne lui laissoient rien ignorer. Il y avoit peu de familles considerables où il n'eût un pensionnaire. Il avoit corrompu jusqu'au Secretaire du Roy nommé Manning , qui l'informoit ponctuellement de tous les desseins de ce Prince. Ce fut un bonheur qu'on le découvrit , & qu'on se défit à propos de ce domestique infidelle , par le supplice qu'il méritoit : mais avant qu'il fut découvert , Cromvel avoit par son moyen éventé une grande ligue , qui s'étoit formée contre lui de deux ou trois factions redoutables. Les Royalistes & les Républicains s'y étoient unis pour le détruire , & leurs differens interêts ne les avoient pas empêchez d'agir de concert , contre celui qu'ils regardoient comme leur commun ennemi. Le Protecteur fut averti si à propos de leurs démarches , qu'aucun ne remua impunément. Ceux qu'on prit les armes à la main furent condamnés au supplice. Ceux qu'on ne trouva pas armez furent confinez en prison , d'où ceux qu'on n'en tira pas pour envoyer au nouveau monde , passerent de longs jours à attendre ou la mort ou la liberté. Cette ligue fut pour Cromvel une hydre à cent têtes , qu'il eut beau couper durant le cours de plusieurs années , il en revint à tous momens d'autres , qui le

— fatiguerent , qui mêlerent beaucoup de  
 1654. craintes & de chagrins au plaisir qu'il avoit  
 d'être maître. Mais la passion de regner  
 étoit si dominante en lui , qu'on ne le vit  
 jamais tenté de prendre sur son ambition  
 de quoi acheter son repos. Il ne haïssoit  
 pas la vie ; il n'omit rien pour la défen-  
 dre contre les complots des conjurez :  
 mais il aimoit encore plus sa fortune , &  
 il hazarda de moins vivre pour mourir le  
 timon en main.

Ce fut en vain qu'un Parlement , où  
 s'étoit reveillé l'esprit & l'amour de la  
 République, entreprit de lui contester la  
 continuation du pouvoir dont il se trou-  
 voit revêtu. Il avoit convoqué lui-même  
 — cette assemblée en l'an mil six cens cin-  
 1655. quante-cinq , selon le droit que lui en  
 donnoit le caractère de Protecteur : il  
 croyoit n'y trouver que de la complaisan-  
 ce , & de la soumission à ses volontez , &  
 pour y en trouver davantage , il n'y avoit  
 appelé que ceux qui entrent dans la  
 Chambre des Communes. Il se vit bien  
 loin de son compte , quand après avoir  
 étalé dans une pompeuse harangue, le dé-  
 fordre où étoit l'Etat , avant qu'on lui en  
 eût confié le gouvernement , & la situa-  
 tion florissante où il l'avoit mis par ses  
 soins ; au lieu de le remercier selon la  
 coutume , on garda un profond silence ,  
 & l'on commença par choisir pour Ora-  
 teur

teur ce même Lenthal qui l'avoit été dans le Parlement, cassé l'an mil six cens cinquante-deux si ignominieusement par Cromvel. Cette démarche fut suivie d'une autre encore plus fâcheuse au Protecteur, les séances ayant commencé par un long examen de l'acte, en vertu duquel il portoit ce titre, & des pouvoirs qu'on y avoit attachez. Ses amis & ses créatures se recrierent contre cet examen, disant qu'on devoit regarder l'acte comme la base du Gouvernement, dont il n'étoit plus permis de délibérer; mais quoi qu'ils pussent alleguer, on ne discontinua point l'examen, & l'on déclama contre l'acte, comme contre une oppression manifeste de la liberté publique. Quelqu'un même osa dire tout haut, que puisqu'on se rapprochoit tant du Gouvernement Monarchique, il valoit bien mieux le laisser continuer dans la Maison Royale qui en étoit en possession, que d'en revêtir un particulier qui n'y pouvoit prétendre aucun droit.

Le Protecteur apprit bientôt ce procédé & ces discours. Il ne s'endormit point sur l'avis, il se transporta au Parlement, & harangua avec vigueur; mais son discours ne persuadant pas, il résolut d'avoir recours aux remèdes violens qui ne lui étoient pas inconnus. Le lendemain, il fait poster un corps de troupes aux ave-

1655. nuës du lieu où se tenoit l'assemblée, & donna ordre à ceux qui les commandoient de ne laisser entrer personne, qui n'eut signé un papier où étoient ces mots: *Je serai fidele au Seigneur Protecteur, & ne permettrai pas qu'on change la forme de la République établie sous un seul.* Quelques-uns eurent peine à signer ce qu'ils n'avoient pas envie de faire; d'autres furent moins scrupuleux, & signerent ce qu'on voulut, dans la résolution de n'en faire que ce qui leur sembleroit bon. Par-là ce Parlement fut long-temps partagé en deux factions, dont l'une avoit pour but la confirmation, l'autre la diminution du pouvoir & de l'autorité de Cromwel. Les contestations de paroles ne décidant rien de part ni d'autre, celui-ci exerçoit toujours le pouvoir qu'on lui contestoit, laissant couler insensiblement le temps assigné par le nouveau droit à la durée des Parlemens.

Ce fut fort heureusement pour le Protecteur, que ses ennemis ne pûrent être prêts à faire éclore en l'espace de cinq mois que devoit durer cette assemblée, une entreprise concertée assez habilement pour le faire perir. Ils y avoient intéressé une grande partie de l'armée. On prenoit des mesures assez justes. On se devoit saisir de lui. On devoit l'accuser devant le Parlement, & lui faire son procès



comme au destructeur de la liberté, que le peuple Anglois avoit acquise par l'extinction de la Monarchie. Les conjurez épioient l'occasion de se déclarer à propos; mais pendant qu'ils l'attendoient on les prévint: un nommé Pride les décela. Les cinq mois étoient passés, Cromwel cassa le Parlement, & les Officiers de l'armée qui étoient entrez dans le complot. La faction fut par-là dissipée, & le Protecteur plus maître que jamais. Le péril qu'il venoit d'échapper lui fit prendre de plus grandes mesures qu'il n'avoit encore fait, pour l'être toujours. Il fit beaucoup de reglemens, & très-utiles pour la police, pour les mœurs, même pour la religion; car il affectoit, pour les choses qui regardoient le service de Dieu, un soin extraordinaire, qui en imposoit fort au peuple. Il faisoit punir les blasphémateurs avec beaucoup de severité. Il faisoit observer le Dimanche avec une exactitude capable de donner de la confusion aux Catholiques, & de servir de modele aux dévots, paroissant lui-même toujours plein de sentimens de piété, & en faisant des leçons aux autres. Le luxe, le jeu, les spectacles furent réformez par des loix severes, & celles qu'il fit pour la Justice ne lui firent pas moins d'honneur.

Pendant qu'il regloit ainsi les mœurs

1655. publiques, il s'étudioit à gagner le cœur de chacun en particulier, par tout ce qu'il jugeoit le plus propre à plaire à ceux qu'il vouloit s'attacher. Parmi la diversité monstrueuse des Sectes qui partagent l'Angleterre, depuis que la véritable Religion en est bannie, il se ménageoit tellement, qu'aucune ne se croyoit dépourvûe d'appui auprès de lui. Du caractère dont il étoit, toutes les Religions considérées en elles-mêmes lui étoient indifférentes; par rapport à sa politique, les Episcopaux & les Puritains étoient ses ennemis naturels; ceux-là comme Royalistes, ceux-ci comme Républicains. Il persécutoit les premiers ouvertement, puisqu'ils n'étoient pas même tolerez; il ne faisoit la guerre aux derniers que secrètement, & sousmain. Pendant ce temps-là, il avoit pour amis des Evêques de l'Eglise Anglicane, dont il témoignoit faire grand cas, & permettoit à leurs Sectateurs de s'assembler en particulier pour faire l'Office divin à leur mode. Il en usoit à peu près de même à l'égard de la Religion Catholique, pour laquelle il ne témoignoit de haine que dans les assemblées publiques, pour plaire au peuple, & pour paroître à toutes les Sectes zélé Protestant. Il avoit même moins d'aversion des Catholiques que des Episcopaux, & un historien de cette Secte se plaint,

que jamais les Jésuites n'ont plus gâté les affaires de la Réforme, & gagné plus de personnes à l'Eglise Romaine, que durant son Gouvernement. Il se moquoit comme les autres des Fanatiques, des Trembleurs, & de semblables Societez de foux, dont l'esprit d'erreur a rendu l'Angleterre féconde en ces derniers siècles; mais il ne laissoit pas de les choyer, & ne vouloit pas qu'ils se crussent indignes de sa protection. Comme il avoit porté l'hypocrisie jusqu'à contre-faire l'homme inspiré, ces sortes de Sectes qui font passer les égaremens de l'imagination pour des mouvemens d'en-haut, ne le croyoient pas trop éloigné de leurs dogmes ni de leurs maximes, & cette persuasion les attachoit à lui. Sa Secte favorite étoit celle des Indépendants; mais encore plus indépendant qu'eux, afin de mieux gouverner toutes les Sectes, il n'étoit proprement d'aucune. Le zele apparent qu'il témoignoit pour l'union de tous les sujets de la République Britannique, dans une même profession de foi, le faisoit regarder à ceux qu'il trompoit, comme le pere commun de la Réforme établie dans les trois Royaumes.

Avec un soin à peu près pareil, Cromwel s'appliqua à se faire des créatures dans toutes les conditions de l'Etat. Les promesses & les airs populaires étoient les

1655. plus ordinaires appas dont il se servoit pour les attirer; car pour de solides bienfaits, renfermé dans lui-même & dans sa famille, il en faisoit à peu de gens. A cela près, il n'y avoit rien qu'il ne mît en œuvre pour plaire, point de complaisance qu'il n'eut, point de manieres & de fortes d'esprits auxquels il ne se fût conformer. Il étoit dévot avec les dévots, poli avec les grands Seigneurs, chasseur avec les Gentishommes de campagne, quand il se trouvoit avec eux. Il avoit coutume de faire prendre à certains temps des cerfs dans ses parcs, pour les distribuer aux païsans du voisinage avec quelques pieces d'argent. A le voir avec les Officiers & les soldats de l'armée, on eut dit qu'il n'eut jamais vécu qu'avec eux, & qu'il n'eut point sçu d'autre métier, tant il se rendoit familier, & tant il entroit naturellement dans leurs discours, dans leurs interêts, dans leurs divertissemens & dans leurs jeux mêmes.

Pendant que Cromvel gaignoit par ces artifices, ceux qui avoient de la disposition à se laisser tromper, il ne relâchoit rien de ses soins à veiller sur les démarches des autres, & inventoit continuellement de nouveaux moyens de découvrir les desseins qu'on formoit contre lui. Il reçut de grandes lumieres de quatorze Majors generaux, qu'il envoya par les

Provinces , & qu'il revêtit d'un grand pouvoir. Le prétexte qu'il prit pour cela , fut d'exiger de ceux qui avoient porté les armes , pour le service du Roy , une nouvelle taxe , qu'il leur imposa comme s'il eût eu besoin d'argent. Il envoya ces Majors pour lever cette taxe , mais en même temps il leur ordonna de se faire rendre , chacun dans leur détroit , un compte exact de tout ce qui s'y passeroit , & de lui en mander le détail. Par-là il fut bientôt instruit de tout ce qui se passoit en Angleterre , où les Majors devinrent si redoutables , qu'il les craignit enfin lui-même , & après s'en être servi à former à sa fantaisie un Parlement qu'on lui demandoit , & qu'il ne pouvoit plus refuser , il les rappella , & supprima leurs charges.

Le Protecteur avoit cette fois pris toutes les précautions nécessaires pour avoir un Parlement favorable. Aussi reçût-il de celui-ci , qui fut assemblé en l'année mil six cens cinquante-sept , toute la satisfaction qu'il en pouvoit attendre. Il y avoit fait appeller trente Ecoissois & trente Irlandois , pour représenter tout le corps de la belle République dont il étoit Chef. Cette assemblée ne fut occupée que du soin de le flater , & porta la flatterie si loin , qu'elle le pressa de nouveau par de vives raisons d'accepter la couronne , & de pren-

1657. dre le nom de Roy : mais la raison qu'il avoit eüe la premiere fois de le refuser , subsistant toujours , il persista dans sa premiere résolution , & se contenta qu'on lui continuât la qualité de Protecteur , qu'on rendît hereditaire à sa famille.

La feinte modestie que Cromvel fit paroître dans ce Parlement , en refusant la Royauté , augmenta le nombre des dupes que sa dissimulation trompoit ; mais sa veritable ambition , qui se manifestoit plus que jamais , aux yeux de tous les gens éclairés , dans le decret qui faisoit passer le titre de Protecteur à ses enfans , souleva de nouveau les Républicains. Lambert , qui avoit perdu l'esperance de lui succéder , les favorisa secretement. Les Royalistes , voulant profiter de cette nouvelle division des ennemis du Roy , preparerent un nouveau soulèvement , durant lequel Charles lui-même devoit passer en Angleterre , & soutenir ses partisans. Les émissaires du Protecteur ne lui laisserent pas ignorer ces intrigues : on arrêta tous ceux que l'on soupçonna d'en être , & peu de ceux qu'on en put convaincre échapperent la punition. Lambert même fut disgracié , & son emploi donné à Fleetwood , nouvellement revenu d'Irlande , où le Protecteur avoit envoyé prendre sa place par Henry Cromvel , son second fils.

Peu s'en fallut qu'un accident ne fit en un moment ce que tant de grands partis, & tant de conjurations secrètes ne pûrent faire en plusieurs années. Le Duc d'Holstein avoit fait present d'un fort bel attelage à Cromvel, qui par une vivacité peu sèante à son âge, & encore moins à sa dignité, avant voulu l'essayer lui-même, monta sur le siege de son cocher. Il n'y fut pas plutôt, qu'il fut emporté, son postillon jetté à bas, & lui ensuite, mais de maniere que ses habits s'étant attachez ou au timon ou à la rouë, il fut traîné long-temps & fort loin. Comme la défiance, où l'avoient mis les fréquentes conspirations, qu'on avoit faites contre lui, l'obligeoit à porter toujours des armes à feu sous ses vêtemens, un pistolet qu'il avoit alors se déchargea, & par son bruit effaroucha encore les chevaux. Cette nouvelle secoussè aida néanmoins à le détacher, & les rouës ne lui ayant point passé sur le corps, il demeura étendu sur la place. On le crût mort, mais il en fut quitte pour des blessures & des contusions, qui furent quelque temps à guérir.

L'heure du Tyran n'étoit pas venuë, & il étoit de sa destinée de ne point cesser d'être heureux, qu'il ne cessât de vivre. Dieu en vouloit faire un exemple de ces prosperitez trompeuses, dont il aveugle les méchans : sa puissance crut jusqu'à la

fin , & si la gloire étoit une chose qui pût  
 1657. convenir à un scelerat élevé par un parricide , il seroit mort le plus glorieux homme de l'Europe. Maître absolu de trois Royaumes , il voyoit tous les Etats voisins demander à l'envi son amitié. La Hollande avoit acheté la paix à des conditions onereuses , le Roy de Portugal l'avoit recherchée , quoiqu'il eût été offensé dans la personne de son Ministre , dont le frere , ayant tué un homme , avoit été executé à Londres sans aucun ménagement. Les Couronnes du Nord avoient fait de même ; & ce qui flattoit l'orgueil de Cromvel plus agréablement que tout cela , les Monarchies de France & d'Espagne ne pouvant entrer routes deux dans son alliance , avoient sollicité la préférence , que la premiere avoit obtenuë.

L'Espagne avoit pris les devants ; de toutes les têtes couronnées , le Roy Catholique avoit été le premier , qui avoit reconnu la République d'Angleterre. La France avoit eu au moins l'honneur de se faire d'abord rechercher , & de rejeter même des propositions qui paroissent avantageuses.

La Regente eut la gloire de cette action , qui se passa de cette sorte. Au temps que Cromvel se préparoit à faire la guerre aux Etats Generaux , le Comte d'Estrades depuis Maréchal , & alors Gouverneur de



Dunkerque , y étoit bloqué par les Espagnols. Il se voyoit à la veille d'un siege , & ne voyoit point de secours , la guerre civile continuant en France , & la Reine , qu'on avoit contrainte d'éloigner le Cardinal Mazarin , ayant besoin de ses forces ailleurs , dans le dessein où elle étoit de faire revenir ce Ministre. Le Protecteur , profitant de la conjoncture , envoya à Dunkerque , & fit proposer au Comte d'Estrades un projet de traité , par lequel il offroit à la Reine d'entretenir à son service , une armée de terre & cinquante vaisseaux , si elle vouloit lui donner cette place qu'elle ne pouvoit plus conserver. Le Comte reçût mal l'Envoyé de Cromwel , & le menaça de le faire jetter dans la mer , si jamais il lui proposoit rien de tel : mais il ne laissa pas de donner avis de sa proposition à la Cour. Elle étoit à Poitiers , où le Cardinal , qui de son exil ne laissoit pas de faire écouter ses conseils , ayant été averti du traité que proposoit le Protecteur , pressa la Reine de l'accepter , comme un moyen sûr d'affermir son autorité contre les cabales. La Regente avoit mille raisons de suivre ce conseil , & celle de faciliter le retour de ce Ministre en étoit une bien forte. Elle ne s'y rendit pas néanmoins. Le scrupule de mettre une Ville Catholique entre les mains d'une nation Protestante , & de s'allier avec l'Usurpa-

1657. teur d'un trône, où devoit être assis un petit-fils d'Henry IV. l'emporta alors dans l'esprit de cette religieuse Princesse sur toute autre considération. La proposition fut rejetée : mais aussi Dunkerque fut pris, & n'est revenu à la France, qu'après un long-temps & une longue suite de traitez.

Les affaires de notre Cour ayant tourné, par diverses intrigues qui ne sont pas de mon sujet, à rappeler le Cardinal, & à obliger le Prince de Condé, son irréconciliable ennemi, à prendre parti chez les Espagnols ; le Cardinal devenu plus maître depuis son retour qu'auparavant, fit concevoir à la Reine mere le danger, où mettoit l'Etat, le scrupule qu'elle se faisoit de s'allier avec l'Angleterre, pendant que l'Espagne n'omettoit rien pour engager le Protecteur à joindre les forces des deux nations pour prendre Boulogne & Calais. Cardenas avoit commencé cette négociation, & actuellement le Marquis de Ledes étoit à Londres, qui la poursuivoit. Alors la France ferma les yeux aux fortes considérations, qui l'avoient empêchée jusques-là de lier commerce avec Cromwel, pour les ouvrir à ce peril. Les raisons de bienfiance cederent à celle d'une nécessité si pressante. On envoya en Ambassade le Président de Bourdeaux à Londres, pour offrir l'alliance de France,

que le Protecteur préfera à la fin à celle d'Espagne ; mais qu'il différa d'accepter pour l'acheter moins cher , & plus encore pour donner à l'Europe un spectacle qui flattoit autant son orgueil , que celui de voir les deux plus grands Rois du monde s'empressez pour avoir son amitié. Son traité avec la France portoit , qu'il lui fourniroit six mille hommes sur terre , & cinquante vaisseaux en mer , pour prendre sur le Roy d'Espagne les places maritimes de Flandre : à condition qu'on lui mettroit Dunkerque entre les mains , quand on l'auroit pris , & ce qui fut de plus fâcheux , qu'on obligeroit le Roy d'Angleterre , & le Duc d'York à sortir du Royaume. Ceux qui justifient la memoire du Cardinal sur ce traité , par d'autres raisons que par celles d'une necessité pressante , disent qu'il y eut un article secret entre ce Ministre & le Protecteur , par lequel l'Anglois s'obligeoit à rendre Dunkerque à la France , moyennant la somme avec laquelle on l'a retiré en effet depuis. Quoi qu'il en soit , on le prit alors , & on le donna aux Anglois.

Le Vicomte de Turenne , qui commandoit l'armée Françoisse & les Anglois alliez , commença par Bourbourg & Mardik , qui occuperent la campagne de l'année mil six cens cinquante-sept. Le mois de Juin de la suivante lui acquit Dunker-

1657. que, & le gain de la bataille des Dunes, plus glorieuse à ce grand Capitaine qu'aucune autre journée de sa vie, par l'honneur qu'il eut d'y vaincre une armée, où le Prince de Condé combattit avec toute sa valeur, moins heureuse qu'à l'ordinaire, parce qu'elle étoit soumise à la conduite d'autrui; Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracene, ayant le commandement principal des forces du Roy Catholique en Flandre. Le Duc d'York y étoit en personne. Il avoit servi dans nos troupes jusqu'au temps de notre alliance avec la République d'Angleterre, & y avoit acquis une grande reputation. Il avoit changé de parti, par la même nécessité, qui avoit obligé nos Ministres à s'allier avec le Protecteur: le courage qu'il fit paroître à la bataille, dont je parle, redoubla le regret qu'on avoit en France de le voir séparé de nous.

La possession de Dunkerque causa une grande joye aux Anglois, & fit grand honneur à Cromvel, dont les succès sembloient augmenter à mesure qu'il approchoit de sa fin. De deux flotes qu'il avoit équipées pour faire la guerre aux Espagnols, l'une commandée par Pen & Venables, leur avoit depuis quelque temps enlevé la Jamaïque dans les Indes, l'autre commandée par l'Amiral Blake, avoit tout nouvellement brûlé la flote d'Espa-

gne dans le port de Sainte Croix.

Cromvel étoit dans cette situation, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre, d'abord lente & ensuite tierce, qui verifia l'Oracle de l'Ecriture, que la joye de l'hypocrite n'est qu'un point. Il le fut jusqu'au dernier moment, contre-faisant le dévot jusqu'à la mort, & ne l'étant pas même en mourant. Car divers Ecrivains racontent, que quoiqu'il se sentît très-mal, quoique son Medecin lui dit qu'il étoit en très-grand danger; il hazarda une prophétie, par laquelle, feignant d'avoir des lumières particulieres d'en-haut, sur ce qui lui devoit arriver, il assura qu'il n'en mourroit pas. Quelques-uns ajoutent qu'il eut assez de confiance au Medecin, qui s'étonnoit qu'il parlât si affirmativement, sur une matiere au moins douteuse, pour lui dire qu'en parlant ainsi, il ne risquoit rien & pouvoit gagner beaucoup. *Si je meurs, lui dit-il, on me décriera comme un visionnaire ou comme un imposteur : après ma mort il m'importe peu de quelle maniere on parle de moi : si j'en reviens je passerai pour un homme inspiré ; avec cette réputation que ne puis-je point faire parmi ces gens-ci ?*

On crut que des chagrins domestiques avoient contribué à sa maladie. Une de ses filles, qu'il aimoit beaucoup, mourut, & ayant eu en mourant de ces vapeurs, qui inspirent la fureur, lui repro-

— cha en face ses crimes. Fleadvod songea  
 1657. dre avoir des liaisons avec Lambert & les  
 Républicains , qui lui donnoient d'au-  
 tant plus d'inquiétude , qu'il étoit devenu  
 défiant jusqu'à la foiblesse. Il y avoit déjà  
 du temps , qu'il ne couchoit presque ja-  
 mais deux nuits de suite dans la même  
 chambre , & que personne ne sçavoit en  
 quel appartement il couchoit. Il n'étoit  
 pas beaucoup plus heureux dans le reste  
 de sa famille , que dans son gendre. Des-  
 boroug son beau-frere pantoit assez ou-  
 vertement au gouvernement populaire.  
 De deux fils qu'avoit le Protecteur , l'aîné  
 étoit le moins propre à lui succéder. Il  
 le vit bien , mais apparemment il attendit  
 trop tard à faire une disposition , qui de-  
 mandoit du temps , & des préparations.  
 Il étoit presque en lérhargie , quand quel-  
 qu'un lui ayant demandé , s'il ne nommoit  
 pas Richard son aîné pour Protecteur après  
 sa mort ; il répondit qu'oüi , mais d'un  
 ton , qui marquoit qu'aussi aisément il  
 auroit répondu que non.

Ainsi s'avançoit au trépas Cromvel ,  
 malgré sa prophétie , dont le peuple nean-  
 moins avoit si peu douté , qu'on avoit  
 déjà rendu graces à Dieu de sa prétendue  
 convalescence. Ce fut l'an mil six cens cin-  
 1658. quante-huit , le treizième jour de Sep-  
 tembre , qui lui avoit été si heureux , par  
 le gain des deux belles batailles de Dum-

bar & de Worchester , que finit sa prosperité avec sa vie , pleine de tout ce qui peut donner de la célébrité à un méchant homme. On dit que le Cardinal Mazarin le définissoit un fou heureux. Je ne crois pas que ce soit le bien peindre. Des démarches si mesurées , si concertées , toujours faites si à propos , ne sont point d'un aventurier , qui vient à bout de tout , parce qu'il ne ménage rien , à qui des projets sans prudence réussissent par hazard , & qui ne s'élève que parce qu'il s'est mis cent fois en danger de se précipiter. Lorsque Cromvel commença à suivre le mouvement de son ambition , qui fut sa passion dominante , il ne se mit point dans l'esprit de supplanter les Rois d'Angleterre , & de mettre sa famille , qui étoit d'une mince noblesse dans le Comté d'Huntington , sur le trône des Stuarts & des Plantagenetes. Chacun convient que cette chimere ne lui entra point dans l'esprit. Quoi qu'on dise qu'étant enfant , son pere l'avoit fait punir , pour avoir raconté qu'un fantôme lui avoit dit qu'il seroit Roy ; Cromvel ne croyoit point aux fantômes , & n'étoit point d'un caractère d'esprit à se conduire , quand il fut grand , par les imaginations de son enfance. Il eut toute sa vie en tête de faire fortune , & d'entreprendre toutes les voyes. Ce fut l'unique plan qu'il se forma , quand il entra dans cette

1658. carrière : heureux si celle qu'ouvre la vertu se fut présentée la première à lui ; il y a apparence qu'il l'eût suivie aussi aisément , que celle du crime , s'il y eût vû des routes aussi seures pour s'élever & pour réussir , indifférent à prendre l'une ou l'autre , & ayant des qualitez propres à s'avancer dans toutes les deux. Son malheur voulut , que les troubles lui présentassent de grandes occasions , de briller parmi ceux qui en étoient les auteurs ; il jugea que c'étoit un moyen de se faire connoître , & de se rendre nécessaire dans un parti , qui s'emparoit insensiblement de l'autorité. Quand il y fut connu il y voulut regner : mais souple autant qu'il étoit ambitieux , il y regna en paroissant soumis , montrant toujours au public de grands noms , revêtus du dehors des Charges dont il faisoit les fonctions. Allant toujours ainsi par degrez , & faisant ses plans , à mesure que les événemens lui en donnoient occasion , il parvint par un parricide , par de grandes victoires , par tous les raffinemens d'une délicate politique à la souveraine puissance , qu'il conserva par des voyes pareilles , & en possession de laquelle il mourut. Un tel homme est moins à mon sens un heureux fou , qu'un habile scelerat.

Richard Cromvel n'ayant ni les bonnes , ni les mauvaises qualitez de son pere ,



ne put soutenir un édifice qui étoit l'ouvrage des unes & des autres. C'étoit un assez bon homme , ennemi de la violence , né avec peu d'esprit , & n'ayant cultivé ce qu'il en avoit , ni par l'éducation , ni par l'expérience. Le Protecteur le tenoit à la campagne , où le jeune homme s'occupoit à chasser , sans se mêler des affaires publiques , & sans même en avoir envie : timide , incapable d'entreprendre , & encore moins d'exécuter tout ce qui demandoit de la force , & de la résolution. On avoit bien connu son peu de génie avant qu'il fût élevé au Protectorat , & on prétend que si son pere , qui le connoissoit encore mieux que les autres , n'eût point été surpris de la mort , Henry son cadet , qui étoit encore en Irlande , auroit occupé cette place , qu'il auroit beaucoup mieux remplie.

L'élévation de Richard n'ayant fait que rendre son incapacité plus publique , chacun prenant ses mesures pour en profiter , l'Etat se trouva divisé en quatre factions , celle du Protecteur , & de ceux qui prétendoient le maintenir : celle de Lambert , qui vouloit occuper sa place ; celle des Républicains , qui par le même principe , qu'ils avoient détruit la Royauté vouloient détruire le Protectorat , pour établir en Angleterre un gouvernement populaire ; celle du Roy & de ses servi-

1658. teurs , qui travailloient à le remettre sur le trône de ses ancêtres.

Comme Lambert & les Royalistes n'étoient point encore en état d'agir ouvertement pour eux , ils crurent qu'ils devoient commencer par soutenir les Républicains , qui remuoient contre le Protecteur , & leur aider à vuider la place , d'où chacun de son côté se flatoit de les exclure ensuite eux-mêmes. L'orage qui menaçoit Richard se forma chez Fleadvod son beau-frere , à qui Cromvel ayant donné quelque esperance du Protectorat , avoit laissé le cœur ulcéré contre celui qui le possédoit. Les Républicains le sçavoient , & pour ruiner par elle-même une famille dont l'élevation mettoit obstacle à leurs desseins , ils s'appliquerent durant quelque temps à aigrir le chagrin de Fleadvod , à le plaindre , à lui faire esperer une ressource dans le zele qu'ils avoient pour ses interêts ; usant à peu près envers lui du même artifice dont Lambert avoit dessein d'user envers eux , c'est-à-dire en lui faisant esperer d'être Chef du gouvernement , pour mieux établir par son moyen un gouvernement sans Chef. Fleadvod étoit une espece de dévot formé de la main de Cromvel , mais moins habile que lui , & plus propre à être trompé , qu'à tromper les autres. Il y parut dans l'affaire dont je parle. Vane , Hasselerigg , Harriſſon , &

les autres fauteurs de la République ,  
desquels Lambert se portoit pour chef , 1659.  
persuaderent à Fleadvod qu'il devoit s'at-  
tirer le gouvernement , & l'engagerent à  
présenter au nom des soldats de l'ar-  
mée une requête au Protecteur , par la-  
quelle ils lui demandoient de ne pouvoir  
être ni cassez , ni jugez que par le con-  
seil de guerre , & qu'on les laissât doré-  
navant maîtres de se choisir un General.

Richard reçût ces propositions d'abord  
avec beaucoup de colere , & fit craindre  
durant quelque temps plus de fermeté  
qu'on n'en attendoit ; mais l'embarras où  
il parut être quand son feu , qui venoit  
d'ailleurs que de son temperament , se  
fut rallenti , découvrit bientôt sa foibles-  
se & le peu de disposition qu'il avoit à  
tenir long-temps contre des gens qui ne  
se rebuteroient pas. On le poussa donc ,  
& on le réduisit à convoquer le Parle-  
ment , dont il espra que l'autorité sou-  
tenant la sienne , reprimerait l'armée. Ce  
fut inutilement ; l'armée suivit opiniâ-  
trément ses premières brisées , & pressa  
le Parlement même , qu'on lui accordât  
ses demandes.

Ce Parlement étoit composé de deux  
Chambres comme le précédent , & mêlé  
de trois sortes de gens , qui toutes trois ,  
par divers motifs , contribuèrent à la fer-  
meté dont on usa contre l'armée. Les  
uns soutenoient de bonne foi le Protec-

1659. reur, & opinioient, afin de maintenir son autorité, à rejeter la requête des troupes. Les autres étoient des Républicains, qui pour aigrir les troupes étoient de même avis qu'elles. Les troisièmes étoient des Royalistes, déterminez à donner dans tout ce qui pourroit broüiller les factions rebelles. Ainsi le Parlement tenant ferme à rejeter la requête des soldats, & ceux-ci redoublant leurs instances, on jugea bien que l'affaire alloit se pousser à l'extrémité. Guillaume Hovard qui avoit été à Cromvel, & qui étoit encore à son fils, parla fortement à Richard pour lui persuader quelque coup de vigueur, semblable à ceux par lesquels son pere avoit conservé jusqu'à la mort la souveraine autorité. *Vous êtes fils de Cromvel, lui dit-il, montrez que vous en êtes digne. Il faut ici un coup de main, & le soutenir d'une bonne tête; ne perdez point la tête en cette occasion, & ma main vous répond du reste. Fleadvod, Lambert, Desboroug, Vane sont les acteurs de tout ceci: je vous en deferaï, appuyez-moi, & prêtez seulement votre nom au zele qui m'anime pour votre gloire.* Ce discours étonna Richard. Il repliqua tout effrayé, qu'il n'aimoit point le sang, qu'il n'immoleroit jamais tant de victimes à son ambition; qu'en un mot, il ne pourroit consentir à ce que lui proposoit Hovard. *Cette pitié*, repartit Hovard, qui ne se rendit pas encore, *n'est pas de saison*

*dans la conjoncture des choses. Sans aimer le sang on verse celui de qui se prépare à verser le nôtre, & si la conscience empêche qu'un Souverain ne sacrifie à son ambition l'innocent, elle ne se recrie point contre le sacrifice qu'il fait, à sa seureté, du coupable. Défaites-vous d'une foiblesse messéante au successeur de Cromvel ; mais hâtez-vous, les momens sont chers : souvenez-vous que vos ennemis employent actuellement à agir, le temps que nous perdons à délibérer. L'ardeur d'Hovard ne passa point dans le cœur du timide Cromvel : il témoigna qu'il s'en tenoit obligé ; mais il ne changea point de résolution. Ne m'en parlez plus, repliqua-t-il, mon parti est pris là-dessus. Les conseils violens ne me conviennent pas, & tout ce que vous me pouvez persuader par celui que vous me donnez, est qu'il vient d'un fond d'amitié, dont j'ai de la reconnoissance. A ces mots Hovard se retire, & abandonnant à son sort un homme qui s'abandonnoit lui-même, il embrassa le parti Royaliste, & ne fut pas inutile à la bonne cause. J'ai lû dans de bons memoires qu'il étoit dès-lors attaché au service du Roy, & qu'il ne donnoit ce conseil que pour mettre ses ennemis aux mains les uns contre les autres. Cela n'est pas sans vrai-semblance ; mais le torrent des Historiens y est contraire. Quoi qu'il en soit des intentions d'Hovard, le Pro-*

1659. — protecteur éprouva bientôt la vérité de ses paroles par une remontrance insolente, que les Officiers de l'armée lui mirent en main, pour la présenter au Parlement de la part des troupes.

Cet écrit commençoit par une plainte, du peu de soin que l'on avoit de reprimier les Royalistes, qui renouvelloient, disoit-on, leurs intrigues de tous côtez; il finissoit par proposer en termes mystérieux, mais intelligibles, comme un remede efficace à ce prétendu mal, le gouvernement populaire. Ceux du Parlement qui faisoient leur personnage de bonne foi, s'offenserent de cette remontrance; ceux qui aimoient le Protecteur, voyant bien à quoi elle tendoit, la firent passer pour séditieuse; ceux qui trahissoient en même temps le Protecteur & le Parlement, pour appuyer le parti de la République en parurent plus irrités que les autres, afin d'engager la Compagnie à faire quelque decret qui mutinât les troupes. Ainsi d'une commune voix, non seulement on n'approuva point l'écrit, mais on défendit même aux Officiers & aux soldats de s'assembler, jusqu'à ce que le Parlement eut décidé touchant les affaires publiques; ce qu'il jugeroit le plus convenable à l'Etat.

Cette défense eut tout l'effet qu'en attendoient les Républicains. L'armée en  
fut

fut si offensée, qu'elle envoya solliciter les milices de Londres de se joindre à elle; ce qu'ayant obtenu, on alla en tumulte assiéger Withal, où demouroit le Protecteur. Fleetwod & Desboroug furent députez pour lui aller porter les prieres & les menaces des mutins. Les prieres tendoient à casser le Parlement, & les menaces n'avoient rien de moins fort, que le feu & le fer s'il le refusoit. Le cœur de Richard n'étoit pas fait pour tenir contre un danger si pressant. Après s'être défendu quelque temps avec un trouble qui répondoit à ceux qui le sollicitoient du succès de leur entreprise, il fit ce qu'ils voulurent, & cassa le Parlement.

Aussi-tôt qu'il eut fait ce pas, on le regarda comme un homme perdu, & quoi qu'on le laissât quelques jours sans faire mine de le vouloir pousser plus loin, ceux qui voyoient clair, voyoient bien que ce calme annonçoit la tempête; qu'on prenoit des mesures, qu'on n'avoit encore pû prendre pour regler le Gouvernement, & qu'aussi-tôt qu'on seroit convenu de quelque chose sur ce point, on déposséderoit Cromvel. Les Royalistes se servirent de cette conjoncture pour le presser de se donner au Roy, lui & le reste de sa faction. Ils crurent d'autant moins impossible de lui faire prendre ce

1659. parti dans le penchant de sa fortune ; qu'on disoit qu'il s'étoit autrefois jeté aux pieds du Protecteur son pere pour obtenir la vie de Charles I. & que c'étoit cette action qui lui en avoient attiré la colere & le mépris. Richard balança , mais il ne convenoit pas au sang de Cromvel de former une résolution vertueuse. Richard aima mieux demeurer incertain de sa destinée , que de rien risquer pour la rendre meilleure , craignant d'avancer le péril en le voulant prévenir. Ses amis néanmoins lui ayant ouvert les yeux , lui firent voir ce péril si proche , qu'il délibéra de s'enfuir. Fleadvod , à qui il s'en ouvrit , l'assura qu'on n'en vouloit point à sa vie , & qu'on lui feroit un parti en lui ôtant le gouvernement , dont un homme modéré comme lui auroit sujet d'être content. Ces paroles arrêterent Richard , qui demeura depuis dans son palais sans action , comme une statuë qui en faisoit un mauvais ornement. Pendant ce temps-là , le Conseil de guerre cassoit dans l'armée les Officiers de la faction du Protecteur , comme Goff , Ingolsbey , Falcombridge , & rétablissoit ceux que son pere avoit autrefois cassez. Ainsi Lambert reprit le nom & la charge de Major General en apparence , sous Fleadvod à qui le Generalat fut donné ; mais en effet donnant le mouvement à tout , comme avoit



fait Cromvel sous Fairfax. On ne s'en tint pas là : ces nouveaux maîtres voulurent avoir un Parlement à leur dévotion, & ne croyant pas en pouvoir trouver un dont ils disposassent plus absolument, que du reste méprisable de celui qui avoit fait mourir le feu Roy, si ignominieusement cassé par Cromvel, ils le rétablirent & voulurent que Lenthal continuât d'y faire son ancienne fonction d'Orateur. Ces démarches faites, ils imaginèrent une forme de Gouvernement en attendant qu'on fut convenu de celle d'une République telle que quelques-uns la vouloient, & que tous faisoient semblant de la vouloir. Tout ce mouvement se termina, comme chacun s'y attendoit, à la déposition du Protecteur, & à l'abolition du Protectorat. On n'eut pas la peine de déposer le Protecteur. A la première sollicitation qu'on lui fit, il envoya sa démission, moyennant quoi on paya ses dettes, & on lui assigna sur l'Epargne un revenu suffisant pour vivre en homme d'une condition distinguée dans la sphere des conditions particulieres. Son frere Henry étoit encore en Irlande, où il avoit une bonne armée, dont on lui ôta le commandement avec le gouvernement de l'Isle. Il fit quelque difficulté de céder; mais il soutint mal ses premières démarches, & quitta enfin avec peu de gloire

1659. re une place qu'il avoit tenuë avec beaucoup de réputation.

La puissance Républicaine ayant ainsi détruit la Protectorale, de ceux qui avoient concouru avec les Républicains à détruire le Protectorat, il resta encore deux factions, autant contraires à la République, qu'elles étoient opposées entr'elles; celle de Lambert, & celle du Roy. Ainsi à ce nouveau changement de théâtre, trois partis occuperent la scene; celui de la République résidant dans le Parlement, celui de Lambert qui avoit sa principale force dans l'armée, celui du Roy, qui n'ayant point de Chef dans le pais, au moins qui parut, consistoit en gens dispersés dans tous les Corps, dans toutes les Villes, & presque dans toutes les maisons, jusqu'à ce que le General Monk s'étant mis à la tête de ceux qui n'attendoient que l'occasion de se déclarer pour le Souverain, eut le bonheur de rétablir le Roy & la Royauté.

Quelques-uns veulent que ce fameux Restaurateur du trône Anglois n'eut conçu ce glorieux dessein, que quand celui qu'il avoit pris d'abord de se rendre maître lui-même, lui eut paru impraticable. Les sentimens de la Nation sont fort partagés là-dessus. Après avoir examiné ce qu'on en dit de part & d'autre, je suis pour Monk, & trop de raisons me con-

vainquent de sa droiture dans l'affaire dont il s'agit, pour en laisser douter mes lecteurs. Le caractère de son esprit est un des fondemens qu'on a eus de faire cette injustice à sa vertu, celui de ses mœurs y devoit servir de contrepoids, & devoit faire porter de lui un jugement tout opposé; mais il est dans le monde un genre d'hommes, qui sur deux raisons égales de juger bien ou mal d'autrui, ne balancent jamais, & en jugent toujours mal. Il est vrai que l'esprit de Monk n'avoit point paru jusques-là propre à conduire de loin une affaire par les longues intrigues, les détours, les dissimulations profondes, les liaisons ménagées avec art d'une politique aussi raffinée que fut celle dont il usa dans le rétablissement du Roy; mais aussi les mœurs de ce guerrier n'avoient jamais donné occasion de croire qu'il eut l'ambition d'être Protecteur. L'ambition étoit une des passions des moins vives qu'il eut, & il paroît qu'il les avoit toutes assez modérées. Monk étoit né dans la Province de Devonshire avec l'esprit & les inclinations d'un bon Gentilhomme, cadet de sa maison, avec peu de bien, mais avec de la valeur, de la franchise, de l'envie de vivre en homme d'honneur, dans la profession des armes, qu'il embrassa dès qu'il les pût porter, & qu'il regarda plutôt comme une occupation

convenable à ce qu'il étoit, que comme  
1659. un chemin pour arriver à quelque chose  
qu'il desirât être. Son application à ce  
qu'il faisoit le rendit capable de tout faire  
dans la sphere de son métier. Aussi en  
eut-il tous les emplois, depuis la charge  
de Colonel jusqu'à celle de General; depuis  
le gouvernement de place jusqu'à celui  
d'un Royaume conquis. Son penchant &  
l'amour du devoir l'avoit engagé d'abord  
au service du Roy : la nécessité dans la suite  
lui en fit prendre un miroyen, & la reconnoissance  
un mauvais. Il avoit été pris dans un combat,  
& mis dans la tour de Londres. Le Parlement  
lui ayant offert de l'emploi contre le Roy,  
il n'en avoit point voulu; mais enfin lui  
ayant proposé d'aller en Irlande, faire la  
guerre aux Catholiques au nom du Roy &  
du Parlement, quoi qu'ils se la fissent  
entr'eux, il y alla, & y demeura jusqu'à  
la mort de Charles I. Alors tout le parti  
Royal s'étant dissipé, & n'en paroissant  
plus de vestiges, Cromvel rendit à Monk  
un bon office, en le protegeant dans le  
Parlement qui lui vouloit faire son procès  
pour avoir conclu contre un decret de cette  
assemblée, une trêve de quelques mois  
avec les Catholiques d'Irlande. Ce fut par  
la reconnoissance de ce bienfait, que Monk  
suivit Cromvel en Ecosse, & ce fut-là où  
Lambert & lui étant collègues, devinrent  
rivaux.

Lambert brilloit beaucoup plus que Monk; il avoit la même valeur, la même science de la guerre, mais plus de feu, plus d'ambition, plus d'élevation & de talent pour tenir une première place; personne ne ressembloit mieux à Cromvel, & n'étoit plus propre à le remplacer. Il avoit laissé voir trop tôt non seulement qu'il en étoit capable, mais même qu'il y aspirait. Cromvel étoit trop politique pour laisser élever sans contradiction un homme qui lui pouvoit succéder, & qui en avoit envie: il lui avoit préféré Monk dans le gouvernement de l'Ecosse, contre ce qu'il lui en avoit fait espérer: il l'avoit depuis dépoüillé de son emploi, & croyoit l'avoir mis assez bas pour l'empêcher de lever les yeux jusqu'à sa famille pour la supplanter. Malgré ces précautions, Lambert eut disputé le gouvernement à l'héritier de Cromvel, s'il eut trouvé dans le Parlement, comme il en trouva dans l'armée, des gens disposés à être deux fois dupes des mêmes artifices. Il étoit déjà maître des troupes, après s'être fait rétablir avec honneur dans son emploi. Fleedvod, qu'il avoit fait nommer General, étoit son Fairfax; & le prétexte de République qui avoit servi à Cromvel pour engager ceux qui en vouloient une à favoriser son usurpation, commençoit à faire son effet. Le Parle-

1659. ment lui témoignoit de la confiance, & dans une émotion excitée contre cette assemblée odieuse, elle lui donna la commission d'aller combattre pour ses intérêts.

Voici quelle en fut l'occasion. Les Presbyteriens furent indignez de voir encore une fois sur leurs têtes cette poignée de scelerats qui ne faisant que la plus petite & la moins considérable partie de ce qu'on nomme Parlement, étoit appelée par mépris *le Rump*, c'est-à-dire, *le croupion*. Le mécontentement fut si general, qu'il se fit contre eux un complot capable de ruiner l'Usurpateur & ses partisans, si l'on eut mieux conduit l'affaire. Le Chevalier Booth fut le chef de cette tumultuaire entreprise, dans laquelle bien des gens disent que s'il eut été bien le maître, on en eut vû plus de succès. Car non seulement les zelez de la Secte étoient entrez dans ce projet, mais la plûpart des serviteurs du Roy avoient embrassé chaudement une occasion si favorable de lui ôter le plus grand obstacle qu'il eut à monter sur le Trône en détruisant la paricide cabale qui l'en avoit exclus. Ainsi en même temps que Booth parut du côté de Chester, commandant une juste armée avec Thomas Middleton; d'autres se faisoient voir ailleurs, & les Provinces en étoient remplies. Ce fut contre ces  
deux:

deux capitaines venus de Chester vers Nortvik, que le Parlement envoya Lambert avec environ sept mille hommes. 1659.  
On dit que Booth vouloit attendre que ses troupes fussent agueries, disciplinées, plus faites au feu, pour donner bataille à Lambert; mais que d'autres plus impatiens l'engagerent malgré lui à combattre. On combattit près de Nortvik même, où l'on reconnut que le brave Booth en sçavoit plus que son conseil, & que ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit craint de commettre des troupes nouvellement assemblées contre de vieilles bandes. Il fut défait & pris prisonnier, & avec lui tomba son parti, que les Parlementaires dissipèrent avec la même facilité qu'il s'étoit formé.

Pendant que ceux-ci agissoient, Monk méditoit encore, & concevoit les moyens d'agir à coup seur. Son attachement pour Cromwel avoit passé jusqu'à la famille de cet Usurpateur : il avoit reconnu Richard. Monk avoit une maniere d'esprit à laisser les choses établies dans la situation où il les trouvoit, à suivre le fil de l'eau, & à ne se mêler des affaires qu'autant qu'il y étoit intéressé par honneur ou par intérêt, timide, lent à entreprendre, & ne s'entêtant jamais assez d'une entreprise pour en croire le succès infaillible, n'ayant ni l'ardeur ni la pré-

——— somption ordinaire aux gens du métier.  
 1659. Il y a apparence que durant le temps  
 que le Gouvernement Protectoral avoit  
 été universellement reconnu, Monk avoit  
 suivi son temperament avec d'autant  
 moins de scrupule, qu'il devoit son éle-  
 vation au Protecteur. De sçavoir quand  
 précisément il écouta son devoir en fa-  
 veur de son Roy, & forma le dessein  
 de le rétablir; c'est ce que je n'ai pû  
 découvrir, même dans les Historiens dont  
 j'ai suivi l'opinion. Je suis contre ceux  
 qui ont prétendu que ce General ne pen-  
 sa à rétablir la Royauté, que quand il eut  
 desespéré de parvenir au Protectorat. Il  
 est à croire qu'il eut toujours dans le  
 cœur un desir sincere de contribuer à une  
 si juste entreprise. En s'éloignant même  
 du service du Roy, il avoit témoigné  
 esperer d'être un jour en état de le mieux  
 servir. On lui avoit souvent prédit, qu'il  
 se trouveroit en pouvoir de remettre le  
 Souverain sur le Trône, & quoi qu'il ne  
 fit pas semblant d'ajouter foi à ces prédic-  
 tions, il les écoutoit volontiers. Le re-  
 fus qu'il fit d'abjurer le Roy, par un ser-  
 ment de l'invention des ennemis de la  
 Royauté, montre, malgré les prétextes  
 qu'il prit pour cacher la vraie cause de  
 son refus, qu'il eut toujours de bons sen-  
 timens pour la Monarchie & pour le Mo-  
 narque. Mais quelques bons sentimens



qu'il eut, il les cacha aussi long-temps qu'il crut, ou inutile au Prince, ou ruineux à lui-même de les découvrir. Il n'y eut pas de peine; il parloit peu, il écou-  
toit tout de sens froid; & n'ayant qu'un petit nombre de confidens, il ne s'ouvroit à eux qu'au besoin. Ainsi s'il ne pût empêcher que quelquefois les démarches d'autrui ne fissent soupçonner son dessein, comme il arriva dans l'affaire de Booth, les siennes dissipèrent toujours ces soupçons, & il fit tant, que le public ne sçût son projet que par l'exécution. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que dans toutes les apparences, le Roy même ne le sçût que par les conjectures que lui donnerent sujet d'en faire les réponses honnêtes de Monk, à ceux qui le sollicitoient de sa part. Je sçai qu'on trouve en divers mémoires, que le General envoya d'abord lui faire offre de ses services; mais ceux qui ont rapporté ce fait n'ont pas pensé que s'il étoit vrai, il ne seroit pas contesté, que Monk l'auroit éclairci lui-même, pour répondre à ceux qui disoient que le rétablissement du Roy n'avoit été que son pis aller, & un dessein pris après coup. L'Historien de ce General n'auroit pas eu besoin d'apporter d'autres raisons pour le justifier là-dessus, s'il eut eu celle-là à dire, de laquelle il lui eut été si facile d'être informé,

— ayant été long-temps Ministre & domestique de celui dont il faisoit l'apologie.

1659.

Quoi qu'il en soit de cette circonstance, qui ne fait rien à mon sujet, il est sûr que le General ne s'ouvrit du dessein qu'il conçut de rétablir le Roy sur le Trône, qu'à ceux qu'il y crut nécessaires, & à mesure qu'ils le devinrent; persuadé que cette affaire dépendoit non seulement du secret, mais qu'on n'y réussiroit jamais, qu'en imitant ceux qui sur les rivières conduisent les barques avec l'aviron, c'est-à-dire, en tournant le dos du côté qu'on vouloit aller.

Il n'attendoit que l'occasion de commencer un semblable manège, lorsqu'un grand démêlé de Lambert avec le vieux Parlement, lui en fournit une des plus favorables qu'il eut jamais pû souhaiter. Lambert & le vieux Parlement avoient des vûes trop différentes pour agir long-temps de concert. Ceux du Parlement vouloient gouverner l'Etat en forme de République, pour avoir tous part au gouvernement, & se maintenir les uns les autres dans l'autorité usurpée. Lambert aspirait à gouverner seul, & marchoit par des routes secrètes sur les vestiges de Cromwel. Comme il profitoit de tout pour avancer son dessein, il se persuada que la victoire qu'il venoit de remporter sur Booth, étoit une occasion favorable de

pousser loin son entreprise, & se mit en devoir d'en profiter. Cette action lui avoit attaché avec un dévouement particulier les troupes qu'il y avoit menées. Les autres l'en respectoient davantage. Ainsi son crédit étoit augmenté de plus de moitié dans l'armée. Pour l'établir encore davantage, il entreprit de faire faire une nouvelle création d'Officiers, & engagea adroitement l'armée à la demander au Parlement. Le Parlement aussi jaloux de conserver son autorité, que Lambert étoit attentif à la diminuer & à s'en rendre maître, ne douta point que la demande de l'armée ne fut un artifice de Lambert pour s'y faire des créatures. Dans cette pensée, non seulement on refusa la promotion proposée, mais sous prétexte d'épargner les frais que faisoit l'Etat pour l'entretien des troupes, on cassa divers Officiers. Fieedvod & Lambert en furent du nombre. Fieedvod fut le moins maltraité, le Parlement l'ayant nommé pour être un des sept Commissaires, auxquels cette assemblée donna le commandement de l'armée, en qualité de Lieutenans Generaux avec une égale autorité.

On ne peut dire combien l'armée fut offensée de ce decret; mais il est aisé de penser combien ce mécontentement fit plaisir à l'ambitieux Lambert, & combien il s'empressa pour se le rendre utile : on

1659. en peut juger par l'effet. Dès le lendemain l'armée parut sous les armes aux environs de Westminster, & ayant occupé les cours & les avenues de la salle où se tenoit le Parlement, empêcha que l'on n'y entrât, & fit par-là cesser les séances. Lambert & les Officiers de l'armée s'étant rendus maîtres du terrain, & ne comptant plus pour rien le Parlement qu'ils regardoient comme cassé, firent divers changemens à leur gré, & conformes à leurs intérêts. Par-là Fleetwood, Lambert, Desborough furent rétablis dans leurs charges, & ceux que l'on crut partisans du Parlement, furent réformez. Ainsi le Conseil de guerre usurpant la souveraine autorité, commença à délibérer d'une forme de gouvernement qui pût enfin être durable, & mettre fin aux agitations, dont la malheureuse Angleterre étoit bouleversée depuis si long-temps. Comme le Conseil d'Etat subsistoit, les Officiers de l'armée trouverent bon qu'on leur fit part de cette affaire, & qu'on en conferât avec eux. Ceux-ci aimant encore mieux partager une autorité qu'ils devoient avoir toute entière dans l'intervalle du Parlement, que de la disputer toute entière pour n'en conserver rien du tout, convinrent avec les Officiers, que de chacun de ces deux Corps on députeroit cinq personnes qui travailleroient de concert à trouver une

forme de régime, à laquelle on s'en pût tenir. Soit que ces Députés se défiaient de leurs forces, soit qu'ils ne voulussent pas prendre sur eux les suites d'une telle affaire, soit pour quelque autre raison qui m'est inconnue, ils ne firent rien autre chose que de composer un Senat, comme l'ont appelé quelques-uns, ou comme les Anglois le nommoient plus communément, un Comité d'environ vingt-huit personnes, dont Fleetwood, Lambert, Desborough, & Vane furent comme les chefs. Ce Comité étoit chargé du courant des affaires présentes, durant l'espace de six semaines que devoit durer son autorité, & qu'il devoit sur-tout employer à trouver ce plan fixe de gouvernement, que tant d'autres avoient jusques-là si inutilement cherché, après quoi, s'il ne se trouvoit pas, il étoit arrêté que l'armée prendroit la direction de l'Etat.

Pendant que le Comité s'occupoit à former divers plans de régime, aucun de lesquels ne convenant aux différens intérêts des Membres qui composoient cette assemblée, Lambert voyoit avec plaisir que l'armée alloit devenir maîtresse, & qu'étant maître de l'armée, il seroit bientôt selon ses desseins l'arbitre du gouvernement: lorsqu'on apprit que le vieux Parlement intriguoit sous main pour y rentrer, & prétendoit que n'ayant cessé que

1659. par la violence qu'on lui avoit faite , il étoit en droit d'aller reprendre ses séances à Westminster. La Ville même , qui craignoit l'impétueuse domination des troupes , demandoit un Parlement libre , & le Comité fut troublé de divers mouvemens populaires , qu'il eut de la peine à réprimer. Il y a néanmoins apparence que ni les intrigues du Parlement , ni les émotions de la Ville n'eussent pas eu un grand effet , contre des gens qui dispo-  
soient à leur gré d'une armée victorieuse , si Monk , qui n'avoit jusques-là rien témoigné de ses desseins , n'eût pris une si belle occasion d'enfeindre un qu'il n'avoit pas , pour faire réussir celui qu'il avoit , c'est-à-dire de faire semblant d'appuyer le Parlement contre l'armée , pour soumettre l'un & l'autre au Roy , qu'il entreprit de rétablir.

Monk avoit employé le temps , qui s'étoit écoulé depuis la décadence de Richard Cromvel , & l'abolition du Protectorat , jusqu'au démêlé de l'armée avec le vieux Parlement , à faire des préparatifs pour son véritable dessein. Il avoit amassé de l'argent ; & son trésor étoit fort plein. Il avoit mis l'Ecosse en état , non seulement de n'échapper pas à la domination Angloise , pendant qu'il seroit occupé ailleurs , & de ne pas troubler ses projets ; mais de lui servir de ressource ,

& de retraite en cas de disgrâce. Il y avoit de bonnes places , & y laissoit des garnisons suffisantes pour les garder. De plus la Nation l'aimoit , & la Noblesse en particulier paroissoit par tout disposée à entrer dans ses interêts. Il avoit préparé ses troupes à executer une grande entreprise , & à soutenir une guerre, s'il le falloit, avec succès. Il avoit formé , endurci , & discipliné son armée , conformément à l'usage qu'il en vouloit faire : il avoit mieux aimé la diminuer , que d'y laisser des gens suspects , & dont il ne pût pas disposer. Ce fut une des choses dont il eut le plus de de peine à venir à bout , que de purger ainsi ses troupes d'Officiers & de soldats indociles , qui avoient leurs vûes & leurs attachemens ailleurs. Il fallut recommencer plusieurs fois à réformer & à changer : encore ne put-il si bien faire , que lorsqu'il y pensoit le moins des Compagnies entieres ne le désertassent. Son application & sa vigilance prévint le préjudice , que ces accidens eussent pû apporter à ses affaires , & il arriva à la fin , que de tous ceux qui commandoient , il fut le seul constamment suivi. Il s'étoit saisi de Barvik & de Carlisle , postes importans dans les confins des deux Royaumes , à qui veut porter la guerre de l'un dans l'autre. Il avoit établi des intelligences fideilles & secretes dans tous les lieux , où il se pou-

1659. voit passer quelque chose dont il eût besoin : il employoit les nuits à déchiffrer les lettres qu'il en recevoit , & à y faire réponse. Il s'étoit tellement comporté à l'égard du Roy & de ceux qui l'avoient sollicité de sa part , que sans leur rien promettre il leur avoit laissé tout espérer , sans leur découvrir assez son dessein pour en parler affirmativement , & pour le divulguer à contre-temps , il le leur avoit laissé assez entrevoir , pour les engager à y conformer leur conduite , & à se tenir prêts pour en profiter.

Ainsi en avoit-il usé à l'égard du Chevalier Greenvill , celui qui fut depuis Comte de Bath , lequel l'étoit allé trouver en Ecosse avec des lettres du Roy : il l'avoit renvoyé content , & ce Seigneur avoit conçu de si bonnes esperances de ce qu'il lui avoit dit , quoi qu'il ne lui eût rien dit de positif , qu'il agit depuis pour la cause commune comme s'il eût agi de concert avec lui. Le General avoit parlé avec plus d'ouverture à d'autres , selon qu'il avoit crû en avoir besoin , pour disposer sous main les esprits à suivre , quand il seroit temps , le mouvement qu'il alloit donner aux affaires , & les acheminer au rétablissement du Roy. Mais ces confidens étoient gens à lui , de la fidélité desquels une longue experience lui répon-



doit : au lieu qu'une experience contraire lui ayant appris, que parmi ceux qui composoient la Cour de ce Prince, il s'en trouvoit qui le trahissoient ; il avoit sagement jugé, que le plus seur étoit de le laisser agir de son côté avec ses courtisans, tandis que lui & ses amis agiroient du leur pour la bonne cause. Afin même de mieux tromper ceux qu'il importoit qu'il trompât, il avoit commencé à user d'une plus grande severité qu'à l'ordinaire, envers ceux qui se déclaroient indiscretement pour le Roy. Quoi qu'il eût toujours refusé d'abjurer la Maison Royale, jamais néanmoins il n'avoit fait mine de desapprouver cette proposition, dans les projets de gouvernement que formoient les Républicains ; qu'il falloit une République sans Roy & sans Maison de Pairs, sans personne particuliere en qui residât le souverain pouvoir. Ainsi ce prudent General avoit disposé secretement les choses à l'exécution d'un dessein, qu'il ne pouvoit encore déclarer, sans courir risque de réunir toutes les factions contre lui, & d'être opprimé par la multitude de ceux, qui par crainte, ou par intérêt, ou par engagement de cabale, faisoient profession publique de s'opposer au rétablissement de la Monarchie. Il ne lui manquoit pour agir, qu'un prétexte que la rupture du Parlement avec l'armée lui fournit, sur la

fin de l'année mil six cents cinquante-neuf.  
 1659. Il commença au mois d'Octobre à inspirer à ses troupes du zèle pour un gouvernement civil , contre le gouvernement militaire , que l'armée de Londres , ou plutôt Lambert , vouloit s'attirer sous ce nom. Il représenta fortement qu'un gouvernement militaire ne convenoit point à un grand Etat , qu'il étoit trop impetueux , trop incertain , trop dépendant du caprice & des coups de main : outre qu'il étoit inouï , sans exemple , contre toutes les loix , & tous les usages non seulement d'Angleterre , mais de toutes les Nations du monde. Il exagéra ensuite l'insulte faite par Lambert & ses partisans au premier Tribunal du Royaume , & en parla comme d'une injure commune à tout le peuple Anglois. Pour piquer même de jalousie l'armée d'Ecosse contre celle d'Angleterre , il montra en les comparant , qu'il n'y avoit point de raison qui pût obliger celle-là à se soumettre à celle-ci , & protesta qu'il risqueroit tout pour épargner à tant de braves gens , qui avoient fait la guerre sous lui , la honte d'un tel avilissement.

En même temps que le General parloit ainsi ou par lui-même , ou par ses amis dans son armée , il écrivoit de tous côtez pour gagner des gens : il dépêcha par tout des couriers , & envoya même des Agens

dans les lieux , où il les crut nécessaires. Ainsi il en eut en Irlande, & dans l'armée navale que commandoit Lavvion: car pour celle de Montaigu , ils'en tenoit leur pour le Roy. Il en eut dans Londres pour s'attacher la Ville , qui ne s'accordoit pas à la vérité trop bien avec le Parlement , mais qui étoit tout-à-fait contraire à l'armée. Il en eut dans cette armée , même auprès des Officiers Républicains , qui s'étant apperçûs des projets & de l'ambition de Lambert , commençoient à s'en séparer , & à quitter le Comité. Il en eut auprès de Fairfax & de plusieurs autres Seigneurs , qui s'étant retirez des cohues tumultueuses de la capitale , mécontents de ce qui s'y passoit à l'égard du gouvernement , sembloient n'attendre , dans leurs maisons , que l'occasion de prendre parti contre ces factions tyranniques.

Par les nouvelles que reçût Monk de la plupart des ses Envoyez , il comprit qu'il auroit des troupes auxiliaires , quand il seroit en état de vaincre avec les siennes. Ainsi il tourna tous ses soins à se mettre au plutôt en campagne , à la tête d'une bonne armée , & bien résoluë à le suivre. Il trouva de ce côté-là de plus grandes difficultez , qu'il ne s'étoit attendu d'en trouver , outre les desertions qui diminuèrent ses troupes , & la réforme qu'il en fit pour en ôter les gens suspects , ceux

1659. même qui s'attachèrent à lui , desirerent qu'il envoyât faire des propositions de paix à leurs freres de l'armée d'Angleterre , c'est ainsi qu'ils les appelloient selon le stile Presbyterien. Cette négociation déplaisoit extrêmement au General , qui ne vouloit point cette paix avec ses freres d'Angleterre , si peu convenable à ses desfeins. Il avoit déjà renvoyé plusieurs de leurs Députez , sans leur donner aucune espérance de l'accommodement , qu'ils étoient venus proposer. Falcombridge s'en étoit retourné , avec le chagrin de n'avoir rien fait. Caryll & Barker , fameux Ministres , n'y avoient pas mieux réüssi. Morgan , après avoir satisfait au devoir de sa Légation en honnête homme & de bonne foi , étoit demeuré à l'armée de Monk , & y avoit pris de l'emploi. Garges , beau-frere du General & le meilleur de ses amis , avoit fait le même manége , à cela près qu'il étoit retourné à Londres , où il espéroit servir mieux son allié , qu'en restant avec lui.

Après s'être tant défendu de s'accorder , Monk ne pensoit plus qu'à combattre : car le Comité envoyoit Lambert , avec une partie de l'armée au-devant de lui , pour lui faire la guerre , s'il ne vouloit accepter la paix que ce General étoit chargé de lui offrir. Lambert étoit déjà à Newcastle , où ses troupes ayant prévenu

celles de Monk, s'étoient saisies de cette place. Dans la résolution où étoient ces deux anciens concurrens d'en venir aux mains, on peut juger que les propositions d'accommodement qu'on les obligeoit de faire, les embarrassoient également. Monk néanmoins crût s'être tiré d'embarras, par les instructions secrètes, qu'il donna à ceux qu'il députa à Londres, pour complaire à ses Officiers. Ces instructions étoient de tirer le traité en longueur, & d'y faire naître des difficultez qui empêchassent de rien conclure. Ce fut dans l'esperance que cet artifice auroit le succès qu'il en attendoit, que ce General se hâta de prendre les dernières mesures pour la seureté de l'Ecosse, & de faire assembler ses troupes pour entrer en Angleterre. Les Ecossois, dont il convoqua les principaux à Edimbourg, continuerent à se montrer faciles & affectionnez à ce qu'il vouloit. Quelques-uns témoignèrent craindre, qu'il ne les laissât exposer à la tyrannie de Lambert, en cas de quelque desavantage, les troupes Angloises qui restoient en Ecosse ne suffisant pas pour les en garantir, & l'Ecosse n'en ayant plus que celles qu'il menoit avec lui. Monk dissipa aisément ces craintes en leur faisant voir, que regardant leur pais & leur amitié, comme la plus seure ressource qu'il se promît en cas de malheur, il laissoit leurs places

1659. en état d'arrêter les plus fortes armées, & de donner le temps nécessaire à des troupes battues pour se rétablir. Il leur promit même que dans peu il augmenteroit celles qu'il leur laissoit, d'un nombre considérable d'autres qu'on lui préparoit, & qu'il trouveroit en chemin; leur faisant entendre que jusques dans l'armée de Lambert, il pouvoit compter des amis.

L'hiver & le temps pluvieux, qui avoit gâté les chemins, empêcherent que l'armée de Monk ne fût aussi-tôt assemblée que le General l'avoit projeté. Il ne put partir qu'en Novembre, & ce fut le dix-huitième de ce mois, que commençant à se mettre en marche, il prit le chemin de Barvik. Il marchoit avec une joye qui paroissoit sur son visage & dans toutes ses actions, ne doutant point que pendant un traité qui ne devoit point se conclure, ayant affaire à un homme vif, présomptueux, brave, plein de tous les desseins qu'inspire une grande ambition, il n'eût le temps de gagner avec l'épée, ce qu'il ne pouvoit attendre d'une négociation. Il marchoit, dis-je, avec cette esperance, lorsqu'étant arrivé à Haddington sur la route d'Edimbourg à Barvik, des Officiers de l'armée d'Angleterre, envoyez de la part de Fleedvod, lui vinrent annoncer la nouvelle d'un traité d'accommodement,

modement , conclu entre les Députez & le Comité. En même temps le General 1652.  
 apprit par les lettres de ses Députez mêmes, qu'ils avoient été engagez à conclure ce traité d'une manière à ne s'en pouvoir défendre. Beaucoup de mauvaises raisons composoient leur apologie ; desquelles il y a apparence que la plus véritable fut celle qu'ils n'alléguèrent pas , leur foiblesse , ou leur infidélité.

Cette nouvelle consterna Monk , & le mit dans une humeur sombre , dont tout le monde fut touché. Comme il ne s'en expliquoit pas , & que chacun en cherchoit la cause , on lut avec empressement le Traité , qui portoit en substance ; I. Qu'on oublieroit tout le passé. II. Qu'on mettroit en liberté diverses personnes , que Monk avoit fait arrêter , ou pour avoir voulu occuper les places frontieres des deux Royaumes , ce qui étoit arrivé à Cobbet ; ou pour avoir été envoyées dans son armée pour la débaucher , ce qui s'entendoit à beaucoup de gens. III. Que les droits du Roy & de la famille Royale seroient entièrement abrogez. IV. Que les trois Royaumes qui composent la Monarchie Britannique , seroient désormais gouvernez en forme de République libre , sans Roy , sans Maisons de Pairs , sans dépendance d'aucune personne singulière. V. Que deux Officiers de chaque Regi-

1659. ment des armées des trois Nations, avec dix de la Marine, s'assembleroient pour délibérer sur la forme de gouvernement que le Comité leur présenteroit, & sur les pouvoirs des Députés du peuple dans les Parlemens. VI. Qu'il se feroit à Newcastle une assemblée de quatorze personnes des armées de Monk & de Lambert, au choix de ces deux Generaux, pour régler les intérêts des Officiers qu'on avoit cassés, interdits, ou réformés dans ces derniers temps. VII. Que les deux Armées se retireroient chacune dans leurs quartiers, pour y être à la main de ceux, qui suivant le reglement qu'on alloit établir, seroient obligez de veiller à la conservation de l'Etat.

Ces articles ayant été lus, furent trouvez si captieux, si propres à donner occasion aux Officiers de l'armée d'Angleterre de continuer leur tyrannie, & d'opprimer celle de Monk, qu'on s'écria tout d'une voix, que l'on avoit été intimidé, ou trompé les trois Députés, que la plus périlleuse guerre étoit préférable à une si honteuse paix, qu'il falloit continuer la marche que l'on venoit de commencer, sans avoir égard à un Traité fait la force à la main d'un côté, & la crainte dans le cœur de l'autre.

Le General prit grand plaisir à voir l'effet, que faisoit dans ses troupes le



mauvais Traité qui s'étoit fait à Londres, & en conçût de grandes esperances pour le succès de ses desseins. Il dissimula néanmoins & ses esperances & sa joye, pour allumer encore davantage l'indignation de ses Officiers, par le chagrin qu'il témoignoit, & par l'embarras où il paroïssoit être : affectant un morne silence, & retournant à Edimbourg, comme s'il eût eu en pensée de déferer à ce Traité. Cet artifice lui réussit autant qu'il le pouvoit desirer. On l'aimoit ; la mélancolie profonde, où on le croyoit plongé toucha sensiblement ses amis ; la résolution qu'on s'imagina qu'il prenoit de recevoir le Traité, inquieta ceux qui craignoient de tomber sous le joug de l'armée d'Angleterre : tous le presserent de réclamer, de demander des explications, & de continuer cependant sa marche. Il avoit écouté sans s'ouvrir, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Edimbourg, & se promenant dans une salle environnée de ses Officiers, qu'il laissoit parler sans rien dire, ayant la contenance d'un homme qui rouloit des pensées fort tristes, un de ses amis entra brusquement & avec un air empressé. D'abord que le General l'aperçût, *Hé bien*, lui dit-il, *que vous semble de l'accommodement qu'on a fait ?* Je ne l'ai pas lû, répondit cet homme, *mais j'en ai entendu parler, & sur ce que j'en ai oûï dire, je viens vous*

1659. faire une priere. Monk parut étonné à ces mots, & dit à son ami : *Vous me surprenez : qu'auriez-vous à me demander dans la conjoncture où nous nous trouvons ? Un passeport,* repartit celui-ci, *pour m'embarquer sur un vaisseau prêt à faire voile en Hollande.* Le General encore plus troublé : *Quoi ! vous me voudriez quitter,* lui repliqua-t-il, *& dans l'état où sont mes affaires ? C'est justement parce que vos affaires sont dans ce mauvais état, reprit l'Officier, que je vous veux quitter. Après un tel accommodement, je ne voi pas par quel moyen vous pouvez vous empêcher de périr : pour moi je ne suis pas d'humeur à m'abandonner de sang froid à la discrétion de mes ennemis.* Monk jugeant l'occasion favorable, si même il ne l'avoit pas concertée ; pour se découvrir, sans se trop commettre : *M'imputez-vous le blâme,* repartit-il d'un ton plus élevé qu'auparavant, *d'un accommodement si honteux ? Pour m'en justifier, j'ai à vous dire, que si l'armée s'attache à moi, je m'attacherai à elle.* Ces mots dit d'un air resolu firent un tel effet dans l'assemblée, que chacun s'écria qu'il vouloit vivre & mourir avec le General. On ne vit jamais plus d'ardeur pour suivre un Capitaine dans ses entreprises, qu'on en vit en cette rencontre : jamais on n'entendit plus de protestations d'un éternel attachement : en un mot ces sentimens passerent dans toute l'armée, &

jusqu'aux moindres soldats y parurent disposés à suivre aveuglément la fortune & les ordres de leur Chef. 1652

Pour user avec prudence de cette bonne disposition , Monk assembla le Conseil de guerre , où il fut jugé à propos que sans rejeter le Traité , pour ne pas donner sujet de dire qu'on se fût opposé à la paix , on différât de le ratifier , sous prétexte de demander l'explication de quelques articles qui y paroïssoient obscurs ; que cependant l'armée se remît en marche , qu'elle entrât en Angleterre , qu'elle s'approchât de Londres , si Lambert ne la contraignoit de s'arrêter pour la combattre : de quoi on auroit tout le loisir , pour peu qu'on usât d'industrie pour faire tirer en longueur le renouïement , les préliminaires , les disputes de la négociation , dont on auroit soin de n'exposer pas , comme on avoit fait la première fois , les Négociateurs à traiter en des lieux , où leurs adversaires fussent les maîtres. Le General suivit cet avis d'autant plus volontiers , qu'il apprenoit de toutes parts par les lettres qu'il recevoit d'Irlande , de Londres , de la Flote , de Fairfax & d'autres Seigneurs qui étoient en armes vers York , qu'on s'étoit rechauffé pour lui , que son parti prévaloit par tout , que celui de Lambert & de l'armée d'Angleterre passoit pour une tyrannie , qui alloit

—  
1659. renouveler celle de Cromvel , & faire revivre le Protectorat , si on ne s'y oppo-  
soit fortement.

Les choses étant ainsi arrêtées , pour en venir à l'exécution , Monk écrivit au Comité , & en particulier à Fleetwod , pour leur dire qu'il avoit reçu le Traité , qu'il ne demandoit autre chose qu'une bonne & solide paix , mais que dans ce même Traité qu'il avoit reçu , il y avoit certains articles mal propres à la bien établir , s'ils n'étoient plus nettement expliqués ; qu'il demandoit cette explication au nom de toute son armée , & que pour cela on choisît un lieu où les Négociateurs fussent libres ; que cependant , pour ne point perdre de temps , il se remet-  
toit en marche avec son armée , afin d'être à portée d'appuyer le parti des Loix , de la liberté & de la tranquillité publique. En même temps que le General écrivit ces lettres au Comité , il en écrivit d'autres au Maire & au Conseil commun de Londres , pour les avertir qu'aussi-tôt qu'il avoit reçu la nouvelle de la violence faite au Parlement par l'armée , il avoit écrit aux Officiers de la Ville , & leur avoit fait sçavoir les résolutions que cette entreprise lui avoit fait prendre , pour délivrer l'Angleterre d'une telle tyrannie ; que ces lettres avoient été interceptées , mais que celle-ci y suppléeroit ; en leur apprenant

sa persévérance dans un si utile dessein , & la résolution où il étoit de s'approcher d'eux pour l'exécuter ; qu'il demandoit leur assistance ; qu'il les prioit de hâter les secours qu'il se promettoit de leur zèle , & de s'assurer du sien pour la conservation de leur repos , de leur liberté , de leur Religion.

1659.

Ces lettres furent suivies de Manifestes & de divers autres Ecrits , composez avec artifice pour instruire & pour persuader le public des intentions , que le Général disoit avoir pour le maintien du Parlement , de la République , & de la liberté de l'Angleterre contre la tyrannie de l'armée de Londres. Cependant il se remit en marche ; & après avoir fait la revue de son armée à Haddington , visité Dunbar , & d'autres places importantes sur cette côte , il vint à Barvik , & de-là à Coldstreame sur la Tyvede , du côté de l'Ecosse , que cette riviere separe en cet endroit de l'Angleterre.

Lambert , qui étoit toujours à Newcastle , voyoit approcher avec joye un rival qu'il vouloit combattre ; lorsqu'ils apprirent l'un & l'autre , que le Comité consentoit à rentrer en négociation pour expliquer le traité de Londres. La marche de Monk , les intrigues du vieux Parlement pour reprendre le timon des affaires , depuis que Monk s'étoit déclaré van-

1659. geur de l'injure qu'on leur avoit faite , la division même de l'armée d'Angleterre avoit épouvanté Fleadvod & ceux de cette faction , qui ne voyant plus de salut pour eux qu'à appaiser le General , avoient résolu de le satisfaire , s'imaginant apparemment qu'il n'étoit question pour cela , que de quelque adoucissement dans les articles du Traité , qui n'y changeroit rien d'essentiel. Lambert se flata de son côté que soit que , par la ratification du Traité , l'armée d'Angleterre demeurât maîtresse du gouvernement , soit que le Traité se rompant il en fallut venir à un combat , c'étoient deux chemins au lieu d'un pour parvenir où il prétendoit. Ainsi il laissa négocier les Députés du Comité avec ceux que nomma Monx.

Alnevik , place située à peu près à égale distance des deux armées , fut choisie pour les Conférences , & les Generaux convinrent ensemble que jusqu'à la confirmation ou à la rupture du Traité , les troupes ne feroient aucun mouvement pour avancer les unes du côté des autres. Lambert eut peine à garder cette condition , & ne fut pas long-temps sans prendre des prétextes pour la violer. A peine en étoit-on convenu , qu'il envoya un camp volant pour se saisir du château de Wax , dans le Comté de Northumberland sur le rivage de la Tyvede , vis-à-vis de Coldstreine où étoit

étoit Monk. Quelques-uns disent qu'il avoit dessein de l'engager par-là au combat, d'autres prétendent qu'il le vouloit attirer dans une embuscade: on lit même en quelques Auteurs qu'ils en vinrent tous deux aux mains, & que l'avantage demeura au General de l'armée d'Ecosse. Comme il n'est nulle mention de ces faits dans la vie, ou plutôt dans l'éloge, que le Ministre de Monk a écrit pour honorer la memoire de son maître, avec lequel cet Ecrivain nous assure avoir fait ce voyage; je m'en tiens à ce qu'il raconte, que Monk scût réprimer les fougues de son adversaire, sans en venir au combat: je trouve dans d'autres Memoires qu'il l'évita même avec soin, prévoyant bien par les bonnes nouvelles qui lui venoient continuellement d'Irlande, de Londres, & d'autres endroits, qu'il le détruiroit sans le combattre.

Ce fut en effet ainsi qu'il en arriva. Pendant six semaines que Monk demeura dans son camp de Coldstreme, & que les Négociateurs d'Alnevik, ou plus habiles ou plus fideles que n'avoient été ceux de Londres, agissoient toujours pour ne rien faire; on reçût dans les deux armées, coup sur coup, quatre ou cinq nouvelles, qui décidèrent toutes choses en faveur de Monk & de ses Coldstremiens: ainsi nommoit-on l'armée d'Ecosse, à cause du long

1659.

séjour qu'elle avoit fait à Coldstreme. La première de ces nouvelles fut que l'Irlande s'étoit déclarée pour lui, que les Comtes d'Orery & de Muntrath, Theophile Jones, les Warrens, toute la famille & la faction d'Ormond, quoique ce Seigneur fût alors absent, avoient prévalu sur tous ceux qui vouloient engager la Nation à embrasser le parti contraire, & en avoient fait arrêter plusieurs, afin qu'ils ne fussent plus en état de remuer pour l'armée d'Angleterre. Les premiers mouvemens de joye, qu'avoit cause dans celle d'Ecosse un événement si heureux, duroient encore, lorsqu'on apprit que Laufvyn avec sa flotte, Hasselerigg, Walton, & Morlay s'étoient emparez de Porthmouth, où ils s'étoient declarez pour Monk; que Fleetvood & le Comité y ayant envoyé des troupes détachées de celles qui restoient à Londres, ces mêmes troupes s'étoient données à Hasselerigg & à son parti; qu'ensuite le vieux Parlement, qui depuis que Monk & son armée s'étoient declarez en sa faveur, intriguoit pour se rassembler & reprendre la direction des affaires, avoit envoyé demander à Fleetvood les clefs des chambres de Westminster, & y ayant repris ses séances, avoit recommencé à exercer sa juridiction, par nommer de nouveaux Commissaires pour le commandement de ce qui restoit de l'armée d'Angleterre à Londres.



Tant d'évenemens si heureux donnerent à Monk un nouveau courage de poursuivre son entreprise, & cette dernière circonstance le tira de tout l'embarras que lui pouvoit causer le Traité qui se continuoit à Alnevik. Il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il envoya dire à Lambert que le changement arrivé dans le commandement de l'armée d'Angleterre ne lui permettoit pas de passer outre, & de continuer une négociation qui cessoit d'être autorisée par la cessation du pouvoir de ceux au nom desquels on négocioit; qu'au reste, puisque le Parlement étoit rentré dans l'exercice de ses fonctions, il faisoit profession de le reconnoître, comme il s'en étoit déclaré par ses Manifestes; qu'il quittoit l'Ecosse pour le soutenir contre les Usurpateurs de l'autorité que les Loix du pais donnoient à un Tribunal si utile, & de tout temps si attaché à conserver les libertez & les privileges de la Nation, qu'ainsi il rappelloit d'Alnevik les Députés qu'il y avoit envoyez, & se disposoit à marcher incessamment du côté de Londres, pour maintenir par sa présence & par les forces que la République lui avoit mis entre les mains, le gouvernement civil, qui étoit celui de la droite raison & des Loix, contre le militaire, qui ne pouvoit passer que pour une anarchie tyrannique.

7659. Lambert reçût ce désagréable message avec le chagrin qu'on peut penser. Quoi qu'il fut fort dissimulé, il ne put s'empêcher de dire, en se frapant la poitrine de colere : *Monk n'en use pas bien avec moi.* Lambert parloit peu & pensoit beaucoup. En disant ce peu de paroles, il formoit de grands desseins de vengeance, & on ne peut douter qu'en ce même moment il ne prit la résolution de marcher au-devant de Monk, & de réparer par la force ce que l'intrigue & la politique avoient fait de brèches à sa fortune. Il avoit une belle armée, bien plus nombreuse que celle de son concurrent, & quoi qu'il eut beaucoup de troupes nouvelles, moins aguerries & moins endurcies aux fatigues, que celles de l'armée d'Ecosse, il en avoit assez d'anciennes pour soutenir celles-ci & leur donner exemple. Il étoit en état de combattre, & avoit sujet d'espérer de vaincre, lorsqu'il s'aperçût que ses troupes étoient la plupart gagnées pour Monk, qui en effet ayant appris que Lambert tâchoit de lui débaucher ses soldats, avoit fait répandre à propos des sommes d'argent parmi les siens, qui les avoient disposés à l'abandonner. En même temps le malheureux General apprit que toutes les Provinces des environs de Nevvcastle où il étoit, offroient leurs forces à son adver-

faire; que Fairfax, le Duc de Buckingham, & d'autres Seigneurs étoient en armes du côté d'York pour le même parti; & pour comble de malheur, que ceux mêmes qui avoient jusques-là soutenu le sien dans l'armée & dans la ville de Londres, s'en retiroient, ou paroïssient chanceler. A ces nouvelles, que Salmon l'un de ses amis lui apporta, Lambert croyant trouver à Londres des ressources qu'il ne voyoit point ailleurs, sortit sans bruit de Nevvcastle, & après avoir demeuré quelques jours aux environs d'York sans se faire connoître, prit la poste, & se rendit dans la Capitale. Là, au lieu de trouver seulement sa faction chancelante & ses partisans en desordre, comme il s'y étoit bien attendu, il trouva son parti si ruiné, & ses amis si dissipés, qu'aussi-tot qu'il fut arrivé, il fut mis dans la Tour par ordre du Parlement, sans que personne s'y opposât, & que tout hardi qu'il étoit, il se mit en devoir de se défendre.

Pendant que Lambert couroit à sa perte, Monk entroit en Angleterre pour en profiter, & prenoit le chemin de Londres. Ce fut le premier jour de Janvier de l'année mil six cens soixante, que ce Guerrier quittant Coldstreame passa la Tyvede, & vint à Wellar. Il y étoit à peine arrivé, qu'il reçut une lettre du Parlement, & des nouvelles qu'il sçavoit

—  
1660. déjà. Les nouvelles étoient que cette Compagnie s'étoit rassemblée, qu'elle avoit repris ses séances & la direction des affaires, qu'elle avoit ôté à Lambert & à ceux de sa faction, le commandement de l'armée, & que le même courier qui portoit cet avis aux troupes de Coldstreame, portoit un ordre à celles de Nevvcastle, de prendre des quartiers d'hyver en des lieux qu'on leur assignoit. La lettre du Parlement contenoit des remerciemens au General, sur ce qu'il avoit pris le parti du Gouvernement civil contre le militaire; mais ceux qui faisoient des réflexions trouverent que ces remerciemens étoient froids, & jugerent que cette assemblée craignoit plus Monk, qu'elle ne l'aimoit.

En effet, quelque politique qu'eut mis en œuvre ce General, pour paroître Republicain, ces parricides, à qui leur crime faisoit craindre de voir regner le fils d'un pere qu'ils avoient fait mourir, ne pouvoient se guérir de la peur qu'ils avoient, que l'armée d'Ecosse n'entreprit de le rétablir; ainsi il ne faut point douter que s'ils eussent pû se promettre d'être maîtres de celle d'Angleterre, ils ne se fussent declarez d'aussi bonne foi contre Monk, que Monk s'étoit déclaré pour eux avec peu de sincerité. Mais outre que le peu qui restoit de cette armée autour

de Londres, étoit tellement gouverné par leurs ordres, qu'ils ne pouvoient s'assurer de sa soumission, la Ville leur étoit entierement contraire, & formoit un parti capable de faire quelque chose de plus que de contre-balancer le leur.

1660.

Depuis que Monk avoit conçu le dessein de rétablir le Roy, les partisans de l'un & de l'autre avoient tant fait par leur industrie, qu'ils avoient rendu Royaliste la plus grande partie du peuple & des Officiers de la Capitale. Ils y travailloient diversement. Les émissaires de Monk prenoient un soin particulier de cacher la correspondance qu'ils entretenoient avec lui, & n'agissoient point en son nom, pour ne le pas mettre en danger d'être convaincu par le Parlement, d'intelligence avec le Prince, & donner occasion par-là aux Républicains, à l'armée, à la faction de Lambert de se réunir pour le troubler, ce qui seroit infailliblement arrivé si on se fut déclaré à contre-temps. Les entreprises où l'on n'avance qu'à mesure qu'on sçait se couvrir, cacher sa marche, prendre des circuits, sont toujours lentes, mais elles sont seures. Ce fut par cette méthode que réussirent les intrigues des partisans de Monk dans Londres, pour rendre cette Ville favorable au rétablissement du Roy. Il leur fallut du temps, de la patience, de

1660.

la dissimulation, de l'application; mais aussi ils vinrent à bout de former pour le service de leur Prince, parmi les Officiers, les bourgeois, les apprentifs, la populace de cette grande Capitale, une faction assez puissante pour s'opposer au Parlement, & disposer par-là le succès de l'entreprise du General, pour le rétablissement du Monarque. Ce qu'il y eut de bizarre en cela, fut que la plus grande partie de ceux qu'on engageoit dans ce parti, ne sachant pas que Monk eut part aux sollicitations qu'on leur faisoit, & apprenant d'ailleurs la rigueur qu'il exerçoit contre les Royalistes, prenoient de lui les mêmes ombrages qu'en avoient les Républicains, & ayant à peu près les mêmes sentimens, gardoient à son égard la même conduite.

Ainsi Monk fut appellé au secours par deux partis, dont l'un & l'autre le soupçonnoient de lui être contraire; & que cependant la nécessité l'obligeoit de recourir à lui. Car leurs démêlez s'aigrissoient d'une manière à en faire craindre des suites funestes à celui des deux qui auroit succombé. Le Corps de Ville avoit commencé par demander un Parlement libre, & s'expliquant quelque temps après sur ce terme indéterminé, il avoit requis que les membres retranchez du Parlement de mil six cens quarante-huit, y

fussent incessamment rappelés : sur quoi vingt-cinq des plus hardis de ces membres exclus , s'étant presentez pour être reçus dans la Chambre , ils avoient été rejettez. Le Parlement n'avoit garde de les admettre , puisqu'ils n'avoient été chassés que parce qu'ils étoient favorables au Roy ; mais comme par cette même raison , la Ville s'opiniâtroit à vouloir qu'ils fussent admis , la contestation s'échauffa de telle sorte , que ces deux factions apprehendant tout l'une de l'autre , firent chacun de leur côté tous leurs efforts pour s'assurer de Monk. Toutes deux l'envoyèrent prier de hâter sa marche , jusques-là assez lente , le General ayant voulu s'instruire à fond & à loisir de tout ce qui se passoit dans Londres , avant que de s'y engager. Les Députez du Parlement , qui furent Scot & Robinson , faisant semblant de supposer que la declaration de Monk en faveur de cette Assemblée fut sans art & de bonne foi , quoi qu'ils craignissent le contraire , le pressèrent de venir achever son ouvrage , & d'employer ses forces à maintenir le premier Tribunal du Royaume dans l'autorité que lui donnoient les Loix , & que ce General lui-même , malgré tant de moyens qu'il avoit des'y soustraire , avoit reconnuë. Les Envoyez de la Ville ne refusoient pas de se soumettre à un Corps superieur , & reconnois-

1660. soient pour tel le Parlement ; mais ils vou-  
loient un Parlement libre , complet , con-  
forme aux anciennes Loix & aux usages  
du païs , & soutenoient que l'Assemblée  
qui depuis si long-temps usurpoit ce nom ,  
ne pouvoit être reconnuë pour le vrai  
Parlement d'Angleterre , jusqu'à ce qu'elle  
eut rappelé les Membres qui la compo-  
soient au temps de sa convocation.

Il ne pouvoit rien arriver de plus fa-  
vorable au dessein de Monk que cette  
heureuse contestation , dont le principal  
motif qu'il n'ignoroit pas , l'assuroit de  
la Capitale , qui en Angleterre , où il y  
a peu d'autres Villes considérables , est  
d'encore plus grand poids qu'ailleurs ,  
pour attirer le reste du Royaume dans le  
parti où elle se jette. Un homme moins  
maître de soi , auroit découvert ses senti-  
mens à des gens qui le prévenoient par des  
démarches si empressées ; & quelques-uns  
même ont pris sujet du silence , que le  
General continua à garder en cette occa-  
sion , de soupçonner , ou de rendre suspec-  
tes ses bonnes intentions pour le Roy.  
Ceux-là n'ont pas fait réflexion que jus-  
qu'à ce que Monk fut dans Londres , les  
mêmes raisons qu'il avoit eues de dissimu-  
ler subsistoient encore , & n'avoient rien  
perdu de leur force ; le Parlement , la  
flote de Lavvson , les troupes de la vieille  
armée qui s'étoient données à Hasselcrigg,



celles qui étoient restées à Londres, en un mot la plupart de ceux, ou qui craignoient le rétablissement du Roy, ou qui vouloient une République, étant à portée de se réunir, & en état, sinon d'empêcher, au moins de retarder, d'exposer à de grandes risques une affaire que l'on ne pouvoit terminer ni trop seurement, ni trop tôt. Dans ces vûes, Monk parla tellement aux Députez des deux factions, qu'il ne se laissa point pénétrer. Il promit à l'un & à l'autre d'avoir égard à leurs intérêts; & comme le sien demandoit qu'il s'étudiât encore plus à amuser ceux qui pouvoient nuire, qu'à gagner ceux qui lui étoient déjà tout disposez à le servir en public, & dans la concurrence, il donnoit toujours l'avantage aux Députez du Parlement, & n'expliquoit les sentimens qu'il disoit avoir pour cette Compagnie, que par le mot de soumission.

Ce fut en continuant d'observer une si délicate conduite, qu'au commencement de Février le General entra dans Londres à la tête de son armée, & alla loger à Withal, pendant qu'on distribua ses troupes dans les lieux dont les Magistrats étoient convenus avec lui. Il n'eut pas été long-temps dans la Ville, qu'ayant étudié le terrain, il reconnut que la dissimulation dont il avoit usé jusques-là, lui étoit plus nécessaire que jamais, &

1660.

qu'il ne s'en pouvoit relâcher sans risquer le succès de son entreprise. Il avoit de grandes raisons d'en juger ainsi. 1<sup>o</sup>. Le parti du Roy ne faisoit point encore un corps assez uni, & assez dénoué du cahos confus de diverses factions qui divisoient la Nation : les familles les plus Royalistes n'étant guères sans quelque Républicain, qui tenoit les autres en bride, & les empêchoit de se déclarer. 2<sup>o</sup>. L'armée de Londres étoit généralement parlant opposée aux intérêts du Roy par les siens propres, c'est-à-dire, par l'intérêt de sa sécurité, ayant sujet d'apprehender que le fils ne vengeât le pere par l'intérêt de sa fortune, pour conserver ce qu'elle avoit acquis, la plupart des Officiers qui la commandoient ayant profité des biens confisquez sur la Famille Royale, qui n'y pouvoit rentrer sans lésen dépouiller. Outre tout cela, le sage General voyoit qu'il n'avoit qu'à donner le temps au Parlement & à la Ville de pousser à bout leurs aigreurs, pour avoir un moyen infailible de détruire d'un même coup les plus grands ennemis du Roy, & mettre ses amis en état de se pouvoir déclarer pour lui. Ce fut sur ces raisons que Monk continua à cacher ses desseins, depuis même qu'il fut arrivé à Londres. L'événement montre qu'il ou de ceux qui l'ont accusé de lenteur ont jugé le plus sagement des choses.

Une des meilleures qualitez de cet esprit solide, étoit de se mettre peu en peine de ce qu'on pouvoit dire, quand il faisoit ce qu'il croyoit devoir faire. Agissant sur cette maxime, il suivit sa premiere methode; se declarant pour la République, & agissant pour le Roy; excluant dans toutes ses declarations le Gouvernement Monarchique, & ayant des émissaires par tout pour avancer le rétablissement du Monarque. Il poussa cette politique avec tant d'art & d'habileté, que lors même qu'il exécutoit ce qu'inventoient les Républicains, pour détruire les Royalistes, il ne diminuoit rien de l'espérance que donnoient ses amis aux Royalistes, qu'il détruiroit les Républicains.

La maniere dont il éluda la proposition qu'on lui fit d'abjurer la Maison Royale par un serment dont j'ai déjà dit qu'il avoit toujours eu horreur, ne fut pas un des moindres effets de sa prudence & de sa bonne conduite. A peine fut-il à Withal, qu'on lui presenta ce serment impie, & qu'on le pressa de le faire; mais le General, toujours présent à soi, répondit sans s'embarrasser, que plusieurs même des plus zelez pour le maintien de la République, ayant rejeté ce serment, il étoit trop ennemi des partialitez pour le rejeter ou pour l'admettre, avant que l'on fut convenu de quelque

1660.

uniformité sur ce point, qu'ils s'assemblaient, qu'ils conférassent, qu'ils arrêtassent quelque chose dont tout le monde tombât d'accord : qu'il seroit toujours le premier à se soumettre aux Ordonnances qui établiraient la concorde & la tranquillité dans l'Etat. Les Royalistes prirent ce refus dans les conjonctures présentes, pour une assurance infailible que Monk étoit du bon parti : les Républicains en prirent d'autant moins d'ombrage, que ce General étant allé au Parlement; parmi les choses qu'il y proposa pour le bien public dans une assez longue harangue qu'il y fit, il n'oublia pas d'insérer, comme on faisoit en ce temps-là, presque dans tous les discours qui concernoient le gouvernement, l'exclusion de la Royauté, du Protectorat, & généralement de toute autorité suprême qui ne réside que dans un seul.

Une autre adresse dont il usa à propos dans cette harangue, avança beaucoup le dessein qu'il avoit d'engager le Parlement à pousser à bout la Ville, afin que la Ville lui servit ensuite à détruire le Parlement. La Ville étoit si mutinée contre cette assemblée de tyrans qui usurpoient une autorité uniquement fondée sur leurs crimes, qu'elle avoit pris résolution de ne payer aucun impôt pour les necessitez publiques, que le Parlement, à qui

elle ne contesloit pas le pouvoir de les ordonner, ne fut tel qu'il devoit être, 1660. c'est-à-dire libre & complet. Le Parlement cherchoit les moyens de se faire obéir, & de dompter ceux qu'il croyoit lui devoir être soumis. Le discours que fit Monk à cette Assemblée, lorsqu'il y alla la première fois, ayant été prononcé dans cette conjoncture, ce General affecta d'y faire glisser, qu'ayant été sollicité sur sa route par les requêtes de divers Corps, tantôt de procurer à la Nation un Parlement libre, tantôt d'obliger celui qui étoit assemblé de rappeler les membres exclus en l'année mil six cents quarante-huit, il avoit toujours répondu qu'on ne pouvoit avoir un Parlement plus libre que celui qu'on avoit alors, à la décision duquel il se falloit remettre touchant l'affaire des Membres exclus.

Le Parlement se laissa ébloüir par ces marques de déference, & se hâtant de profiter de la bonne disposition où paroissoit Monk, d'exécuter aveuglément tout ce que lui ordonneroit l'Assemblée, lui donna des ordres conformes aux diverses fins qu'elle s'en proposoit. Car leur but n'étoit pas seulement de dompter & de soumettre la Ville, en obligeant Monk à la mal-traiter; par une politique pareille à celle dont il usoit contre eux, ils le

1660. vouloient rendre odieux au peuple, ou pour le perdre, ou pour l'engager à attacher sa fortune à la leur. Il évita mieux le piège qu'ils lui tendoient, qu'ils n'éviterent celui qu'il leur avoit rendu. Ils lui donnerent des ordres severes pour le châtiment de la Ville, qui mirent le comble à la haine publique, depuis si longtemps allumée contre eux: il les exécuta ponctuellement, mais d'une manière si adroite, que personne ne lui en fût mauvais gré. Ces ordres portoient qu'on ôteroit à la Ville ses poteaux, ses chaînes, les portes, & que l'on mettroit en prison plusieurs de ses principaux Bourgeois. Monk fit tout cela; mais d'un air où il paroïssoit à ceux qui ne sçavoient pas le mystere, que ce n'étoit qu'à contre-cœur, & qui donnoit aux gens mieux instruits une nouvelle assurance des promesses qu'on leur faisoit en secret.

Les grands Officiers de l'armée de Monk avoient refusé d'exécuter des ordres si violens, les subalternes y avoient obéi: le procédé des uns & des autres fit un également bon effet, le refus de ceux-là leur ayant gagné l'affection de tous les Bourgeois, l'obéissance de ceux-ci ayant été accompagnée de tant de marques de répugnance, que personne ne s'en tint offensé. Le General lui-même laissoit échaper de temps en temps certaines paroles

roles qui donnoient à entendre qu'il n'exécutoit les ordres des ennemis de la Ville, 1660.  
que pour le servir en ami. *Il faut obéir,* disoit-il souvent, *mais tout ceci tournera à bien.*

Le sens de ces mots énigmatiques commença à se développer, lorsque le General ayant fait représenter au Parlement, qu'il ne jugeoit pas à propos de brûler les portes de Londres, & qu'on en avoit assez fait, reçût un second ordre de faire tout ce qu'on lui avoit commandé. Il obéit, mais l'indignation des Officiers & des habitans s'étant de nouveau rallumée contre ces nouveaux tyrans, Morley Lieutenant de la Tour, vint trouver Monk, & quoi qu'il fut un des principaux membres du Parlement, se plaignit à ce General des violences que cette Compagnie exerçoit contre la Capitale. *il est vrai,* lui répondit Monk, *que ces Messieurs vont un peu vite. Ce procédé est dangereux, & je vois, ce me semble, le peuple assez près de ce desespoir, que ceux qui gouvernent doivent toujours craindre, lors même qu'ils ont la force en main. Pour moi je ne fais qu'obéir.* Morley transporté de son zèle, & se découvrant sans reserve à Monk: *Il est temps que vous commandiez,* repliqua-t-il en l'interrompant, *ou plutôt le temps est venu d'exécuter les bons desseins que vous avez pour reprimer l'insolence de ceux qui com-*

1660. mandent mal. Commencez : je vous rends maître de la Tour. Mon frere le Chevalier Fagg & moi avons chacun un Regiment, l'un & l'autre actuellement dans Londres. Nous sommes à vous, nous vous suivons ; vous pouvez compter sur nos services.

Cette conversation finit par une liaison entre ces deux hommes, qui fut à proprement parler le premier coup qui abattit le Parlement, & releva la Monarchie. A peine Monk eut-il quitté Morley, que les principaux Officiers de son armée le vinrent trouver, & l'abordant d'un air indigné, commencerent le discours qu'ils lui firent par des invectives sanglantes contre la tyrannie qu'un petit nombre de gens qui s'étoient donné sans raison le nom de Parlement d'Angleterre, exerçoient sur la Nation. La conclusion de cette invective fut qu'il falloit, non les reprimer, mais les dépouiller tout-à-fait de l'autorité qu'ils avoient si injustement usurpée ; qu'il falloit avoir un Parlement libre & convoqué selon les Loix, afin de convenir tous ensemble d'une forme de gouvernement fixe, que les inquiets ni les ambitieux ne pussent plus faire changer ; que le General étoit engagé en conscience & en honneur, après tant de protestations qu'il avoit faites de ne chercher que le bien & le repos public, de prendre en main cette cause com-



mune aux trois Nations qui composoient le corps de la Monarchie Britannique ; qu'au reste il étoit temps qu'il la prît , & qu'il fît voir qu'il étoit venu pour d'autres desseins , que pour être le Ministre des violences d'un tas de tyrans qu'on avoit en horreur. 1660.

Ces remontrances trouverent dans Monk toute la disposition nécessaire pour avoir un prompt effet. Il étoit aussi indigné que ses Officiers contre le Parlement , quoi qu'il montrât plus de moderation ; il voyoit , comme ils le disoient , que tout conspiroit à la ruine de cette Assemblée qu'il vouloit détruire , & à la convocation d'un autre , qu'il étoit maître de composer de telles gens qu'il lui plairoit : démarches essentielles au rétablissement du Roy , & presque les seules qui restassent à faire. La Noblesse , la ville de Londres , la plus grande partie des Provinces le desirant avec passion , & l'armée d'Ecosse étant disposée à obéir aveuglément aux ordres de son General. Il restoit encore des Républicains avec quelques troupes sous Hasfelerigg , qui les avoit ramenées de Porthmouth. Le factieux Vane agissoit avec son ardeur ordinaire contre les intérêts du Roy , & avoit encore quelques Regimens de la vieille armée attachez à lui : mais outre que ces deux hommes avoient des vûes extrêmement différentes , le General

1660. ſçavoit aſſez que leurs forces unies n'étoient pas capables d'être oppoſées à tant de grands Corps , qui faiſoient profeſſion de ſuivre l'impreſſion qu'il leur donneroit. Déterminé par ces conſiderations , le General tomba d'accord avec les Officiers , que ſans attendre davantage , dès le lendemain deux d'entr'eux porteroient au Parlement une lettre qu'il leur laiſſa à concerter , par laquelle on demanderoit de ſa part & au nom de l'Armée , que ce même Parlement finit , & qu'on en convoquât un autre , libre & complet ſelon les Loix.

Ce fut le matin du jour ſuivant , que cette lettre ayant été ſignée par le General & par les Officiers fut envoyée au Parlement : Licod & Clovbery , qui en furent les porteurs , eurent charge de dire à la Chambre , que Monk en alloit attendre la répoſe chez le Chevalier Allen , Maire de Londres.

La viſite & la lettre du General furent reçûes bien différemment. Le Maire fit à Monk tous les honneurs , & tout le bon accueil poſſible , & arrêta avec lui qu'il rétablirait le Conſeil de Ville , que le Parlement avoit caſſé ; qu'ils l'aſſembleroient tous à Guild-Hall , & qu'ils y prendroient les réſolutions convenables à l'état des affaires. Autant que la viſite du General répandit de joye dans la Ville , autant ſa

Lettre jettâ-t-elle de consternation dans le Parlement. Cette Assemblée néanmoins, 1660. composée de gens fort rompus aux affaires, ne se perdit point tellement en cette occasion, qu'elle n'usât d'une politique fort raffinée & fort délicate. Car d'un côté connoissant bien que Monk alloit devenir le maître, elle n'omit rien de tout ce qu'elle put lui faire dire en particulier, pour l'appaiser, pour le gagner, pour lui faire espérer un dévouement entier de tout le Corps à ses volontez, sans en excepter autre chose que le rétablissement du Roy, & le gouvernement Monarchique. D'ailleurs, jugeant bien qu'il n'y avoit plus que la seule jalousie du commandement, qui pût affoiblir la puissance d'un homme si accredité; elle fit un decret, par lequel elle nomma, pour commander les armes de la Nation, cinq Commissaires dont il étoit un, afin qu'il n'eût pas droit de se plaindre, & que les autres se trouvassent en mesures de mettre des bornes à son pouvoir.

Ceux qui font l'injustice à Monk de dire qu'il n'eut point d'abord dessein de rétablir le Roy, disent que ce fut ce decret & le dépit qu'il en conçût, qui lui fit prendre cette résolution. Je ne m'arrêterai point ici à détruire cette conjecture, aussi maligne qu'elle est peu probable, comme tout ce que j'ai dit le fait voir.

Le Ministre Gumble prétend au contraire  
 1660. qu'en ce même temps-là , de puissans  
 partis offrirent à Monk de se joindre à lui ,  
 pour lui mettre en main le pouvoir suprême ,  
 tel que l'avoit exercé Cromvel , & que ce  
 General en avoit rejeté la proposition. Je me  
 défie moins de ce fait que de l'autre : mais  
 je n'y fais pas un aussi grand fond , que  
 s'il étoit raconté par quelqu'un , moins  
 suspect d'exageration , qu'un domestique  
 content de son maître. Quoi qu'il en soit ,  
 ce fut alors que Monk commença à dispo-  
 ser les choses pour le retour du Roy , d'une  
 manière à faire augurer qu'il n'étoit plus  
 guères éloigné , & qu'on n'y trouveroit  
 désormais que des obstacles aîsez à vaincre.  
 On en jugea surtout ainsi après la Con-  
 ference de Guil-dHall , où l'affaire fut  
 concertée , & dans laquelle le General ,  
 sans parler nettement , s'expliqua assez ,  
 pour faire connoître que sur ce point il  
 étoit dans les mêmes sentimens & dans les  
 mêmes desseins que la Ville. Les cris de  
 joye que poussa le peuple , qui environnoit  
 la maison pendant qu'on y étoit assemblé ,  
 & qui étoit persuadé qu'on y prenoit les  
 dernières mesures pour consommer cette  
 affaire ; les feux qu'on alluma toute la  
 nuit dans les ruës & dans les places  
 publiques , les imprécations qu'on faisoit  
 de tous côtez contre le Parlement , la  
 liberté que prirent au contraire les Bour-

geois dans les assemblées de boire à la santé du Roy , confirmerent chacun dans cette opinion. Mais personne n'eut plus lieu de douter , qu'on ne fût à la veille de voir cette révolution surprenante , quand on vit la réunion , que Monk , à qui rien ne résistoit plus , fit des Membres exclus en l'année mil six cens quarante-huit des assemblées du Parlement , avec ceux qui les avoient chassés. Cette réünion fit deux bons effets que le General s'en étoit promis ; l'un que ces Membres exclus prévalant aux autres , le firent nommer Generalissime de toutes les troupes de terre actuellement sur pied dans les trois Royaumes , le commandement des forces maritimes ayant été donné à Montaigu , celui qui fut fait Comte de Sandvich , déclaré Royaliste depuis long-temps. L'autre bon effet de cette réunion fut la prompte dissolution du Parlement , que les Membres s'éans tâchoient de faire tirer en longueur. La charge de Generalissime donna le moyen à Monk de faire dans les troupes un reste de réforme utile , pour mettre l'armée d'Angleterre tout-à-fait hors d'état de lui nuire , & la sienne dans une disposition encore plus seure pour le bien servir : la dissolution du Parlement lui donna le temps d'en former un nouveau , entierement favorable au Roy , & duquel la convocation fut publiée pour le mois de May.

1660. Monk ne donnoit pas tellement toute son attention aux choses qui étoient les plus proches de lui , qu'il n'étendît ses soins à celles qui en étoient le plus éloignées. En même temps que dans la Ville , il dispoſoit le Parlement & les Armées à concourir au rétaſſement du Roy , il ſ'aſſuroit dans les Provinces , des places , des milices , ſur-tout de la Nobleſſe. Les Provinces occidentales ne lui firent pas de peine , mais il en eut dans celles du Nord à gagner Overton , qui étoit maître de Hull. Il en vint néanmoins à bout par le moyen des Colonels Alured & Fairfax , & du Major Smith , qui firent ſi bien par leurs remontrances , qu'ils engagèrent ce Républicain opiniâtre à ſe ſoumettre au General , à lui abandonner ſa place , & à ſe rendre auprès de lui.

Pendant que Monk agiſſoit ainſi , le Roy conſiderant ſes démarches , ne doutoit point qu'elles n'aboutiſſent à une heureuſe révolution. Il étoit de retour en Flandre , après avoir fait un voyage au lieu où ſe traitoit la paix entre les Rois de France & d'Eſpagne. Cette paix ſ'étoit faite ſans que Charles en eût tiré d'autre avantage , que quelques paroles qu'on n'étoit pas en état de rendre ſi-tôt effectives. Dom Louis de Haro l'avoit bien reçu , & avoit témoigné le vouloir ſervir , le Cardinal Mazarin ſ'étoit excuſé de le voir , pour le ſervir.

servir , disoit-il , plus efficacement : l'un & l'autre en avoient intention , mais après une si longue guerre , il falloit du temps aux Rois leurs maîtres , pour préparer au Monarque Anglois les secours nécessaires à le rétablir. Dans cette situation , Charles ne voyoit point de secours plus seur que celui de Monk. Trop de démarches le convainquoient que ce General travailloit pour lui , pour ne concevoir pas de grandes esperances de tout ce qu'il apprenoit tous les jours de ses préparatifs & de ses démarches ; mais il eut bien voulu , comme beaucoup d'autres , qu'il se fut un peu plus hâté , & qu'il eût enfin fait la dernière.

Ce fut dans l'impatience qu'il en eut , qu'après avoir long-temps attendu le dénouement de cette affaire , il résolut de le hâter , & envoya au General le fidele Chevalier Greenvill , pour le prier de mettre la dernière main à un œuvre si digne de lui. La lettre qu'il lui écrivit étoit pleine de témoignages d'estime , d'amitié , de confiance qu'il avoit pour un homme , dont tout Roy qu'il étoit il esperoit plus , qu'il ne lui pouvoit rendre. Les offres que le Chevalier fit de sa part en faveur de ceux qui auroient pû craindre le rétablissement d'un Roy mal-traité , exilé , proscrit , étoient d'une nature à calmer les esprits les plus défiâns , & à contenter mê-

— me les plus intéressés : ainsi le General eut,  
1660. par avance, le plaisir de voir que ce qu'il faisoit tourneroit au contentement , & à l'avantage de tout le monde.

Echauffé par ce nouveau motif , Monk s'expliquant enfin à Greenvill , lui dit qu'il pouvoit assurer le Roy , qu'il étoit dans ses intérêts , qu'il mourroit dans la peine , ou qu'il le rétabliroit sur le trône : & que il ne l'avoit pas encore fait , les affreuses difficultez qu'il avoit trouvées dans cette entreprise avoient causé ce retardement ; qu'on en verroit bientôt le bout , mais que l'affaire dont il s'agissoit étoit d'une si grande délicatesse , qu'on n'y pouvoit apporter trop de précaution. Il ajouta qu'il prioit le Prince de trouver bon qu'il ne lui écrivit pas encore , & qu'il lui demandât même pour quelque temps le secret sur ce qu'il lui mandoit. Ensuite , venant à ce qu'il croyoit que Charles dût faire , pour rendre à ses peuples son rétablissement agréable , il chargea Greenvill de lui dire , qu'il lui conseilloit de commencer par faire publier , à son avènement dans le Royaume , la liberté de conscience , l'amnistie pour tout le passé , la confirmation des ventes publiques ; & pour lui marquer que l'affaire n'étoit pas éloignée de sa fin , il l'avertit de se retirer incessamment des terres d'Espagne , où cette Couronne , accoutumée à profiter de



tout pour ses intérêts , pourroit exiger ,  
pour le laisser sortir , des conditions con- 1660.  
traires aux siens.

Il est aisé d'imaginer combien Greenville , à son retour en Flandre , donna de jöye au Roy. Monk n'en avoit pas moins de son côté , d'être à la veille de réussir dans la plus glorieuse entreprise , qu'eût vü l'Europe depuis long-temps ; lorsqu'un événement imprévü troubla la douceur de ses esperances.

Lambert , dont la captivité n'avoit point éteint l'ambition , apprenoit dans la Tour de Londres les succès de son concurrent , avec un chagrin qui lui rendoit ce triste séjour encore plus facheux. La jalousie se réveillant dans cet esprit fier & intraitable à mesure qu'il voyoit croître l'autorité du General Monk , il ne put le voir sur le point d'être maître , ou de rétablir celui qui l'étoit naturellement , sans faire un effort extraordinaire , pour les traverser tous deux encore une fois. Ce nouveau feu le rendit ingenieux à inventer de nouveaux moyens de rompre ses fers , & d'échaper de sa prison. Monk fut tout étonné , qu'il apprit qu'on l'avoit vü dans la Ville avec ses amis , qu'il avoit sollicité l'armée , & que n'ayant pas réussi à la corrompre , il s'étoit retiré vers le Nord , où ayant débauché quelques Compagnies des garnisons de ces quartiers-là , il se voyoit

déjà à la tête d'un corps de troupes , qui croissoit tous les jours.

La promptitude de Monk fut remarquable , dans un homme accablé d'affaires , & naturellement lent. Il étoit prêt à se mettre en campagne avec son armée , pour suivre Lambert & pour le combattre ; lorsqu'il apprit que ce fugitif n'étoit plus en état de nuire. Le General avoit eû la précaution de faire prendre les devants aux brigades d'Ingolfsby & de Streter , commandées par ces Colonels ; qui firent tant de diligence , qu'ils se trouverent en présence de Lambert un peu au-delà de Daventry , pendant que Philippe Howard , depuis Comte de Carlisle , se postoit avec un autre corps dans un lieu propre à empêcher que d'autres rebelles ne joignissent leur Chef. Ces deux petites armées s'observèrent long-temps depuis qu'elles furent à la vûe l'une de l'autre , avant que d'en venir aux mains. Lambert paroissoit hésiter , & l'on jugea par des espions qu'il fit avancer , sous prétexte de traiter , qu'il n'étoit pas assez instruit des forces de ses ennemis. Ingolfsby reconnut la ruse , & ne permit à personne des siens de se détacher pour parler. Il parla lui-même sans se faire connoître , & ces pour-parlers n'ayant rien produit , il fit avancer brusquement ses troupes , & chargea si à propos les rebelles , qu'il les défit , & reprit

Lambert qu'il ramena en triomphe à Londres, où Monk, qui s'en alloit partir, le fit remettre dans la Tour, bien-aîsé qu'on lui eût épargné la peine d'une expedition, qui eût retardé la conclusion de la grande affaire qu'il alloit finir. Cet événement en assura le succès. Le Parlement s'étant assemblé dans cette conjoncture, il n'y fut question que de la maniere dont on recevroit le Roy. Il est remarquable que la plupart de ceux qui lui avoient été les plus contraires, parurent les plus zelez pour le bien recevoir, & s'il n'eût tenu qu'à ceux qui jusques-là s'étoient montrez le plus opposez au gouvernement Monarchique, Charles II. eût eu la gloire de rétablir en Angleterre la Roïauté dans ses plus anciens droits. On dit que le Chancelier Hyde, par un effet de cet esprit Anglois toujours mal-à-propos jaloux des libertez de la Nation, ne laissa pas voir à ce Prince tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de cette bonne disposition des esprits. Quelques-uns disent même que Monk ne se trouva pas exempt de cette contagion inveterée, & qu'il agit aussi-bien qu'Hyde, pour renfermer la puissance Royale dans les bornes où l'ont resserrée ce qu'on appelle abusivement les libertez de la Nation. A cela près, on n'omit rien de tout ce qui pouvoit marquer un grand zele pour le rétablissement du Monarque, & on ne lui laissa rien

1660 à desirer de tous les agrémens qui pouvoient accompagner son heureux retour.

Le Parlement s'étant assemblé en deux Chambres selon l'ancien droit, *Greenvill*, qui étoit retourné à Londres, pour faire la fonction qu'il y fit, se presenta à *Westminster* avec des lettres du Roy pour la Compagnie. Elles contenoient en substance, que le Roy avoit mieux aimé attendre son rétablissement du zele de ses bons sujets, que du secours des Puissances étrangères, qu'on lui offroit de plusieurs endroits; que l'expérience avoit fait voir quel succès on devoit attendre pour la tranquillité publique, des entreprises que l'esprit de révolte inspire aux broüillons contre la puissance legitime; que quoi que le ciel eût permis, que ceux qui l'avoient attaquée en Angleterre, eussent en sur elle tous les avantages que la plus vive ambition peut souhaiter, la Providence les avoit confondus, & enveloppez encore plus avant que les autres dans la confusion où ils avoient jetté l'Etat; qu'il ne tenoit plus qu'à l'Assemblée de remettre les choses dans leur situation naturelle, & d'avoir la gloire d'être les Médiateurs entre le Souverain & le peuple; qu'il leur envoyoit une déclaration, dont il esperoit qu'ils seroient contens, & à laquelle il étoit prêt d'ajouter tout ce qu'ils jugeroient à propos pour la seureté des

D'ANGLETERRE. LIV. X. 175  
intéressez. Cette lettre fut écoutée avec  
respect, & on y répondit par avance avec 1660.  
un applaudissement confus, qui redou-  
bla quand on eut lû la Déclaration que  
voici.

CHARLES, par la grace de Dieu Roy  
d'Angleterre, Défenseur de la Foi, à tous nos  
bien-amez Sujets, de quelque condition qu'ils  
soient, salut. Quoi que tout ce que nous vous  
pouvons dire, pour contribuer à guérir les  
playes, qui affligent depuis si long-temps le  
Royaume, soit inutile, si vous n'êtes pas sen-  
sibles à ses maux; nous avons jugé à propos,  
après un si profond silence, de vous écrire,  
pour vous déclarer avec combien de passion,  
nous désirons d'y apporter remède. Car comme  
nous espérons toujours de rentrer en possession  
du droit, que nous donne la Loi de Dieu, &  
l'ordre de la nature, nous ne cessons de faire  
des vœux à la divine Providence, afin  
qu'ayant pitié de nous & de nos Sujets, après  
tant de troubles, elle nous réunisse sans effu-  
sion de sang, & rétablisse le Roy dans son  
héritage, sans troubler le repos du peuple.  
Nous ne demandons que notre bien, voulant  
que réciproquement nos Sujets jouissent de ce  
qui leur appartient. Nous ne désirons rien tant  
qu'une exacte observation de la justice, &  
nous sommes prêts d'y ajouter tout ce que rai-  
sonnablement on peut désirer de notre indul-  
gence. Or afin que la crainte du châtimenz

1660. n'engage pas ceux qui se sentent coupables ; à persévérer dans le crime , & à empêcher qu'on ne rende la tranquillité à l'Etat , en s'opposant au rétablissement du Roy , des Pairs , de la Monarchie , & des Peuples qui la composent , chacun dans ses droits legitimes , anciens , & fondamentaux ; nous déclarons par ces presentes , que nous accordons un libre & general pardon , lequel nous serons prêt , quand nous en serons requis , de sceller du grand sceau d'Angleterre , à tous nos Sujets de quelque qualité qu'ils soient , qui dans quarante jours après la publication de ceci , s'entendront à notre presente grace , & en feront leur declaration par un acte public , promettant d'être à l'avenir de bons & fideles Sujets ; de laquelle grace nous n'exceptons personne , que ceux que notre Parlement jugera à propos d'en excepter. Hors ceux-là tous les autres , quelques coupables qu'ils soient , se doivent reposer sur notre parole comme sur la parole d'un Roy , que nous donnons solennellement par la presente Declaration ; entendant qu'aucun crime , de ceux qu'ils auront commis contre nous , ou contre le feu Roy notre pere avant cette même declaration , ne s'élève en jugement contr'eux , & ne soit mis en question à leur préjudice à l'égard de leurs vies , biens , liberté , non pas même , autant qu'il est en nous , à l'égard de leur reputation , par aucun reproche ni terme qui les distingue de nos autres Sujets. Car notre vou-

loir & plaisir Royal est, que dorénavant parmi nos Sujets soient mises en oubli toutes marques de discorde, de séparation, de differens partis; desirant avec passion qu'ils lient ensemble une amitié & une correspondance parfaite, pour l'établissement de nos droits & des leurs dans un libre Parlement, les conseils duquel nous prétendons suivre sur notre parole Royale.

Et parce que les passions des hommes & l'iniquité des temps ont produit dans les esprits diverses opinions touchant la Religion, & que de-là sont nez des partis & des animosités mutuelles: pour contribuer à les adoucir, par le commerce & la facilité de converser les uns avec les autres, nous donnons la liberté aux tendres consciences, & déclarons que dorénavant personne ne sera inquieté sur les opinions différentes en matière de Religion, pourvu que l'on n'abuse point de cette indulgence pour troubler l'Etat: & nous sommes prêts d'approuver tel acte, qu'il semblera bon au Parlement de nous présenter, après une mûre délibération, pour confirmer & établir plus solidement cet article.

De plus, comme il est arrivé dans les révolutions fréquentes qui affligent depuis quelques années ce Royaume, qu'il s'est fait plusieurs dons & acquêts de biens, que les possesseurs pourroient être contraints à restituer selon les Loix: nous déclarons que notre bon plaisir est, que tous les differens & tous les

1660. — procès qu'on pourroit intenter sur ce point , soient terminez dans le Parlement , ce tribunal étant le plus propre à procurer aux interessez la juste satisfaction qu'ils pourront prétendre.

*Enfin nous declaronz que nous sommes disposez à donner notre consentement à tous Actes du Parlement , touchant les articles ici exprimez , de même qu'à ce qui concerne les arrieres-dûs des Officiers & des soldats de l'armée du General Monk , que nous promettons de recevoir à notre service avec la même paye & sous les mêmes conditions dont ils jouissent maintenant. Donné sous notre sein manuel , & sceau privé , en notre Cour à Breda , ce quatrième d'Avril mil six cens soixante , l'an douzième de notre Regne.*

Cette declaration ayant mis dans les esprits la dernière disposition à recevoir le Roy avec joye , on dépêcha Clarges beau-frere de Monk , pour aller assurer ce Prince de l'impatience où l'on étoit de le revoir sur le trône de ses peres. Non seulement le Parlement , mais le Corps de Ville & l'armée lui écrivirent pour lui témoigner par avance leur soumission. Grand nombre de Députez suivirent les lettres : Fairfax en fut du nombre , & avec lui beaucoup d'autres des partisans les plus celebres de Cromvel , qui dans la conjoncture presente , témoignioient plus d'em-



pressément pour le rétablissement du Roy, que ses plus anciens serviteurs. Ils le trouverent à la Haye, où ce Prince s'étoit rendu pour la commodité de l'embarquement. Ils en furent reçus d'un air à leur persuader que le service présent effaçoit la memoire des injures passées. Ensuite on convint de diverses choses, sur lesquelles de part & d'autre on alla au-devant des difficultez par de mutuelles complaisances. Le Roy excepta de son amnistie quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part au parricide du feu Roy son pere : personne ne témoigna de peine à y consentir, & ces méchans hommes reçurent à divers temps le châtiment d'un si grand crime.

1660.

Après ces restes de souvenir tristes, on ne pensa qu'à celebrer avec toutes sortes de réjouissances l'entrée de Charles dans ses Royaumes. On commença dès la Haye, où les Etats, les Princes voisins, les Representans étrangers firent leurs complimens au Roy; tout le monde lui témoignant un empressement, que personne n'avoit que depuis qu'il étoit heureux.

On le proclamoit cependant à Londres avec des cris de joye, dont toute l'Angleterre retentissoit. On n'étoit occupé que des soins de l'entrée qu'on lui préparoit, & chacun y vouloit avoir part.

1660. Un grand nombre des plus grands Seigneurs s'avancerent jusqu'au bord de la mer, pour le recevoir au débarquement: le General Monk étoit à la tête, recevant par tout où il passoit mille benedictions des peuples qui le regardoient comme le restaurateur de la tranquillité publique, après tant de troubles. Un autre spectacle attira les yeux le quatrieme de Juin à la rade de Douvres. Montaignu qui commandoit la flote, étoit allé prendre le Roy à Schevelin, & en étoit parti le premier du mois, ayant ce Prince sur son bord avec les Ducs d'York & de Glocestre, & leur suite dans ses autres vaisseaux. Le trajet fut heureux. En deux fois vingt-quatre heures la flote arriva, & rendit à l'Angleterre son ancien lustre avec son Roy. Monk le reçût à genoux; mais Charles le relevant, l'embrassa, & depuis ce jour ne cessa, après l'avoir fait Duc d'Albemarle, de le combler de biens & d'honneurs: reconnoissance que ce celebre homme sembla meriter d'autant mieux, que son zele pour son Roy lui avoit donné un feu qui n'étoit pas de son temperament; car cette affaire finie, il retourna insensiblement à son naturel. Deux hommes ne sont pas plus differens l'un de l'autre, que le Duc d'Albemarle du General Monk. Le General politique, agissant, entrant dans tout, eut l'œil à tout.

Le Duc menant une vie unie, sans intrigue & sans action, parut pesant, & fut devenu obscur, si l'éclat dont l'avoit couvert l'entreprise que j'ay racontée, eut pû être ou affoibli par le temps, ou effacé par l'oubli.

Londres reçût Charles avec une magnificence à laquelle on ne pouvoit rien ajoûter. Le Parlement ne lui fit peine sur rien, & se montra si disposé à consentir à tout ce qu'il voulut, que des gens sages encore aujourd'hui assurent, que si le Monarque eut sçû se servir de la conjoncture, il auroit fait sans contradiction une affaire décisive pour son repos & pour celui de ses successeurs. Une personne digne de foi, m'a dit sçavoir du Comte de Bath, qu'Alexandre Poppham, homme d'intrigue & de beaucoup d'habileté, offrit au Roy d'engager le Parlement, par le moyen d'une cabale qu'il y avoit, à assigner à ce Prince, par un decret que l'on feroit passer en Loi, deux millions deux cens mille livres sterlin de subside perpetuel, ce qui avec le revenu de l'ex-cise, & de divers autres droits, l'auroit rendu un très-riche Roy; que Charles avoit agréablement écouté cette proposition, mais qu'en ayant consulté Hyde, ce Ministre lui avoit répondu que le plus sûr bien qu'il pût acquérir étoit le cœur de ses sujets, qu'il s'en falloit reposer sur

- eux, & qu'il y trouveroit des ressources  
 1660. qui ne lui manqueroient pas au besoin. Si le Chancelier parloit comme il pensoit, la suite de cette Histoire fera voir, que les habiles gens ne pensent pas toujours juste. Le Roy le crut, & sa moderation augmentant la complaisance du  
 —  
 1661. Parlement, la révolution s'acheva par le rétablissement des Evêques, de l'Eglise & de la Liturgie Anglicane, sans que personne s'y opposât. Ainsi tout revint en  
 —  
 1662. son premier état. Le Roy épousa quelque temps après Catherine Infante de Portugal. Il eût regné paisiblement, si les Protestans eussent pû souffrir que ce Prince qui mourut Catholique, traita avec quelque indulgence ceux de ses sujets qui l'étoient, & ne l'eussent pas voulu obliger à desheriter son successeur, parce qu'il suivoit une Religion que lui-même eut bien voulu suivre. Ce nouveau levain de révolutions regarde la vie de Jacques II. par où je vais finir cette Histoire.

*Fin du Livre dixième.*



# HISTOIRE

## DES

### REVOLUTIONS

### D'ANGLETERRE.

---

#### LIVRE ONZIÈME.

*changemens arrivez dans la vie, & sous le  
Regne de Jacques II.*

**C**'Est une faute dans laquelle on tombe presque malgré qu'on en ait, en écrivant l'histoire d'Angleterre, que de commencer la plupart des événemens qu'on écrit, par dire que quoi qu'on ait raconté d'extraordinaire dans les précédens, en matiere de Révolution, celui où l'on va entrer les surpasse. On trouvera dans cet Ouvrage ce défaut, que je reconnois, & dont je ne me corrige pas, parce que ce préambule ne convient à la vie d'aucun Roy d'Angleterre,

1663.

1664. si bien qu'à celle de Jacques II. par laquelle je vais finir cette Histoire des mouvemens de la Monarchie Britannique. L'état où sont encore aujourd'hui les affaires de ce Prince, m'avoient fait prendre la résolution de suspendre ce dernier volume, jusqu'à ce qu'elles fussent dans une situation plus fixe ; mais tant de personnes, auxquelles je dois déferer, m'ont pressé de donner au public ce reste de l'histoire Angloise, qu'aucun Auteur n'a encore donnée bien complete dans notre Langue, que je n'ai pu leur résister. J'y ai même condescendu avec d'autant moins de répugnance, que j'ai reconnu plus d'injustice dans les écrits qui ont paru touchant cette révolution, la plupart composés par des Sectaires, ou persécuteurs furieux d'un Roy Catholique, ou flatteurs outrez du Prince Protestant, dont ils se sont servis pour lui nuire. J'espère éviter l'écueil où ils sont tombez, & qu'on ne me reprochera pas que pour louer basement l'un, j'investive peu respectueusement contre l'autre.

Le Duc d'York, que nous appelons Jacques II. depuis qu'il est Roy, avoit employé sa jeunesse dans un continuel exercice des armes. Depuis l'âge de neuf ans qu'il se trouva avec son pere à la bataille d'Edgehil, jusqu'à l'âge de vingt-sept qu'il rentra avec son frere en Angleterre,

terre, il avoit toujours fait le métier. C'étoit son inclination dominante. On en étoit si persuadé, qu'un homme de qualité de ce païs-ci, ayant fait un voyage à Londres quelque temps après le rétablissement du feu Roy, dit en parlant du Duc d'York, parmi de judicieuses remarques qu'il fit sur ce qu'il avoit vû, que quoi que l'interêt de ce Prince le dût attacher à la Cour, il aimoit mieux être à l'armée, & que le plus grand intérêt politique lui étoit moins considérable, qu'une occasion de signaler son courage. Il y a là de la louange & du blâme : je ne sçai si le Duc meritoit le blâme, mais toute l'Europe étoit persuadée qu'il meritoit la louange ; & celles que M. le Prince & M. de Turenne, ces grands maîtres de l'art, ont données à sa valeur, en feront des monumens éternels.

On en eut de nouvelles preuves dans la guerre que le Roy son frere declara aux Etats Generaux, en l'année mil six cens soixante-cinq, & la bataille navale que le Duc gagna contre eux, montra qu'il n'étoit pas moins bon General, qu'il avoit paru en toutes rencontres bon Capitaine & bon soldat. Vingt-deux vaisseaux ennemis y furent ou pris, ou brûlez, ou coulez à fond par les Anglois. Obdam Amiral de Hollande y perit avec le sien. La flotte étoit entierement détruite, si un

1665. Gentilhomme de la Chambre du Duc, nommé Bonkard, n'eut empêché qu'on n'exécutât ses ordres pendant la nuit qui suivit le jour de la victoire. Le Prince s'étoit jetté sur un lit pour prendre quelques momens de repos, après avoir commandé qu'on fit force de voiles, & qu'on suivit de plus près qu'on pourroit les restes de l'armée qu'il venoit de vaincre. Le Gentilhomme qui n'étoit pas de ceux qui aiment la gloire plus que la vie, représenta au Commandant qu'il exposoit trop l'héritier de la Couronne, & feignit d'avoir un contre-ordre de lui pour faire relâcher les voiles, ce qui fut fait mal-à-propos. Il fut disgracié, & peu s'en fallut que le Parlement ne lui fit son procès: il fut chassé, & l'Assemblée témoigna au vainqueur au nom de toute la Nation, une reconnoissance authentique du service qu'il avoit rendu à l'Etat, en lui assignant par un Decret qui se conserve encore aujourd'hui dans les registres publics, une gratification de près d'un million & demi.

Cette victoire ayant donné un nouveau relief au Duc d'York, il se trouva dans la situation la plus heureuse & la plus agréable, où un Prince de son rang pût être. Il avoit une réputation généralement établie, non seulement en Angleterre où on le regardoit comme l'appui de l'Etat; mais dans toute l'Europe où il passoit pour un des Princes de son temps,



qui soutenoit mieux par son merite personnel la grandeur de sa naissance. Il possédoit la plûpart des Charges qui donnent les grandes fonctions & les grands revenus. Il étoit grand Amiral d'Angleterre, Gouverneur des Cinq Ports, & en particulier de Portsmouth. Comme il avoit des enfans, & que le Roy n'en avoit point, beaucoup de personnes s'attachoient à lui, comme à l'heritier de la Couronne, laquelle devoit passer sur sa tête & demeurer dans sa famille; & ce qu'il y avoit en cela de plus heureux, le Roy n'en avoit point de jalousie. Charles, convaincu de l'attachement de son frere pour sa personne, regardoit la Cour de ce Prince comme la plus fidelle partie de la sienne, & ne croyoit pas avoir de meilleurs amis que ceux du Duc d'York. Je sçais que quelques politiques en jugerent autrement alors, mais je sçais qu'ils en jugerent mal, & qu'ils tomberent dans l'erreur de ceux qui pour paroître penetrer dans les mysteres d'Etat plus avant que les autres, disent ce qu'ils en imaginent, & non pas ce qui en est. La verité est que le Roy n'eut jamais d'ombrage du Duc, & que le Duc garda dès l'enfance une conduite si soumise avec le Roy, qu'il lui ôta tout sujet d'en avoir: chose rare en deux freres de ce rang dans les conjonctures où ils se trouverent, & dans une Cour aussi rem-

1667. plie d'esprits remuans & factieux, que l'est depuis long-temps celle d'Angleterre. Par-là on conçoit aisément que le Duc d'York étoit recherché également de toutes les cabales; & que de quelque côté qu'il penchât, il faisoit pencher la balance. Au reste comme on étoit prévenu qu'il étoit naturellement intrépide, & homme à ne pas trop ménager ceux qui auroient eu la hardiesse de se declarer ses ennemis, on apprehendoit de l'offenser, & personne ne s'exposoit à s'attirer sa colere, bien moins sa haine.

Tel étoit l'état du Duc d'York, & telle étoit à son égard la disposition des esprits; lors qu'un soupçon qui se répandit qu'il étoit Catholique dans le cœur, quoi qu'à l'interieur il parut encore Protestant, commençant à faire changer pour lui la disposition des esprits, donna les premieres atteintes à la prosperité de son état.

Ce soupçon étoit bien fondé. Le Duc en effet étoit Catholique, & sa conversion merite que l'Histoire en conserve la memoire. Bien des gens ont crû que le zele, l'exemple & les exhortations de la Reine sa mere, à qui il déferoit beaucoup, lui avoient inspiré ce changement; que la longue fréquentation qu'il avoit eüe avec les Catholiques en France, en Flandre & en d'autres lieux, avoit fortifié ces pensées, qui avoient enfin produit

leur effet. On s'est trompé en cela comme en beaucoup d'autres choses, dans lesquelles l'ignorance du vrai a fait recourir au vrai-semblable. Il arriva au Duc d'York, ce que l'Histoire Sainte rapporte être arrivé à un ancien, de trouver dans le fiel d'un monstre qui l'avoit voulu devorer, de quoi se guérir de l'aveuglement. Car ce fut en lisant l'Histoire de la Réformation prétendue, écrite par un auteur Protestant, que ce Prince reconnut l'erreur où l'avoit engagé sa naissance. Ce fut à Bruxelles au sortir de France, qu'ayant assez de temps pour lire, il tomba sur l'Histoire d'Heylin. Il la lût avec attention, & au travers des divers prétextes, dont les Protestans s'efforcent de colorer le schisme de leur país, il reconnut évidemment que cette séparation si contraire à la maxime d'unité, qui est le fondement de l'Eglise, étoit en effet l'ouvrage des passions humaines; que l'incontinence d'Henry VIII. l'ambition du Duc de Sommerfet, la politique de la Reine Elisabeth, l'avarice de ceux qui d'abord s'étoient emparez des biens Ecclesiastiques, avoient été les principes de ce changement; que l'esprit de Dieu n'y avoit point de part. Il sçavoit que Dieu s'étoit servi de Prophetes d'une vie sainte, pour être les chefs de son peuple, toutes les fois qu'il s'étoit agi de leur intimer ses vo-

1668. l'ontez touchant la Religion ; que dans le changement de loi, des Apôtres revêtus de la vertu d'en-haut, & plus semblables aux Anges qu'aux autres hommes, avoient annoncé l'Évangile ; que dans les relâchemens arrivez dans l'un & dans l'autre Testament, ce n'étoient point des hommes charnels, des âmes vindicatives, des esprits ambitieux, qui avoient prêché la réforme, mais des hommes pleins de l'esprit de Moïse, ou de celui de Jesus-Christ, seuls canaux dignes de recevoir les eaux qui coulent de ses vives sources, pour ne les point rendre suspectes de s'être corrompues en venant à nous. Des réflexions si raisonnables ouvrirent les yeux au Duc d'York ; dès-lors il fut Catholique dans l'âme ; & ce fut dans cette disposition d'esprit, qu'au temps du rétablissement il repassa en Angleterre.

1669. De grandes raisons l'obligèrent d'abord à cacher ce changement au public : il en fit confidence au Roy son frere, qui l'en loüa, mais qui desira qu'il se contraignît pour le tenir secret. La contrainte dura quelque temps : elle ne put durer toujours. Insensiblement le Duc se relâchant, & s'observant moins qu'il n'avoit fait, donna lieu aux autres de l'observer, & fit juger que sa Religion n'étoit pas celle du païs. L'Archevêque de Cantorbery & deux de ses confreres lui en firent des ré-

montrances; il eut la patience de les écouter, & ne refusa pas même de conferer avec eux; mais ces Conférences ne servirent qu'à le confirmer dans la foi, loin de l'ébranler & de le séduire. 1669.

Après de pareilles démarches, on ne pouvoit plus prétendre au secret, touchant la religion de ce Prince, tout ce que ses amis pouvoient faire étoit de sauver la notoriété publique; encore la mort de sa première femme, fille du Grand Chancelier Hyde, laquelle mourut Catholique, fut-elle regardée comme un aveu authentique de la Religion du mari. On publia que la complaisance que cette Princesse avoit eue pour lui, avoit operé cette conversion. Ce fut faussement. La Duchesse d'York, par un événement remarquable, fut convertie, en lisant le même Livre qui avoit converti le Duc. Mais quelque faux que fut ce bruit, les Protestans le voulurent croire, & se confirmèrent par-là dans la pensée où ils étoient, que ce Prince n'étoit plus des leurs. En effet, il ne tarda guères après la mort de la Princesse à abjurer l'erreur, ce qu'il n'avoit point encore fait, & à reprendre la foi de saint Edoüard, dont il devoit porter la couronne. Dès-lors on le vit déchoir sensiblement dans l'esprit des Sectaires; & comme ils commencerent à l'aimer moins, ils ne l'estimerent plus tant. Les

amis du Duc s'appercevant de ce changement , le prièrent de se gêner ; le Roy son frere l'en pressa de nouveau , & chacun lui representa , que quoi qu'il ne fût plus temps pour lui de feindre ce qu'il n'étoit pas , il n'étoit point encore expedient qu'il avouât ce qu'il étoit. Il défera à ces conseils , & la violence qu'il continua à se faire lui coûta même d'autant moins , qu'un projet extraordinaire lui fit esperer la liberté après laquelle il soupiroit.

1670. Ce fut l'an mil six cens soixante & dix , que la cour d'Angleterre , s'appercevant que l'esprit Républicain se glissoit de nouveau dans le Parlement , entreprit de remédier à ce mal , qui en présageoit beaucoup d'autres. Les Auteurs de cette entreprise furent cinq Seigneurs , qu'on nomma la Cabale , par l'union qui parut entre eux , & parce que dans les premieres lettres de leur noms on trouva le mot de cabale. L'un étoit favori du Roy , & les quatre autres ses Ministres , tous quatre revêtus des premieres charges , & d'un grand poids dans le Conseil. Ces cinq hommes , considerez chacun en leur particulier ; n'étoient pas des gens sans défauts , mais pris tous ensemble ils faisoient un corps auquel il manquoit peu de ces choses qui font réussir les grands desseins. Le Duc de Buckingham favori du Roy étoit fort capable

capable d'être Ministre, si son application eût répondu à ses talens ; si son esprit, qui étoit excellent, n'eût point été distrait des affaires par son libertinage, qui étoit extrême, & par un amour de son plaisir, qui rendoit frivole un des hommes du monde le plus né pour les choses solides. Le Duc de Lauderdale Ecossois, & Secrétaire d'Etat pour les affaires d'Ecosse, étoit un homme fort délié & d'une politique fort fine. Mylord Clifford Grand Trésorier, ne manquoit que d'un théâtre, où la raison & la vertu eût été de plus grand usage, qu'elle n'étoit en son país dans le siècle où il étoit né, pour être supérieur aux autres. Le Comte d'Arlington Secrétaire d'Etat pour l'Angleterre étoit le génie le plus borné des cinq, mais son expérience y suppléoit, & lui avoit surtout acquis une grande connoissance des affaires étrangères. Antoine Ashley Cooper Comte de Shaftsbury, & Grand Chancelier du Royaume, cet acteur si célèbre dans les dernières scènes que nous a données l'Angleterre, étoit le plus propre de tous à conduire une grande entreprise ; aussi étoit-il l'ame de celle-ci. Esprit vaste, éclairé, audacieux, intrigant, également ferme dans un bon & dans un mauvais parti, pendant que ceux à qui il s'attachoit ne lui donnoient point sujet de changer : constant ami, mais ennemi in-

— placable, & d'autant plus dangereux, que  
 1670. ne ménageant rien avec la religion & la  
 conscience, il étoit moins embarrassé à  
 trouver les moyens de nuire; n'étant ef-  
 frayé ni de la grandeur ni de la multitude  
 des crimes, quand il les croyoit nécessai-  
 res, ou pour se conserver, ou pour per-  
 dre ceux qui s'étoient attiré sa haine.

Ces Seigneurs, attachez à leurs maître  
 par leurs Charges & par ses bienfaits, n'a-  
 voient pû voir sans indignation les dé-  
 marches, qu'avoit fait faire au Parlement  
 depuis quelques années contre l'autorité  
 Royale l'esprit Républicain qui s'y réveil-  
 loit. Entre autres choses la triple alliance,  
 que la cabale Républicaine avoit fait faire  
 au Roy malgré lui, leur avoit paru une  
 entreprise audacieuse contre la Royauté,  
 dont il falloit prévenir les suites. Pleins  
 de ces justes sentimens, ils persuaderent  
 au Roy d'être maître, autant que la Cou-  
 ronne & les Loix du païs lui en donnoient  
 droit, de resserrer le Parlement dans les  
 bornes qui lui sont prescrites par les usa-  
 ges autorisez, & d'empêcher que d'un  
 mélange de République & de Monarchie  
 fait par violence, & par usurpation des  
 sujets sur le Souverain, il ne résultât une  
 Anarchie monstrueuse, qui exposât de  
 nouveau l'Angleterre à retomber dans  
 l'affreux cahos, dont elle étoit à peine  
 sortie.



Pour executer ce dessein , il falloit au Roy une guerre , qui lui fût un prétexte d'avoir des troupes : il en avoit un d'attaquer les Hollandois , d'autant plus favorable , que l'honneur & l'interêt de la nation Angloise s'y trouvoient également interessez. Car les anciennes contestations touchant le Pavillon se renouvelloient , & les Négocians Anglois des Indes n'avoient pas cessé de se plaindre , que les Hollandois les traitoient mal. Ce fut-là , dis-je , le prétexte ; mais la vraie cause qui fit choisir cette guerre plutôt qu'une autre , fut la liaison des Républicains d'Angleterre , & de ceux d'Hollande ; ceux-ci ne cessant d'inspirer à ceux-là l'amour de la liberté dont ils se glorifient , de les dégouter du gouvernement Monarchique , de les porter à secouer le joug de la nomination legitime , toujours disposés à prêter la main aux factions qui l'attaquoient. Ils avoient même depuis un temps offensé personnellement le Roy , par des satyres injurieuses , auxquelles on applaudissoit en Hollande , loin d'en rechercher les auteurs , de les réprimer & de les punir.

Heureusement pour abattre cet appui de la cabale Républicaine , le Roy Très-Chrétien se plaignoit aussi des Hollandois , & en avoit de grandes raisons , sans compter celles qui regardoient la personne

1670.

de ce Monarque, avec qui ils ne gardoient pas plus de mesures, qu'avec le Roy d'Angleterre, il en avoit qui interessoit son Etat. Il avoit fait la guerre à l'Espagne pour l'héritage de la Reine sa femme, après la mort de Philippe IV. dont cette Princesse étoit fille. Ses armes avoient eu de grands succès; il avoit pris Doüy, Tournay, Lille, & toute la Franche-Comté. Les Hollandois s'étoient allarmez de ces prosperitez d'un Roy, jeune, puissant, aimant la gloire, & devenant par ces conquêtes de plus en plus trop leur voisin. Ces sujets de craindre ce Prince avoient prévalu dans l'esprit des Hollandois, sur la reconnoissance qu'ils lui devoient, puisqu'il venoit tout récemment de se joindre à eux contre l'Angleterre; ils avoient ligué contre lui non seulement cette même Angleterre, mais la Suède & le Danemark, & cherchoient toutes les occasions de lui déplaire & de le fâcher.

Ces mécontentemens d'un Roy, sur qui toute l'Europe avoit les yeux, & qui se trouvoit en état de ne pas beaucoup se contraindre à cacher ses ressentimens, n'étoient pas inconnus à Londres, & ils étoient trop favorables aux projets que l'on y formoit, pour que l'on n'en profitât pas. Ce fut dans cette vûë que le temps de la triple alliance étant expiré, au lieu de la renouveler, comme les Hollandois le vou-

loient , les Ministres d'Angleterre entre-  
rent en négociation avec ceux de France , 1670.  
pour faire entre les deux Couronnes une  
alliance convenable aux desseins qu'ils se  
proposoient : M. Colbert de Croissy la  
traita en Angleterre , le Duc de Buckin-  
gham en France ; feuë Madame y mit la  
derniere main , dans le voyage mystereux  
qu'elle alla faire de-là la mer.

Le détail de ce Traité n'est pas de mon  
sujet , à un article près , qui regarde la  
Religion , & qui a eu trop d'influence  
dans la vie du Duc d'York , pour l'omet-  
tre. Les Presbyteriens avoient fait de la  
peine au Roy durant la premiere guerre  
d'Hollande , irritez de ce qu'on attaquoit  
des gens de même croyance qu'eux , &  
en qui ils mettoient leur appui : pour évi-  
ter un semblable embarras dans la guerre  
qu'on alloit faire , & pour adoucir ces  
esprits broüillons , Shaftsbury proposa de  
rétablir la liberté de conscience , donnée  
par la declaration de Breda , & depuis ôtée  
par le Parlement.

Pour éclaircir ce point il faut sçavoir ,  
qu'un peu après le rétablissement du Roy ,  
le Parlement de Monk ayant été congedié ,  
parce qu'il n'avoit pas été assemblé par  
l'autorité legitime , & que Charles ne le  
le pouvoit reconnoître pour veritable Par-  
lement , ce Prince en avoit convoqué un  
autre. Il y eut dans cette Assemblée de

— 1670. grandes contestations touchant la liberté de conscience , entre les Protestans & les Catholiques , l'Eglise Anglicane & les Presbyteriens. Le parti Catholique y étoit soutenu par le Comte de Bristol , homme de grand crédit , & Chef d'une faction puissante ; le parti Protestant par le Chancelier Hyde , Chef d'une faction opposée , & homme aussi de fort grand poids , qui s'étant mis à la tête de l'Eglise Anglicane dominante dans ce Parlement , se déclara non seulement contre les Catholiques , mais contre les Presbyteriens , & tout ce que l'Eglise Anglicane comprend sous le nom de Non-conformistes. Le Roy , mauvais Chrétien dans ses mœurs , mais Catholique dans le cœur , fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son temperament facile , pour maintenir la liberté commune , afin que l'Eglise Romaine en jouît ; mais l'Anglicane l'emporta , & le Chancelier Hyde parla avec tant de chaleur sur ce sujet , que Charles fut obligé de ceder plutôt à son importunité qu'à ses raisons.

Ce fut le rétablissement de cette liberté ôtée , que Shaftsbury jugea nécessaire à l'entreprise qu'on méditoit. Il s'en ouvrit à ses Collegues , qui furent de son sentiment , non seulement par la raison qu'il leur en apporta , de calmer les Presbyteriens qu'ils craignoient ; mais par une autre encore , dans laquelle il entra sans pei-

ne avec eux, de favoriser les Catholiques, qu'ils aimoient pour la plûpart, & qu'ils estimoient tous. Clifford & Arlington l'étoient en secret, l'un & l'autre sont morts dans l'Eglise, & le Duc de Buckingham n'eût pas eu besoin d'être converti sur sa croyance, s'il l'eût pu être sur son libertinage. Shaftsbury même n'en fut pas éloigné, pendant que son intérêt & sa passion ne lui fit point prendre d'autre parti, que celui où le portoit son penchant. Mais indépendemment de la Religion, ces Politiques, qui en ce temps-là ne la regardoient guères autrement que par rapport à la Monarchie, étoient persuadés, malgré ce qu'en débitent depuis si long-temps les Sectaires, que les maximes de l'Eglise Romaine sont les plus propres à tenir les Peuples dans la soumission dûë aux Rois, & l'expérience leur avoit appris, que leur maître n'avoit point trouvé dans l'une & dans l'autre fortune de serviteurs plus dévoués, que les Catholiques Romains. Raisonnant sur ce principe, ils trouvoient injuste que des sujets si fideles n'eussent pas la liberté d'exercer leur Religion, & plus encore que des decrets faits contr'eux depuis l'incendie de Londres, dont les Protestans les avoient accusez sans autre raison que leur haine, les flétrissent, & les gênassent plus que les autres Non-conformistes. Il est aisé de

1671. — comprendre que Charles donna fans peine dans des sentimens , qui malgré les démarches que la politique lui faisoit souvent faire , furent jusqu'à la mort les siens , & encore plus que le Duc d'York les appuya de tout son pouvoir. Il ne fut question que du plus & du moins. Comme les deux Rois agissoient avec beaucoup de concert , cette affaire entra dans leur négociation. On fit diverses propositions , les unes plus avantageuses aux Catholiques , les autres moins : la France appuya les plus moderées , comme les plus seures & les plus de saison , & l'on convint que le Roy d'Angleterre donneroit en general à tous ses sujets la liberté de conscience.

La declaration de la guerre suivit de près la proclamation du decret de la liberté. Ni l'une ni l'autre ne déplût au peuple , qu'on avoit eu soin d'y préparer par des Manifestes adroits , dans lesquels on lui faisoit voir l'avantage , que la Nation trouvoit dans le repos public , que produiroit la liberté , & dans l'affoiblissement d'un Etat qui ruinoit par tout son commerce.

1672. — Ainsi le peuple Anglois vit tranquillement commencer la belle campagne de l'année mil six cens soixante & douze. Le Duc d'York , qui commandoit l'armée navale du Roy son frere , ayant joint le

Comte d'Estrées , aujourd'hui Maréchal de France , & dès ce temps-là Vice-Amiral , combattit Ruyter à Soultsbay. Les Hollandois ne convinrent pas de tout l'avantage que les Anglois prétendirent avoir eu dans cette bataille. En effet la premiere journée eut un succès fort incertain ; mais la suivante , quoique Ruyter eût crû surprendre le Duc à l'ancre , ce Prince le reçût si bien , qu'il le poursuivit jusqu'aux bancs de sable , & que si un brouillard qui s'éleva ne l'eût dérobé à sa vûë , il l'auroit entierement défait : l'Amiral Hollandois ayant eu plus de quinze vaisseaux démâtés , désagrées , mis hors de combat dès la premiere fois qu'on combattit.

1671.

Si l'avantage des armées navales souffrit quelque contestation , celui des armées de terre fut si grand , qu'il mit la République Hollandoise sur le penchant de sa ruine. Les armes de France , qu'un Roy guerrier avoit voulu conduire en personne , conquièrent en moins de deux mois Orsoy , Burich , Rhimbergue , Vessel , Reez , Emmerik , le Fort de Skenk , Grave , Naerden ; les belles villes de Doefbourg , d'Arnhem , de Nimegue , de Zutphen , d'Utrecht. A cette derniere conquête les deux Rois virent les Hollandois à leurs pieds demandant la paix , que ces Princes ne consentirent à leur accorder ,

1672. qu'à des conditions , qui mettoient ces Républicains dans l'état où ils les vouloient , mais auxquelles tout le malheur de ce peuple , presque conquis ne le put résoudre à se soumettre.

On jugea que le desespoir avoit plus de part , que le courage dans les résolutions que prirent les vaincus en cette occasion. Ils inonderent eux-mêmes leurs campagnes , & ruinerent de leurs propres mains ce qu'il leur restoit de meilleurs pays , pour l'ôter à leurs ennemis. Mais il y a grande apparence , qu'ils n'eussent fait autre chose par-là que de multiplier leurs pertes , si tous les Anglois eussent conspiré aux avantages de leur Roy , comme tous les François conspiroient à la gloire du leur ; & il ne faut pas douter , que la campagne suivante on n'eût vû tomber par la chute de la Hollande , ce rempart des Républicains d'Angleterre , si Charles eût pû comme Louis , se répondre de tous ses sujets. Par malheur le premier eut trop tôt besoin du secours de son Parlement , & l'on avoit toujours bien jugé que la cabale Républicaine , qui s'insinuoit dans cette Assemblée , empêcheroit qu'on n'en reçût. On avoit encore plus de raison d'en juger ainsi depuis le succès de la Campagne , qui avoit renouvelé la jalousie du peuple Anglois contre la France , les soupçons des Protestans contre les Catholi-



ques, le chagrin des Républicains contre le Roy, qui concouroit avec les François à sapper l'appui de leur faction. On avoit crû pouvoir mépriser ces murmures ; qui auroient été impuissans, si on avoit eu tout l'argent nécessaire à faire la guerre indépendamment du Parlement : mais on avoit pris de fausses mesures. Outre qu'on s'étoit d'abord trompé en supputant les frais de la guerre, on avoit compté sur des fonds incertains, & qui avoient en effet manqué. Les Ministres avoient flatté Charles, qu'on surprendroit la flotte Hollandoise qui revenoit chargée de Smyrne, & qu'il y trouveroit des trésors immenses ; mais la mésintelligence de ceux qui commandoient l'armée d'Angleterre, fit manquer à leur Roy ce coup, injuste d'ailleurs, puisque la guerre n'étoit pas encore déclarée. On voulut recourir aux emprunts : mais ce Prince avoit perdu son crédit par une espece de banqueroute que ses Ministres lui avoient fait faire, en faisant fermer l'Echiquier, qui est le lieu où se payent les rentes des sommes qu'empruntent le Roy.

Le Duc d'York avoit prévu d'abord ces inconveniens. La connoissance qu'il avoit de la mer l'avoit engagé à représenter, qu'on n'avoit pas assez d'argent pour faire ce qu'on prétendoit. Il n'avoit pû approuver ni la surprise de la flotte, ni la ban-

1672.

queroute faite aux Rentiers , & avoit prédit les suites fâcheuses de cette irrégularité. Le Roy reconnut , mais trop tard , que ce Prince avoit eu raison. Après la campagne dont je viens de parler , il manqua d'argent pour la suivante , & ayant eu recours aux Banquiers ; ces sources , où il avoit coutume de puiser dans ses besoins pressans , se trouverent taries en celui-ci , & il fut réduit malgré lui de recourir à son Parlement , & d'en demander l'assistance.

Ce fut sur la fin de l'année que ce Parlement s'assembla , beaucoup plutôt qu'il n'eût fallu pour que le Roy y pût être maître , les Hollandois se préparant à la faveur d'une forte ligue où entroit la Maison d'Autriche , à soutenir de nouveau la guerre. Aussi Charles n'eût-il pas plutôt proposé le besoin où il étoit , qu'au lieu d'argent il ne reçût que des plaintes touchant sa conduite , sur-tout à l'égard de la Religion. La mauvaise humeur des Parlementaires alla jusqu'à désapprouver le second mariage du Duc d'York avec Marie d'Est , aujourd'hui Reine. Ils présentèrent Requête pour empêcher qu'il ne se fit , & il fallut prendre son temps pour faire entrer la nouvelle Duchesse à Londres. Cette affaire ne fut pas celle qui aigrit le plus l'Assemblée : la liberté de conscience , l'alliance de France , la guerre ,

d'Hollande y tenoient encore plus au cœur. Les Républicains néanmoins n'osant encore pousser le Roy sur tant de sujets à la fois, s'arrêterent sur le premier, comme le plus propre à intéresser & le Parlement & le peuple. Ils raisonnerent juste. Le peuple s'émût & le Parlement entreprit l'affaire avec cette ardeur qui autorise les emportemens, quand on la sçait faire passer pour zèle. On déclara au Roy qu'il n'auroit point d'argent, qu'il n'eût révoqué la liberté de conscience.

1672.

Depuis que Charles étoit rentré en possession de la Couronne, il ne s'étoit guères vu dans un plus fâcheux embarras. La liberté de conscience lui faisoit peine à révoquer, mais il avoit besoin d'argent. Le plus désagréable pour lui étoit, qu'il voyoit ses amis & toute sa Cour partagée; les uns lui conseillant de céder à la pressante nécessité, où il se trouvoit d'avoir de l'argent, & d'user d'un peu de complaisance envers ceux qui lui en pouvoient donner; les autres le détournant au contraire de se relâcher sur un point nécessaire, à mettre son autorité dans l'état où elle devoit être, pour lui donner moyen d'agir en Roy. Du nombre des premières étoient non seulement le Duc d'Ormond, & divers autres Protestans par zèle pour leur Religion; mais le Comte d'Arlington même, esprit timide & naturellement

1672. pliant, que soutenoient ceux qui raison-  
nant sur d'autres principes, que sur le gé-  
nie des Anglois, croyoient que le plus  
seur étoit de céder pour un temps à leur  
fougue, pour les ramener plus seure-  
ment au devoir, quand on auroit dompté  
les Hollandois. Le Duc d'York & les Mi-  
nistres étoient dans le sentiment opposé,  
non seulement par ceux qu'ils avoient pour  
la Religion Catholique, considérée en elle-  
même & par rapport à la Monarchie; mais  
parce qu'ils jugeoient important que le  
Roy fût ferme dans ses résolutions, con-  
tre les entreprises d'un Tribunal, qui s'ac-  
coutumoit trop à les contrarier. Ils avoient  
encore devant les yeux les démarches, que  
le Parlement de l'année mil six cens qua-  
rante avoit fait faire à Charles I. aussi-tôt  
qu'il se fut relâché sur les premières pro-  
positions. Ils disoient qu'ils ne voyoient  
rien de moins à craindre dans l'affaire pre-  
sente, que le Roy n'auroit pas plutôt re-  
voqué la liberté de conscience, qu'on lui  
demanderoit autre chose; que ces deman-  
des n'auroient point de fin, & qu'elles  
viendroient un jour à un point, où le Roy  
ne les pouvant plus accorder sans se dé-  
grader lui-même, les affaires se trouve-  
roient dans le même état, qu'elles étoient  
alors; c'est-à-dire qu'après mille condescen-  
dances contraires à ses intérêts, il se ver-  
roit toujours obligé de rompre avec son

Parlement , & ne remporteroit d'autre fruit de sa complaisance passée , que d'avoir rendu pour l'avenir ce Corps moins timide à le contredire. Ceux qui parloient ainsi ajoûtoient , que quelques jours de fermeté mettroient le Parlement à la raison , le Roy y ayant des partisans qui commençoient à faire chanceler les mutins , qu'on avoit des troupes sur pied suffisamment pour appuyer les uns , & pour faire craindre les autres , Shaftsbury répondoit du succès.

Ces raisons déduites de part & d'autre avec beaucoup de vivacité , tenoient l'esprit du Roy en balance. On a soupçonné que les femmes étoient entrées dans cette affaire , & avoient déterminé Charles à suivre le sentiment de ceux qui lui conseilloyent de révoquer la liberté de conscience : quoi qu'il en soit , il la révoqua , & cassa de ses propres mains le grand Sceau d'Angleterre , dont elle étoit scellée. Il n'eut pas plutôt fait ce pas , qu'il arriva ce qu'avoient prédit ceux qui l'en avoient voulu dissuader. Le Parlement ne garda plus de mesures dans les demandes qu'il lui fit , & sembla avoir pris l'esprit de celui qui avoit poussé Charles I. à de si grandes extrémités. L'issuë ne fut pas si funeste pour le fils qu'elle avoit été pour le pere , mais peu s'en fallut , & à cela près , il y eut peu de difference entre ce

1672. qu'on entreprit contre eux. Ni l'un ni l'autre Parlement, à les considérer en gros, ne forma les desseins horribles contre la vie de leurs Souverains, que des cabales particulieres firent éclater dans la suite ; mais l'un & l'autre eut son Cromvel, dont le second étoit d'autant plus à craindre qu'il alloit à sa fin par des voyes plus courtes & plus décisives que le premier.

L'homme seditieux dont je parle, étoit le Comte de Shaftsbury. Il faut lui faire la justice de dire, qu'ayant été Republicain sous le Regne de Charles I. il étoit rentré de bonne foi dans son devoir sous Charles II. Peu de gens avoient rendu à ce Prince d'aussi importans services que lui, & nul n'avoit montré tant de zele pour rétablir la Monarchie & le Monarque dans leurs droits, auxquels les troubles du dernier regne avoient rendu le Parlement plus hardi à donner atteinte. Le projet dont je viens de parler est un témoignage du zele sincere de ce Ministre pour son maître : le dépit de le voir avorter par ce qu'il appelloit foiblesse dans le Roy lui fit changer brusquement de parti, & de sujet dévoué qu'il étoit, le métamorphosa tout d'un coup en factieux déterminé, & enfin en Chef des conjurez. Deux choses le porterent à cette extrémité. L'une fut qu'il desespéra de rien faire de solide pour un Prince qu'il crut  
manquer

manquer de la fermeté nécessaire à soutenir une grande entreprise. Il se plaignoit déjà que Charles l'avoit abandonné dans une affaire où il lui avoit promis de l'appuyer, & où il s'agissoit comme ici de l'interêt du Diadème. Depuis longtemps les élections des Membres de la Chambre basse, qu'on substituoit à ceux qui mouroient, se faisoient, de sorte que les séditieux en étoient presque toujours les maîtres, parce que la Chambre s'étoit attribué l'autorité de les faire choisir. C'étoit un abus introduit durant les troubles du dernier Regne, qu'on avoit laissé continuer depuis le rétablissement, par la foiblesse ou l'ignorance de ceux qui avoient précédé Shaftsbury dans la charge de Grand Chancelier. L'ancien droit étoit, que quand quelqu'un de ces Membres venoit à mourir, le Chancelier faisoit élire par une commission scellée du grand Sceau celui qu'on devoit substituer. Par-là, quoique la Commission ne portât rien qui donnât atteinte à la liberté de l'élection, le Roy étoit néanmoins plus maître au moins de prendre des mesures, pour empêcher que le choix ne tombât sur des gens qui lui fussent contraires. Shaftsbury avoit entrepris de faire revivre ce droit, & en avoit rétabli l'usage dans l'intervalle du Parlement; après avoir fait promettre au Roy de tenir ferme con-

1672.

1672. tre les remontrances qu'il avoit prévu que les Communes lui feroient indubitablement là-dessus. Elles n'avoient garde de manquer d'en faire, & elles en avoient fait de si fortes, que Charles y avoit déferé. Ainsi malgré les promesses de ce Prince, le Chancelier avoit eu le chagrin de voir casser ses élections, & l'ancien abus rétabli. Dès-lors il prédit que l'affaire de la liberté échoueroit, & déclara assez hautement que s'il en arrivoit ainsi, il deviendroit Parlementaire, & ne ménageroit pas la Cour. Il ne tint que trop bien parole : il avoit encore sur le cœur la facilité qu'avoit eüe son maître à se relâcher sur les élections, quand la révocation de la liberté de conscience étant survenue, poussa sa patience à bout, & lui fit dire sans ménagement, qu'un homme qui se manquoit à soi-même meritoit bien qu'on le manquât : fausse maxime quand il s'agit du Souverain ou de la Patrie, auxquels il n'est jamais permis de manquer. Peut-être, tout matin qu'étoit Shaftsbury, n'eût-il pas poussé si loin sa colere, s'il n'en n'eût point eu d'autre motif que le seul intérêt du Roy. Un homme qui peche contre son intérêt, fait plutôt pitié qu'il n'excite la haine : mais le relâchement du Roy sur le fait de la liberté, interessoit personnellement ses Ministres, parce que ce Prince desavouant par-là le conseil



qu'ils lui avoient donné, leur laissoit le  
Parlement sur les bras, & comme le  
Comte avoit paru avoir plus de part  
qu'aucun autre en tout ce qu'avoit en-  
trepris la Cour, il avoit sujet de craindre  
que le Parlement ne le choisit pour faire  
un exemple. Ce fut la seconde chose qui  
porta cet homme à de si grandes extré-  
mités. Il voulut, pour ainsi dire, expier  
le zèle qu'il avoit témoigné pour la Reli-  
gion Catholique & pour la Monarchie,  
par celui qu'il témoigneroit pour la Re-  
ligion Protestante & pour le Parlement.

Un pas dans le crime en fait faire un  
autre, & une passion excitée en réveille  
toujours plusieurs. La colere fit naître  
dans Shaftsbury l'ambition de devenir  
l'auteur d'une révolution dans l'Etat, de  
changer le gouvernement & de tenter en-  
core une fois la monstrueuse métamor-  
phose de la Monarchie en République.

Pour executer ce dessein avec moins de  
contradiction, il ne crut pas devoir com-  
mencer par attaquer directement ni le  
Roy ni la Royauté. Le Roy étoit un Prin-  
ce établi, & dans la personne duquel il  
ne paroissoit pas de prétexte qu'on pût  
faire servir au peuple de raison pour l'ab-  
andonner. Pour la Royauté, il y avoit  
trop peu de temps qu'on étoit sorti des  
troubles où les Tyrans avoient mis l'Etat,  
pour proposer de chasser encore une fois.

1672. les Rois; ceux même qu'on nommoit Républicains n'en voulant la plupart qu'à l'autorité, non à la forme du gouvernement Monarchique. Shaftsbury ne pouvant aller où il prétendoit par le droit chemin, prit un détour qu'il estima le devoir conduire au même terme: ne pouvant déposséder le Roy, il prit le dessein de faire desheriter celui qui lui devoit succéder, persuadé que le meilleur expedient de détruire la Royauté, étoit de troubler l'ordre de la succession. La Religion du Duc d'York lui parut un moyen infail-  
lible d'exclure ce Prince de la Couronne, & il ne douta point qu'en échauffant là-dessus les Protestans zelez, en aigrissant le Parlement, en rendant le Duc odieux au peuple, il ne vint à bout de son entreprise. Dès-lors le Duc d'York devint l'objet de toute la malignité de ce méchant homme: peu s'en fallut qu'il n'en fut la victime. L'audace, la ruse, les intrigues qu'on employa contre lui furent telles, qu'on ne peut attribuer qu'à un grand courage la maniere haute dont il soutint cette persecution, & à beaucoup de prudence le bonheur qu'il eut de la vaincre.

L'attaque fut subite & imprévûë. Jamais grand changement ne fut plus prompt que celui de Shaftsbury en cette occasion. Le Roy n'eut pas plutôt paru pencher à

la révocation de la liberté de conscience, que ce Ministre en fut averti. Il ne perdit point de temps, l'affaire ne fut arrêtée qu'à onze heures du soir, & il se trouva dès le lendemain dans la chambre des Pairs dont il étoit membre, à la tête des plus zelez contre la Catholicité, contre la guerre de Hollande, contre l'alliance de France. Cette premiere faillie surprit le Parlement comme la Cour, & causa par tout beaucoup d'émotion. Le trouble s'augmenta, quand le Comte eut découvert les secrets motifs qui avoient engagé le Roy à donner la liberté de conscience & à s'allier avec la France pour faire la guerre aux Hollandois. C'est un crime à un Roy d'Angleterre de penser à rompre les chaînes dont le lie son Parlement, & à réduire cette Assemblée au moins dans les bornes des loix, où elle rappelle si souvent le Souverain pour peu qu'il s'en écarte. On avoit soupçonné Charles d'avoir ce dessein: on n'en douta plus, quand Shaftsbury eut parlé, & dès-lors on le mit en garde contre tout ce qui pouvoit avancer le succès de cette entreprise.

Le Comte avoit mis les esprits en trop bonne disposition de favoriser ses desseins, pour ne pas profiter du temps, & commencer à donner atteinte au Prince qu'il vouloit détruire. Le coup fut adroit: il ne parut point qu'on en voulut au Duc

1672. d'York, mais en general aux Catholiques, contre les entreprises desquels Shaftsbury inventa un nouveau serment, dont le Parlement fit dresser un acte que l'approbation du Roy, quoique donnée avec contrainte, & contre son gré, ne laissa pas de faire passer en loi. Il y avoit déjà deux sermens établis contre les Catholiques, pour les connoître & pour les persécuter quand on le jugeroit à propos. L'un étoit le serment d'Allegeance, par lequel on condamne comme une herésie, l'opinion de ceux qui admettent une puissance supérieure au Roy, de quelque nature qu'elle soit; l'autre étoit le serment de Suprematie, par lequel on reconnoît le Roy Chef de l'Eglise dans ses Etats: celui dont je parle fut nommé le Test, comme qui diroit le témoignage de la Religion dont on est. Ce serment fut alors borné à abjurer la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie; mais dès ce moment une loi penale, portée contre ceux qui ne prêtoient pas le serment de Suprematie, & qui les excluait des Charges, fut étendue jusqu'aux Pairs qui ne prêtoient point le second serment, & qu'on obligea au troisième. Ce fut à ce prix que Charles obtint treize cens cinquante mille livres sterlin, que lui donna son Parlement pour la continuation de la guerre.

Shaftsbury avoit bien prévu que le Duc

d'York se trouveroit embarrassé de ce nouveau serment , qu'il ne feroit point , & contre lequel il n'auroit pas eu le loisir , ni peut-être même la liberté , de se précautionner. Aussi l'effet du Test fut-il , que le Duc ne commanda point l'armée navale la campagne suivante , qui fut celle de mil six cens soixante & treize. Le Prince Robert , qui s'étoit joint à Shaftsbury pour faire faire le Test , afin d'être Amiral d'Angleterre , en fit la fonction en effet , & combattit les Hollandois , avec lesquels ni le Parlement ni la cabale de Shaftsbury n'avoient pas jugé qu'il fût temps d'obliger le Roy à faire la paix. Le succès de cette bataille fut douteux , & chacun s'en attribua le gain , sans pouvoir dire ce qu'il y avoit gagné ; si ce n'est qu'on dise que cette sorte de guerre coûtant beaucoup & ne décidant de rien , fournit au Parlement d'Angleterre une raison plausible , pour engager le Roy à faire une paix particulière avec la Hollande : comme il la fit effectivement le dix-neuvième de Février l'an mil six cens soixante & quatorze , sans tourner tête néanmoins contre ses premiers Alliez , quelque effort que fit le Parlement pour l'y engager.

Il y a apparence qu'il n'eût pas été au pouvoir de Charles d'être constant dans l'alliance de France , si le Roy Très-Chrétien n'eût forcé ses ennemis à recevoir la

1674. paix , par la continuation des succès que Dieu lui donnoit dans la guerre. Les conquêtes qu'il avoit faites l'an mil six cens soixante & douze sur les terres des Hollandois lui avoient attiré sur les bras toutes les forces de la Maison d'Autriche : l'Empire & l'Espagne s'étoient liguez avec ces Républicains contre lui. Une telle ligue parut aux Anglois une occasion d'attaquer la France trop favorable pour la manquer. La conspiration fut si generale , que Charles se vit obligé d'armer , de rappeler toutes les troupes , qu'il avoit envoyées en France au service de cette Couronne , d'en faire passer d'autres en Flandre pour joindre à celles des Alliez ; amusant autant qu'il pouvoit son Parlement par ces préparatifs d'une guerre qu'il fuyoit de faire , mais à laquelle on prévoyoit qu'il seroit à la fin contraint , si la paix generale , qu'on négotioit , & qui ne se concluoit point , ne le tiroit de cet embarras. Ce fut à force de victoires & de conquêtes toujours nouvelles , que le Roy de France força les Puissances liguées d'accepter la paix , qu'il leur offroit depuis long-temps sans qu'ils eussent pû s'y résoudre. Au bruit de la ligue il avoit quitté beaucoup de places trop éloignées , pour être conservées aisément contre un tel nombre d'ennemis : mais il s'étoit dédommagé de ces conquêtes abandonnées par la

la prise de tant d'autres Villes , plus grandes , plus fortes , plus à sa bienſéance , que quoique ſeul contre tant de Confederez , il ſe vit en état de donner la loi , de faire rechercher la paix , & d'en preſcrire les conditions. Maeſtricht , Dinant , Limbourg , Valenciennes , Cambray , Saint-Omer , Ypres , Gand , & grand nombre d'autres villes de Flandre , la Franche-Comté pour la ſeconde fois , parce qu'elle avoit été la premiere ſacrifiée au repos public , accrurent l'Empire du Roy conquérant , en même temps que la gloire de ſes armes recevoit un nouvel éclat du gain des batailles de Senef par Monſieur le Prince , de Caſſel par Monſieur , de Zintzem & d'Incizem par Monſieur de Turenne. Tant d'avantages forcerent enfin les ennemis de ce Monarque à donner les mains à la paix , concluë à Nimegue le dixième d'Août , l'an mil ſixcentsſoixante & dix-huit ; par laquelle le Vainqueur cedant quelques-unes des Villes conquiſes , acquit la poſſeſſion paiſible de Valenciennes , de Saint-Omer , de Cambray , d'Ypres , & d'autres places priſes en Flandre ſur les Eſpagnols , & de toute la Franche-Comté , autre dépoüille de cette Monarchie , que de mauvais amis engagent depuis aſſez long-temps en des guerres , dont elle ſeule fait tous les frais.

Pendant que le Roy Très-Chrétien em-

1678.

ployoit si heureusement le temps en Flandre à executer les desseins , Shaftsbury en perdoit en Angleterre , où les siens furent déconcertez par un assez long démêlé qu'il eut avec le Parlement.

Ce Comte avoit une cabale de gens qui s'étoient attachez à lui , à qui il s'ouvroit plus ou moins de ses projets , selon le degré de confiance qu'il avoit en eux. Le Duc de Buckingham , le Marquis de Winchester , le Comte de Salisbury , Mylord Wharton , en étoient les principaux. Soit par leur imprudence , soit par la mauvaise opinion que les gens de bien avoient d'eux , on s'étoit apperçû de leurs desseins. Le Comte de Damby fait Grand Trésorier par la démission de Clifford , & devenu premier Ministre , le Duc d'Ormond , les Evêques avoient proposé un nouveau serment , pour obliger ceux qui entreroient dans le Parlement , à jurer de ne pas permettre qu'on changeât le gouvernement ni de l'Eglise ni de l'Etat. Le serment n'avoit passé , mais une partie si considerable du Parlement étant opposée aux intentions de Shaftsbury ; celui-ci s'avisa , sur de vieux decrets d'Edouïard III. & de Richard II. qui ordonnoient que tous les ans le Parlement s'assembleroit , de prétendre que le Parlement present ayant été prorogé quinze mois , étoit dès-là même dissous : de quoi l'Assemblée



s'étant offensée , Shaftsbury , & ses partisans furent envoyez à la Tour. Ils demeurèrent long-temps en prison , & n'en sortirent que quelques mois avant la conclusion de la paix. Depuis ce temps-là le Duc de Buckingham parut un peu rebuté de l'intrigue. L'amour du plaisir , sa passion dominante , rallentit insensiblement son zele pour la faction. Il ne rentra pas dans les interêts du Roy , mais il fit peu pour la cabale opposée , & comme il avoit l'esprit railleur , il prit le parti de se divertir de tout ce que l'ambition mal conduite , & la mauvaise politique faisoit faire de fautes aux étourdis. Shaftsbury , à qui d'autres passions inspiroient d'autres sentimens , fut plus uniforme & plus constant dans le mal. Sa disgrâce avoit déconcerté sa faction ; mais son adresse l'avoit maintenue , & si sa prison avoit retardé l'exécution de ses desseins , elle ne lui avoit point fait perdre l'envie de les exécuter.

La paix de l'Europe , qui sembloit en avoir appaisé tous les troubles , donna à cet esprit agité de nouvelles occasions d'augmenter ceux qu'il avoit excité dans son païs. Cette paix étoit trop glorieuse à la France , pour ne pas chagriner les Anglois ; & le Roy , qui l'avoit laissée faire , leur paroissoit trop d'intelligence avec celui qui en avoit profité , pour n'avoir pas

1670.

part à leur chagrin. Shaftsbury ſçavoit trop bien l'art de ſe ſervir des conjonctures , pour en manquer une ſi belle de pouſſer à bout ſes deſſeins. Il avoit déjà commencé de mettre en humeur le peuple de Londres. Le Parlement , qui avoit tenu depuis Janvier juſqu'en Avril , & qui ayant commencé en May avoit continué juſqu'à la paix , lui avoit donné une occaſion de ſ'y faire des Partifans , particulièrement dans la Chambre baſſe. Il employa ſi bien ce temps , & celui de la prorogation , qui dura depuis la fin d'Août juſqu'à la fin d'Octobre , qu'il devint plus maître des Communes , & par elles de tout le Parlement , que jamais Cromvel ne l'avoit été , le zele qu'il feignit d'avoir pour la Religion Proteſtante , en impoſant à tous les Sectaires , qui lui donnerent comme par reconnoiſſance le nom de Comte Proteſtant. Quelques Partifans qu'il eût acquis , la priſon l'avoit rendu plus circonſpect que jamais à ſ'expliquer de ſon projet , même à ceux qui ſ'attachoient à lui : il n'y en avoit que fort peu qui ſçûſſent tout ce qu'il prétendoit faire , & qui fuſſent de tout le complot , à peu près de la même maniere qu'il en étoit arrivé ſous Cromvel ; le reſte étoient des gens , qu'il trompoit , mais qu'il trompoit en diverſes façons. Aux uns , il ne laiſſoit voir qu'en general le deſſein qu'il

seignoit d'avoir , de conserver la Religion du païs contre les entreprises des Catholiques , & la liberté de la Nation contre celle du Roy & de ses Ministres. Aux autres il ne se cachoit pas des mesures qu'il commençoit à prendre pour empêcher que le Duc d'York ne succedât au Roy son frere , parce qu'il étoit Catholique : mais il les rassuroit en même temps contre la crainte qu'ils pouvoient avoir , d'un changement pareil à celui qui avoit tant causé de confusion sous Cromvel ; en leur proposant un Protestant pour succeder à la Couronne , laquelle par un nouvel artifice , il faisoit espérer à deux , afin que la contestation de plusieurs fût en son temps une raison de ne la donner à personne. On dit que le Prince d'Orange fut le premier qu'il en flatta. S'il le prévint , ou s'il en fut prévenu , je n'en sçais pas assez pour le dire. Quelques-uns ont crû que ce Prince pensoit aux choses d'assez loin , pour avoir eu celle-là en vûe quand il épousa la Princesse Marie , fille aînée du Duc d'York , & que dès qu'il s'étoit apperçû de l'orage qui s'élevoit contre cet heritier du Roy d'Angleterre , il avoit pensé à se faire un droit de profiter de son naufrage. Le Duc d'York s'en étoit douté , & avoit fait ce qu'il avoit pû pour empêcher ce mariage , que le Roy son frere , trompé par Damby & par le Che-

1678.

valier Temple , avoit conclu sans lui en parler. L'événement n'a que trop fait voir que le Duc voyoit plus clair que les autres : mais n'étant pas le maître , il ne put profiter de ses vûes pour se conserver , pendant que le pernecieux Shaftsbury employoit toutes les siennes à le perdre. Car soit que ce Comte eût le premier fait penser le Prince d'Orange à la Couronne , soit que ce Prince y eût pensé avant que le Comte l'en sollicitât , il passe pour constant qu'ils eurent d'étroites liaisons là-dessus , & qu'un Huguenot nommé du Moulin fut le négociateur de cette intrigue. On ajoute que le Duc de Monthmouth , qui se trouva alors en Flandre , s'étoit engagé au Prince Hollandois de le servir dans ce dessein. Si cela est , il lui tint mal parole. A peine le Duc de Monthmouth fut repassé en Angleterre , qu'il se laissa flatter à son tout de l'esperance d'être Roy , que l'artificieux Shaftsbury lui donna , en lui suggerant des moyens de se faire declarer legitime.

Le Comte attendoit pour faire joüer les premiers ressorts de tant d'intrigues , que le Parlement se rassemblât ; mais il en trouva l'occasion plutôt. Quelques-uns disent qu'il la fit naître , & que la fausse conspiration , dont Oats fut le délateur dès le commencement de Septembre pour perdre les Catholiques Romains , fut in-

ventée par Shaftsbury , qui ne les vouloit perdre que pour envelopper le Duc d'York & la Maison Royale dans leur ruine. Il n'est guères croyable, qu'un homme d'esprit ait pû être l'auteur d'une fable aussi mal imaginée que fut celle-là, ni qu'il ait eu assez mauvaise opinion de sa Nation, pour croire les uns si simples que d'y ajouter foi, les autres si méchans que de la faire servir de prétexte à la persécution, qui fit périr tant d'innocens. Mais si le Comte de Shaftsbury ne fut pas l'auteur de cette chimere, il en scût faire un grand usage, quand il vit que toute grossiere qu'elle étoit, elle réussissoit, & cauçoit une grande émotion dans les esprits. Il n'en fut jamais une moins vrai-semblable, & qui eût de plus évidentes marques de fausseté que celles-là. Tout l'Europe l'a reconnu, & en est aujourd'hui si persuadée, qu'inutilement je refuterois ce que personne ne croit plus. Une pareille accusation est l'apologie des accusez; & quand ceux qui l'ont intentée n'eussent pas été convaincus de contradictions manifestes, comme en font foi des témoignages contre lesquels on ne s'inscrit point en faux, elle seroit tombée par le caractère de ses auteurs, gens obscurs, infâmes, flétris, indignes de trouver croyance, que parmi des esprits capables d'être d'intelligence avec eux; elle se seroit détruite d'elle-même par le

1678.

seul plan de l'entreprise, la plus bizarre, & dans toutes les circonstances la plus folle qui fut jamais. Pour être instruit plus en détail de cette affaire, il faut consulter les apologies qui furent faites en ce temps-là pour les Catholiques Anglois. Celle qui répond au libelle intitulé, *la Politique du Clergé de France*, est d'un Auteur qu'on ne soupçonnera pas de trop aimer plusieurs de ceux, que la force de la vérité l'engage à défendre. On y verra que Titus Oats, flétri il y avoit long temps, pour avoir été mis en prison comme calomniateur infâme, après diverses aventures s'étant fait Catholique, ou l'ayant feint, se retira dans un Seminaire des Jesuites de sa Nation aux Pais-Bas; d'où étant sorti mécontent, il retourna dans son pays, & reprenant avec son ancienne Religion ses premières inclinations au mal, accusa tous les Catholiques d'Angleterre d'avoir fait une conspiration contre leur Roy, & contre tous les Protestans du Royaume, qu'ils avoient, disoit-il, dessein d'exterminer en même temps. Le Pape, les Rois de France & d'Espagne, le Duc d'York, la Reine même, & certain nombre de Seigneurs des plus qualifiez de l'Etat, furent impliqués dans cette entreprise: mais le General des Jesuites en étoit reconnu pour Chef. Ce Chef au reste étoit si sûr du succès de son noir projet, qu'il avoit en-

voyé par avance aux principaux des Conju-  
rez des Lettres Patentes signées de sa main ,  
pour posséder les premières Charges de la  
Cour , de l'Armée , & des Tribunaux  
d'Angleterre. Il en avoit envoyé une au  
Baron d'Arondel de Grand Chancelier ,  
une seconde au Comte de Povis de Grand  
Trésorier du Royaume : Mylord Bellasis  
& Mylord Peters avoient le commande-  
ment des armées , & le Chevalier Godol-  
phin étoit fait Garde du Sceau Privé ; d'au-  
tres avoient d'autres emplois. Le meurtre  
du Roy & des Protestans ne devoit guères  
coûter qu'une heure , tant les mesures  
étoient bien prises ; & s'il en fût resté quel-  
ques-uns plus prompts à se cacher & à fuir ,  
ils devoient être cherchez , suivis , exter-  
minez jusqu'au dernier par une armée de  
deux cens mille hommes , partie levée  
dans le païs , partie envoyée de deçà la  
mer , payée par le Pape , & animée par  
une indulgence plénier à concourir à tant  
d'attentats.

Ailleurs on enfermeroit comme des  
fous , pour me servir ici des termes de  
l'Apologiste que j'ai cité , des témoins qui  
viendroient déposer de si ridicules chime-  
res : en Angleterre on les crût , ou ce qui  
est pis on feignit de les croire ; & sur cela  
que ne fit-on point ? Le Parlement s'étant  
rassemblé l'an mil six cens soixante dix-  
huit , l'affaire y fut vivement poussée , &

1678. prise si serieusement, que depuis ce jour, les prisons furent pleines de Catholiques, accusez d'avoir conspiré contre la vie d'un Roy, pour lequel ils avoient si souvent exposé la leur. Les Comtes de Povis & de Castelmaine, le Vicomte de Stafford, les Barons Peters, Arundel, de Warder, Mylord Bellasis, Colman Secrétaire de la Duchesse d'York, Vakman Medecin de la Reine, un Avocat nommé Langhorn, des Jesuites, des Benedictins, des Prêtres seculiers, d'autres laïques, furent en divers temps arrêtez. On n'épargna pas le sexe : la Comtesse de Povis eut part aux chaînes de son mari. On ne tarda pas long-temps à verser du sang. Colman fut le premier qu'on fit mourir, sans l'avoir pû convaincre d'autre crime que d'un grand zele pour sa Religion, qui ne servoit qu'à rendre plus vif celui qu'il avoit pour son Roy. C'est ce que l'on devoit inferer des Lettres de cet homme à quelques Etrangers, qui furent produites dans son procès, ainsi que remarque l'Apologiste, qui pouvoit ajoûter que ce double zele pour la Religion & pour le Roy, rendit Colman doublement criminel aux yeux du Parlement d'Angleterre.

Shaftsbury n'eut pas plutôt vû les premiers mouvemens qu'excita le bruit de la fausse conjuration, qu'il jugea l'occa-



sion favorable de pousser loin le Duc d'York. Le Parlement étoit disposé à faire des decrets contre les Catholiques: le Comte crut qu'avec adresse il en pourroit faire faire de tels, qu'ils excluroient enfin ce Prince de la succession à la Couronne. Il commença par faire augmenter le serment du Test de beaucoup d'articles contre la Messe, contre le Purgatoire, contre l'invocation des Saints qui devoient augmenter l'horreur qu'avoient déjà les Catholiques de prêter ce serment impie. Non content d'amplifier le serment, il fit étendre les Loix penales contre ceux qui ne le prêteroient pas, & fit ordonner qu'ils seroient exclus non seulement des Charges, mais du Parlement, de la Cour même, où personne d'eux n'auroit plus liberté de venir, que six Conseillers du Conseil Privé n'eussent jugé que la nécessité de leurs affaires le demandoit, auquel cas même ils n'y viendroient que trois fois l'année tout au plus; & n'y pourroient à chaque fois demeurer plus long-temps que dix jours. L'intention du Comte étoit que cet Acte fut general; mais le Duc d'York qui vit bien que la chose le regardoit, s'y opposa avec tant de vigueur, qu'après de grandes contestations il l'emporta, & s'en fit excepter. Ainsi il ne fut point exclus du Parlement ni de la Cour, par ce Decret qu'on nom-

1678. ma le Grand Test, comme il l'étoit des Charges par le Petit.

Cette exception mutina le Comte, & lui causa beaucoup de dépit. Il dit tout haut qu'il ne se soucioit plus du Test ; mais son chagrin ne lui fit pas perdre courage. Ayant manqué ce premier coup, il en préparoit un second, où levant tout-à-fait le masque, il engageoit les Partisans qu'il avoit dans la Chambre basse à former un projet d'exclusion, pour déclarer le Duc d'York incapable de la Couronne, lorsque le Roy l'ayant appris cassa enfin ce Parlement, qui fut nommé le long Parlement pour avoir duré dix-huit ans.

1679. On en convoqua un autre pour le mois de Mars de l'année mil six cens soixante & dix-neuf, qu'on espera pouvoir former de Membres plus favorables à la Cour ; mais Shaftsbury prit si bien ses mesures, qu'il le remplit de Presbyteriens, avec lesquels il avoit lié une étroite correspondance, comme avec les ennemis naturels de l'autorité Royale, & les plus acharnez des Protestans à extirper les Catholiques.

Dès les premières élections, on prévint bien ce qu'on devoit attendre de ce grand nombre d'esprits envenimez, qui devoient entrer dans le Parlement, & on n'oublia rien pour empêcher que leur aigreur ne passât aux autres. Parmi les précautions

qu'on fit prendre pour cela au Roy, le Comte de Camby lui suggera d'éloigner le Duc d'York, pour ôter au Parlement le prétexte de se plaindre, qu'on n'eût pas pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la réformation contre le zele de ce Prince. Damby vouloit plaire au Parlement, parce qu'il lui avoit déplû. Il avoit reçu de l'argent pour congédier des troupes qu'il tenoit sur pied. Il avoit été pour l'alliance de France; il n'en falloit pas davantage pour lui attirer ce Tribunal. Il avoit crû pouvoir l'amuser, en excitant le perfide Oats à mettre les Catholiques sur la scene, mais l'artifice n'avoit pas réussi. L'ancien Parlement avoit commencé des procédures contre Damby, dont ce Ministre avoit sujet de craindre les suites dans le nouveau; & ce fut pour bien prévenir cette Assemblée en sa faveur, qu'il conseilla l'éloignement du Duc d'York au Roy son frere. Le Duc étoit trop soumis aux volontez du Roy, pour refuser d'obéir; mais il étoit trop bien informé des nouvelles intrigues de Shaftsbury, pour ne pas prendre en obéissant toutes les précautions nécessaires à n'abandonner pas sa fortune à la discretion de ses ennemis. Il apprenoit qu'on recherchoit tout ce qui pouvoit faire passer le Duc de Monmouth pour legitime, & qu'on ne desespéroit pas de le fai-

1679.

redeclarertel par le Parlement. Il n'ignoroit pas qu'on se préparoit à pousser l'affaire de l'exclusion, & n'étoit pas sans crainte qu'on ne fit passer sa retraite plutôt pour la fuite d'un homme coupable, que pour l'obéissance d'un sujet soumis. Instruit de ces choses, il ne crut pas pouvoir prudemment sortir d'Angleterre, que le Roy ne lui eût promis, premierement de declarer qu'il n'avoit jamais épousé la mere du Duc de Montmouth, secondement de ne point consentir à l'exclusion qu'on méditoit, enfin de lui donner par écrit un ordre exprès de l'éloigner. Dans les bonnes dispositions où étoit le Roy pour son frere, il ne lui fut pas difficile de lui accorder ces trois points : ainsi le Duc passa la mer, & se retira à Bruxelles.

Le Parlement qui s'assembla peu de jours après ce départ, ne fut que mediocrement touché de cette complaisance de Charles. La dureté avec laquelle on y proceda contre Damby dès le commencement des séances, fit conjecturer à ce Prince le peu d'égards qu'on y auroit pour lui. Il n'omit rien pour sauver son Ministre : il s'abaisa jusqu'à solliciter les Communes en sa faveur, & lui donna cependant une abolition generale de tout ce qu'il auroit pû faire dans sa Charge de Grand Tresorier contre l'usage, ou contre les Loix. Il fit inutilement l'un & l'autre,

on n'écoula point ses sollicitations, & on lui contesta le droit de la grace qu'il avoit accordée : Damby fut envoyé à la Tour, où durant une longue prison sa fortune parut ruinée, & sa tête fut en danger. 1679.

Charles avoit naturellement l'esprit souple : il avoit besoin d'argent pour secourir Tanger, qui étoit menacé par les Mores; il en manquoit pour d'autres choses moins nécessaires, mais qui peut-être ne lui tenoient pas moins au cœur : il crut qu'à force de condescendance il en obtiendrait de son Parlement ; ainsi il n'omit rien pour le gagner, & ne borna ses complaisances qu'à l'article de la succession, à laquelle il étoit résolu de ne point souffrir qu'on donnât atteinte.

Il commença par se montrer persuadé de la conjuration qu'il n'avoit point crüe, & qu'alors même il croyoit encore moins que jamais. On ne peut s'empêcher de dire qu'il poussa la chose trop loin, & qu'il feignit une crédulité qu'on fit servir à de grandes injustices. Les Catholiques en souffrirent beaucoup. On ne garda plus envers eux non seulement de modération, mais même de ces dehors d'équité, dont on a soin d'envelopper les jugemens les plus corrompus. Je ne sçai par quel ressort secret le medecin Wakman fut absous, mais on se dédommagea bien de ce peu de sang Catholique

1679. qu'on avoit épargné dans cet homme, par celui de tant d'autres qu'on versa en abondance & sans pitié. Parmi ceux que l'on fit mourir, Langhorn, deux Benedictins, six Jesuites, sans compter beaucoup d'autres personnes qui périrent de misères dans les prisons, eurent l'honneur d'être ajoutez aux heureuses victimes que les Protestans d'Angleterre immolent depuis si long-temps à leur haine contre l'Eglise Romaine.

Le Roy souffroit avec impatience ce qu'il n'eut pû empêcher que par une fermeté qui n'étoit pas de son temperament, & dont il ne croyoit pas même qu'il fut leur d'user dans la conjoncture. Le torrent l'emportoit : il se livroit malgré lui à ses ennemis, qui lui firent réformer son Conseil, pour y mettre la plus grande partie de la cabale séditieuse qui ne pensoit qu'à le détrôner. Il avoit dépouillé Shaftsbury de la Charge de Chancelier, qu'il avoit donnée au Chevalier Finch : pour dédommager ce rebelle, il le fit Président du Conseil. On peut juger par-là du reste. Aussi la faction de ce Comte en conçut-elle de grandes esperances, particulièrement depuis que le Roy eut fait assurer le Parlement qu'il agiroit en toutes choses par les avis de ses nouveaux Conseillers, & que dans les affaires importantes il consulteroit les deux Chambres,

Charles

Charles fit plus : toujours résolu à ne point souffrir qu'on donnât atteinte à l'ordre de la succession, il entra dans le temperament que lui suggera une faction nouvelle, plus opposée à Shaftsbury que favorable au Duc d'York. L'ambition du Marquis d'Halifax, l'envie qu'il avoit de gouverner, le chagrin de voir Shaftsbury dominer dans le Parlement & présider au Conseil du Roy, peut-être un peu de bonne intention pour la tranquillité publique, l'avoit porté, à ce que quelques-uns croient, à proposer cette voye d'accommodement. De quelque part que vint l'expedient, le Roy donna encore à son Parlement ce témoignage du desir qu'il avoit de le contenter. Ce fut le dixième d'Août, que ce Prince s'étant rendu à la Chambre des Pairs, & ayant appelé les Communes, leur fit dire par son Chancelier, qu'en ne pouvant souffrir qu'on troublât l'ordre immuable de la succession, sous quelque prétexte que ce fut, il étoit prêt à consentir qu'on apportât toutes les précautions qui seroient jugées nécessaires, pour faire en sorte que s'il arrivoit qu'il eut un successeur Catholique, la Religion Protestante n'en eut rien à craindre, & la Catholique rien à esperer; qu'il étoit d'avis qu'on fit un Decret, par lequel il seroit porté que son successeur s'il étoit Catholique, ne nommât ni aux

— 1679. Benefices, ni aux places du Conseil Privé, ni aux Charges de Judicature dans les principaux Tribunaux, non plus qu'à celles de l'Amirauté, & aux gouvernemens des Provinces ; que si lorsqu'il viendrait à mourir le Parlement étoit assemblé, son successeur Catholique ne le pût casser qu'après un temps qui seroit réglé ; s'il n'étoit pas assemblé, que le dernier qui auroit tenu se rassemblât sans avoir besoin de convocation ; qu'enfin ils pensassent eux-mêmes s'il y avoit encore des moyens plus surs, plus aîsez, plus efficaces de mettre à couvert la Religion Anglicane des entreprises d'un Roy Catholique, qu'il étoit prêt d'y donner les mains.

Ces démarches d'un grand Roy pour contenter ses sujets meritoient bien, qu'au moins les sujets s'abstinssent d'en faire qui chagrinaissent leur Roy : mais c'est rarement l'effet de la condescendance des Rois d'Angleterre pour leur Parlement, que les complaisances réciproques. Les airs farouches d'Henry VIII. y trouvoient une obéissance aveugle, & jusques ici la bonté des Stuarts n'y a trouvé que de la contradiction. Quelques avantageuses que fussent aux Protestans les efforts de Charles, si on lui en fit des remerciemens, on n'en eut point de reconnoissance. Peu de jours se passèrent, qu'on entendit lire sans ménagement dans la



Chambre basse, cet Acte si long-temps  
medité par Shaftsbury & ses partisans, en 1679  
vertu duquel le Duc d'York étoit déclaré  
incapable de succeder à la Couronne.  
L'Histoire ne doit pas laisser perdre la me-  
moire de certains excès, plus propres à  
servir de motif à la posterité pour les  
fuïr, que d'exemple pour les commettre.  
Voici le contenu de cet Acte.

On y supposoit d'abord que la Provi-  
dence avoit délivré l'Angleterre & l'Ir-  
lande de la servitude & des superstitions  
du Papisme, qui par des opinions dange-  
reuses avoit entierement renversé les fon-  
demens de la Religion Chrétienne, & qui  
en dispensant les sujets de la fidélité qu'ils  
doivent à leurs Rois, privoit les Rois de  
l'autorité que Dieu leur donne sur leurs  
sujets. Outre cela on mettoit en fait, que  
malgré les Loix de ces Royaumes, qui  
condamnoient ce même Papisme pour  
des maximes pernicieuses & des entrepri-  
ses impies sur la vie des Souverains, les  
émiffaires du Pontife Romain avoient de-  
puis quelques années, par leurs artifices  
& par leurs intrigues, par le conseil &  
par l'assistance de plusieurs Princes & Pré-  
lats étrangers, tramé une conspiration  
pour assassiner le Roy, pour changer le  
Gouvernement, pour extirper la réfor-  
mation, & pour massacrer tous les Pro-  
testans. On alléguoit ensuite, que pour

1679. mieux executer ce dessein, & donner plus de hardiesse aux parricides qui l'avoient entrepris, les Catholiques avoient séduit Jacques Duc d'York heritier présomptif de ces Couronnes, qu'ils avoient attiré à leur communion, & induit à entrer en diverses négociations avec le Pape & avec ses Ministres pour avancer la Religion Romaine; pendant que pour l'appuyer davantage, & pousser à bout leur projet, ils imploroient, au peril de l'Etat, l'assistance du Roy de France. On établissoit enfin pour constant, que la conversion du Duc d'York avoit donné lieu à la conspiration qu'on avoit découverte. Sur ces motifs, le Parlement n'ayant jamais eu, disoit-il, de si fortes & de si pressantes raisons d'user extraordinairement de son droit, prononçoit qu'il étoit passé en Loi par autorité du Roy, de l'avis des Seigneurs & des Communes. I. Que Jacques Duc d'York, d'Albanie & d'Ulcester étoit inhabile à recevoir & à posséder les couronnes d'Angleterre & d'Irlande & leurs annexes, & à jouir d'aucuns titres, droits, prérogatives & revenus qui dépendoient ou dépendroient à l'avenir de ces mêmes Couronnes. II. Qu'en cas que le Roy vint ou à mourir sans enfans, ou à se démettre de ses Etats, ces mêmes Etats appartiendroient à la personne à qui échoiroit la succession qu'on ôtoit au Duc, de

même que s'il étoit mort. III. Que tous actes de puissance & d'autorité souveraine, que ce Prince pourroit faire alors, étoient declarez non seulement nuls, mais crimes de haute trahison, & punissables comme tels. IV. Que s'il arrivoit que quelqu'un, en quelque temps que ce fût, tâchât de faire rentrer ce Prince dans l'un des deux Royaumes & leurs dépendances, ou entretint commerce avec lui pour l'en faire declarer heritier, ou pour l'en faire proclamer Roy, il devoit être tenu pour coupable de haute trahison au premier chef, & ennemi perpetuel de l'Etat. V. Que si le Duc lui-même rentroit jamais dans aucunes terres dépendantes de la Monarchie, vû les desordres qui en suivroient, il étoit lui-même déclaré criminel, & sur cela chacun étoit requis & autorisé de s'en saisir, de l'emprisonner, & en cas de résistance, de lui, de sa suite, de ses adherans, de les soumettre à force d'armes.

Tel étoit le monstrueux Acte qui excluait le Duc d'York de la Couronne. Le Roy fut étonné, quand il apprit que les Communes avoient poussé l'empyement jusqu'à ce point. Il usa de toute sa politique pour les occuper à d'autres choses, en leur representant vivement les besoins pressans de l'Etat: mais ce fut inutilement, la fureur augmentoit à mesure qu'il

- s'efforçoit de la réprimer. On lût l'Acte  
 1679. pour la seconde fois, & on l'alloit lire  
 pour la troisième, après quoi on étoit re-  
 solu de le porter à la Chambre des Pairs,  
 si le Roy n'eut prorogé le Parlement. La  
 1680. prorogation fut poussée jusqu'au mois de  
 Février de l'année mil six cens quatre-  
 vingt, & à la veille de ce terme, ce mê-  
 me Parlement fut cassé pour faire place à  
 un nouveau.

L'intervalles de ces deux Assemblées fut assez long pour faire espérer en certains momens, que las de tant d'agitations inutiles les esprits enfin se calmeroient. On l'espéra en vain : le calme qui parut étoit l'effet de la présomption des ennemis du Duc d'York, lesquels entrant dans le Conseil pendant qu'il étoit éloigné de la Cour, se croyoient maîtres du terrain, & prenoient, pour achever l'ouvrage de son exclusion, des mesures dont le succès ne leur paroissoit plus douteux.

Un retour imprévu de ce Prince les déconcerta néanmoins, & les suites qu'il eut encore plus. Il étoit accouru au bruit d'une maladie qu'eut le Roy, & s'étoit rendu auprès de lui avant qu'on eut appris qu'il y dût venir. Le Roy en fut surpris lui-même; & sembla craindre en le voyant, de perdre la fausse tranquillité dont on se flattoit depuis quelque temps. La tendresse du Duc, & l'assurance qu'il

1680.  
donna de s'en retourner, rassura Charles, & l'affermir dans le dessein où il étoit de maintenir l'ordre de la succession contre tout l'effort des Sectaires; en effet peu de temps après il donna d'éclatantes marques qu'il étoit dans ces sentimens. Il laissa retourner le Duc, mais ayant appris que le Duc de Monthmouth étoit entré dans les cabales, il l'éloigna à son tour, & lui ordonna de passer en Hollande: ensuite de quoi ayant fait réflexion que la demeure du Duc d'York dans un pays étranger, tenoit quelque chose de l'exil, il le rappella, & l'envoya en Ecosse, sous couleur d'y régler des affaires, dont la plus essentielle étoit de lui attacher cette Nation, & de la mettre dans ses intérêts. Sur cela le Duc de Monthmouth étant revenu à la Cour sans y avoir été rappelé, le Roy jugeant que ce Seigneur vouloit entrer en concurrence avec le legitime heritier, lui fit dire de s'en retourner. Le Duc ayant refusé d'obéir, sous prétexte qu'étant accusé, il avoit droit de demander ou qu'on punît son crime, ou qu'on éclaircît son innocence: le Roy le disgracia, lui ôta ses Charges, & pour combler la mortification rappella le Duc d'York à la Cour.

A ce coup, les cabales opposées entre-  
rent dans une nouvelle fureur, Mylord  
Russel, le Comte d'Essex, Mylord Po-  
vel, Mylord Cavendish demanderent  
à sortir du Conseil, & cederent leurs pla-

1680. ces à d'autres. Peu de temps après le Comte de Radnot y prit celle de Président qu'avoit Shaftsbury. Les partisans du Duc de Monmouth remirent sur le tapis la question du mariage de sa mere; on fit courir divers papiers qu'on prétendoit être des preuves que le Roy l'avoit épousée, & l'on répandit des libelles pour le persuader au public. Shaftsbury se rendit délateur d'une nouvelle conspiration des Catholiques en Irlande, en consequence de laquelle on arrêta entr'autres Plunket Archevêque d'Armach, & le Comte de Tyron. Peu de temps après Shaftsbury presenta à divers Tribunaux une requête signée d'un nombre considerable de Mylords, où exposant que le Duc d'York étoit Catholique Romain, il prioit qu'on fit réflexion au peril où mettoit l'Etat & la Religion Protestante, l'esperance que les Catholiques avoient conçüe de le voir regner. A tout moment on presentoit d'autres requêtes séditieuses au Roy pour le presser d'assembler le Parlement, sous prétexte des dangers dont l'Etat étoit menacé par les Catholiques.

Les ennemis du Duc d'York ne lui ont pas contesté la gloire d'avoir vû élever ces orages avec une intrépidité digne d'un grand Prince; & ceux qui avoient part à sa confiance, témoignent encore aujourd'hui, combien ces persecutions perfectionnoient

perfectionnoient dès-lors en lui le Prince Catholique & Chrétien. Par ce qu'il croyoit devoir à son sang, il soutint avec un courage qui étonna ses ennemis les droits qu'il avoit à la Couronne; par ce qu'il devoit à la Religion, il les méprisa assez pour les risquer, en cas que ses ennemis vinssent à prévaloir. 1680.

Le Roy appuya assez bien la fermeté du Duc son frere, par celle qu'il eut à le retenir à la Cour malgré le chagrin qu'en avoient les Protestans & les factieux; par les nouvelles declarations qu'il fit dans son Conseil Privé, & qu'il eut soin de faire enregistrer dans tous les Tribunaux de Justice, de n'avoir jamais épousé la mere du Duc de Monthmouth; par les longues prorogations qu'il fit du Parlement convoqué, nonobstant les frequentes requêtes qu'on lui presentoit pour l'assembler. S'il eut pû ne l'assembler point, il eut été plutôt le maître; mais le siege de Tanger par les Mores, qui avoit été l'occasion des derniers Parlemens, après une trêve de quelques mois, recommençoit avec danger que cette Ville ne tombât sous la domination des Barbares: le Roy pressé d'avoir de l'argent pour la secourir, résolut enfin de tenir le Parlement tant de fois prorogé.

Le Duc d'York se préparoit à soutenir dans cette Assemblée les justes droits de

1680. sa naissance avec une vigueur nouvelle , lorsque le Marquis d'Halifax, & le Comte de Sunderland le vinrent prier de la part du Roy de s'absenter encore quelque temps, & de retourner en Ecosse durant les séances du Parlement. Cette priere surprit le Duc, qui la regardant comme un effet des artifices de ses ennemis, pour oser davantage en son absence, ainsi qu'il étoit déjà arrivé, témoigna de la réluctance pour ce nouvel éloignement. Il s'en expliqua au Roy; mais Charles & ses Ministres lui représenterent si fortement l'utilité de cette démarche pour le bien public, & lui promirent si solennellement de ne point consentir à son exclusion, qu'il partit encore une fois pour Edimbourg avec sa famille.

Ce fut une diversité remarquable, que celle de l'état où se trouva ce Prince en même temps dans les deux Royaumes. En Ecosse, il étoit aimé, respecté des Grands, applaudi du peuple; sa présence mettoit l'ordre par tout, & son autorité étoit si grande, qu'aucun Roy n'en avoit eue davantage. Il y avoit eu des troubles causez par quelques Presbyteriens fanatiques: le Duc de Monthmouth y avoit été envoyé, & avoit dissipé les rebelles; mais ils avoient depuis quelque temps excité de nouveaux troubles, dont on craignoit les suites; la vigilance du Duc



d'York empêcha qu'ils n'en eussent, & à la réserve de quelques vagabonds qui ne pouvoient pas faire un parti, tout fut paisible dans le Royaume durant le séjour qu'il y fit: les Ecoïlois en eurent tant de reconnoissance, qu'ils écrivirent au Roy une lettre, où après lui avoir rendu grâces de l'avoir envoyé en Ecoïlle, s'expliquant sur la succession, ils condamnoient l'entreprise séditieuse de la cabale d'Angleterre. 1680.

Ainsi la Providence mêloit la vie de ce Prince d'évenemens divers, pour l'accoutumer à recevoir la bonne & la mauvaise fortune, dans les vûes que Dieu a sur lui, sinon pour la conversion de ses peuples, à laquelle leurs pechez mettent encore obstacle, au moins pour son propre salut. Pendant qu'on lui donnoit tous les jours de nouvelles marques d'estime en Ecoïlle, on le persécutoit en Angleterre avec plus de fureur que jamais. Aucun des Parlemens précédens n'avoit encore montré tant d'aigreur & de mauvaise volonté contre lui, que celui dont les séances commencerent le trente-unième d'Octobre de l'année mil six cens quatre-vingt: Shaftsbury y avança ses projets d'une manière à en faire tout craindre: le Duc de Monmouth y poussa les siens; les partisans du Prince d'Orange n'y oublièrent pas ses intérêts, & la cabale Protestante,

1680. où les Presbyteriens dominoient , fit tant de choses pour exclure de la Couronne le Prince Catholique qui en étoit héritier , que chacun crut qu'elle l'emporteroit.

Le Roy fit l'ouverture du nouveau Parlement comme il avoit fait celle du précédent , par exhorter , pour prévenir favorablement les Sectaires , à continuer de découvrir le secret d'une conspiration qu'il ne croyoit point , à faire executer les decrets portez contre les Catholiques , à trouver les moyens d'assurer la Religion Protestante contre leurs entreprises ; mais en même temps à penser au moyen de conserver Tanger , à lui donner l'argent nécessaire pour un si pressant besoin de l'Etat , & pour d'autres qu'il leur expliqua.

Le Parlement défera plus que le Roy ne le prétendoit au premier point de sa harangue : la persécution contre les Catholiques recommença avec chaleur , & ce fut en cette occasion , que Guillaume Howard Vicomte de Stafford signa la vérité de sa foi , d'un rang illustre , & souvent mêlé avec celui de ses Rois. Ce Seigneur montra par sa constance , que les Protestans l'avoient mal choisi pour en faire un exemple de foiblesse,

Ces éclats contre les Catholiques étoient toujours les préparatifs de quelque nouvel

effort de la faction , pour exclure de la Couronne celui qui en devoit heriter , qu'ils publioient être au moins l'occasion des chimeriques conspirations , qu'inven-  
toit leur malignité. Ainsi quelque pressé que parussent les besoins de la Monarchie , & quelque soin que prit le Roy de les répéter au Parlement , la Chambre basse répondit toujours , qu'avant toutes choses il falloit penser à assurer la Religion , la personne du Prince , les Loix de l'Etat contre les attentats des Papistes ; qu'on ne donneroit point d'argent ni pour Tanger ni pour la flotte qu'on ne fût convenu d'un moyen de délivrer les bons Protestans , & les bons Anglois de leurs justes craintes ; qu'au reste il n'y en avoit qu'un qui pût mettre la Nation à couvert des maux dont elle étoit menacée , qui étoit de priver le Duc d'York du droit de succéder à la Couronne , & d'ôter aux Catholiques Romains l'esperance de le voir regner ; que sans cela , quoi qu'on inventât , quelque précaution que l'on prit , on ne pouvoit répondre de rien , ni pour la conservation de la Religion , ni pour la tranquillité du Royaume.

On n'en demeura pas aux paroles : on remit sur le tapis l'acte d'exclusion : on le lût trois fois dans la Maison basse , où il passa à la pluralité des voix : on l'envoya à la Maison haute, où de soixante-six Pairs,

1680.

trente l'admirent, & trente-six le rejetterent : ainsi il ne passa point à ce Tribunal. Mylord Russel fils du Comte de Berford, qui en avoit été le porteur avec Capel & Montaigu, s'échauffa sur ce refus jusqu'à dire, que si son pere avoit été du sentiment de ceux qui avoient refusé leur consentement à ce decret, il auroit été le premier à l'accuser de haute trahison. Parole bien convenable au zele qu'inspire la Réformation Protestante : nous en verrons bientôt les effets.

Le refus de la Maison haute ne rebuta point la Cabale. Comme l'on étoit persuadé que parmi les Pairs qui rejettoient l'acte, la plupart n'en usoient ainsi que pour ne pas déplaire au Roy : on s'attacha à surmonter la résistance du Roy même par tout ce que l'on crût capable de le gagner, ou de le contraindre. On employa pour le gagner, des femmes, elles-mêmes gagnées par de grosses sommes d'argent : double ressort qu'on crut infaillible pour l'effet que l'on prétendoit. Une d'entre elles se jeta aux pieds du Roy pour obtenir qu'il consentit à l'exclusion du Duc son frere. C'étoit mettre l'amour fraternel à une dangereuse épreuve, dans le cœur d'un Prince aussi foible que l'étoit Charles sur cet article : il résista néanmoins, & montra par-là, que rien n'étoit désormais capable d'ébranler sa

réfolution. Pour le contraindre à faire ce qu'on ne pouvoit lui perfuader, on voulut d'abord l'obliger à éloigner de son Confeil les Marquis d'Halifax & de Worcester, les Comtes de Clarendon & de Feversham, Lorent Hyde depuis Comte de Rochefter, comme des Confeillers pernicieux, qui contribuoient à l'affermir dans des fentimens oppofez au bien du peuple. Enfuite, pour le mettre en néceffité de continuer le Parlement, & l'en rendre tout-à-fait dépendant, on tâcha de lui fermer toutes les fources d'où il lui pouvoit venir de l'argent, déclarant coupables d'avoir mis obftacle aux féances du Parlement, quiconque avanceroit au Roy aucune fomme fur fes revenus fixes, ou qui prendroit quelque partie de ces mêmes revenus en payement.

1680.

Mais ces violens decrets ne furent pas les plus dangereufes machines, dont on ufa pour faire changer de réfolution au Monarque : Shaftsbury en inventa une d'autant plus propre à produire cet effet, qu'elle étoit l'ouvrage d'une politique plus couverte & plus rafinée. Il n'avoit pas oublié qu'autrefois, pour mettre les Sectaires Non-conformiftes dans les intérêts des Catholiques, il avoit été d'avis qu'on donnât une liberté de confcience qui leur fût commune à tous : ici fe fervant du même artifice, pour intereffier

1680.

tous les Protestans à détruire les Catholiques , & parvenir par-là à exclure le Duc d'York de la succession , il fit un projet d'union de tous les Sectaires Non-conformistes avec l'Eglise Anglicane ; & pour en venir à l'exécution , il engagea la Chambre basse à demander d'abord au Roy son consentement pour l'abolition de toutes les Loix portées contr'eux sous le regne d'Elizabeth. Charles vit bien où la chose alloit , & jugeant comme il le devoit du motif de cette Requête , il prit son parti , premierement de proroger le Parlement , & puis enfin de le casser.

La Cabale fit ce qu'elle put pour détourner ce coup fâcheux , qui déconcertoit ses mesures ; mais ce fut inutilement. Le Roy ayant déclaré dans le Conseil la résolution qu'il avoit prise de casser le Parlement , le Comte de Salisbury parla fortement pour l'en détourner. Charles ne lui répondit rien , sinon qu'il ne demandoit pas des avis , mais qu'il déclaroit ses volontez ; sur quoi ce Comte lui ayant demandé permission de se retirer du Conseil , le Roy y consentit sans peine , & peu de jours après retrancha encore du nombre de ses Conseillers les Comtes d'Essex & de Sunderland , le Chevalier Temple & quelques autres , qui s'étoient le plus déclarés pour l'exclusion du Duc.

d'York. Sunderland eut en même temps un ordre particulier de se défaire de la charge de Secrétaire d'Etat.

Le chagrin des factieux redoubla, lorsque le vingt-huitième de Janvier de l'an mil six cens quatre-vingt-un, le Roy cassant le Parlement en indiqua un autre à Oxford, pour le trente-unième de Mars. Le Comte d'Essex lui alla présenter à Waltham une Requête signée de seize Mylords, pour le prier de ne point changer le lieu ordinaire des Parlemens : mais le Roy tint ferme, & lui répondit qu'il en avoit consulté plus de trente, qui étoient d'un contraire avis.

Oxford avoit paru à Charles un lieu propre à être le maître, & à se faire craindre à la faction : mais il n'avoit pas prévu que la même chose paroîtroit aux factieux comme à lui ; & qu'ils prendroient des précautions pour se défendre d'être plus soumis qu'ils ne l'étoient à Westminster. Ils firent plus : ils prirent des mesures pour l'arrêter, & le contraindre à signer tout ce qu'ils voudroient. Heureusement il en fut averti, & fit secrètement avancer des troupes aux environs d'Oxford, pour s'en servir en cas de besoin. Soit qu'ils l'ignorassent, soit qu'ils esperassent être assez bien accompagnés pour résister aux forces du Roy, ils poursuivirent avec ardeur l'entreprise qu'ils avoient faite, & leurs Chefs

1681. arrivèrent à Oxford avec de si nombreuses escortes de gens armez & résolus, qu'ils y parurent avec plus d'audace qu'ils n'avoient jamais fait à Londres. Shaftsbury & Salisbery y entrèrent avec une suite, qui avoit l'air d'une brigade prête pour une expedition : le Duc de Monmouth en avoit une de cent Cavaliers, tous fort lestes, & faisant un fort bel escadron : les autres étoient accompagnez à proportion de la figure qu'ils faisoient dans l'Etat & dans le Parti. Ils étoient convenus qu'en certain temps, ils prendroient, pour se distinguer, des rubans bleus à leurs chapeaux, ou à la garde de leurs épées, sur lesquels on avoit inscrit ces mots : *Niesclavageni Papisme*, résolus néanmoins d'agir d'abord par les formalitez, & de renter encore une fois la persuasion avant que d'en venir à la force. La Chambre basse étoit composée de la même nature de gens que celle du dernier Parlement, & la plupart étoient les mêmes. Les Presbyteriens y dominoient toujours, & Shaftsbury y étoit le maître. On s'en aperçût bientôt. Le Parlement ayant commencé en la maniere accoutumée, les harangues étant faites, les Orateurs choisis, on remit sur le tapis les matieres séditieuses, sur-tout celle de l'exclusion ; & Charles vit bien à l'air dont on s'y prit, que la hardiesse des factieux, loin de diminuer, étoit montée au plus



haut point où elle pût aller. Sur cela prenant son parti , sans le communiquer à 1681.  
 personne qu'à un petit nombre de ses confidens , il forma la résolution de mettre fin à tant d'intrigues , qui tous les jours devenoient plus dangereuses ; en mettant fin à des Parlemens , lesquels au lieu de l'assister , ruinoient son autorité & ses affaires. Il n'y avoit pas encore huit jours que celui-ci étoit commencé , lorsque Charles s'étant revêtu de ses habits royaux y parut , sans qu'aucun de la faction eût pû dire ce qu'il y alloit faire. *Ces premières séances* , leur dit-il , en peu de mots , & d'un air grave qui convenoit à ce qu'il avoit à dire , *ne me permettent pas d'attendre une meilleure issue de ce Parlement , que de tant d'autres que j'ai convoquez sans en avoir tiré d'autre fruit , que de connoître les mauvaises intentions de ceux qui veulent troubler le Royaume : afin qu'ils n'autorisent pas leur révolte du nom de Parlement , j'ai jugé à propos de casser encore celui-ci.* A peine avoit-il prononcé ces paroles , que sortant de l'Assemblée , & peu après de la Ville , il alla coucher à Windsor , & le lendemain se rendit à Londres , avant que les factieux , étonnez d'un coup qui les mit hors de mesures , eussent eu le temps de se reconnoître.

Cette action de hauteur si habilement conduite fut le salut de la Monarchie.

1681. Charles ouvrant à la fin les yeux jugea qu'il falloit faire un effort, pour pourvoir durant quelque temps aux plus preſſez beſoins du Royaume par d'autres voyes, que par les ſubſides qui dépendent des Parlemens, afin de n'être pas obligé d'en convoquer ſi-tôt un nouveau, dont il ne ſeroit pas plus maître qu'il l'avoit été des précédens, & où il ſeroit peut-être expoſé encore à de plus grands dangers; qu'il ne pouvoit attendre autre choſe de ces Aſſemblées, toujours formées par les intrigues des factieux, & composées de gens vendus pour favoriſer leurs deſſeins; qu'il leur falloit ôter la poſſeſſion, où ils s'étoient mis de diſpenſer à leur gré des élections, changer les Magiſtrats dont elles dépendoient, & réformer de grands abus, qui ſous prétexte d'y conſerver la liberté du peuple, les faiſoient ſervir d'inſtrument pour ruiner l'autorité du Roy; qu'aſſi-tôt qu'on ne verroit plus de Parlement pour appuyer les entrepriſes ſéditieuſes, les factions deviendroient timides, & ſe diſſiperoient peu à peu, quand ce ne ſeroit que par la fatigue qu'il y avoit à les ſoutenir; qu'en tout cas, ne pouvant plus lui nuire que par ces coups dont la Providence peut ſeule garentir les Rois, il n'avoit plus à craindre que les perils communs à tous les hommes, & dont les Princes ſont toujours plus à couvert que

les autres ; qu'au moins le Peuple auroit le loisir de se guérir de la peur mal fondée, qu'on lui faisoit du pouvoir arbitraire, d'un gouvernement contraire aux Loix, d'un changement violent de la Religion du païs, des chimeriques entreprises qu'on attribuoit aux Catholiques pour avancer le regne du Duc d'York, & qui n'avoient de fondement que le zele hypocrite de ceux qui sous prétexte de Religion vouloient renverser la Monarchie, en troublant l'ordre de la succession qui en est le premier fondement ; qu'ainsi les esprits se calmant à mesure qu'ils se détromperoiént, la raison, l'amour du repos, le bien public, l'interêt des familles rappelleroient chacun au devoir, à la subordination, au bon ordre ; qu'alors les Parlemens, assemblez dans les regles & selon les Loix, seroient utiles au peuple & au Prince : non arbitres imperieux comme ils avoient prétendus de l'être, mais comme ils l'étoient en effet, médiateurs respectueux entre le Roy & ses sujets.

Ainsi raisonna Charles, & l'évenement fit voir qu'il raisonnoit juste. A peine se fut-on apperçû qu'il étoit en résolution de se passer du Parlement, qu'il devint maître ; & l'on peut dire que les quatre dernieres années de sa vie furent proprement celles de son regne. Il commença à s'en expliquer par une déclaration adroite, où rendant raison au public des mo-

1681.

1682.

1683.

1684.

254 HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS  
tifs qui l'avoient porté à casser les derniers  
Parlemens , dont la conduite irréguliere  
ne tendoit qu'à broüiller l'Etat , en même  
temps qu'il témoignoît en vouloir assem-  
bler souvent , il insinuoit , sans s'expliquer ,  
qu'il n'en assembleroit pas si-tot. On  
l'entendit bien , & chacun jugeant qu'il  
alloit être maître , il n'y eut point de  
Communauté , point de Provinces ,  
point de Corps , qui n'affectât de lui  
rendre grâces du soin qu'il prenoit du  
repos public : il n'y eut pas jusqu'aux  
bâteliers de la Tamise , qui ne lui pre-  
sentassent une adresse , comme l'on par-  
le en Angleterre , signée de deux mille  
d'entr'eux , pour témoigner leur recon-  
noissance. Patience Ward Maire de Lon-  
dres , le Sherif Cornich factieux celebres  
lui firent encore quelque peine , le Corps  
de Ville étant gouverné par ces Magis-  
trats corrompus : mais Charles en vint  
bientôt à bout , & leur temps étant expi-  
ré , il fit mettre en leur place des gens qui  
lui furent entièrement soumis. Il fit la  
même chose à l'égard des Tribunaux de  
Justice , où les Juges d'iniquité , qui  
avoient condamné tant d'innocens pour  
plaire à leurs calomniateurs , furent chan-  
gez , & plusieurs punis. Il poussa la chose  
plus loin. Le desordre des derniers Par-  
lemens ayant été originairement causé par  
l'abus que faisoient les Villes , de leurs

privileges mal entendus , dont elles se servoient pour choisir les Membres de la Maison basse au gré des cabales qui les gouvernoient ; Charles leur fit signifier ce que les Anglois appellent le *Quo-Warranto*. C'est une Loi qui donne au Roy droit d'examiner ces abus , & de priver les Villes qui en ont commis , des Chartres où sont contenus ces privileges dont elles usent mal. Les Villes ont droit de leur côté de se défendre & de plaider leur cause : celle de Londres dura long-temps , mais elle fut enfin jugée favorablement pour le Roy ; les Chartres de cette capitale furent confisquées , & Charles lui en donna de nouvelles , par lesquelles il se rendit maître du choix du Maire & des Aldermans , & le devint par là des élections qui se font pour le Parlement. Beaucoup d'autres Villes eurent le même sort ; quelques-unes sans contester remirent leurs Chartres entre les mains du Roy , & en reçurent de nouvelles , telles qu'il lui plut de leur accorder.

Il entreprit quelque chose de plus fort. Depuis long - temps les Presbyteriens étoient l'appui de toutes les cabales , quand ils n'en étoient pas les auteurs. Charles entreprit de les réduire , & pour y employer des moyens qu'on ne pût blâmer de violence , il fit revivre les Loix de la Reine Elizabeth contre les Non-conformistes , & prit soin qu'elles fussent

256 HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS  
executées exactement contre ceux-là. Il y trouva quelque résistance. De temps en temps on apprenoit qu'ils avoient fait des Assemblées malgré les Loix & les Magistrats, mais on y veilla de si près, & le Roy fut si bien servi, qu'on dissipa ces Conventicules sans que le repos public en fût troublé.

Charles avançant toujours à mesure que son autorité s'établiſſoit, il en vint jusqu'à faire des troupes. Il n'en eut pas un fort grand nombre, mais il prit soin de faire si bien discipliner celles qu'il eut, qu'elles étoient capables de se faire craindre. Une des choses qui contribua le plus à y établir l'ordre, fut de les réduire en Regimens : la plûpart, sur-tout en Irlande, étant divisées en Compagnies indépendantes & sans liaison. La démolition de Tanger, qu'il abandonna après un Traité, pour épargner à l'Angleterre des frais dont elle ne tiroit pas grand profit, augmenta sa petite armée de la garnison de cette place.

Ce qu'il fit le plus lentement, & en quoi il sembla retenir quelque chose de son ancienne conduite, fut de rendre justice aux Catholiques, si injustement opprimés dans les derniers Parlemens. Il en coûta encore du sang. L'Archevêque Plunket fut executé, sur les calomnies des ennemis de sa Religion. Mais aussi ce fut le

le dernier. Charles laissa encore faire les Juges en cette occasion sans s'en mêler , & la persécution finit-là. Aussi peut-on dire que ceux dont les Protestans s'étoient servis pour la susciter aux Catholiques, se détruisirent les uns les autres sans que personne s'en mêlât. Ces témoins , achetez par la cabale pour perdre tant d'honnêtes gens , se convinquirent les uns les autres de tant de mensonges , de tant de parjures , de tant de calomnies atroces , qu'on les crut malgré qu'on en eût , & que les Juges , quoique Protestans , furent obligez d'en faire justice. Fils-Harris , Colledge , & semblables monstres , finirent leur vie par la main du Bourreau. Oats , quoique le plus méchant de tous , trouva encore assez d'appui pour en être quitte pour la prison , mais Dieu lui reservoit un supplice qu'un autre homme eût plus craint que la mort , ayant été condamné , sous le regne suivant , à être quatre fois l'année attaché au pilori , & montré au peuple , comme un exemple singulier du malheur où conduit un homme une longue habitude dans le mal. La punition de ces scelerats fut un acheminement à la délivrance des Seigneurs Catholiques, que le Parlement avoit fait mettre dans la Tour. On n'y procéda néanmoins qu'avec beaucoup de circonspection , les Juges ayant eu de la peine à prendre con-

258 HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS  
noissance d'une affaire dont le Parlement  
avoit connu. Le Comte de Castelmene,  
justifié & mis en prison jusqu'à deux fois,  
toujours néanmoins repris sur la déposition  
de quelque nouveau faux témoin ,  
avoit enfin pris le parti de sortir tout-à-  
fait du Royaume , après avoir trouvé le  
moyen d'échapper secrètement de la Tour :  
les autres furent élargis avec le Comte de  
Damby , mais peu avant la fin du regne :  
Charles affectant toujours de paroître zélé  
pour la Religion du païs.

Ce ne fut pas seulement sur des ames  
basses , que tomba la honte des crimes  
dont les cabales de ce temps ont deshono-  
ré l'Angleterre. Celui qui en fut le prin-  
cipal auteur commença à en être recher-  
ché , sur le témoignage même de ceux  
qu'il avoit employez pour les commettre.  
Le Comte de Shaftsbury fut chargé dans  
leurs dépositions , d'avoir suborné des  
témoins , pour déposer contre le Vicomte  
de Staffort , pour accuser le Duc d'York  
& la Reine d'avoir eu part à la conspira-  
tion prétendue des Catholiques contre le  
Roy ; & ces dépositions portoient que ce  
Seigneur avoit lui-même en effet conspiré  
contre ce Prince , pour se saisir de sa per-  
sonne , & l'obliger à consentir à tout ce  
que sa faction vouloit. Sur ces déposi-  
tions , moins seures pour prouver son cri-  
me que sa conduite, on le mit dans la Tour,  
& avec lui Mylord Howard d'Esrick son



complice. Une intrigue de Protestans de leur parti les en fit sortir , par le moyen de ce qu'on appelle en Angleterre les Jurez , qui ayant été tous nommez par un Sherif de la cabale , renvoyerent ces deux hommes absous. Le Roy eut en cette occasion , outre le déplaisir de voir échapper l'ennemi capital de la Maison Royale au châtiment qu'il meritoit , celui d'entendre les cris de joye dont le peuple fit retentir Londres , à la délivrance d'un homme , dont le nom de Comte Protestant , qu'il portoit , leur rendoit la personne recommandable. Ce chagrin néanmoins fut adouci par deux avantages qu'en tira le Roy ; l'un fut d'avancer l'effet du *Quo-Warrento* , le mauvais jugement des Jurez étant un effet de l'abus que la Ville faisoit de ses privileges , & du pouvoir que s'attribuoient les Sherifs de nommer les Jurez ; l'autre fut que le projet séditionnel proposé à la Chambre basse , dans un des derniers Parlemens , d'une association generale de tout les Protestans du Royaume , pour favoriser les desseins de la cabale de Shaftsbury , s'étant trouvé parmi des papiers saisis dans la maison de ce Comte , lorsqu'il avoit été arrêté , toute l'Angleterre desavoia cette factieuse association , & tous les Corps presenterent au Roy de nouvelles adresses pour témoigner l'horreur qu'ils en avoient.

Pendant que le Roy rétabliſſoit l'autorité Royale en Angleterre, le Duc d'York la maintenoit en Ecoſſe avec une vigueur & une ſageſſe, qui déconcertoit ſes ennemis. Il y dompta les fanatiques : un nommé Cargil en ayant aſſemblé un aſſez grand nombre, pour être armez, & faire un Corps avec quelques autres, qui ſe faiſoient appeller les Chantres d'Iſraël, le Duc fit marcher contre eux des troupes qui les pourſuivirent, & les défirent dans les montagnes où ils s'étoient retirez : leur Chef fut pris, & périt par le ſupplice que meritoit ſa rebellion. Le Prince fit un voyage à Londres, qui penſa coûter cher à l'Etat : car le Roy l'ayant renvoyé pour aſſembler le Parlement, & pour le tenir en ſa place, peu s'en fallut que dans ce retour il ne périt avec le vaiſſeau qui le portoit, & qui fit naufrage. Le Chevalier Hyde, l'un de ſes beaux-freres, & beaucoup d'autres y furent noyez. On fit le procès au Capitaine, à l'opiniâtreté duquel on attribua cet accident, & il fut condamné à l'exil.

Ce peril redoubla la tendreſſe des Ecoſſois pour le Duc d'York, & on ne peut dire combien de marques ils lui en donnerent au débarquement. Sa conduite dans le Parlement qui ſe tint peu de temps après, lui attacha de nouveau les cœurs. Il y ſoutint l'autorité Royale,

avec toute la dignité convenable à celui qui en devoit heriter, & l'on peut dire qu'aucun Roy d'Ecosse ne l'avoit guères portée plus haut; mais il ménagea si bien les esprits, qu'il ne trouva d'opposition qu'autant qu'il en étoit nécessaire pour mieux affermir ce qu'il établissoit. Mylord Belhaven representa quelque chose touchant les moyens que le Duc proposa pour assurer la Religion du pais, que ce Seigneur ne trouvoit pas assez forts : on l'arrêta, & si un prompt repentir n'eut fait juger sa faute digne d'indulgence, on lui auroit fait son procès. Le Comte d'Argile commença dès-lors la révolte qui lui attrira tant de malheurs, par la difficulté qu'il fit de signer le Test des Ecossois, auquel les Presbyteriens fanatiques, partisans de ce séditieux, ne s'étoient pas voulu soumettre : le Parlement le fit arrêter, & après qu'il se fut sauvé, ne laissa pas de le condamner par coutumace à perdre la tête. Quelque autre espece de Protestans ayant peine à prêter ce serment, parce qu'il contenoit une ancienne profession de foi du Roy Jacques, qui ne convenoit pas à la leur, le Duc termina ce differend par une explication du Test dont tout le monde fut content. Les decrets de ce Parlement furent avantageux au Roy & aux sujets. On lui accorda un subside

considérable sa vie durant, & pour cinq ans après à son successeur. On déclara que la succession appartenoit au Duc d'York, & ne pouvoit être attribuée à aucun autre, sous aucun prétexte. On fit des reglemens pour le commerce & pour le repos des familles, dont les suites ont fait voir l'utilité. Le Parlement s'étant séparé, le Prince ayant appris qu'on voyoit paroître encore de temps en temps quelques troupes de fanatiques, leur fit donner la chasse, & les dissipa; après quoi ayant visité Sterlin, Dumbarton, & quelques autres places, il fut rappelé par le Roy, qui jugeoit sa présence utile au bien de leurs communes affaires.

Le Duc d'York trouva les choses bien changées. Il fut reçu par tout non seulement avec respect, mais avec de grands témoignages de joye. On fit des adresses au Roy pour détester l'entreprise de l'exclusion, & les deux Universitez declarerent authentiquement, que la Religion de ce Prince n'étoit point une raison légitime de troubler l'ordre de la succession.

Tout sembloit promettre un calme constant à des Princes qui travailloient si heureusement à le donner aux peuples. Plusieurs mêmes de leurs ennemis s'étoient détachés de la cabale : quelques-uns des plus à craindre étoient morts, le Comte

de Salisbery en Angleterre , le Comte de Manchester en France, & le chef de la faction, le fameux Comte de Shaftsbury étant passé en Hollande, y avoit fini ses jours. Le Roy & le Duc se croyoient en paix, & jouissoient avec plaisir du fruit de leur bonne conduite, lors qu'ils reconnurent que la plus sage conduite ne garentit pas même les Rois des perils communs à tous les hommes, si Dieu n'y veille & ne s'en mêle.

Shaftsbury n'avoit pas fini ses crimes en finissant ses jours; sa faction les continua après sa mort, & y en ajouta de nouveaux. Depuis le Parlement d'Oxford, où elle avoit fait dessein d'arrêter le Roy & de le contraindre à signer l'exheredation de son frere, elle avoit toujours persisté dans cette résolution criminelle, & avoit cherché avec soin l'occasion de l'exécuter. Un jour qu'on celebroit à Londres une espece de fête publique, qu'on y celebre tous les ans en memoire de la Reine Elizabeth, Shaftsbury proposa au Duc de Monthmouth, qu'il avoit engagé dans ses attentats, en continuant à le flatter de l'esperance de la Royauté, de se servir de la conjoncture, & d'aller attaquer Wirthal. La facilité qu'il y trouvoit, étoit qu'ils se feroient suivre du peuple; que la réjouissance assembloit & mettoit dans le mouvement. La nature même de la

fête sembloit propre à le mettre en humeur, pour peu qu'on eut soin de lui faire entendre, qu'on alloit faire une entreprise nécessaire pour conserver la Religion d'Elizabeth, dont ils honoroient la mémoire. Quelque brave que fut le Duc, la proposition lui parut temeraire. Il représenta au Comte, que le Roy étoit en état de se bien défendre, qu'il avoit des gardes & des gens de qualité autour de lui, qu'on ne viendrait point à bout de forcer avec une populace armée en tumulte; que ce coup manqué il n'y auroit plus de retour, & qu'en fait d'attentats pareils, les tenter dans l'incertitude étoit courir à une ruine assurée. L'audacieux Shaftsbury ne se rendit point à de si plausibles raisons: il repartit au Duc, que le succès de l'irruption qu'il lui proposoit, n'étoit point aussi incertain qu'il le supposoit; qu'on leur tueroit bien du monde; mais qu'ils en auroient assez pour laisser ceux qui les tueroient, & qu'enfin ils seroient les maîtres. Le Duc avoit des esperances qui le préserverent alors de la tentation d'un tel desespoir. Il résista opiniâtrement, & l'entreprise fut différée à une plus favorable occasion. Shaftsbury prit encore patience; mais voyant que la chose traînoit, & que la faction se fortifioit par le nombre, menaçoit ruine du côté du secret, il pressa une dernière fois,

&

D'ANGLETERRE. LIV. XI. 265  
& marqua un jour pour l'exécution. On délibéra ; mais on conclut encore au délai , & ce fut sur cela que le Comte se retira en Hollande, où il mourut trois mois après.

Les conjurez ne perdirent point courage pour avoir perdu leur Chef, & leurs projets croissant à mesure que leur nombre se multiplioit, bientôt leur audace ne s'en tint plus au dessein d'arrêter le Roy : ils ne se proposerent rien moins que de révolter l'Angleterre & l'Ecosse, de changer le Gouvernement, de tremper leurs mains parricides dans le sang de leur Souverain, & de son legitime héritier. Tel fut le plan de la trop réelle & trop veritable conspiration de ces calomniateurs des Catholiques. Un Evêque Protestant en a fait l'histoire sur des actes aussi authentiques, que les Memoires sur lesquels quelques-uns de nos réfugiés ont écrit la fable inventée par Oats, sont faux & indignes de la foi publique.

Jamais conjuration ne fut formée de tant de différentes sortes de conjurez : quoique les Presbyteriens y dominassent, il y entra des gens de presque toutes les Sectes : il y entra des Anglois & des Ecoissois, des personnes de qualité, des bourgeois & des artisans, des Républicains & des gens attachez à la Monarchie, qui en

détrônant la Maison Royale, vouloient confèrver le Trône & la Royauté. Auffi a-t-on de grandes preuves qu'ils n'eurent pas tous le même deffèin, & qu'ils ne portèrent pas le crime auffi loin les uns que les autres. On a fujet d'en juger ainfi par le testament de mort de plusieurs d'entr'eux. Le Duc de Monthmouth nia toujours qu'il eut eu part au complot de ceux qui attenterent à la vie du Roy. Un écrit que Charles fit publier pour informer le public de l'affaire, indique cette différence, & nous apprend qu'après la retraite du Comte Shaftsbury en Hollande, fes complices, le Duc de Monthmouth, le Comte d'Effex, Mylord Ruffel, Mylord Grey de Wark, Mylord Howard d'Efcrick, Algernon Sidney, Jean Hamden, & d'autres Anglois continuèrent conjointement avec le Comte d'Argile, Mylord Melvil, Montgomery, Fergufon le nœud de toutes les cabales, & les fanatiques Ecoffois, dans le deffèin qu'ils avoient pris de concert avec leur Chef, d'exciter dans les deux Royaumes une révolte univerfelle, & avoient difperfé pour cela leurs émiſſaires en divers lieux; qu'en même temps une autre troupe de ſcelerats plus déterminez, la plûpart anciens Cromveliftes, pouffant le crime encore plus loin, avoient réſolu de ſe poſter dans une maifon de Richard Rumbold



nommée la Rye, sur le chemin de Nevmarket, où le Roy & le Duc d'York devoient passer en revenant à Londres, & là d'assassiner ces deux Princes; que toutes choses étoient disposées à commettre ce parricide, au jour que le Roy & le Duc avoient marqué pour leur retour, lorsque le feu s'étant mis par hazard au Palais de Nevvmarket, obligea la Cour à revenir à Londres plutôt qu'on ne s'y étoit attendu; que par cet événement imprévu, les conjurez manquerent leur coup; que ne s'étant pas rebutez, ils en chercherent de nouvelles occasions, mais que pendant qu'ils les cherchoient, Keeling, l'un d'entr'eux les déclara, & que par là, non seulement les complices du parricide, mais les partisans de la révolte ayant été découverts, plusieurs s'étoient sauvez; mais que d'autres ayant été pris, examinez, convaincus de leurs crimes, l'avoient expié par le dernier supplice; que Russel & Sidney furent de ces derniers, que le Comte d'Essex se tua lui-même de desespoir dans sa prison; que le Roy pardonna à quelques-uns, dont le Duc de Monthmouth fut du nombre; mais que cet esprit inconstant & toujours aisé à séduire, s'étant rendu indigne de cette grace, par une conduite qui marquoit que son repentir n'étoit pas sincere, fut obligé de suivre en Hollande.

les complices qui s'y étoient retirez.

1681. Telle fut l'issuë d'une conspiration, dont la découverte fut un effet de la Pro-
1682. vidence sur Charles II. & sur le Duc d'York son frere: les Catholiques y au-
1683. roient trouvé de quoi insulter à leurs ennemis, si les Catholiques n'étoient instruits dans une école, où on leur apprend à gémir sur les pechez, plutôt qu'à insulter aux pecheurs. Ce fut le dernier
1684. peril que courut ce Roy, des frequentes conspirations que firent contre lui ses sujets. Il mourut peu de temps après dans le sein de l'Eglise Catholique, où sa facilité naturelle, & la crainte de troubler ses plaisirs l'avoient empêché de vivre: Prince d'ailleurs de beaucoup d'esprit, d'une conduite délicate, humain, aimable, parlant si bien, qu'on lui donne la louange de n'avoir jamais rien mal dit: on auroit pû y ajouter celle de n'avoir jamais rien mal fait, si les passions lui eussent toujours laissé la liberté de suivre ses lumieres. Il mourut le seizième de
1685. Février, l'an mil six cens quatre-vingt-cinq, avec la gloire d'avoir remedié, autant qu'il étoit en lui de le faire, au trouble que sa facilité avoit causé dans sa succession, par sa fermeté à la conserver au Duc d'York son heritier légitime, qui après tant de contradictions s'en trouva possesseur paisible au moment qu'il en herita.

Peu de Princes ont monté sur le Trône avec plus d'applaudissement, & une joye plus sensible de ses peuples, que ce dernier Roy de la Grande Bretagne, second de ce nom en Angleterre, & septième en Ecosse, où il est le treizième des Stuarts. A peine avoit-on fermé les yeux à son prédécesseur, qu'il fut proclamé, & qu'on vit chacun s'empresse à lui rendre ses premiers hommages. A Londres, à Edimbourg, à Dublin, capitales de ses trois Royaumes, on fit des réjouissances publiques, que toutes les autres Villes imiterent, & dans lesquelles l'inclination parut avoir plus de part que le devoir.

Les premières démarches du nouveau Roy augmentèrent l'attachement des sujets, & la maniere dont il parla à son Conseil les charma tous. *Avant que de commencer, leur dit-il, à vous parler d'aucune affaire, j'ai jugé à propos de vous faire ma déclaration, & de vous dire; que puisqu'il a plu au Seigneur de me faire succeder à un frere qui m'a si tendrement aimé, & à un si bon & si clement Roy, je tâcherai de l'imiter, particulièrement dans l'affection sincere qu'il avoit pour son peuple. On m'a dépeint dans le monde comme un homme entêté du pouvoir arbitraire: ce n'est pas la seule injustice qu'on m'a faite; ma conduite détruira cette calomnie. Je serai mon possible pour*

1685. *conserver le Gouvernement de l'Eglise & de l'Etat de la maniere dont il est établi par les Loix. Je sai que l'Eglise Anglicane est favorable à la Monarchie, & que ceux qui en sont les membres ont fait voir en diverses rencontres, qu'ils étoient de fidels sujets: j'aurai un soin particulier de la défendre & de la maintenir. Je sai aussi que les Loix de ce Royaume suffisent pour rendre un Roy aussi grand que je puis souhaiter de l'être: comme je prétens conserver les prérogatives de ma Couronne, aussi n'entreprendrai-je jamais d'ôter aux autres ce qui leur appartient. J'ai souvent hazardé ma vie pour la défense de la Nation: je suis encore prêt de m'exposer pour lui conserver ses justes droits.*

Cette courte harangue plut extrêmement. Il y parut quelque chose de naturel, de grand & de flateur tout ensemble, qui fit un effet sensible dans tous les esprits, & donna de l'empressement à tous les Corps de la Monarchie, pour rendre la ceremonie du Couronnement magnifique. Elle se fit le jour de saint Georges avec les ceremonies ordinaires, mais avec un redoublement de joye & d'acclamations publiques, qu'on avoit peu vû jusques-là.

La convocation des deux Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse en même temps, fut un comble de contentement pour l'une & l'autre Nation, qu'elles témoigne-

rent par des complaisances que peu de Rois avoient éprouvées. Celui d'Ecosse, 1685.  
où présida en qualité de grand Commis-  
saire le Duc de Queensbury, annexa à  
perpetuité à la Couronne le revenu de  
l'Excise, qui n'avoit été accordé au feu  
Roy que sa vie durant, & donna à Jac-  
ques un subside de deux cens seize mille  
livres sterlin. Celui d'Angleterre fit en-  
core plus. Outre les revenus fixes du  
Roy, que le Parlement ratifia, tels que  
les avoit eus son frere, on lui assigna sans  
disputer un subside plus que suffisant pour  
les necessitez presentes, & cela de si bon-  
ne grace, si promptement, si unanime-  
ment, que ce Prince les assura que la ma-  
niere le touchoit plus que la chose mê-  
me. On proposa de noter ceux qui dans  
les derniers Parlemens avoient opiné à  
son exclusion : mais un de ses Secretaires  
d'Etat declara qu'il avoit pardonné tout  
ce qu'on avoit fait contre lui, lorsqu'il  
étoit Duc d'York, & cette generosité lui  
attira de nouveaux éloges. Comme les  
Seigneurs Catholiques, & le Comte de  
Damby, sortis de prison les dernieres an-  
nées du Regne précédent, n'en étoient  
sortis que sous caution, le Parlement les  
declara absous, & rétablit en même temps  
la memoire du Mylord Stafford, & sa fa-  
mille dans tous ses biens. Quelques-uns  
proposèrent de demander au Roy, que

1685. les Oidonnances fussent executées contre tous les Non-conformistes sans exception : mais cette proposition fut rejetée, & l'on convint qu'on s'en remettroit à la parole donnée par le Monarque, & de nouveau réitérée à l'ouverture du Parlement, de protéger l'Eglise Anglicane comme elle est établie par les Loix.

L'Assemblée étoit en trop bonne disposition de plaire au Roy, pour ne lui en pas donner de particulieres marques, à la nouvelle qu'on reçût de la révolte du Comte d'Argile, & de l'invasion du Duc de Monmouth. On les declara l'un & l'autre coupables de haute trahison, & on les proscrivit tous deux selon la coutume du pais. Comme l'affaire demandoit toute l'application du Prince, il ajourna son Parlement au quatorzième d'Août, esperant qu'il auroit dans cet intervalle assez de temps pour la terminer.

Le feu Roy Charles avoit bien prévu que l'humeur du Duc de Monmouth causeroit à l'Etat de nouveaux troubles, sur-tout depuis qu'il avoit appris, que s'étant retiré en Hollande, le Prince d'Orange & les Etats avoient de grands égards pour lui. Charles s'en étoit plaint; mais il y avoit peu gagné. Le Prince d'Orange continua à faire au Duc de grands honneurs, & ordonna même à ses troupes de le saluer dans les revûes, lorsqu'il

s'y trouveroit present. Le Roy l'avoit fait défendre à celles qu'il avoit au service des Etats par Chudley son Ministre à la Haye : ce que le Prince trouva si mauvais , qu'il s'emporta contre Chudley , qui avoit signifié cet ordre aux Officiers sans l'en avertir , & le menaça en haussant la main. Le Ministre s'en plaignit à son Maître , & le Roy en fut si offensé , qu'il lui défendit de voir le Prince. Les choses en étoient en ces termes, lorsque Jacques ayant succédé au Roy son frere à la Couronne , entreprit de faire enlever secretement le Duc de Monthmouth , dont ce Prince prévoyoit bien que tôt ou tard l'inquiétude lui causeroit de l'embarras. Le secret ne pût être si grand , que le Prince d'Orange n'en eut connoissance , & il ne l'eut pas plutôt appris , qu'il fit dire à Monthmouth par Benthem son favori & son confident, qu'il se retirât à Bruxelles , & lui fit donner de l'argent. Un des premiers soins du nouveau Roy à son avenement à la Couronne , avoit été de témoigner au Prince d'Orange son gendre , le sincere desir qu'il avoit de vivre avec lui plutôt en pere qu'en allié & en Roy voisin. Par-là la bonne intelligence sembla se devoir établir entre ce Prince & la Cour d'Angleterre ; mais le commerce qu'entretint Benthem avec le Duc de Monthmouth , duquel Skelton

1685. venu depuis peu prendre la place de Chudley, trouva des preuves en des papiers saisis dans la maison du dernier, rendit dès-lors à ce Ministre cette intelligence suspecte. La suite fit voir qu'il avoit raison.

Le Duc de Monthmouth avoit trouvé en Hollande tout ce qui étoit de plus capable d'aigrir le chagrin dans lequel il étoit sorti d'Angleterre, & de réveiller l'ambition qu'il avoit de se faire Roy. Tous ceux qui avoient échappé aux poursuites de la Justice après la conspiration découverte, se trouvoient rassemblez autour de lui, & l'on peut aisément penser que cette troupe de proscrits ne le portoit pas au devoir. Le Comte d'Argile, Mylord Grey, Ferguson, Rumbold & grand nombre d'autres lui inspiroient continuellement l'esprit dont ils étoient animés. Ils l'embarrassèrent d'abord par la diversité de leurs sentimens. Argile, Rumbold & quelques autres vouloient qu'il changeât le gouvernement Monarchique en Républicain : Grey, Ferguson & leur cabale vouloient qu'il se fit Roy lui-même, & nourrissoient son ambition de tout ce que l'esperance de regner a de plus flatteur & de plus doux. Il y avoit longtemps que le Duc avoit pris son parti là-dessus : la Royauté étoit sa chimere ; mais il la dissimula à ceux qui n'y étoient pas



favorables, & ſçut ſi bien tromper Argile, qu'il lui perſuada qu'il étoit auſſi Républicain que lui ; ainſi étant convenus de leurs faits, ce Comte lui promit ſes ſoins pour faire révolter l'Ecoſſe, où il avoit de grandes terres, une grande famille & beaucoup d'amis. La Hollande étoit un païs tout propre à faire l'armement néceſſaire à une entrepriſe de la nature de celle-là, ſoit par la diſpoſition où étoient depuis long-temps les Hollandois à l'égard du Roy d'Angleterre, ſoit par celle où le Prince d'Orange, à qui l'on a cru que Monthmouth continuoit à promettre le Trône, paroïſſoit être d'en vouloir profiter. Le prétexte de religion ſembloit un reſſort infaillible pour remuer en Angleterre les Proteſtans zelez & les ſéditieux, auſſi-tôt qu'on y paroîtroit avec quelques troupes de dehors.

On ne ſçait pas précifément en quel état étoit ce projet, ni en quel temps on avoit deſſein d'en venir à l'exécution ; lors que le Duc alla à Bruxelles ; mais il eſt ſeur que ſon abſence y apporta peu de retardement. Malgré les ſoins que prit Skelton de preſſer les Etats Generaux, ſuivant les ordres du Roy ſon Maître, de faire ſortir de leur païs les Anglois rebelles qui y cabaloient, il y en demeura aſſez pour préparer un embarquement que le

1685. Duc de Monmouth trouva prêt , lorsque le Marquis de Grana l'ayant obligé de quitter Bruxelles à la sollicitation du Roy d'Angleterre , le Duc revint secrètement en Hollande , & s'y tint caché. Quelque soin que les révoltez eussent pris de celer ces apprêts , Skelton , homme alerte & zélé , les découvrit , & en fit plainte. On le trompa : on fit garder les endroits des ports qu'il avoit marquez , mais on donna avis sous main aux interressez de passer par d'autres : ainsi les rebelles sortirent sans empêchement des ports Hollandois , le Comte d'Argile au mois de May avec trois bâtimens pour l'Ecosse , le Duc de Monmouth au mois de Juin avec la même suite pour l'Angleterre.

Le Comte étant parti le premier aborda le premier aussi , & donna par sa prompte défaite un augure d'un succès entier des armes du Roy contre les rebelles. Cette irruption fut moins une guerre qu'une espece de brigandage. Argile ayant tenté la descente au septentrion de l'Ecosse ; & n'y ayant pas réussi , par les soins de l'Evêque des Orcades ; il alla débarquer à l'occident , & campa d'abord à Dunstaffne , château de la Province de Lorne qui lui avoit appartenu. Il n'omit rien à son arrivée pour attirer à son parti tous les mécontents du Royaume , qu'il croyoit être en plus grand nombre qu'ils ne se

trouverent en effet. Il fit répandre des Manifestes , où protestant qu'il n'avoit armé que pour la Religion & pour les Loix contre un Usurpateur injuste , c'est ainsi qu'il nommoit le Roy , il invitoit les bons Protestans & les Ecoſſois jaloux de leur liberté à se joindre à lui contre un Prince , qu'il disoit être monté sur le trône pour ruiner la réformation , pour introduire le Papisme , pour établir le pouvoir arbitraire. Ensuite il écrivit des lettres à ceux qu'il crut de ses amis , pour les appeler à son secours. Il détacha deux de ses fils pour faire des courses dans le voisinage , & obliger les uns par menaces , les autres par promesses à se joindre à lui. Il eut beau faire : à peine pût-il mettre ensemble plus de trois mille hommes , avec lesquels étant allé planter son camp dans l'Isle de Boot , il s'y vit bientôt presque assiégé par le Comte de Dumbarton General de l'armée du Roy , & divers autres Corps commandez par le Duc de Gordon , le Marquis d'Athol , le Comte d'Aran & d'autres Seigneurs , qui accoururent de toutes parts pour éteindre l'incendie dans sa naissance.

Argile , contraint de quitter un poste qu'il ne pouvoit défendre , passa de-là dans un quartier de la Province qui porte son nom , où ayant fortifié à la hâte un château qu'on nomme Ellengrey , il y mit

1685. ses munitions & ses armes qu'il retira de ses vaisseaux , ayant mis ces mêmes vaisseaux à l'ancre sous le canon d'un Fort , qu'il fit faire près de la place. Ce fut-là que commença sa déroute : car étant sorti du Château avec ses troupes pour faire des courses , un de ses partis fut défait par le Marquis d'Athol , qui lui tua quatre cens hommes , & le Capitaine Hamilton , qui cherchoit ses vaisseaux avec ceux du Roy , s'en saisit sans trouver de résistance. Alors Dumbarton avançant à grandes journées vers les ennemis , qui tâchoient de se couvrir des rivières , les surprit au passage de la Clyde dans le village de Killerne , marchant du côté de Lenox. Dumbarton arrivant le soir voulut attendre au lendemain à attaquer l'armée rebelle , mais elle ne lui en donna pas le loisir : elle passa la rivière durant la nuit , avec tant de désordre , que l'épouvante s'y étant mise , elle se dissipa incontinent après le passage. A peine le Comte d'Argile en pût-il assembler assez pour se faire une médiocre escorte , encore fut-elle bientôt dispersée : Dumbarton ayant passé l'eau , & ayant divisé son armée pour suivre de tous côtes les fuyards. Le Chef des rebelles avoit pris des guides pour le conduire en Gallovay , mais ses guides l'ayant égaré , & engagé dans un marais , où la plupart de ceux qui le suivoient encore abandonne-

rent leurs chevaux, chacun se retira où il put. Argile retournoit seul vers la Clyde, lorsque deux valets résolus d'un Officier de l'armée Royale, l'ayant rencontré sans le connoître, lui crièrent qu'il se rendit. Il tira sur eux, & les manqua : ils tirèrent plus juste que lui, & le blessèrent d'un coup de pistolet : alors le Comte prenant les deux siens, quitta son cheval qui tomboit de lassitude, & gagnant la riviere, y entra. Un païsant, qui accompagnoit les premiers agresseurs du Comte, le suivit le pistolet à la main : le Comte voulut tirer un des siens, mais l'amorce n'ayant pas pris feu, il fut blessé par le païsant d'un coup dangereux à la tête. En perdant connoissance il se fit connoître, ayant laissé échapper ces mots en tombant : *Al malheureux Argile*. On s'empressa à le retirer, & à le faire revenir à soi : ensuite de quoi ayant été mis entre les mains des Officiers, il fut conduit à Edimbourg, où il eut la tête tranchée. Ainsi finit ses malheureux jours Archibald Camp-bel Comte d'Argile : il ne les pouvoit finir autrement, ayant dans le sang l'esprit de révolte, qu'il avoit hérité de son pere, partisan de Cromwel, & déterminé Républicain jusqu'à la mort, qu'il avoit soufferte dans la même Ville l'an mil six cens soixante-un, pour avoir consommé ses attentats contre le Roy Charles I. par une opposition opiniâ-

1685. tre au rétablissement de Charles II. On prit avec le Comte d'Argile Richard Rumbold , qui l'avoit suivi. C'étoit le maître de la maison où les Conjurez avoient eu dessein d'attenter sur le feu Roy au retour de Nevmarket , & l'un des principaux auteurs du parricide. Il fut pendu à Edimbourg en même temps que le Comte d'Argile y eut la tête coupée. On dit qu'ils furent surpris l'un & l'autre , quand ils apprirent après leur défaite , que le Duc de Monthmouth ayant fait descente en Angleterre s'étoit fait proclamer Roy : ce Seigneur , disoient-ils , leur ayant promis de concourir avec eux à changer la Monarchie en République.

Ils ne furent pas les seuls que cette conduite étonna : le Prince d'Orange en reçût la nouvelle avec une extrême indignation , & augmenta , par la manière dont il parla du Duc de Monthmouth , le soupçon qu'en a toujours eu , que ce Duc l'avoit trompé aussi-bien que les autres. Comme les démarches des gens fins sont toujours suspectes , le Prince d'Orange affecta un zele pour le Roy son beau-pere en cette occasion , que le Ministre d'Angleterre à la Haye n'interpréta pas favorablement. On avoit appris que Monthmouth , qui avoit débarqué à Lyme , s'étoit avancé avec une armée de cinq à six mille rebelles dans la Province de Somerset ,

merfet , où après avoir fait publier ses manifestes & ses intentions pour la Religion & le bien public , & s'être fait proclamer Roy , il s'étoit résolu à combattre les troupes du Roy veritable , qui marchaient à lui sous divers Chefs , dont Mylord Duras Comte de Feversham avoit le commandement principal. Sur cette nouvelle le Prince d'Orange dit à Skelton , que le Duc de Monthmouth , quoi qu'homme d'un médiocre esprit , avoit le génie de la guerre , & en sçavoit plus que la plupart de ceux qu'on envoyoit contre lui ; qu'il avoit dessein d'assister le Roy son beau-pere en cette rencontre , non seulement de ses troupes , mais de sa personne ; qu'il alloit passer la mer pour se mettre à la tête de l'armée Royale , & combattre le Duc de Monthmouth : surquoi ce Prince dépêchant Benthem , l'envoya faire cette offre au Roy. Skelton en sçavoit trop dès-lors , pour ne pas avertir son maître , que le secours étoit dangereux : la diligence de son courier prévint celle de Benthem. Le Roy étant averti à temps , répondit au Prince que leurs communs intérêts demandoient qu'il demeurât en Hollande , & s'expliqua de sa volonté en des termes qui marquoient assez qu'un tel zele n'étoit pas de saison.

En effet le Roy fut servi non seulement avec fidélité , mais avec capacité même &c.

de ses troupes & de leurs Chefs. Les Ducs de Grafton , d'Albemarle , de Sommerfet & de Beaufort , Mylord Churchill , & d'autres Seigneurs qui commandoient de petits corps , Mylord Duras General de l'armée serrerent de si près celle des rebelles , qu'ils la réduisirent enfin au parti des desesperez , de combattre à forces inégales pour vaincre ou mourir en gens de cœur. Ce fut le seizième de Juillet , que se donna cette bataille à Weston près de Bridgevater. Le choc fut rude & même assez long. Quoique le Colonel Oglethorp eût d'abord rompu la cavalerie rebelle , commandée par Grey , qui résista peu : l'infanterie , à la tête de laquelle s'étoit mis le Duc de Monmouth , combattit avec vigueur , & ce Seigneur soutint fort bien , tandis que la mêlée dura , la réputation de valeur qu'il s'étoit acquise dans le monde. Mais enfin il fallut ceder au nombre , à l'artillerie , au bon ordre avec lequel il fut attaqué. La victoire fut complete pour le Roy. A peine le Duc put-il rassembler après sa défaite cinquante chevaux , qu'il ne garda pas même longtemps. Tant de gens le poursuivirent , qu'il fut obligé de se retirer presque seul dans un bois. Par malheur pour lui , d'autres fugitifs étant entrez dans ce même asyle , furent cause que leur Chef y fut découvert. On fit garder les avenues du



bois , & on entra dans les Forts avec des limiers. La recherche réussit. Les limiers découvrirent d'abord un homme dans un fossé couvert d'une haye , c'étoit un étranger qu'on eut peine à interroger & à entendre : on fit tant néanmoins , qu'on apprit par son moyen où étoit le Duc. Il étoit caché dans un buisson épais , couvert d'un méchant habit ; tremblant au reste , & saisi d'une peur , qui ne laissoit voir aucun vestige de la bravoure dont il se piquoit : par où l'on voit que la raison & l'esprit , qui étoient médiocres en cet homme , entrent dans la grandeur de courage , & que pour agir avec fermeté , il faut sçavoir penser avec force. Il tomba en défaillance quand on l'eut pris , & on eut peine à le faire revivre. Dès qu'il se fut un peu remis , il écrivit au Roy une lettre pleine de repentir & de soumission , il desira d'en être écouté , & cette grâce lui fut accordée : mais elle lui fut inutile pour la fin qu'il en prétendoit. Il avoit fait paroître trop de legereté , & sa legereté avoit mis l'Etat dans un trop grand peril , pour que le Roy pût prudemment tenter encore une fois la clemence. Son ingratitude envers un pere , qui l'avoit tendrement aimé , qui l'avoit comblé de bienfaits , qui lui avoit souvent pardonné des attentats même contre sa personne , ne laissoit aucun lieu à un oncle d'esper-

1685.

rer plus de reconnoissance. Ainsi le malheureux Duc de Montmouth fut mis entre les mains des Juges , qui le condamnerent à la mort , qu'il souffrit publiquement à Londres le vingt - cinquième de Juillet: esprit plus foible que méchant, mais par sa foiblesse capable des plus grandes méchancetez. Quelques jours avant qu'on le prît , on avoit aussi pris Grey déguisé : le Roy usa envers celui-ci d'une clemence qui a fait dire qu'il avoit trahi son parti.

Beaucoup d'autres furent punis , & en plus grand nombre même que le Roy n'avoit prétendu. On en accuse la sévérité du Chevalier Jefferys leur Juge , depuis Chancelier d'Angleterre , la cruauté du Colonel Kirke , & en general l'avarice des Commissaires préposés pour exercer envers les rebelles ou la sévérité des Loix , ou la miséricorde du Prince : car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis , ne fut pas en cette occasion le motif de la peine ou de l'indulgence; que les moins en état de racheter leur révolte furent ceux qui la payerent plus cher , & que si beaucoup de gens perdirent la vie , ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui eussent assez d'argent pour la conserver. Le Roy fut trop tard averti de ce désordre , mais on ne l'en eût pas plutôt informé , qu'il en témoigna de l'indignation; & si des services importans , qu'il

avoit reçu de ceux qui en étoient accusés , l'obligea de les épargner , il répara autant qu'il put leur injustice , par le pardon general qu'il accorda à ceux des révoltez , qui étoient encore en état d'éprouver les effets de sa clemence.

1685.

On avoit tout sujet de croire , qu'un regne dont les commencemens étoient si heureux , seroit florissant dans la suite. On reconnoissoit dans Jacques II. vainqueur de Monthmouth & d'Argile l'an mil six cens quatre-vingt-cinq , le Duc d'York , vainqueur des Hollandois l'an mil six cens soixante & cinq ; & les persécutions que ce Prince avoit souffertes dans cet intervalle , étoient un lustre à sa vertu qui en donnoit à sa Couronne. Toutes choses sembloient lui promettre une prospérité constante : de grands ennemis vaincus & détruits , une armée victorieuse sur pied , les Grands & le peuple non seulement soumis , mais affectant de la complaisance , tous les Princes étrangers empressez à rechercher son amitié , & le regardant comme l'arbitre de tous les différens de l'Europe , paroissoient plus que des augures d'un regne paisible & glorieux. Aussi humainement parlant eussent-ils été infail-  
libles , si Jacques n'eût point été Catholique , s'il eût suivi toute autre Religion , s'il n'en eût point même eu du tout , ou s'il eût pu avoir pour la sienne l'indiffe-

1685.

rence que lui vouloient les Protestans jaloux de la leur , & les politiques qui n'en ont point. On dit qu'il a porté trop loin son zele pour l'Eglise Romaine. Jene suis pas de ceux qui croient que l'on ne peut porter trop loin le zele pour les Autels ; je sçai que ce feu , tout saint qu'il est , brûle souvent la maison de Dieu , quand on l'y allume sans y apporter les précautions de la prudence ; mais sans vouloir flatter un Roy , dont ma naissance & ma profession ne me permettroient pas de rien esperer , quand il seroit encore sur son trône ; la fidelité de l'Histoire m'oblige à détruire ce préjugé dont les mauvais sujets de ce Prince ont autorisé leur conduite , & à montrer combien injuste est le blâme que donnent à la sienne ces politiques après coup , qui jugeant des choses par l'évenement , donnent toujours le tort aux malheureux , & se persuadent sans examiner , qu'un homme ne fait pas ce qu'il doit quand il ne réussit pas en ce qu'il fait.

Je ne prétens pas soutenir qu'il ne se soit point fait de fautes dans les Conseils de ce Monarque. La conjoncture où se trouve un Roy , qui gouverne un peuple indocile , des Grands qui n'ont depuis long-temps de principes que leur ambition , trois Nations aussi opposées d'inclinations que d'intérêts , des sujets de

Religions différentes, qui s'en font une  
de porter toutes choses aux extrémités ; 1685.  
un Roy environné de Ministres moins ap-  
pliquez à le servir qu'à lui rendre leurs  
Collegues suspects, non de négligence,  
non de défaut de zèle, non de manque  
de capacité, mais des plus infâmes pra-  
tiques & des plus noires trahisons ; un  
Roy, dis-je, dans cette situation est dans  
un chemin trop glissant, pour ne point  
faire de faux pas, & ne prendre pas quel-  
quefois le moins bon parti. Mais je main-  
tiens que la conduite du Roy d'Angleter-  
re a été telle dans tout le cours de cette  
révolution, que s'il lui est arrivé quel-  
quefois de prendre le moins bon parti, ce  
n'a été que par les égards qu'il a eu pour  
sa Nation, & sur des raisons qui auroient  
rendu les partis qu'il a pris les meilleurs ;  
si une infidélité sans exemple, & des tra-  
hisons contre lesquelles la prudence la plus  
éclairée n'a point de précautions à pren-  
dre, ne les avoit rendu mauvais. Je n'ap-  
porterai point d'autres preuves de la veri-  
té que j'avance, que les faits publics &  
non contestez : je les raconterai, à peu  
de circonstances près, tels que les enné-  
mis de ce Prince les ont écrits dans leurs  
libelles, & je ne m'éloignerai que du tout  
que leur malignité y a donné : le Lecteur  
équitable jugera qui d'eux ou de moi di-  
sent vrai.

1685. Ce seroit faire tort à la pieté dont le Roy d'Angleterre fait une profession si édifiante & si declarée , de nier qu'il ait désiré de voir retourner ses sujets à la Religion de leurs peres , dont le schisme les a séparés : mais quand il leur plaira d'étudier sans préoccupation ses démarches , ils trouveront de quoi se convaincre , que ce Prince n'a jamais prétendu les attirer à sa croyance autrement que par la persuasion. Ils verront plus quand ils voudront examiner la chose à fond : ils connoîtront que quoi qu'il fût Roy , il a toujours regardé l'Eglise Anglicane comme la Religion dominante , fautive à la verité , mais établie ; & qu'un Roy prudent avoit d'autant plus de raison de ménager , que parmi les nouvelles Sectes qui ont inondé l'Angleterre , celle-là est presque la seule qui ait conservé de l'attachement pour les Rois & pour la Royauté. Ce fut la raison qu'allegua ce Prince dans son Conseil & au Parlement , comme nous avons remarqué , pour promettre à cette même Eglise de la protéger & de la maintenir. Les efforts répondirent aux paroles. L'Eglise Anglicane demeura en possession des Evêchez , des Cures , des Universitez , des Chapelles mêmes qu'elle avoit à la Cour ; & ce qui est de plus considerable , lorsque le Roy se fit sacrer , quoi que la chose ne fût pas sans quelque sujet de contestation dans

dans les principes de l'Eglise Romaine ,  
lui & la Reine prirent l'onction des mains 1685.  
de l'Archevêque de Cantorbery , Primat  
de l'Eglise Anglicane.

En faisant des démarches si fortes en  
faveur de la Religion du Royaume , Jac-  
ques crut qu'il étoit de sa conscience , de  
sa réputation , de sa dignité , d'en faire  
quelques-unes pour la Religion du Roy ;  
& qu'il étoit juste que ceux de sa Com-  
munion profitassent de son regne , au moins  
pour le tirer de l'oppression où ils étoient  
depuis si long-temps. Car à juger saine-  
ment des choses , tout ce qu'il fit en leur  
faveur tenoit uniquement à cela , & se  
réduit à deux articles , l'un de donner aux  
Catholiques le libre exercice de leur Re-  
ligion , l'autre de les rétablir dans le droit  
d'exercer les fonctions publiques , dont on  
les avoit injustement dépouillés , ou plû-  
tôt lui-même dans celui d'employer des  
sujets utiles , & fideles dans tous les temps ,  
aux ministres qui leur conviendroient  
pour le bien commun de l'Etat : le nombre  
aureste en étant si petit , en comparaison de  
celui des autres , qu'on n'avoit pas lieu  
d'en prendre ombrage. Tel fut le plan  
du Roy d'Angleterre , auquel , tout juste  
qu'il étoit , prévoyant qu'il ne laisseroit  
pas de trouver des obstacles à vaincre ,  
il résolut d'y employer avec la douceur  
de son naturel , l'autorité que lui don-

1685. noit le Sceptre , & garda toujours ce  
temperamment dans la conduite de cette  
affaire.

Pour executer ce projet , il crut ne pouvoir mieux commencer que dans la conjoncture d'une victoire , d'une armée sur pied , d'un Parlement favorable. Aussitôt qu'il l'eut rassemblée , il y declara qu'il avoit conservé dans ses troupes quelques Officiers de sa Communion , en qui il avoit confiance , & qui l'avoient toujours bien servi , qu'il desiroit les continuer , & qu'il s'attendoit que sur ce point on ne lui feroit pas d'embarras. Il n'en dit pas davantage sur ce sujet ; mais comme il insista sur les bons effets que l'union qu'on avoit eue depuis le peu de temps qu'il regnoit avoit produit dans tout l'Etat , ils comprirent , ce qui étoit vrai , que pour rendre cette concorde plus universelle , & plus solide entre tous les Membres de la Monarchie , il avoit pris la résolution d'user du droit incontestable que la Couronne lui donnoit de dispenser des Loix penales , pour moderer la rigueur de celles qui en vertu du Test excluient d'utiles sujets des charges publiques , & le privoient lui en particulier de beaucoup de bons serviteurs.

Le Roy avoit raison de croire qu'on loueroit sa moderation , ne proposant que de rétablir dans un petit nombre d'em-



plais ceux qui suivoient sa Religion, qui durant plus de douze siècles les avoient seuls possédés tous ; mais il apprit par l'opposition qu'il trouva dans son Parlement à la proposition dont je parle, que pour contenter les Sectateurs d'Henry VIII. ce n'étoit pas assez qu'il fît peu en faveur de ceux de Saint Edoüard, qu'il eût fallu ne rien faire du tout. Il n'eut pas plutôt parlé qu'on murmura, & qu'on le plaignit qu'il n'observoit pas la parole qu'il avoit donnée, lorsqu'il étoit monté sur le trône, au Conseil & au Parlement, de maintenir l'Eglise Anglicane : comme si maintenir l'Eglise Anglicane eût été la même chose, que laisser dans l'oppression la Catholique : sur quoi l'aigreur ayant commencé à se mettre dans les esprits, le Roy prorogea le Parlement. Afin de montrer cependant que ses prétentions étoient justes, il voulut que d'habiles gens de la Communion Anglicane même jugeassent de ce différend.

Il fit d'abord porter la cause au Banc du Roy, l'une des Cours de Justice des plus autorisées du Royaume, pour prononcer sur le pouvoir dispensatif des Loix pénales : sçavoir s'il appartient au Roy, ou s'il ne lui appartient pas. Il ordonna qu'on fît dénoncer & citer à ce Tribunal le Chevalier Hales Catholique Romain, pour être condamné à l'amende, portée

1685. par le Test contre ceux, qui sans avoir prêté le serment, exercent les Emplois publics. Hales produisit pour sa défense une dispense de cette Loi, que le Roy lui avoit donnée : ainsi la cause fut réduite à la thèse generale du pouvoir dispensatif des Loix penales. On la plaida avec chaleur de part & d'autre, mais avec tant de force, & des raisons si convaincantes du côté du Roy, que quelque intérêt qu'eussent les Juges à ne lui être pas favorables, ils ne purent se défendre de lui faire justice. On leur fit voir, non seulement que le pouvoir dont il s'agissoit, étoit un droit essentiel à la Royauté, mais que l'usage en Angleterre en étoit aussi ancien que la Royauté même ; qu'il étoit de tous les temps & de tous les regnes, & qu'il entroit dans la plûpart des actes qui émanent des Rois : que le terme de *Nonobstant*, lequel y est si ordinaire, est toujours une dispense de quelque Loi ; que les commutations de peines n'en sont pas de moins évidentes, & plus encore les amnisties, les pardons, le rétablissement des coupables dans les biens confisquez. On alléguait quelque chose de plus fort. On apporta des exemples de loix, dont les Rois avoient empêché l'effet, non seulement par des dispenses à l'égard de quelques particuliers, mais par une suspension generale à l'égard de tout le Royaume : com-

me il étoit tout nouvellement arrivé sous Charles II. touchant le statut des voitures, sans que le Parlement s'en fut plaint, ni que personne, même des plus zelez pour les droits de la Nation, eut dit que ce Prince passât les bornes de son autorité. On cita enfin Henry VII. le Salomon de l'Angleterre, dans le Conseil duquel la Loi qui défendoit la continuation des Sherifs au-delà d'un an, fut déclarée nulle & impraticable, parce qu'elle empêchoit le Roy de disposer de ses sujets : raison qui autorisoit encore plus la dispense du Test que l'exemple. Ce fut sur des motifs si pressans, qu'après avoir ouï les Avocats qui soutenoient la cause contraire, on jugea en faveur du Roy & de la grace accordée à Hales. Le Chef de Justice Herbert prononça, que ce Chevalier ayant été dispensé de la Loi par l'autorité legitime, qui réside dans le Souverain, étoit aussi exempt de la peine. Non content de ce premier jugement, le Roy voulut que le grand Chancelier consultât les douze Juges d'Angleterre, qui sont les Interprètes des Loix. Ils étoient tous Protestans, & tous néanmoins prononcèrent, que le pouvoir dispensatif des Loix penales appartenoit incontestablement au Roy.

Ce Prince assuré de son droit par une voye si juridique, crut qu'il en pourroit user désormais avec moins de contradic-

tion. Il conserva ses Officiers Catholiques, & dans la suite en prit quelques autres, selon le temps & l'occasion, peu néanmoins, & la modération qu'il affecta en cette rencontre, est une chose que bien des gens ont regardée comme une faute, disant que s'il en eut pris davantage, on n'en eut pas fait plus de bruit, & il en auroit été mieux servi. D'autres poussaient la chose plus loin, & regardant l'armée du Roy comme le nerf de ses entreprises, & le seul moyen de faire entendre raison à des gens que ni son droit, ni sa modération à en user ne pouvoit engager à souffrir qu'il en usât, ils eussent voulu que les Catholiques y eussent été en assez grand nombre pour se faire craindre du reste, & y eussent été assez forts pour ôter aux autres la tentation de manquer de fidélité. Les troupes d'Irlande eussent fait cet effet avec ce qu'on y eut pû joindre d'Anglois & d'Ecossois fideles. Le Roy ne crut pas devoir faire cette violence aux Protestans, ayant d'ailleurs de grandes raisons de s'assurer de ceux de ses troupes, où les soldats l'aimoient en effet, & la plupart des Officiers avoient des sujets essentiels de l'aimer. L'événement a décidé que le parti le plus hardi eût été le meilleur, mais le préjugé & les regles étoient pour le plus modéré, & ce fut celui que prit le Roy. En effet sa mode-

ration en inspira à quelques-uns ; mais elle n'en donna pas à tous. On ne laissa pas de murmurer, & les Ministres de l'Eglise Anglicane s'emporterent en quelques endroits, jusqu'à prêcher publiquement contre la conduite du Prince, & contre ceux qu'il exemptoit de la severité des Loix. Un nommé Sharp Curé de saint Gilles se rendit remarquable sur cette matiere, & mêla dans un de ses sermons des invectives contre les Catholiques, que les plus zelez Protestans desaprouverent, & jugerent trop violentes. 1685.

Le Roy avoit prévu dès qu'il avoit formé le dessein de tirer d'oppression les Catholiques, qu'il auroit sur les bras les Prédicateurs Protestans : pour les contenir, il avoit fait renouveler des reglemens faits sous le feu Roy, l'an mil six cens soixante-deux, par lesquels il leur est défendu, entr'autres choses, de parler dans leurs sermons d'affaires d'Etat, d'entrer dans les questions du droit des sujets & des Souverains, de traiter certains points de Theologie qui avoient autrefois excité de grands troubles dans le Royaume, particulièrement ceux de la prédestination & du libre-arbitre, de mêler dans les controverses des invectives, des injures, des railleries, des termes & des expressions offensantes. Ces Ordonnances n'empêcherent pas le Curé de saint Gilles

1685.

de s'échaper: il en viola plusieurs dans un seul sermon, & il y avoit danger qu'il ne les continuât, si on n'y eut apporté remède. Le Roy, qui en fut informé, s'adressa d'abord à l'Evêque de Londres, & le pressa d'en faire justice; mais il n'en put tirer d'autre satisfaction, qu'un léger avis donné au coupable, peu propre à corriger un homme emporté, & à empêcher le mauvais exemple: sur quoi le Roy ayant consulté ce qu'il étoit en pouvoir de faire pour arrêter cette licence, on lui conseilla d'établir la Commission Ecclesiastique. C'est une espece de Tribunal assez usité dans la Grande Bretagne, depuis que le schisme y a fait reconnoître les Rois pour Chefs de l'Eglise. Les premiers Rois Protestans avoient érigé celui de la Haute Commission; mais les pouvoirs de cette Cour, qu'on disoit être trop étendus, en ayant rendu le nom odieux, on l'abolit, & on établit avec des pouvoirs plus limitez celui de la Commission Ecclesiastique, que les Parlemens mêmes jugerent nécessaire pour réprimer la licence des gens d'Eglise, pour regler leurs mœurs, pour les obliger à s'acquitter de leurs devoirs. Cet expedient de tenir en bride les ministres de l'Eglise Anglicane ayant encore paru plus de saison sous un Roy Catholique que sous un autre, Jacques renouvella la Commission, qu'il

forma d'Evêques & de laïques, tous gens de marque & Protestans. Il ne l'eut pas plutôt formée, qu'il y fit citer l'Evêque de Londres, & le Curé déclamateur. L'Evêque eut peine à reconnoître la Jurisdiction des Commissaires, quoique l'Archevêque de Cantorbery son Métropolitain en fut un: il s'y soumit enfin néanmoins, & après y avoir exposé les mauvaises raisons qui l'avoient porté à laisser impunie la faillie de Sharp, ils furent tous deux suspendus des Ministeres Ecclesiastiques, jusqu'à ce qu'il plut au Roy de les rétablir, & quatre Prélats furent nommez pour faire cependant dans le Diocèse de Londres les fonctions Episcopales.

1685.

Cet exemple étonna les Ministres, & les ayant fait taire pour quelque temps, le Roy donna avec plus de tranquillité, au peu de Catholiques qu'il avoit dessein d'employer, les Charges qu'il leur destinoit: & tout cela se réduisit à quelques places dans le Conseil, qu'il donna successivement à Mylords Pavis, Arndel, Bellasis, Douvre, Tyrconel, Castelmaine & Petersboroug; à trois ou quatre Gouvernemens de considération, dont il pourvût Mylords Tyrconel, Widringhton, Langdale, le Chevalier Hales, à quelques Charges remplies par les Lords Thomas Howard, Melford, Sunderland, Molgrave,

1686.

1686. les Chevaliers Butler & Titchbourn , M. Brovvn & M. Porter , l'Evêque Giffort , fait Président du College de la Magdelaine à Oxford , auquel le Roy joignit encore quelques Docteurs de sa Communion , pour punir les Protestans refractaires qui lui avoient contesté le droit d'y en nommer même de la leur. Encore est-il à remarquer , qu'une grande partie de ces Charges étoient possédées par ceux que je viens de nommer du vivant même du feu Roy. Dans les troupes , il n'y avoit guères que le Duc de Barvik , les Lords Douvre , Dumbarton & Montgommery , le Colonel Richard Hamilton : sur la flotte le Chevalier Stricland , qui eussent des postes de consideration.

Pendant que ce point , qui regardoit le Test , s'établissoit de cette maniere , le Roy pensoit à établir la liberté de conscience qui étoit le second article du projet qu'il avoit formé en faveur de sa Religion. Ce  
1687. fut l'an mil six cens quatre-vingt-sept , qu'en ayant fait la declaration , dans laquelle il avoit compris plusieurs Sectes Non-conformistes , il l'envoya d'abord en Ecosse. Il l'adressa au Conseil Privé : la résistance que le Parlement d'Ecosse avoit apportée à ses desseins touchant la dispense du Test , ayant obligé ce Prince à le proroger aussi-bien que celui d'Angleterre. Le Conseil reçût la declaration



d'un consentement unanime, quoiqu'elle contint l'abrogation de tous les sermens établis contre les Catholiques ; & ayant témoigné au Roy par une lettre signée de tous ceux qui composoient cette Assemblée, que les précautions qu'il prenoit pour assurer l'Eglise Anglicane, les faisoient acquiescer sans peine à la liberté qu'il donnoit à ses sujets Non-conformistes, l'Acte en fut publié partout.

1687.

Cette docilité de l'Ecosse fit bien espérer de celle de l'Angleterre. En effet le Conseil Privé approuva la declaration à Londres comme à Edimbourg, modérée toutefois, & n'abrogeant pas, comme celle qui avoit été envoyée en Ecosse, les sermens établis contre les Catholiques, mais les suspendant seulement, & exemptant des Loix penales ceux qui sans les avoir prêté, étoient entrez ou entreroient désormais dans les emplois publics.

La part qu'avoient les Presbyteriens à cette grace, leur fit recevoir la proclamation avec de grands témoignages de joye: les autres Sectes n'en eurent pas moins, & toutes en marquerent leur reconnoissance par des Adresses particulieres, que chacune en son style presenta au Roy. L'Eglise Anglicane en eut seule du chagrin, & quoi que fissent quelques Evêques bien intentionnez pour la paix, ils

1687. ne purent engager les autres à approuver la declaration. Les plus moderez étoient ceux qui n'en témoignoient leur mécontentement que par leur silence. Le Roy n'avoit rien omis pour leur en ôter tout sujet. Outre que la declaration confirmoit les paroles tant de fois données de maintenir l'Eglise Anglicane, selon qu'elle étoit établie par les Loix, elle ne portoit en faveur des autres Sectes, même de la Religion Catholique, qu'une simple permission de s'assembler en des Chapelles particulieres, avec défense de s'emparer d'aucun Temple des Protestans, assurant de plus les possesseurs des terres appartenantes autrefois aux Monasteres, aux Abbayes & autres Eglises Catholiques, qu'ils seroient maintenus dans la libre & paisible possession de ces biens, telle qu'ils l'avoient eüe jusqu'alors.

Ni ces ménagemens, ni ces assurances ne furent capables d'adoucir la mauvaise humeur des Episcopaux, d'autant plus difficiles à se laisser persuader, que le Parlement continuoît à s'opposer aux desseins du Roy, qui pour rendre plus solide ce qu'il avoit fait en faveur de sa Religion, entreprit d'y faire confirmer la liberté de conscience, & abolir le Test par une Loi stable, qui en Angleterre ne se fait par le Roy que dans le Parlement. Jacques mit tout en usage pour vaincre

la résistance de cette Assemblée, qui lui étoit d'ailleurs favorable, & qu'il eut bien voulu conserver. Il la prorogea à diverses fois pendant l'espace de deux ans, qu'il employa à la gagner; il en vint jusqu'à conférer en particulier dans son cabinet avec chacun de ceux qui la composoient; ce qui fit nommer aux Anglois cette maniere de traiter *Closetting*, comme qui diroit Brigue du cabinet.

Là Jacques leur representoit que quatre Rois ayant tenté de mettre l'uniformité de Religion en Angleterre, pour mettre la concorde parmi les Anglois, & tant de sages politiques ayant épaisé tous les expédiens les plus propres à y réussir, ils avoient travaillé en vain; qu'ainsi l'unique moyen qui restoit d'établir dans l'Etat une tranquillité que la Religion ne troublât plus, étoit de laisser à chacun la liberté de vivre en la sienne; que les persecutions qu'on faisoit dans le Royaume aux Non-conformistes en faisoient sortir de bons sujets, dont les Etrangers profitoient, & que ceux qui n'en sortoient pas, y demeuroient chagrins, mécontents; & s'ils n'avoient pas assez de vertu pour souffrir patiemment leurs maux, toujours prêts à favoriser les révoltes, & à entrer dans les factions; qu'on en avoit vu des effets funestes dans les derniers Regnes, dont aucun Roy ne pourroit ga-

1687. rentir ni sa personne, ni ses sujets, qu'on n'ôtât aux esprits inquiets le prétexte de Religion, dont ils abusent pour troubler les autres.

A ces raisons, le Roy mêloit les promesses, & quelquefois même appuyoit & les promesses & les raisons de quelques traits d'indignation. Car il ôta à quelques-uns des Charges qu'ils tenoient de lui, disant qu'il n'étoit pas raisonnable, que lui refusant leurs services, ils jouissent de ses bienfaits. Tout cela fut également inutile pour vaincre ces esprits obstinez, & quelque regret qu'eut le Roy de casser ce Parlement, il y fut contraint. Les Protestans qui lui reprochent comme une conduite irréguliere & contraire à la liberté que les Loix donnent à ces Assemblées, ce qu'il a fait pour s'assurer des suffrages de celle-ci, ont oublié les violences dont usoit Henry VIII. en pareilles rencontres, & la maniere dont tant d'autres Rois ont engagé leurs Parlemens à souscrire à leurs volontez.

Jacques II. n'a rien fait qui en approche; & si nous consultons l'Histoire, nous trouverons que deux Parlemens des plus fameux qu'ait vû l'Angleterre, autoriserent cette conduite sous le Regne d'Edoüard III. & sous celui de Richard II. Il s'agissoit de Bulles de Rome, où les droits du Roy paroissoient lésés: le

Parlement pria Edouard, & obligea Richard presque malgré lui, de s'assurer par des Conférences particulières avec les Membres, de ce qu'on s'en pouvoit promettre pour soutenir contre le Saint Sie-  
 ge, pour lequel les anciens Anglois avoient un extrême respect, les droits du Roy & de sa Couronne; & ce ne fut qu'après ces Closettings, qu'on fit les statuts, dont deux Papes sçurent si mauvais gré à ces deux Rois. 1687.

Ces exemples n'empêcherent pas qu'on ne trouvât le procédé de Jacques II. contraire aux Loix, & l'on s'en plaignit encore davantage, quand pour avoir un Parlement favorable à son entreprise, il usa du Quo-Warrento comme avoit fait le Roy son frere, & prit des mesures avec ceux qui présidoient aux élections, pour réformer les Communautés dont elles dépendent. Car on étoit en humeur de se plaindre, & les moindres démarches du Roy en faveur de sa Religion, étoient regardées par les Protestans comme la destruction de la leur.

Ce Prince avoit crû qu'étant Catholique, on ne pouvoit trouver mauvais qu'il eut un Agent auprès du Pape pour la direction de sa conscience, & qu'il en reçût un Ministre avec le respect convenable à celui qu'il representoit. Il se trompa. On trouvoit bon qu'il eut un Agent

1687. — auprès du Turc, & l'on souffroit impatiemment qu'il en eut un auprès du Chef de la Communion qu'il suivoit. On concourut avec lui à recevoir honorablement les Ambassadeurs de Maroc, & l'on s'indigna qu'il reçût avec quelque cérémonie, quoique dans sa maison seulement, un Ministre de celui qu'il reconnoissoit pour Vicaire de Jesus-Christ. On loüa le Duc de Sommerfet pour avoir refusé d'introduire le Nonce; & le Duc de Grafton qui obéit, fut accusé d'une impiété, qu'il n'a pu expier que par sa desertion.

On trouva fort étrange qu'un Roy Catholique défendît une espèce de fête, où par un emportement inouï on brûle tous les ans l'effigie du Pape. On ne pouvoit dire une Messe, ouvrir une Chapelle ou une Ecole, rendre justice à un Catholique sur quelque oppression qu'il souffrît, punir un faiseur de libelles, un déclamateur séditieux, un parjure averé & public, pour peu qu'il témoignât de zele contre la Catholicité, que l'Eglise Anglicane ne fut en rumeur; & c'est du tissu de semblables faits, que sont remplis encore aujourd'hui les écrits de certains Sectaires, qui ont voulu montrer par-là que l'Angleterre a eu raison de s'allarmer des desseins du Roy contre la Religion du païs. Ceux d'entre nous qui sur ces recits ont jugé la conduite de ce Prince plus vive qu'il ne

ne convenoit, se sont laissez prévenir sans  
doute par le dénombrement de ces cho-  
ses, ramassées exprès dans ces livres pour  
imposer aux lecteurs. Ceux qui lisent  
avec précaution, & qui comparent dix  
ou douze faits mis ensemble pour faire  
montre, à l'étenduë de trois Royaumes  
& à l'espace de quatre ans que ce Roy a  
été sur son Trône, jugent autrement d'un  
Souverain, qui avec un grand zele pour  
sa Religion, s'est borné par modération  
à faire si peu & si lentement ce qu'il a  
fait en sa faveur.

Aussi y a-t-il apparence, que même les  
Protestans zelez seroient revenus des ter-  
reurs que leur avoient données leurs Mi-  
nistres, si l'ambition de quelques Grands  
ne se fût point mêlée à la Religion, & si  
un reste de la cabale qui avoit été si con-  
traire au Roy lorsqu'il étoit encore Duc  
d'York, n'eut composé un poison des  
deux, qui corrompit en peu de temps  
toutes les parties nobles de l'Etat. Ce fut  
sur un raisonnement assez semblable à ce-  
lui des Juifs, lorsqu'ils firent mourir le  
Messie, que la faction Shaftsburyenne re-  
naissant comme de ses cendres, persua-  
da à quelques Seigneurs ou de la Secte  
Episcopale, ou de la Presbyterienne mê-  
me, ou de ceux d'entr'eux qui sous ces  
noms vivent en assez grand nombre sans  
Religion, que les Romains alloient ab-

1688. forber toutes les Charges du Royaume, & détourner sur eux toutes les graces du Prince ; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les emplois considérables, que les Protestans en seroient exclus, & que les choses viendroient à un point, qu'il ne leur resteroit de parti à prendre, que de se faire Catholiques, ou de vivre en hommes privez dans leurs maisons. Pour prouver ce raisonnement, on cita des exemples, qui pour être en petit nombre, ne laissoient pas d'être plausibles.

Le Roy, au commencement de son Regne, avoit fait les Comtes de Clarendon & de Rochester ses beaux-freres, le premier Viceroy d'Irlande, le second Grand Trésorier d'Angleterre. Dans la suite les Catholiques jugerent que ces deux Seigneurs, quoiqu'alors attachez au Roy, étant Protestans emportez, feroient échoier dans ces grands postes tout ce que ce Prince avoit entrepris pour tirer l'Eglise d'oppression. Le Comte de Sunderland premier Ministre, incompatible avec Rochester & son ennemi déclaré, avoit tramé toute cette intrigue, pour se défaire d'un Concurrent qu'il avoit grand sujet de craindre, & qu'il avoit toujours fort haï.

Le Roy, qui aimoit ses beaux-freres, & particulièrement Rochester, résista



long-temps aux prières & aux sollicitations qu'on lui fit pour les priver de leurs Emplois ; il chercha des raisons de s'en défendre , mais celles qu'on lui alleguoit pour le faire paroissant fortes , il se laissa enfin persuader de retirer Clarendon d'Irlande , & d'y envoyer Tyrconel. Il tenta de convertir Rochester , qui condescendit à oûir disputer des Catholiques & des Protestans , comme s'il eût cherché la vérité : mais apparemment , il ne chercha qu'à se faire honneur de sa mauvaise constance auprès de ceux de sa Religion , & y acquérir un crédit qu'il commençoit à perdre à la Cour.

Quelque avantage que les Catholiques eussent eu dans cette dispute , le Comte en sortit encore Protestant , & donna volontairement au Roy la démission de sa Charge , qui fut réduite en Commission , & donnée à cinq personnes , dont Milords Douvre & Belasis Catholiques Romains furent du nombre. Le Roy récompensa les deux Comtes , de tout ce qu'il crut de plus capable d'adoucir une playe si sensible : mais l'événement a fait voir que la dague leur étoit demeurée dans le cœur , & leur exemple fut de grand usage aux séditieux , pour faire craindre de tels coups aux autres.

La ligue fut d'autant plus facile à former , que la faction , suivant les traces

1688. de Shaftsbury son ancien Chef , ne proposoit à la plupart de ceux qu'elle s'appliquoit à séduire que la moitié de ses desfeins. Celui de détrôner le Roy ne fut communiqué qu'à peu de gens , & l'on peut dire que ce fut sans y penser & sans le vouloir , que le gros de la Nation a été engagé dans ce crime. La seureté de la Religion Protestante , la réduction des Catholiques aux termes des Loix établies contr'eux , la liberté des Parlemens , l'éloignement du pouvoir arbitraire , dont on disoit la Nation menacée , & où le Roy paroissoit être plus en état de parvenir qu'aucun de ces prédécesseurs , si on n'y remedioit promptement , la conservation des honneurs & des charges dans les familles Protestantes , qu'on croyoit voir passer peu à peu dans celles des Catholiques Romains , furent les plans qu'on proposa à ceux qu'on ne crut pas capables d'écouter des propositions plus hardies , & les motifs qu'on leur apporta d'entrer en confédération , non pour se défaire du Roy , mais pour l'obliger , disoit-on , à gouverner selon les Loix. La chose réussit : on se ligua , & beaucoup de gens s'engagerent avec d'autant moins de précaution , que le Chef qu'on leur proposoit pour conduire cette entreprise , témoignoit avoir des intentions plus éloignées de l'invasion.

Cette feinte modération fut en effet l'appas dont le Prince d'Orange se servit, pour engager les Seigneurs Anglois non seulement à le suivre, mais à l'inviter de se venir mettre à leur tête, pour obliger leur Roy à regner plus conformément à leurs Loix. J'ai déjà dit qu'on n'a pas crû juger témérairement du Prince d'Orange, de dire que depuis long-temps il se frayoit le chemin au trône, qu'il attendoit l'occasion d'y monter plutôt que par la succession, toujours incertaine & trop lente pour un impatient heritier. Son impatience toutefois ne l'avoit rendu ni téméraire, ni précipité à entrer en action à contre-temps: il avoit laissé faire les étourdis, se tenant toujours en état de profiter de leur bonheur, sans courir les risques de leurs imprudences.

Tout l'art que les autres hommes employent dans les entreprises hardies à se disposer à agir, ce Prince l'employa en celle-ci à agir seurement, & à réussir sans peril, toujours en commerce avec le Monarque qu'il avoit dessein de supplanter, n'omettant aucun des devoirs d'un gendre soumis envers un beau-pere, affectant du zele pour ses interêts, & agissant avec ses Ministres comme s'il en eût été le premier. Cette conduite en imposa d'autant plus aisément au Roy d'Angleterre, que le Prince d'Orange fut plus long-temps

1688.

sans faire presque autre chose que penser beaucoup , étudier les démarches des Anglois , & disposer sur cela les siennes , quand le temps d'en faire viendrait. Le renouvellement de l'ancienne cabale , à l'occasion dont nous parlons , lui fit comprendre que ce temps étoit venu , & plus encore les entretiens qu'il eût avec une partie de ces factieux , qui pendant que les autres agissoient avec les Seigneurs du païs , passèrent en Hollande sous divers prétextes , pour traiter plus seurement avec lui.

Le Prince , assuré de trouver des partisans dans le Royaume , s'appliqua à ôter au Roy tous les secours qui lui pouvoient venir du dehors. Jacques avoit fait alliance avec l'Espagne , & par-là il pouvoit se promettre que la Maison d'Autriche au moins ne lui seroit pas opposée , sur-tout quand il seroit question d'une affaire de Religion. Il n'avoit point de Traité avec la France , mais il étoit ami personnel & parent trop proche du Roy , pour n'en pas tirer les secours nécessaires dans le besoin. Pour lui ôter ces deux appuis , le Prince d'un côté entra , & fit entrer les Hollandois dans la ligue d'Ausbourg contre la France , afin d'attirer sur cette Monarchie les forces des Conféderez , en cas qu'elle attaquât les Etats , pendant que leurs troupes passeroient la mer pour l'en-

treprise d'Angleterre; de l'autre, il rendit le Roy son beau-pere suspect à la Maison d'Autriche, comme un Prince contraire à ses desseins, uni d'intérêts, & engagé avec la France par un Traité secret, qui paroîtroit quand il en seroit temps.

1688.

L'Empereur & le Roy Catholique étoient d'autant plus susceptibles de ces ombres, que leurs Ministres avoient inutilement tenté d'engager le Roy d'Angleterre à entrer avec eux dans la ligue, qu'ils avoient faite contre la France avec les Princes Allemands. Le Comte de Castanaga gouverneur de la Flandre Espagnole, & l'Ambassadeur Pedro Ronquillon avoient rien omis pour l'y engager, jusques-là que ce dernier lui avoit promis, que s'il vouloit bien y entendre, son Parlement acquiesceroit à tout ce qu'il avoit entrepris d'établir touchant la Religion. Quand le Roy eût été d'humeur à se liguier contre la France, il y a apparence que ce n'eût pas été sur le crédit que cet Espagnol se flattoit d'avoir dans son Parlement, qu'il eût embrassé ce parti: le penchant naturel de la Nation, fortifié alors par les cris de nos Calvinistes chassés, lui en eût été un motif plus plausible. Ceux qui disent qu'il devoit prendre cette occasion de gagner les sujets, ne font pas réflexion à l'inconséquence qu'il y eût eu dans ce procédé, & que la ligue dont il s'agissoit n'é-

1688. tant que la suite d'une autre , faite à Magdebourg par les Protestans à l'occasion des Huguenots ; il eût été contre le bon sens à un Prince qui entreprenoit de procurer en Angleterre la liberté aux Catholiques , de concourir à rétablir en France les plus entêtés des Protestans. Outre que la bonne politique ne vouloit pas qu'il quittât un ami solide , pour se joindre à des Princes qui ne pouvoient lui être utiles que tandis qu'ils auroient besoin de lui , vu que les Protestans commençoient à surprendre leur pieté , jusqu'à les attirer en des ligues formées contre un Roy Catholique , en faveur des Calvinistes qu'il avoit chassés de ses Etats. Ainsi ce fut prudemment que le Roy d'Angleterre répondit à l'Ambassadeur d'Espagne , qu'il garderoit fidèlement l'alliance qu'il avoit avec son maître : mais que la même fidélité l'obligeoit aussi à ne point rompre l'amitié qui étoit entre lui & le Roy Très-Chrétien son parent ; qu'il vouloit vivre en paix avec ses voisins , & la maintenir s'il pouvoit entr'eux.

Cette réponse ne contenta pas les Conseils de Vienne & de Madrid , & disposa apparemment l'Empereur & le Roy d'Espagne à écouter les propositions que leur fit faire le Prince Hollandois , non plus seulement contre le Roy de France , mais contre le Roy d'Angleterre même. Je suis  
du

du sentiment de ceux qui croient que pour les engager , il usa du même moyen dont ses partisans s'étoient servis pour li-  
 guer les Seigneurs Anglois , qu'il ne leur fit proposer que la moitié de ses desseins , & qu'il leur persuada que le but de son passage en Angleterre , n'étoit qued'obliger le Roy son beau-pere à se liguier avec eux contre nous. On le doit , ce me semble , ainsi présumer de la Religion de la Maison d'Autriche. 1688.

La continuation de la ligue depuis le Monarque Anglois détrôné , est un argument contraire auquel on ne répond pas aisément : mais on continuë souvent , quand on est engagé , des choses auxquelles on ne s'engageroit pas , si on prévoyoit , quand on les commence , où elles doivent aboutir. Quoi qu'il en soit , ce fut de cette sorte que se forma la funeste ligue , qui a chassé le Roy d'Angleterre de son trône & de ses Etats. Le Prince auteur de ce projet dispoisoit cependant sous-main l'armement nécessaire à passer la mer : les Hollandois non seulement lui préparoient des troupes & des vaisseaux , mais pour lui donner moyen de combattre le Roy son beau-pere de ses propres armes , ils retinrent six Regimens de ses sujets engagez à leur service depuis long-temps , & quoique le Roy pût faire pour les retirer d'entre leurs mains , il n'en put venir à bout.

1688. Ce fut en ce temps que la Reine se trouva grosse du Prince de Galles, dont elle accoucha le vingtième de Juin l'an mil six cens quatre-vingt-huit. La cabale usa d'un double artifice pour profiter d'un événement qui naturellement la devoit détruire ; l'un de répandre parmi le peuple que cet enfant étoit supposé, l'autre de faire craindre aux Grands la continuation du pouvoir souverain dans une race Catholique, à la ruine de la Religion & de la fortune des Protestans. Le premier n'a pas réussi, & n'a pas fait honneur à ses auteurs : tant de témoins irréprochables avoient vû naître le Prince de Galles, tant de gens l'avoient vû dès qu'il fut né, que la fable a paru insoutenable à ceux-mêmes qui auroient eu le plus d'intérêt à la soutenir. Le second n'a eu que trop de succès.

Plusieurs souffroient assez patiemment de voir regner un Catholique, dans l'espérance qu'un héritier Protestant lui succéderoit, & dédommageroit les Sectaires de ce qu'un Roy orthodoxe leur avoit ôté. Ils se consoloient que Jacques II. leur eût ramené le regne de Marie, dans l'attente que la Princesse d'Orange feroit revivre celui d'Elizabeth. Il se trouvoient loin de leur compte à la naissance d'un Prince de Galles, qui ne pouvoit manquer d'être élevé dans la Religion Catholique, qui seroit pour la perpetuer



sur le trône , & pour la rendre avec le temps dominante parmi le peuple. L'opinion commune a été , que cette considération , plus qu'aucune autre , avoit avancé les affaires du Prince d'Orange , soit en augmentant le nombre de ceux qui favorisoient le dessein , soit en déterminant les autres à concourir à celui qu'il feignoit avoir de borner sa puissance aux Loix , & le mettre hors d'état de rien entreprendre ou contre la Religion du païs , ou contre la liberté de la Nation.

1688.

La fameuse affaire des Evêques , qui survint sur ces entrefaites , mit les dernières dispositions à celle de la révolution. Ce fut originairement une intrigue des Presbyteriens d'Angleterre, ou pour mieux dire , de leurs Ministres , qui voulant profiter des contestations de la Cour avec l'Eglise Anglicane , firent suggerer au Roy par des Catholiques , que pour engager le Parlement à confirmer la liberté de conscience , il falloit obliger les Evêques à la faire publier dans les Eglises. Comme le Roy n'avoit rien plus à cœur que d'établir solidement cet article , il donna dans cet expedient , qui d'ailleurs ne paroissoit pas devoir souffrir de difficulté , la publication des Edits du Prince dans les Eglises étant de tout temps en usage en Angleterre comme ailleurs. Il l'ordonna donc , & en voya l'ordre qu'il en porta aux Evêques.

1688. Ceux de ces Prélats qui se trouverent à Londres s'étant assemblez à Lambeth, chez l'Archevêque de Cantorbery, pour délibérer de l'affaire, embrassèrent cette occasion pour faire éclater le chagrin que leur donnoit la declaration, & résolurent de refuser la publication qu'on exigeoit d'eux. Pour adoucir néanmoins leur refus, & ne paroître pas refractaires, ils composèrent une Requête, que l'Archevêque lui-même, les Evêques de Saint Asaph, de Bath & de Wels, de Chicester, d'Ely, de Bristol, de Peterborough porterent au Roy. La Requête contenoit, que leur conscience ne leur permettoit pas une soumission qu'ils auroient eüe en toute autre rencontre; qu'ils prioient que l'on eût égard à la juste délicatesse qu'ils devoient avoir sur ce point; qu'il s'agissoit de conserver les droits de l'Eglise Anglicane, & de plus les Loix du Royaume, auxquelles la dispense du Test, que le Roy ajoutoit à la liberté de conscience, donnoit une atteinte contraire au gouvernement établi, & aux decrets des Parlemens de l'an mil six cens soixante-deux, & de l'an mil six cens soixante-douze. Ce dernier point donna lieu au Roy de répondre plus aigrement qu'il n'auroit fait, si les Evêques s'en fussent tenus aux raisons qui regardoient l'Eglise. *Je ne m'attendois pas,* leur dit-il, *à une rémontrance pareille, &*

*que seuls de tout mes sujets vous me contestassiez mon autorité. Il ne s'agit pas ici des droits de l'Eglise Anglicane dont vous vous prévalez, mais de ceux de ma Couronne que je veux maintenir. Je suis Roy, vous devez m'obéir, & c'est le parti que votre conscience & votre devoir vous doit inspirer.*

Le Roy ayant congédié les Prélats, assembla son Conseil pour délibérer des moyens de les rendre soumis, & d'empêcher les mauvais effets que pourroit causer leur exemple. On résolut de les citer. Ils comparurent, mais ce ne fut ni pour acquiescer aux ordres du Prince, ni pour obéir à ceux du Conseil. On leur signifia qu'étant accusés d'avoir publié, sous prétexte de présenter une Requête, un libelle contraire à l'autorité Royale, ils eussent à donner caution, selon les Loix pour lesquelles ils se montroient si zélés, qu'ils comparoîtrent à la Cour du Banc du Roy dans un temps qu'on leur marquoit, pour répondre devant les Juges sur l'accusation intentée contr'eux. On diroit à voir la conduite des Anglois de ce dernier siècle, que l'Angleterre n'a de Loix que pour ses Rois.

Ces mêmes Evêques, qui trouvoient si mauvais que le Roy se dispensât de les observer, refuserent sans scrupule de s'y soumettre, & ne voulurent point donner

1688.

caution : sur quoi le Conseil ayant délibéré , conclut d'un commun consentement à les envoyer à la Tour. Ils y furent conduits, & quoiqu'ils prétendissent qu'étant Pairs du Royaume, ils n'étoient point obligez de se soumettre à la juridiction du Banc du Roy ; tant de gens sçavans dans les Loix les convinquirent qu'ils ne la pouvoient décliner , qu'ils y répondirent enfin , & que leur cause y fut plaidée. On allegua de part & d'autre diverses raisons pour & contre , & les leurs parurent si foibles , qu'ils furent contraints d'avoir recours au desaveu de leur Requête, qu'on ne put prouver être d'eux , parce que le Roy s'étoit trouvé seul dans son cabinet lorsqu'il l'avoit reçüe , & que le Roy ne peut être témoin , sur-tout dans les choses qui le concernent : usage bien différent de celui des temps où les Rois d'Angleterre concluoient leurs Edits par ces mots : *Témoin moi-même.*

Ce fut par ce mauvais subterfuge que les Evêques furent élargis , & renvoyez chez eux absous. Ils eurent obligation au Roy de la facilité qu'ils trouverent à avoir des Jurez favorables , & à faire solliciter leur cause par tous leurs amis. Car ce Prince leur laissa prendre tous les moyens de se tirer du pas où ils s'étoient engagez , apparemment dans l'esperance que sa bonté les rameneroit au devoir , & qu'ils dou-

neroient desormais l'exemple aux autres de ne pas s'en écarter. Il y fut trompé. 1688. La Justice avoit aliené ces Prélats, la clemence ne les ramena point. Je ne sçai si déjà la cabale les avoit tentez de se joindre à ceux qui invitoient le Prince d'Orange, mais il est seur qu'elle se servit de ce dernier chagrin à propos pour surmonter leur résistance, s'ils en avoient fait. La conduite de six d'entr'eux a assez fait voir dans la suite, qu'ils n'eurent jamais intention d'entrer dans les desseins de ceux qui vouloient détruire le Roy, mais seulement de se joindre en cause avec ceux qu'on trompoit comme eux, & à qui l'on faisoit accroire qu'on ne vouloit que l'obliger à gouverner selon les Loix. Ce fut sans doute par cet artifice que ces Prélats furent engagez à écrire au Prince Hollandois, pour le prier de hâter sa marche, & d'accourir à la défense de la Religion & des Loix, auxquelles ils prétendoient que le Roy avoit donné une nouvelle atteinte, en les faisant mettre en prison.

Le Prince d'Orange ne pouvant plus douter d'une conspiration *generale* à seconder ses intentions, pressa encore plus son armement qu'il n'avoit fait jusques-là; & ce nouvel empressement donna lieu au Comte d'Avaux Ambassadeur de France en Hollande, non seulement de soupçon-

ner que le Prince avoit d'autres desseins que ceux d'un vigilant Stathouder, pour maintenir en bon état la flotte & les troupes Hollandoises, mais de découvrir que ses projets regardoient uniquement l'Angleterre. Il en avertit le Roy son maître, & ce fut par-là que le Roy d'Angleterre en reçût les premiers avis, au moins précis & positifs. Je dis précis & positifs : car il y avoit déjà long-temps, que M. Skelton étant en Hollande, avoit découvert que le Prince d'Orange intriguoit avec les Anglois. Ce Ministre avoit des liaisons dans la maison de la Princesse, par le moyen desquelles il surprit des lettres, qui sans expliquer nettement de quoi il étoit question, en disoient assez pour donner à entendre, qu'il se tramoit sous main quelque chose au desavantage du Roy. Il en avertit, mais l'habitude qu'on avoit à la Cour d'Angleterre d'entendre parler de trahisons, y faisoit souvent négliger les bons comme les mauvais avis. Celui que le Roy Très-Chrétien avoit reçu du Comte d'Avaux parut à ce Prince d'une nature à n'être pas traité de la sorte : il pressa le Roy d'Angleterre d'y faire l'attention qu'il meritoit, & de prendre ses précautions pour se défendre de l'invasion dont ses Etats étoient menacez.

Presqu'en même temps M. Skelton, venu en France en qualité d'Envoyé ex-

traordinaire , étoit en commerce avec un homme qui lui donna de grandes lumieres sur l'affaire dont il s'agit. C'étoit un nommé Budé de Verace, Genevois Protestant. Il avoit été autrefois Capitaine aux gardes du Prince d'Orange, & ayant tué un homme en duel, il avoit été disgracié. Skelton l'avoit reconcilié à la recommandation du Comte de Clarendon, qui ayant fait élever son fils Mylord Cornbury à Geneve, avoit obligation à Verace de bien des soins qu'il en avoit pris. Le Genevois étant rétabli dans les bonnes graces de son Maître, y entra plus avant que jamais, & eut grande part à sa confiance & à celle de Benthem son favori. Je ne sçai à quelle occasion il se broüilla avec eux, & se retira. Il étoit de retour à Geneve, lorsque sur le bruit de l'armement qui se préparoit en Hollande, il écrivit à M. Skelton, qui étoit alors à Paris, qu'il avoit à communiquer au Roy d'Angleterre son Maître des affaires où il ne s'agissoit de rien moins que de sa Couronne, & de lui faire connoître un gendre dont il ne se défoit pas assez; mais qu'au reste il ne s'ouvriroit de son secret qu'au Roy en personne, si ce Prince avoit agréable qu'il se mît en chemin pour l'aller trouver.

Sur cet avis Skelton écrivit cinq ou six lettres en Angleterre, toutes fort vives,

1688. fort empressées, & à peu près du même  
 stîle que celles qu'on écrivoit à son Maître de la part du Roy Très-Chrétien. D'un autre côté, le Marquis d'Albyville, Envoyé d'Angleterre auprès des Etats, ne manqua pas à son devoir. Ainsi le Roy fut averti suffisamment pour n'être pas surpris. Il défera tard à ces avis. On apporte diverses raisons pourquoi il n'y défera pas plutôt. Le Prince d'Orange continuoît à garder avec lui une conduite qui sembloit ne pas permettre de concevoir de lui de si noirs soupçons. Ce Prince lui rendoit toujours les mêmes devoirs, jusques-là qu'il lui avoit fait faire des complimens comme les autres, sur la naissance du Prince de Galles, & qu'il avoit fait ajouter le nom de ce nouveau beau-frère à ceux des Princes de sa famille, pour lesquels on prioit dans sa Chapelle.

Outre cela, lorsque le bruit de l'armement se fut répandu, Citers Ambassadeur des Etats, par une supercherie indigne, assûroit positivement qu'il ne regardoit point l'Angleterre, & donnoit à entendre au Roy, que la France avoit plus de raison de s'en allarmer que lui. De plus ce Monarque comptant sur la fidélité de gens qu'il ne pouvoit soupçonner d'en manquer, se trouvoit en état de peu craindre les entreprises des Hollandois. Il avoit une armée de terre, une flotte,



des magasins capables de rendre inutiles les efforts de toute l'Europe, s'il eût été aussi-bien servi de ceux qu'il avoit mis dans l'emploi, qu'il avoit sujet de l'attendre. On dit que même la trahison aida à fortifier dans son esprit ces raisons de sécurité: son premier Ministre en a été accusé. 1688.

Ce Ministre étoit Robert Spenser, Comte de Sunderland, Secrétaire d'Etat & Président du Conseil Privé. Son nom marque assez sa naissance, que de grands biens & beaucoup d'esprit lui donnoient moyen de soutenir avec un éclat digne de ses ancêtres, si sa conduite y eut répondu. Si elle fut infidèle ou seulement mauvaise, je n'y vois pas assez clair pour le décider. Voici ce qui s'en dit de part & d'autre. Ceux qui l'accusent d'infidélité fondent leur raisonnement sur des préjugés & sur des faits, & disent que Mylord Sunderland étoit à l'égard du Roy Jacques un ennemi reconcilié par politique & par nécessité, qu'il avoit poussé dans les Parlemens l'affaire de son exclusion avec plus de chaleur que personne, & qu'il n'avoit recherché son amitié que quand il lui avoit vû prendre le dessus; que c'étoit un homme déterminé à suivre le parti dominant; mais ayant toujours, en cas de changement, des ressources dans les autres; que pendant qu'il

1688.

avoit adheré aux factions Parlementaires contre la Maison Royale, il avoit des liaisons avec une maîtresse du Roy Charles, qui l'avoit reconcilié avec lui, & par sa médiation avec le Duc d'York; qu'étant devenu premier Ministre, & presque unique du dernier depuis son élévation sur le Trône, il s'étoit attaché à lui avec zele pendant qu'il l'avoit vû en prospérité, mais qu'aussi-tôt qu'il s'étoit apperçû qu'un parti se formoit contre lui, il avoit paru entrer en commerce avec ses ennemis; que la Comtesse sa femme écrivoit régulièrement à la Princesse d'Orange, & que son oncle Henry Sidney, l'un des Chefs de la faction, étoit passé en Hollande auprès du Prince; que dans une lettre imprimée, le Comte avoiant qu'il s'étoit donné aux Catholiques, dont il avoit embrassé la Religion, pour mieux servir les Protestans, prouve que le parti dont il étoit, n'étoit pas toujours celui dont il paroissoit être; qu'on ne peut juger autrement de la violence qu'il fit à son Maître, en l'engageant nonobstant ses répugnances, à mettre dans le Conseil d'Angleterre le Pere Petre malgré lui-même, malgré la Reine qui s'y opposoit, malgré les plus essentielles Loix de l'Ordre dont étoit ce Pere; que le Roy, pour contenter son Ministre, fit ceder en cette occasion au droit qu'il crut avoir de disposer

de ses sujets; qu'on ne peut inferer autre chose du procédé qu'eut ce Seigneur dans le démêlé des Evêques, qu'il fit pousser dans le Conseil, & qu'il favorisa sous main; qu'on ne peut attribuer qu'à un mauvais principe le mépris qu'affecta ce Ministre de tant d'avis, qui vinrent au Roy des desseins de son gendre & des Hollandois, & beaucoup plus encore les partis qu'il l'engagea à prendre dans la suite, lesquels ôterent à ce Monarque les seuls moyens qui lui restoient de résister à ses ennemis. 1688.

Telles sont à peu près les preuves qu'alleguent de l'infidélité du fameux Comte de Sunderland, ceux qui l'accusent d'avoir été infidèle: ceux qui l'excusent y répondent, que ce n'est pas une règle infailible, qu'un ennemi reconcilié ne puisse devenir un ami sincère, qu'un homme peut conserver des ressources dans un parti sans l'embrasser; que le Comte n'avoit point été convaincu d'avoir lié personnellement avec les ennemis de son maître aucun commerce qui tendît à le trahir; que celui de sa femme avec la Princesse d'Orange, quoique suspect dans les conjonctures, n'est point une raison suffisante d'attribuer un tel crime au mari; que Sidney, quoique son parent, l'a pu tromper comme les autres, & lui faire accroire que son passage en Hollande

1688. n'avoit point d'autre fin que sa santé, & un voyage aux eaux de Spa, qui en effet, en fut le prétexte; que l'aveu de s'être fait Catholique pour mieux servir les Protestans, est plutôt une excuse auprès d'eux, qu'une preuve d'intelligence avec eux, puisqu'on ne s'excuse point auprès de ceux avec qui on agit de concert; que dans l'affaire du Pere Petre, le Comte cherchoit sur qui détourner l'envie des choses qui déplaisoient au peuple dans la conduite de la Cour; que l'entreprise du Prince d'Orange & des Hollandois contre un Roy puissant & environné de grosses armées, paroissoit si extraordinaire, que n'y pouvant ajoûter foi, il crut en devoir negliger les avis; que quand il fut obligé de la croire, ces mêmes forces, dont il voyoit le Roy son Maître soutenu, le firent opiniâtrer à rejeter des secours, qu'il crut dangereux & qu'il ne jugea pas nécessaires. Ainsi excusent le Ministre Anglois, ceux qui entreprennent de l'excuser. Je laisse au lecteur plus décisif que moi, à prendre parti sur ce problème, pour suivre le fil de mon Histoire.

Le Roy de France & l'Envoyé du Roy d'Angleterre à sa Cour ne s'étant point rebutez, se firent écouter. On écrivit à l'Envoyé de faire venir le Genevois, & l'on témoigna au Roy Très-Chrétien qu'on étoit touché de ses soins : sur quoi,

ce Prince, non content d'avoir averti du péril, envoya à Londres M. de Bonrepos offrir les secours nécessaires à l'éviter. 1688.

Louïse se préparoit alors à attaquer les Li-guez d'Aufbourg. Cette ligue s'étoit formée contre lui, sous prétexte que depuis la paix, il s'étoit emparé des Villes de Strasbourg & de Luxembourg. Quelque droit que lui en eussent donné divers sujets de mécontentemens qui ne sont pas de cette Histoire, les Alliez en furent irrités. On alloit recommencer la guerre, si ceux qui la vouloient détourner n'eussent trouvé l'expédient d'une trêve, que sa longueur fit paroître plus utile au repos public que la paix. La ligue d'Aufbourg ayant fait voir que les Alliez n'avoient dessein de garder la suspension d'armes, que jusqu'à ce qu'ils fussent en état de les prendre à leur avantage, le Roy résolut de les prévenir. Ses forces étoient prêtes pour cette entreprise, lorsque l'embaras où il vit le Roy d'Angleterre l'ayant touché, il préféra les intérêts de son ami aux siens, & chargea Bonrepos de lui offrir ses troupes & des vaisseaux pour les transporter,

A regarder la chose en elle-même, c'étoit un pas bien délicat à faire à un Roy d'Angleterre, que d'introduire dans ses Etats une armée d'étrangers, de Catholiques, particulièrement de François. C'étoit une affaire à flétrir la mémoire d'un

1688.

Prince dans l'esprit de sa Nation, & un  
aveu de tous les bruits malicieusement  
répandus, d'une alliance faite exprès pour  
opprimer la liberté & la Religion du païs.  
D'ailleurs le Roy avoit des forces plus  
que suffisantes pour résister à tous les ef-  
forts des Hollandois, que sa seule flotte  
pouvoit arrêter, & qu'en tout cas son ar-  
mée de terre ne pouvoit presque manquer  
de vaincre, étant & beaucoup plus nom-  
breuse & mieux disciplinée que la leur.  
Sunderland qui ouvrit l'avis de refuser  
les secours offerts, appuya son sentiment  
sur ces raisons: ceux qui furent de l'avis  
contraire le fonderent sur celles-ci; qu'il  
falloit regarder la chose, non en elle-mê-  
me, mais dans les circonstances presen-  
tes; qu'il ne s'agissoit pas simplement  
d'opposer des armées à d'autres, mais de  
sçavoir si les armées qu'on opposeroit aux  
ennemis, n'étoient point d'intelligence  
avec eux pour concourir à leurs desseins,  
si les Chefs qui les commandoient étoient  
d'une fidélité plus à l'épreuve de la cor-  
ruption, que ceux des autres corps de  
l'Etat, qu'on disoit être corrompus, &  
que l'on ne connoissoit pas. De-là ceux  
qui parloient ainsi inferoient, que si par  
malheur la corruption s'étoit glissée dans  
l'armée aussi-bien qu'ailleurs, le Roy re-  
fusant les secours étrangers, qui avec ce  
qui s'y joindroit de sujets fideles lui au-  
roient

roient fait au moins un parti, demeureroit exposé sans défense à toutes les forces de ses ennemis. 1688.

Dans cette diversité d'opinions, le suffrage du Ministre, la bonté du Roy pour ses sujets, l'honneur de la Nation, la confiance qu'il avoit dans les Chefs de ses troupes, la plupart d'une qualité à ne se pas flétrir eux-mêmes par une si basse trahison, ou gens comblez de ses bienfaits, le détermina au parti qu'a condamné l'événement, & lui fit refuser des secours qu'il auroit aisément reçûs, les flotes qui s'y seroient pû opposer n'étant point encore en état de se mettre en mer pour agir.

On apprit en France avec chagrin la résolution prise en Angleterre, & l'on ne peut dire combien notre Cour parut touchée du peril d'un Roy, qui depuis longtemps y étoit aimé. Skelton étoit accablé de gens qui l'arrêtoient, qui le questionnoient, & qui se prenoient presque à lui de ce qu'on ne suivoit pas ses avis. On vouloit qu'il trouvât moyen de servir son Maître malgré ses Ministres, & l'on fit tant qu'on l'engagea à proposer un expédient qui l'auroit en effet sauvé, si la Cour d'Angleterre, agissant conséquemment à ses premiers principes, n'en eût encore empêché l'effet. Un jour que M. de Croissy pressoit l'Envoyé là-dessus, ce-

1688. lui-ci, après lui avoir répondu qu'il n'avoit point d'ordre & qu'il n'osoit rien demander, ajouta qu'il croyoit cependant, que si le Roy Très-Chrétien faisoit déclarer aux Etats la part qu'il prenoit aux affaires du Roy son Maître, & menaçoit de les attaquer, s'ils entreprenoient rien contre lui, il les arrêteroit tout court, & déconcerteroit les mesures du Prince d'Orange & des factieux; que par-là, sans donner sujet aux Anglois de se plaindre que leur Roy eut appelé les étrangers dans leur pays, on le serviroit efficacement, en retenant deçà la mer une partie de ses ennemis, pendant qu'il dissiperoit chez lui les cabales qu'y faisoit l'autre.

L'ouverture de l'Envoyé ayant paru bonne au Ministre, il en alla parler au Roy, qui embrassant avec plaisir tous les moyens qu'on lui proposoit de secourir le Roy d'Angleterre, dût-il attirer l'orage sur soi, envoya ordre à M. d'Avaux de déclarer aux Provinces Unies, qu'ils ne pouvoient attaquer un Prince lié si étroitement avec lui, sans l'obliger à le secourir. L'Ambassadeur parla d'une manière qui donnoit à penser aux Etats; lorsqu'on fut informé à Londres & de l'avis de M. Skelton, & de la déclaration de M. d'Avaux. Le Ministre d'Angleterre ne se démentit point, & se servant toujours des égards qu'avoit le Roy pour ses sujets,



lui persuada de persister dans la fatale résolution de ne recevoir de secours que d'eux. Albyville avoit reçu ordre de demander aux Hollandois un éclaircissement touchant la flotte qui se préparoit dans leurs ports: pour toute réponse, on l'avoit chargé d'en demander un autre au Roy touchant ses alliances avec ses voisins. Il sembloit que ce procedé dût être à la Cour d'Angleterre un nouveau motif d'accepter la diversion qu'on lui offroit. On n'y changea point de maximes: le Ministre ne se démentit point. On fit déclarer aux Etats que l'on n'avoit point d'alliance particuliere avec la France, & l'on fit revenir Skelton pour le mettre à la Tour de Londres, où il demeura dix-huit jours.

C'est ainsi que l'aheurtement d'un Ministre, si on n'en pense rien de plus fort, livra un grand Roy à ses ennemis, & qu'un excès de confiance en des sujets qui ne la meritoient pas, priva ce Prince des secours qu'il auroit pû recevoir d'ailleurs. Verace fut surpris de l'apprendre lorsqu'il arriva à Paris. Il y étoit venu à dessein de continuer son chemin à Londres: mais jugeant qu'inutilement il donneroit des informations dont on ne pouvoit plus profiter, il s'en retourna sur ses pas.

Le Roy de France de son côté, craignant de se faire un ennemi d'un Prince

1688. qu'il vouloit délivrer des siens, employa ses forces à prévenir les desseins de la ligue d'Ausbourg; & ce fut à cette occasion que M. le Dauphin fit la belle campagne de mil six cens quatre-vingt-huit, dans laquelle en moins de deux mois, il prit Philipsbourg, Manheim, Frankendal, & d'autres places importantes, & fit à la France contre les Allemans, un rempart de leurs Villes ruinées, ou de celles qu'il voulut conserver.

On se préparoit cependant en Hollande & en Angleterre, là à attaquer, ici à se défendre. Des deux côtez on dispoisoit les flotes, les armées de terre, l'artillerie, les munitions; & comme l'esperance des deux partis étoit fondée sur les Anglois, on employoit de part & d'autre les moyens propres à se les attacher. Dans ce dessein, le Prince d'Orange fit dresser une declaration qui contenoit trois principaux points.

Le premier étoit un dénombrement des griefs de la nation Angloise, sur-tout des Protestans contre leur Roy, touchant le pouvoir dispensatif, l'avancement des Catholiques dans les Charges & dans les Conseils, la Commission Ecclesiastique, l'affaire des Evêques, & d'autres points recherchez & déduits avec art, pour faire un assemblage odieux de faits, par lesquels on tâchoit de prouver que ce Prin-

ce avoit eu dessein de détruire la Religion, les Loix, la liberté du païs.

1688.

Le second consistoit à dire, que plusieurs Seigneurs d'Angleterre Ecclesiastiques & séculiers, s'étant adressés au Prince d'Orange, pour le prier de les aider à se garantir des maux dont ils se voyoient menacés; que ce Prince avoit d'autant plus volontiers acquiescé à leurs prières, qu'étant le plus proche heritier de la Couronne d'Angleterre, il étoit plus intéressé à la conservation des Loix & de la Religion du Royaume, dont on avoit même entrepris de lui ôter la succession par la supposition d'un Prince de Galles.

Dans le troisième, le même Prince d'Orange alleguant qu'un Parlement libre étoit le seul remède efficace qu'on pût apporter à ces maux, & supposant qu'un Parlement ne seroit jamais libre sous un Roy qui regnoit sans égard aux Loix, si cette Assemblée n'étoit soutenue d'ailleurs, signifioit la résolution qu'il avoit prise de passer la mer avec des forces suffisantes pour en appuyer les decrets, exhortant en même temps tous les bons Anglois de se joindre à lui pour concourir à un si loüable dessein.

On étoit sur le point d'envoyer cette declaration en Angleterre, & une autre assez semblable en Ecosse; lorsqu'on apprit qu'elle portoit à faux, au moins pour

— 1688. la plus grande partie, par les démarches qu'avoit fait le Roy pour contenter les Protestans, & leur ôter tous les prétextes qu'ils pouvoient avoir de se plaindre. La plupart des choses faites en faveur des Catholiques avoient été ou révoquées ou suspenduës jusqu'au Parlement, déjà indiqué, mais différé à cause du trouble que caufoit l'entreprise des Hollandois. La Commission Ecclesiastique avoit été abolie, les Evêques étoient rentrez en grace, & celui de Londres dans ses fonctions. On avoit rendu à la Capitale & à d'autres Communautéz les Chartres qu'on leur avoit ôtées du vivant même du feu Roy. On avoit donné au futur Parlement toutes les assurances possibles d'une parfaite liberté. On n'avoit en un mot rien omis de tout ce qu'on avoit crû propre à dissiper les ombrages & à gagner les cœurs; & enfin le temps approchant auquel on disoit que les Hollandois avoient résolu de se mettre en mer, on avoit publié une proclamation, par laquelle le Roy avertissant qu'une Puissance étrangere se disposoit à venir envahir le Royaume, exhortoit ses sujets à quitter toutes les défiances passées, pour se réunir contre l'ennemi commun.

Le Prince d'Orange ayant appris ces nouvelles mesures du Roy, fit ajouter pour les détruire deux points à sa decla-

ration; l'un fut une protestation qu'il n'avoit nul dessein d'envahir le Royaume, mais seulement de faire assembler un Parlement libre, & en état d'assurer la Religion & les Loix, sur des fondemens qu'on ne pût plus ébranler; l'autre fut une réfutation des assurances que donnoit le Roy de cette même liberté au Parlement, qu'il promettoit, exhortant les Anglois zelez à ne s'y laisser pas surprendre, ensuite de quoi ayant envoyé ce Manifeste en Angleterre avec ordre de l'y répandre, il ne pensa plus qu'à partir.

Ce fut les derniers jours d'Octobre, qu'ayant pris congé des Etats, il commença à mettre à la voile, avec un vent qui le pouffoit où il vouloit aller aborder. Quatre à cinq cens bâtimens composoient sa flotte, & douze à treize mille hommes son armée de débarquement. Il avoit avec lui les Seigneurs Anglois qui s'étoient déjà déclarez, dont les plus remarquables étoient Charles Talbot Comte de Schrevesbury, élevé dans la Religion Catholique, hereditaire dans sa famille depuis le grand Talbot jusqu'à lui, qui l'a abandonnée le premier. Charles Gerard Comte de Maklesfield, Mylord Mordant, Henry Sydney & le Vice-Amiral Herbert.

Le Maréchal de Schomberg, sorti de France comblé de biens & d'honneurs,

1688. mais chagrin d'en avoir été éloigné dans l'affaire des Huguenots, s'étoit donné au Prince d'Orange, & étoit de l'expédition. Herbert commandoit l'avant-garde, Evertzen l'arrière-garde, le Prince s'étoit mis au corps de bataille. La flotte portoit le pavillon blanc avec les armes de son Chef, autour desquelles on lisoit ces mots : *Pour la Religion & la liberté.* Elle étoit toute en haute mer, & commençoit à faire route, lorsqu'une tempête s'étant élevée durant la nuit, la battit avec tant de furie douze heures entières qu'elle continua, qu'elle la dispersa, & la contraignit de s'aller rassembler dans ses ports. Le dommage y fut grand, mais bientôt réparé; & le vent devenant favorable, on se remit l'onzième de Novembre pour la seconde fois en mer. Mylord Darmouth Amiral d'Angleterre avoit fait espérer au Roy qu'il arrêteroit les ennemis, mais il ne parut point, & le quinzième le Prince débarqua ses troupes à Lime, à Torbay & aux Plages voisines, sans que personne s'y opposât.

Il se saisit d'abord d'Exeter dans la Province de Devonshire, & mit son camp aux environs, à dessein de s'y arrêter, pour observer les mouvemens que causeroit son arrivée parmi les habitans du païs. Il ne fut pas fort long-temps sans y en voir beaucoup. Le Roy d'un côté fit partir une partie de son armée pour se rendre à Salisbury,

Salisbury , à dessein de l'y aller joindre avec ce qu'il avoit retenu de troupes pour l'accompagner : de l'autre , les plus pressés des factieux commencerent à paroître. Mylord Louvelace se fit voir vers Bristol avec quelques gens ramassés. Mylord Cornbury fut le premier qui montra que l'armée Royale n'étoit pas exempte de corruption. Ce Seigneur ayant fait semblant d'aller enlever un quartier des ennemis vers Axminster , & ayant pris un corps de troupes de celles de Salisbury qu'on jugea suffisans pour cela , en déboucha une partie qu'il conduisit à Exeter.

1688,

Cette premiere défection étonna la Cour, & fit craindre qu'elle n'eût des suites : pour tâcher de les prévenir , le Roy assemble les Officiers qui étoient restés près de lui ; le Duc de Grafton , Trelauny , Kirke , & Churchill en étoient du nombre. Là le Roy paroissant d'un air plein d'une franchise capable de toucher des cœurs genereux : *J'ai donné mes ordres*, leur dit-il, *pour assembler un Parlement libre , aussi-tôt qu'un temps plus tranquille nous permettra de l'espérer tel. Je suis résolu de pourvoir , autant que le peuvent desirer mes sujets , à la sûreté de leur Religion , de leur liberté , de leurs privileges. Souhaitez-vous quelque chose de plus ? je suis prêt de vous l'accorder. Mais au reste , si après cela quelqu'un n'est*

— pas encore content , je le prie de se déclarer :  
 1688. je suis prêt de donner à ceux qui ne se trouve-  
 ront pas bien avec moi tous les passe-ports né-  
 cessaires pour aller trouver le Prince d'Oran-  
 ge , & je leur épargnerai volontiers la honte  
 d'une trahison.

Ce discours parut faire impression : tous protestèrent qu'ils étoient satisfaits , & prêts à répandre leur sang pour le service de leur Roy. Il est à croire que quelques-uns le pensoient comme ils le disoient : mais l'événement fit bien voir que de mauvais cœurs ne se gagnent point. Le Roy trop sujet à juger de la probité d'autrui par la sienne , ne pouvant s'imaginer que des gens d'une profession à aimer l'honneur dussent le trahir lâchement après de telles protestations , partit avec ce qu'il avoit conservé de troupes dans son ancien camp , & se rendit à Salisbury. Il n'y fut pas plutôt arrivé , que Churchill , l'homme d'Angleterre le plus comblé de ses bienfaits , & qu'on avoit toujours regardé comme une espèce de favori , lui tendit un piège pour l'enlever , & apparemment pour le mettre entre les mains de son ennemi.

Si la défection de Cornbury avoit fait craindre au Roy qu'elle n'eût des suites , elle avoit fait craindre en même temps au Prince qu'elle n'en eût pas assez. De toute la brigade que ce Seigneur avoit tâ-



ché de débaucher, il n'en avoit pû séduire qu'une fort petite partie : le reste étoit retourné à Salisbery, détestant l'infidélité qu'on leur avoit voulu faire commettre. Universellement parlant les soldats, & la plupart des Officiers subalternes, étoient dans cette disposition. D'ailleurs Louvelace, au lieu d'attirer la Province où il avoit armé dans les intérêts des factieux, avoit été combattu près de Cirencester par la milice du pais, pris, & confiné en prison par les soins du Duc de Beaufort. D'un autre côté, Clifford & Sarsfield avoient défait un gros parti de l'armée du Prince d'Orange. Dans cette situation des choses, la faction apprehenda d'en avoir pas bien pris les mesures, & résolut pour abréger chemin de se saisir de la personne du Roy. Churchill ayant été choisi pour executer ce dessein, engagea adroitement le Roy à aller voir son avant-garde, qui étoit la partie de son armée la plus proche des ennemis. Ce Prince étoit prêt à monter en carosse, lorsqu'un subit saignement de nez l'obligea de rompre la partie, & de remettre la revûe à un autre fois. La journée n'étoit pas passée, qu'il fut averti de bonne part, qu'on l'avoit voulu enlever, & que les mesures étoient prises pour le conduire à Exeter ; si le ciel, qui pour exercer plus long-temps sa vertu veilloit à la conservation de sa personne.

1688. n'eût à propos détourné ce coup. Churchill se retira cependant , & alla trouver le Prince Hollandois , avec ce qu'il pût lui mener de déserteurs séduits par ses soins.

Cet événement fit changer de résolution au Monarque , & lui fit prendre le parti de remener son armée vers Londres , pour conserver la Capitale , & arrêter la défection , dont la proximité d'Exeter étoit une tentation aux inconstans. Ce fut durant ce chemin , que le Roy reconnut qu'il étoit trahi par tous les Chefs de son armée dont il s'étoit le moins défié , le Prince de Dannemark son second gendre , le Duc d'Ormond & beaucoup d'autres l'ayant quitté sur cette route pour prendre celle d'Exeter , & le Duc de Grafton s'y étant rendu du camp de Salisbery. Les troupes s'ébranlerent à ce coup , & quelques-unes se dissipèrent. Ainsi le Roy arrivant à Londres crut ne pouvoir rien faire de mieux , que d'assembler ce qu'il y trouva de gens de considération qui ne s'étoient point encore déclarés , pour délibérer avec eux des moyens d'arrêter le cours du malheur qui menaçoit l'Etat. Il n'eut pas plutôt parlé dans cette Assemblée du sujet qui l'avoit obligé à en demander les avis , qu'il reconnut qu'une partie étoient ou gagnés ou surpris par la faction ennemie. Le Comte de Claren-

don entr'autres s'expliqua avec une hauteur sur les prétendues fautes du Roy, qui fit juger, ce qui arriva, qu'il iroit bientôt trouver le Prince. Le gros de l'Assemblée néanmoins parut être du nombre de ceux qui ne vouloient qu'obliger le Roy à assembler un Parlement, où son autorité fut bornée aux Loix qu'on lui voudroit imposer : ils en demanderent de nouveau la convocation, & furent d'avis que cependant le Roy députât quelques Seigneurs, pour entrer avec le Prince d'Orange en quelque sorte d'accommodement, & le prier de suspendre sa marche, qu'il avoit déjà prise vers Londres, jusqu'à ce qu'on fut convenu.

Le Roy se trouvoit dans un état à ne plus refuser de voyes d'arrêter une révolution, qui paroissoit inévitable. Outre la défection des Officiers de son armée, il apprenoit à tous momens de nouveaux soulevemens dans les Provinces. Les Comtes de Bath, de Manchester, de Northampton, d'Abingdon, de Newcastle; les Lords de la Mere, Grey, Lumley, & un grand nombre d'autres Seigneurs s'étoient saisis de divers postes, & ouvertement declarez pour le Prince. Mylord Dartmouth Amiral de la flotte avoit même paru chanceler. Le Roy avoit envoyé à Porthmouth le Prince de Galles pour le faire passer en France; le Marquis de Povis

1688.

l'y avoit conduit , & n'avoit rien omis pour engager Mylord Dartmouth à servir le Roy dans une si essentielle occasion : mais cet Amiral s'en étoit excusé d'une maniere , qui avoit confirmé les soupçons qu'on avoit de lui , depuis qu'il avoit laissé passer la flotte Hollandoise sans la combattre.

Le peuple de Londres , toujours inquiet & amateur de la nouveauté , étoit dans un continuel mouvement. Les Catholiques étoient par-tout pillés , insultés , maltraités. On commençoit à proceder dans les Cours de Justice contr'eux. Les Comtes de Salisbury , de Peterborough , de Sunderland , quoi que le Roy ayant reconnu que celui-ci l'avoit mal servi l'eût éloigné de la Cour & des affaires , avoient été cités en jugement. La Princesse de Danemark fille du Roy s'étoit retirée peu de temps après son mari. Dans cette extrémité , le Roy quoique persuadé qu'un Parlement libre ne le pouvoit être pour lui , résolut cependant de le convoquer , pour tenter cette dernière voye de sauver quelques débris de son naufrage , & fit expedier les lettres circulaires pour l'assembler le quinzième de Janvier. Il députa en même temps les Lords Halifax , Nottingham & Godolphin au Prince d'Orange , pour l'avertir qu'on l'alloit contenter , qu'il y auroit un Parlement libre ,

qu'on y examineroit les griefs dont la Nation s'étoit plaint à lui , & qu'on y satisferoit pleinement. Les Députez étoient chargez de le prier d'arrêter sa marche , pour laisser au Parlement cette même liberté , qu'il étoit venu lui procurer. Outre cela , pour ne rien obmettre de tout ce qui pouvoit contribuer à la paix , le Roy leur avoit donné pouvoir de traiter d'accommodement , aux conditions qui feroient jugées les plus convenables à l'état présent des affaires , & au repos de la Nation.

Personne de ceux qui raisonnent n'avoit jamais crû le Prince d'Orange , ni assez devot , ni assez prévenu de tendresse pour les Anglois , pour ne se proposer d'autre but de tant de frais & de fatigues , que d'assurer leur Religion , dont après tout il n'étoit pas , & leurs libertez , qu'il eût plutôt dû contribuer à détruire qu'à conserver , étant après le Prince de Galles le plus proche heritier du Roy. La maniere dont il reçût les Deputez de ce Monarque convainquit les moins soupçonneux , qu'il avoit bien d'autres desseins. Embarassé de la convocation d'un Parlement , où il prévoyoit que le Roy seroit lié à la verité par des Loix qui le gêneroient , mais où il craignoit que par-là même il ne fût affermi sur le trône , les Protestans n'ayant plus rien à apprehen-

1688. der de lui : il continua sa marche , & ne répondit aux Députez qu'on lui avoit envoyez , que lorsqu'il fut assez près de Londres , pour intimider ceux qui n'étoient point encore entrez dans tout son projet. Là , il parla avec une hauteur , & proposa au Souverain des conditions si intolérables , que ce Monarque averti d'ailleurs par un de ses trois Députez , qu'il n'y avoit plus de seureté dans le Royaume même pour sa personne , prit le parti de ceder au temps , & d'aller chercher un asyle entre les bras de ce même ami , dont il avoit refusé les secours.

Avantque de penser à soi , le Roy pensa à la Reine sa femme , & au Prince de Galles son fils. Sur le refus qu'avoit fait Dartmouth de passer le petit Prince en France , on l'avoit fait rapporter à Londres. Ce fut la nuit du dix-neuvième au vingtième de Decembre , que le Comte de Lauzun , aujourd'hui Duc , se trouvant à la Cour d'Angleterre , concerta avec le Roy l'évasion de la Reine & du Prince , & par une des plus heureuses aventures de sa vie , y employa utilement ses soins. Riva , Italien , Officier de cette Princesse ; Labadie , François , domestique du Roy , gens d'une fidélité éprouvée , furent chargés de pourvoir aux choses nécessaires à l'embarquement , & au chemin qu'il falloit faire depuis Withal jusqu'au vaisseau ,

Cene fut pas sans de grands dangers d'être arrêtez & découverts, qu'une grande Reine & un Prince de cinq mois purent sortir de leur Palais, dans un temps où tout étoit suspect, & où un cri de l'enfant auroit été capable de rompre les mesures les mieux prises. 1688.

On se déguisa cependant, on s'évada par des escaliers & par des endroits dérobés, on traversa la Tamise, on fit le chemin qu'il y a de Londres jusqu'à Gravesend, où Labadie avoit arrêté le vaisseau qui devoit porter la Royale Famille en France, sans que le Prince jettât un seul cri. On fut en danger en divers endroits d'être arrêtez par des sentinelles & par des assemblées de peuple, qui soupçonnoient ceux qu'ils ne connoissoient pas d'être des Catholiques fugitifs, & qui regardoient leur évasion comme une proie qui leur échapoit. On essuya sur la Tamise la pluie, le vent, l'agitation du fleuve, dans l'horreur d'une nuit si obscure, qu'on ne se voyoit pas l'un l'autre. La Reine attendit à l'autre bord, près des murailles d'une Eglise, un carosse qu'on atteloit dans une hôtellerie voisine, exposée à la pluie qui continuoit. La curiosité d'un homme qui étoit sorti de l'hôtellerie avec de la lumière à la main, fit craindre que la Princesse ne fût reconnue. Il avançoit vers le lieu où elle étoit, lorsqu'

1688. que Riva, qui s'en apperçut, le suivit & le heurta brusquement. Ils tomberent tous deux dans la bouë.

Cette diversion fut heureuse: l'homme crut que cette chute étoit un effet du hazard, ils se firent mutuellement des excuses, & la chose en demeura là. On monta en carosse, & l'on arriva au vaisseau, où la femme de Labadie qui connoissoit le Capitaine, paroissant la premiere, l'amusa, pendant que la Reine qui passoit pour une Dame Italienne retournant en son païs avec sa famille, entra dans la chambre qu'on lui avoit destinée avec la nourrisse qui portoit le Prince. Le Duc & la Duchesse de Pavis gouvernante du petit Prince, les Comtesses Dalmon & de Montecuculli, & d'autres personnes de la suite, s'embarquerent en même temps avec trois Capitaines Irlandois, envoyez exprès par le Roy, pour veiller sur celui du vaisseau, en cas que s'appercevant de quelque chose, il eut manqué à son devoir. On n'eut pas besoin de ce secours. Le vaisseau s'étant mis à la voile, on fit heureusement le trajet, & l'on aborda à Calais. La Reine y vouloit attendre le Roy son mari, qui selon le projet fait entr'eux, devoit s'y rendre le lendemain; mais ce Prince ne paroissant point, elle s'achemina à Boulogne, où deux Religieux & un Officier



qui s'étoient sauvez d'Angleterre, lui en apprirent des nouvelles qui mirent sa confiance à une épreuve où Dieu seul la pût soutenir. Ils lui raconterent que le Monarque s'étant heureusement tiré de Whithal, de Londres, & des chemins par où l'on arrive à la mer, s'étoit embarqué pour la suivre; mais que son vaisseau mal lesté, l'ayant obligé de reprendre terre pour y faire ajoûter du lest, il avoit été reconnu, & arrêté près de Feversham. Ils n'en sçavoient pas davantage, & la Princesse demeura dans la cruelle incertitude de la destinée du Roy son époux, jusqu'à ce qu'étant à Montreüil, elle apprit une autre nouvelle qui la consola, & lui mit l'esprit dans une situation plus propre à recevoir le bon accueil que le Roy Très-Chrétien lui fit: ce Prince n'ayant rien omis de tout ce qu'il jugea capable de lui adoucir ses malheurs.

Le Roy d'Angleterre ayant été arrêté, comme nous venons de le dire, on en donna avis à Londres. Les Seigneurs s'y étoient assemblez sur le bruit de son évafion; & ayant appris qu'avant que de partir, il avoit révoqué les lettres données pour la convocation du Parlement qu'ils lui demandoient, ils firent publier un Ecrit, par lequel ils se declarerent ouvertement pour le Prince d'Orange, qu'ils supposoient toujours n'être venu que pour

1688. faire assembler un Parlement libre, & pour-  
voir par-là à la seureté de leur Religion  
& de leurs libertez. Quatre Députez de  
leur part étoient allez trouver ce Prince,  
lorsqu'on apprit qu'on avoit arrêté le  
Roy: sur quoi les Seigneurs s'étant assem-  
blez, lui envoyerent Mylord Duras avec  
ses carolles & ses gardes, afin de le ra-  
mener à Londres. Il y fut reçu du peu-  
plé avec des cris de joye, des acclama-  
tions, des marques d'affection, qu'il est  
mal-aisé d'exprimer. Ce fut un jour de  
triomphe pour lui. Personne ne se sou-  
venoit d'avoir jamais rien vû de pareil.  
Le son des cloches, les feux de joye, &  
tout ce qui dans les fêtes publiques inspi-  
re les sentimens les plus vifs, fut employé  
en celle-ci.

Le Prince d'Orange, qui connoissoit  
déjà le génie du païs, avoit prévu cet éve-  
nement, & tâché de le prévenir. Il avoit  
envoyé Zuylestein, Gentilhomme de sa  
maison, à Feversham avec une lettre,  
par laquelle il prioit le Roy, mais avec  
un air de hauteur qui tenoit beaucoup de  
l'ordre d'un Maître, de n'avancer pas plus  
avant vers Londres que jusqu'à Rochester.  
Je ne sçai par quelle aventure cette let-  
tre ne fut renduë au Roy que lorsqu'il  
fut à Londres même. Le Prince d'Oran-  
ge en eut du chagrin, & résolut de ne pas  
donner à l'inconstance des Anglois, ni les

moyens, ni le loisir de reprendre les sentimens, que la nature & le devoir inspirent aux sujets pour leurs Souverains. Le Roy lui avoit envoyé le Comte de Feversham à Windsor, où ce Prince s'étoit arrêté, pour l'inviter à venir loger dans la Capitale au Palais Saint-James, consentant qu'il s'y fit garder même par sa garde Hollandoise, afin qu'ils pussent conferer personnellement & à l'amiable des moyens de s'accommoder, & de satisfaire amplement aux fins de sa declaration.

Le Prince montra par le traitement qu'il fit à l'Envoyé du Roy, que ses fins & celles de sa declaration n'étoient pas les mêmes. Car sous prétexte que ce Comte avoit licentié l'armée du Roy, quoiqu'il en eut reçu ordre exprès, il le fit arrêter, & ne le relâcha que quand il n'eut plus de Traité à craindre, & en même temps envoya à Londres deux mille hommes de ses troupes, qui ayant chassé les Gardes du Roy, se saisirent de toutes les portes & de toutes les avenues de Withal. Il ne s'en tint pas-là. Le lendemain, le Roy n'étant point encore éveillé, il lui députa les Mylords Halifax, de la Mere, & Schrevvſbury, pour lui dire du même ton qu'il avoit commencé à prendre, qu'étant sur le point de venir à Londres, on ne jugeoit pas à propos qu'ils s'y trouvassent en même temps, & qu'on

1688. lui donnoit à choisir ou d'Hamptoncourt, ou de Ham, pour se retirer avec sa Maison.

Le Roy concevant mieux que jamais qu'il ne faisoit pas seur pour lui de demeurer en Angleterre, dans un temps où ses propres sujets osoient lui intimer de tels ordres de la part de son ennemi, & continuant dans le dessein d'aller rejoindre sa famille en France, demanda Rochester, au lieu de Ham & d'Hamptoncourt qu'on lui proposoit. Le Prince d'Orange prévint son dessein, & après y avoir pensé, jugea qu'il convenoit aux siens, qu'il lui abregeroit du chemin, qu'il lui épargneroit de grands embarras qui lui étoient inévitables, s'il n'en venoit à des violences, dont les moindres eussent mis à son nom une tache que le Diadème n'est pas capable d'effacer. Il est à présumer que ce fut dans cette vûe, dont l'Histoire ne peut s'empêcher de le louer, qu'il consentit à laisser aller le Roy son beau-pere à Rochester; & que ce Monarque s'y étant rendu, il l'y fit garder d'une maniere qui a fait juger à tout le monde qu'il étoit bien-aîsé qu'il trouvât moyen de s'échapper, comme il arriva en effet. Le Roy négligemment gardé, se déroba par un jardin, où il y avoit une porte qui conduisoit à la Tamise. Là, ayant trouvé une barque qu'il y avoit fait préparer, il y en-

tra, & ayant fait voile accompagné du Duc de Barvik, il arriva à Ambleteuse au commencement de Janvier de l'an mil six cens quatre-vingt-neuf, & de-là vint à Saint-Germain trouver la Reine son épouse, où le Roy Très-Chrétien le reçût avec d'autant plus de joye, qu'il avoit témoigné plus d'inquietude des perils qu'il avoit courus.

1689.

Comme le premier motif des persécutions que les Anglois faisoient à leur Roy, étoit la ruine des Catholiques, ceux-ci furent les premières victimes qu'après l'évasion de ce Prince les Protestans immolerent à leur haine. Le peuple de Londres commença par piller leurs maisons, brûler leurs Chapelles, les insulter en mille manieres; & dans ce tumulte, on n'épargna pas les personnes à qui le droit des gens est une sauve-garde inviolable chez les Nations les plus barbares. L'Ambassadeur d'Espagne, tout ami qu'il étoit de la faction dominante, par un juste châtement du Ciel, fut le premier qu'on attaqua. On ne peut dire les insolences que l'on commît chez ce Ministre : ses meubles, sa bibliotheque, sa vaisselle, ses équipages furent emportez ou brûlez. L'Envoyé du Grand Duc de Toscane fut exposé aux mêmes insultes. Les sujets du Royaume furent encore plus maltraitez que les étrangers :

1689. l'autorité publique y intervenant, on leur ordonna de sortir de Londres; on mit en prison à divers temps les personnes de qualité, qui ne pûrent trouver le moyen de suivre le Roy leur Maître en France.

Les Comtes de Salisbery, de Castelmaine, de Peterfboroug, Mylord Montgomery & beaucoup d'autres y furent long-temps, & n'en sortirent qu'à des conditions, qui en ont obligé quelques-uns à préférer l'exil volontaire où ils sont encore aujourd'hui, à la demeure de leur patrie, où ceux qui ont voulu rester ont la douleur de voir leurs biens employez à faire la guerre à leur legitime Souverain. Le Comte de Sunderland se retira en Hollande, où reprenant la Religion qu'il avoit solennellement abjurée, il confirma les mauvais bruits qui avoient fait soupçonner sa fidelité. Les Protestans attachez au Roy, eurent part à la persecution. Le Grand Chancelier Jefferyes fut mis à la Tour, & y mourut: le Roy a depuis donné cette Charge à Herbert frere de l'Amiral, qui l'exerce aujourd'hui à Saint-Germain avec moins de fonctions que ses prédécesseurs, mais avec une gloire qui l'endédommage. Le Comte de Middleton Secretaire d'Etat ayant eu le même attachement à son devoir, a aussi eu le même sort.

Le Prince d'Orange toujours attentif  
aux

aux conjonctures favorables, prit celle de ces mouvemens pour faire son entrée dans Londres. Il y fut reçu avec les démonstrations de joye & les applaudissemens publics, qu'on y donne toujours aux nouveaux venus. Tous les Corps le feliciterent du succès de son entreprise- & le remercierent du zele qu'il témoi- gnoit pour la Nation. Les Grands s'as- semblerent, & le prièrent de se charger du gouvernement, jusqu'à ce qu'on eut convoqué les Etats du Royaume, non en Parlement, qui ne s'assemble qu'au nom du Roy, mais sous le nom de *Con- vention*, qui fut fixée au commencement du mois de Février prochain.

Comme la Chambre basse est depuis long-temps en possession d'être maîtresse de toutes les délibérations de l'Etat, le soin de la faction qui vouloit élever le Prince Hollandois sur le Trône, fut pre- mierement de faire élire autant de Mem- bres qu'elle put favorables à ses inten- tions, & ensuite de gagner ceux qui ne seroient pas de son choix. Elle n'y réus- sit que trop bien. La Convention étant ouverte, on ne fut pas long-temps sans en- tendre proposer parmi les Communes ces odieuses questions; sçavoir, si un Roy Ca- tholique n'étoit pas incapable de la Cou- ronne? si Jacques II. n'avoit pas rompu par sa mauvaise administration & par sa

1689.

retraite hors du Royaume, le contrat original des Souverains avec leurs peuples ? si cette retraite n'étoit pas une défection, une abdication qui rendoit le Trône vacant ? Ceux des Seigneurs Anglois qui conservoient encore de l'amour pour la Monarchie, & qui prévirent les conséquences de ces questions dans un Etat dont le premier fondement est la succession, les entendirent avec étonnement, reconnurent leur faute, & plusieurs d'entr'eux firent ce qu'ils pûrent pour la réparer.

Leur parti fut d'abord assez grand, pour empêcher la Maison haute de consentir aux délibérations de la Chambre basse sur tous ces points, qui s'y décidèrent toujours à la pluralité des voix au désavantage du Roy. Ils furent assez long-temps balancez & disputez parmi les Pairs, sur les raisons que quelques-uns d'entr'eux alleguerent pour le bon parti. Ils remontrèrent qu'il paroîtroit étrange à toutes les Nations du monde, de déclarer qu'un Roy Catholique étoit incapable de porter un sceptre ; que depuis Egbert jusqu'à Elizabeth, quarante Rois Catholiques l'avoient porté ; que depuis peu toute l'Angleterre avoit, par des Adresses expresses, désavoué cette fausse maxime ; que les deux Universitez l'avoient même condamnée d'erreur ; que



le Parlement de l'année mil six cens quatre-vingt-cinq l'avoit cruë si pernicieuse à l'Etat, qu'il avoit voulu noter d'infamie ceux qui avoient voulu exclure le Duc d'York de la Royauté; que toute la Nation ayant reconnu ce Prince, dans le temps même où il faisoit une profession plus ouverte de la Religion Catholique, ce seroit une inconsequence ridicule de prétendre que cette même Religion fut un empêchement à regner; que quant au prétendu contrat du Souverain avec le peuple, c'étoit une pernicieuse chimere, souvent condamnée, comme une porte ouverte à tous les séditieux pour broüiller; qu'on ne pouvoit nommer désertion, & encore moins abdication, la retraite d'un Roy maltraité & abandonné de ses sujets à la merci d'une Nation étrangere, voyant son caractère Royal exposé aux insultes du peuple, & sa personne entre les mains d'un Prince qui lui imposoit des loix, qui l'arrêtoit dans ses propres Etats, & dont on lui donnoit des ombrages qui lui en faisoient tout craindre; que les offres que ce Monarque avoit souvent faites à la Nation & au Prince qui la protegeoit, de traiter avec eux, de ne rien omettre pour satisfaire à leurs griefs, étoient des réparations suffisantes des fautes qu'on lui imputoit; que plusieurs lettres qu'il écrivoit

actuellement de Saint-Germain aux deux  
1689. Chambres de la Convention & à plusieurs  
particuliers, les protestations qu'il fai-  
soit contre les actes de cette Assemblée,  
les mesures qu'il prenoit pour rentrer en  
possession de ses États, prouvoient qu'il  
n'y avoit pas renoncé, & que s'il avoit  
deserté, c'étoit le païs, où sa personne ne  
lui paroïssoit pas en seureté, & non pas  
le Trône, qu'il regardoit toujours com-  
me un bien qui lui appartenoit; qu'il n'é-  
toit pas le premier Roy, même d'Angle-  
terre, qui eut fait ce pas; que du temps  
des Rois Saxons, Ethelrede se retira en  
Normandie, & que parmi les Plantage-  
netes, Edoïard IV. passa en Flandre,  
sans qu'Henry VI. son concurrent crût  
avoir acquis par-là un nouveau droit à la  
Couronne; que dans les conjonctures pa-  
reilles où Jacques II. s'étoit trouvé, la  
condition des Rois seroit bien dure, s'ils  
étoient les seuls de tous les hommes aus-  
quels il ne fut pas permis de fuir un pe-  
ril, qu'on ne peut éviter qu'en le fuïant;  
qu'un homme qui voit sa maison en feu,  
en sort quand il ne le peut éteindre, &  
se reserve pour la rétablir, quand il ne  
peut pas la sauver.

Sur telles & semblables raisons, ou dé-  
duites de vive voix, ou insérées en divers  
écrits, la Maison haute balança durant  
quelqurs jours avec succès les délibéra-

tions des Communes , & souvent la pluralité y conclut pour le bon parti ; mais la faction travaillant sans relâche à gagner des voix , insensiblement la pluralité se trouva dans le parti opposé , & les points contestez enfin se décidèrent contre le Roy. Le Trône fut déclaré vacant. 1689.

Ce pas étant fait , il fut question de la forme du gouvernement. On proposa une République , une Regence , la continuation de la Royauté dans un nouveau sujet. La République n'eut que des partisans secrets : la Regence en eut assez de publics pour faire craindre au Prince de n'être pas Roy. On dit que la peur qu'il en eut l'obligea à lever le masque , & à faire dire sous main à ceux qui prenoient ce parti , que s'ils n'en prenoient un plus conforme à ce qu'il avoit sujet d'attendre de la reconnoissance de la Nation , il alloit les abandonner au juste ressentiment du Roy , en se retirant en Hollande , & en déclarant ceux d'entr'eux qui l'avoient appelé en Angleterre. Il n'en falloit pas tant , pour engager des gens qui avoient déjà fait tant de pas , à franchir ce qui en restoit à faire.

On conclut pour la Royauté , & par une conséquence naturelle à la déferer au Prince d'Orange. On ne laissa pas d'être embarrassé à convenir sous quel titre il en prendroit possession. Celui d'élection

1689. dégradoit une Couronne hereditaire. Celui de conquête étoit incompatible avec les privileges de la Nation. La succession ne pouvoit avoir lieu depuis la naissance du Prince de Galles, dont on eut honte de continuer à révoquer la naissance en doute. Quand on veut une fin injuste, on passe aisément par-dessus l'irrégularité des moyens nécessaires à y parvenir. Sans faire mention du Prince de Galles, on supposa la Princesse d'Orange heritiere de la Couronne d'Angleterre : on résolut de donner au Prince son mari le titre de Roy ; & par une suite de procedez contraires à toutes les regles établies dans les Royaumes hereditaires, on arrêta que s'il survivoit, il continueroit à regner au préjudice de la Princesse de Dannemark heritiere de sa sœur ; & qu'en cas que cette Princesse vint à mourir sans laisser d'enfans, la Couronne retourneroit à ceux du Prince, s'il en avoit.

Les choses étant ainsi résolues, la Convention dressa des articles pour préserver la Nation des griefs qui avoient servi de prétexte à la révolte. On décida entre autres choses, que le pouvoir de dispenser des Loix, & d'en suspendre l'exécution, étoit abusif & illégitime, si les dispenses & les suspensions n'étoient autorisées par le Parlement ; que les commissions extraordinaires, comme celles qui

dans le dernier Regne avoient été établies par le Roy pour les affaires Ecclesiastiques, étoient contraires aux Loix du Royaume, & pernicieuses aux libertez du peuple ; qu'il n'étoit pas permis au Roy de lever ni d'entretenir une armée sur pied en temps de paix, sans l'aveu du Parlement ; que toutes levées d'argent auxquelles le Parlement n'auroit point consenti, seroient censées illégitimes ; qu'on laisseroit aux Communautés qui députent aux Parlemens, une entière liberté de choisir ceux qu'ils y croiroient les plus propres, & aux Députés d'y parler, d'y dire leurs avis, & d'y donner leurs suffrages, selon qu'ils le jugeroient à propos pour le bien public ; que tous les sujets auroient droit de se plaindre au Roy, & de lui présenter des Adresses ; que le Roy ne pourroit accorder de pardon à ceux qu'on auroit accusez dans le Parlement, auquel seul il appartenoit de les condamner & de les absoudre, au moins définitivement ; qu'aucun Prince & aucune Princesse du Sang Royal n'épouserait une personne Catholique ; que pour veiller à l'observation de ces articles, & de beaucoup d'autres qui étoient énoncés dans cet acte, on assembleroit le Parlement tout au moins tous les trois ans. Ces conditions parurent dures à un Prince fier, & d'un esprit à en voir toutes les

1689. conséquences ; aussi, dit-on, qu'il en fut surpris : mais après tout, il sentit bien qu'il seroit bientôt en pouvoir de n'en observer que ce qu'il lui plairoit, comme il est arrivé en effet.

Outre que pour lui adoucir cette dégradation de la Royauté, on substitua aux anciens sermens d'Allegeance & de Suprematie, qui renfermoient un engagement de fidélité envers le Roy, & qu'on abolit par cette raison, un autre serment de fidélité envers le Prince & la Princesse d'Orange : ensuite de quoi la Princesse étant arrivée d'Hollande, on les proclama l'un & l'autre, & l'Assemblée de la Convention ayant été changée en Parlement, on se prépara à les couronner. La cérémonie ne se fit que le vingt & unième d'Avril. L'Archevêque de Cantorbéry refusa constamment de la faire, aussi bien que le nouveau serment, que le seul Evêque de Saint Asaph, des sept qui avoient eu avec le Roy le démêlé dont j'ai parlé, a prêté jusqu'à maintenant, les autres ayant mieux aimé perdre leurs Benefices, qu'on leur a en effet ôtez. Nul Catholique ne l'a fait, & plusieurs même des Protestans s'en sont assez longtemps défendus, parmi lesquels les Comtes de Clarendon, d'Exeter, de Lichtfield, d'Yarmouth, quoique restez dans le païs, persistent dans cette résolution. Le Prince

ce

cè n'a poussé personne à l'extrémité sur ce point, & s'est contenté d'imposer une taxe aux recusans de la troisième partie de leurs revenus, laquelle étant double pour les Catholiques, leur donne occasion, au défaut de leur vie, de sacrifier au moins leurs biens à la fidélité qu'ils doivent à leur Religion & à leur Roy.

L'Ecosse ne fut pas long-temps sans suivre l'exemple de l'Angleterre. La révolte à la vérité s'y alluma plus lentement, & le Roy y trouva plus de gens en état de prendre les armes pour son service. On y eut peine à oublier que Jacques VII. étoit ce Duc d'York, à qui la Nation avoit fait tant de protestations volontaires d'un attachement éternel. L'entreprise du Prince d'Orange & les pratiques des Anglois parurent n'y exciter d'abord que de l'indignation & de l'horreur; on y vit même des dispositions d'une constance capable de servir d'asyle au Roy persécuté; mais enfin l'esprit Protestant, le mauvais exemple, les sollicitations de la cabale d'Angleterre, firent glisser chez les Ecossois la contagion de leurs voisins, & les engagerent à suivre le torrent qu'ils auroient pû arrêter. Ils firent les mêmes démarches. Ils assemblèrent une convention, qu'ils changerent dans la suite en Parlement. Ils declarerent le Trône vacant, & envoyerent la Couronne au Prin-

1689. ce par le fils du feu Comte d'Argyle, Dalrumple, & ce Montgomery qui s'est depuis peu retiré auprès du Roy. Ils établirent un nouveau serment, & n'obtinrent rien pour paroître l'avoir encheri sur les Anglois. Ils eurent plus de peine qu'eux, à rendre le Prince qu'ils avoient choisi, paisible possesseur du Royaume. Ils avoient pris des précautions assez justes pour n'en pas avoir. Ils avoient arrêté & mis en prison le Comte de Perth Grand Chancelier, aîné du Comte de Melfort, & Catholique comme lui, homme que sa vertu & son zele pour le service de son Roy, rendoit redoutable aux séditieux. Le Comte de Lauderdale & beaucoup d'autres eurent le même sort que le Chancelier, & perdirent la liberté, que ni lui ni eux n'ont recouverte, que quand on ne les a plus craint, & dont ils n'ont jouï que pour se choisir un exil. Malgré tout cela, assez de braves gens évitèrent la captivité, pour embarrasser les rebelles & arrêter la révolution, pour peu qu'on les eut secourus d'ailleurs. Le Duc de Gourdon soutint un long siege dans le fort Château d'Edimbourg. Le Vicomte de Dundée, le Comte de Dunferlin, Mylord Dunkell, Ratray, Canon, les Montroses de leur temps, tinrent plusieurs années la campagne avec les fideles Higghlanders, ressource constante de leurs



Rois dans les temps de rebellion. Le courage, l'habileté, l'activité infatigable de ces hommes animez du zele qui inspire la vertu & le devoir, ne ceda qu'à l'extrémité, & quand les grandes esperances que l'Irlande avoit fait concevoir du rétablissement des affaires, s'étant évanouïes, leur eurent ôté celle de recevoir du secours. 1689.

L'Irlande étoit la partie la plus entiere des Etats du Roy d'Angleterre, que l'esprit de révolte avoit corrompus. Comme les Irlandois sont la plûpart Catholiques, le Comte de Tyrconel qui l'étoit aussi, trouva de la facilité à maintenir dans l'obéissance du legitime Souverain la plus grande partie de l'Isle. La Capitale en donna l'exemple, qui fut suivi par les meilleures places de l'un & de l'autre côté de là la mer, depuis Dublin vers le Midi. La révolte se cantonna dans le Nord, & mit son siege à Londonderry. Comme on sçavoit que les Anglois pressoient fortement le Prince d'Orange d'envoyer en Irlande de grands secours, on crut que la présence du Roy y étoit nécessaire pour les prévenir, & que le païs étant fertile en bons soldats, l'honneur de combattre à la vûe & sous le commandement du Monarque en assembleroit un assez grand nombre aussi-tôt qu'il y paroîtroit pour le rendre maître des postes qu'avoient occupé

les rebelles , avant qu'on les pût secourir.

1689. Il y passa , & arriva vers les fêtes de Pâques à Dublin , accompagné du Comte de Tyrconnel , qui l'étoit venu recevoir à Korr où ce Prince l'avoit créé Duc.

On jugea à propos que Jacques profitant des premiers mouvemens du zele qu'inspiroit sa présence aux Irlandois de sa communion , s'allât d'abord montrer dans le Nord. Il y alla , & en effet sa marche étonna les Rebelles : ils abandonnerent Coleraine , & Kilmore résista peu. Il vint jusqu'à Londonderry , & envoya sommer la place ; mais un Ministre nommé Walker , qui s'en étoit fait Gouverneur , témoignant de résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité , que le Roy pressé de faire des troupes pour résister à l'armée Angloise , qui se préparoit à passer la mer pour venir s'opposer à lui , fut contraint de revenir à Dublin , après avoir donné ses ordres pour le siege de Londonderry.

Il ne manqua pas de soldats , mais les soldats manquoient la plupart de toutes les choses nécessaires à la guerre , horsmis de courage & de bonne volonté. Les armes , les munitions , l'argent étoient rares dans un païs , que la Nation qui y domine épuise de tout depuis si long-temps. Il y avoit peu d'Officiers qui sçussent régulièrement la guerre , & il est aisé de juger , qu'il eût fallu plus de loisir que l'on

ne s'en pouvoit promettre , pour discipliner de nouvelles levées. Le Roy suppléa le mieux qu'il put à ce qui lui manquoit par tant d'endroits. Il avoit amené de France Rose , Maumon , Pusignan , Lery , Boisselau , & quelques autres Officiers d'experience & de valeur , que le Roy Très-Chrétien lui avoit donnez. Il pouvoit compter parmi les siens sur le Viceroy , le Duc de Barvik , le Grand Prieur , Maxvel , Chelcon , Wachaupt , Suderland , Dorington , Sarsfield , & les Hamiltons. Il avoit apporté avec lui quelques armes , quelques munitions , quelque argent. Le siege de Londonderry l'avoit obligé d'y laisser une partie de tout cela , mais le Marquis de Château-Regnauld lui ayant amené un nouveau convoi , après avoir repoussé Herbert qui l'avoit attaqué en chemin , il eut enfin une petite armée , où l'ardeur de combattre qui y paroissoit , fortifioit les bras au défaut des armes. L'été se passa à faire ces préparatifs , durant lesquels quelques autres troupes , qui tenoient la campagne sous divers Chefs , eurent divers succès qui ne decidoient rien. On attendoit celui du siege de Londonderry , fortement attaqué , mais opiniâtement défendu par Walker & sa garnison. On les avoit réduits à l'extrémité , quoique Maumon & Pusignan , & beaucoup d'autres braves

1689. gens y eussent été tuez. Comme on sçavoit que le Major Kirke y devoit amener du secours , on lui avoit fermé le port par une estacade & de grosses chaînes , qui lui en empêchoient l'entrée. Les assiégez manquoient de tout , & se voyoient enfin obligez d'en venir à capituler , lorsque Kirke rompit l'estacade , & ayant secouru la place fort à propos , obligea les assiégeans , qui de leur côté avoient épuisé toutes les choses nécessaires à continuer le siege , de se retirer sans avoir rien fait , que d'affoiblir les ennemis de cinq ou six mille hommes , qu'on dit qu'ils perdirent ou par les armes ou par la faim.

L'arrivée d'une armée Angloise sous le Maréchal de Schomberg fit sortir le Roy de Dublin , pour aller au-devant de lui. Le Maréchal ayant débarqué ses troupes dans le Comté de Dovvne , y fut joint par celles de Kirke , lequel après s'être emparé de quelques places vers le Nord , vint avec lui camper à Dundalke. Le Roy s'avança jusqu'à Drogheda , & leur envoya offrir la bataille , que le Maréchal refusa. Les armées furent long-temps campées presque à la vûe l'une de l'autre , sans que le Roy pût attirer celle des Rebelles au combat. Le Maréchal perdit plus de monde qu'il n'en eût pu perdre en deux batailles , par les maladies qui se mirent dans ses troupes presque aussi-tôt qu'il fut arrivé.

Durant le reste de l'été que ce General s'obstina à se retrancher, & une partie de l'hyver qu'il alla prendre des quartiers dans des places moins exposées, il lui mourut plus de douze mille hommes. Le Roy ne l'ayant pû forcer, se saisit de son poste quand il l'eut quitté, & après l'avoir fortifié se retira à Dublin avec son armée.

L'hyver se passa en préparatifs, que la situation des affaires de l'Europe rendit extrêmement inégaux. Le Prince d'Orange, toujours pressé par le Parlement d'Angleterre de secourir les Protestans d'Irlande, résolut d'y passer en personne. Et en effet l'été suivant, l'an mil six cens quatre-vingt-dix, il y passa, & s'étant joint avec le Maréchal de Schomberg, marcha avec quarante-cinq mille hommes, & soixante pieces de gros canon, vers Dublin pour chercher le Roy. Ce Prince avoit reçu de France de quoi armer encore des soldats, & un secours de cinq mille hommes de troupes du Roy Très-Chrétien, commandez par le Comte de Lauzun, ayant, entr'autres Officiers Generaux, le Marquis de la Hoguette, qu'une mort glorieuse vient de nous enlever en Piémont. Avec ce renfort, que la ligue de tout l'Empire, de l'Angleterre, de l'Espagne, des Provinces-Unies, du Duc de Savoye contre la France, ne permirent

1690.

pas de rendre plus grand , l'armée du Roy de la Grande Bretagne ne pût guères passer vingt mille hommes , une grande partie à demi armez , & n'ayant d'artillerie que douze pieces de campagne qu'on avoit amenées de France. En cet état ce Prince jugea , que si une de ces victoires , où la bonne cause & la valeur supplée au nombre , ne le tiroit d'affaires , il alloit être vivement poussé , & que s'il reculoit , ses soldats perdant beaucoup de cette ardeur qui leur faisoit souhaiter le combat , il perdrait toujours le país sans avoir rien tenté pour le conserver. Cette pensée le fit résoudre à marcher au-devant du Prince , de l'attendre au bord de la Boyne , & de le combattre au passage. Celui-ci y parut bientôt avec toutes ses troupes & ses soixante pieces de canon ; & ce fut-là que l'onzième de Juillet se donna la bataille , à laquelle cette riviere a donné le nom. Elle eut le succès qu'elle devoit avoir , vû la difference des forces. Il n'eut pas été impossible , malgré cette inégalité , qu'elle n'en eût eu un meilleur pour le Roy qui la perdit , si ses ordres eussent été suivis ; si aussi-tôt qu'il le commanda , on eût chargé des troupes qui avoient passé un gué éloigné à sa gauche pendant qu'une partie de ses gardes & de ses dragons disputoient le passage d'un gué plus proche au Maréchal de Schomberg qui y fut tué , & pendant

dant que son aîle droite souûtenoit encore les efforts de ses ennemis. On fut trop lent de ce côté-là , & trop fortement poussé de celui-ci par le canon , & par la supériorité du nombre. L'aîle droite fut rompuë & défaite , malgré la valeur du Duc de Barvik si connuë en tant d'autres rencontres , du Chevalier d'Hocquincourt qui y perit , & de Richard Hamilton qui y fut pris prisonnier.

Alors le Comte de Lauzun s'approchant du Roy lui representa , qu'il alloit être enveloppé , & qu'il ne falloit plus compter que sur une bonne retraite : le priant d'en laisser le soin à lui & à tant de braves Officiers , qui ne manqueroient à rien pour la faire réussir. L'avis étoit de trop bon sens , pour n'être pas suivi par un Prince , qui n'étoit ni de mœurs ni d'âge à finir par le desespoir. Le Roy cedant à sa fortune , ou pour parler comme ce Prince pense , se soumettant aux ordres de la Providence , prit le regiment de Sarsfield , & se retira à Dublin , pendant que le Comte , les François , Cheldon , & d'autres Officiers dispoisoient les choses à la retraite , qu'ils firent de l'aveu des ennemis avec beaucoup d'ordre & d'honneur.

Les deux partis se sont mutuellement blâmés d'avoir mal profité , les uns de leur victoire , & les autres de leur retraite.

1690. te. Ceux qui ont écrit pour le Prince d'Orange blâment le Roy d'avoir trop tôt quitté l'Irlande , & ceux qui y restèrent après lui , d'avoir mal recueilli les débris d'une fuite qui leur avoit ôté peu de monde , le nombre de leurs morts , selon ceux qui en mettent le plus , ne passant pas quinze cens hommes. Les écrivains du parti du Roy blâment le Prince d'avoir mal suivi sa victoire , d'être venu trop tard à Dublin , Ville ouverte de tous côtez , sans armes & sans munitions ; d'avoir donné le temps aux troupes du Roy de se rassembler à Limerik , à Gallovay , & en d'autres places assez fortes pour tenir long-temps ; d'où en effet il étoit arrivé que la guerre avoit traîné en longueur , depuis même le départ du Roy , qui quitta Dublin presque aussi-tôt qu'il y fut arrivé , pour se retirer en France ; que le Prince d'Orange s'étoit vû obligé de lever le siege de Limerik avec beaucoup de perte pour lui , & d'honneur pour les Royalistes , sur-tout pour M. de Boisselau , de repasser en Angleterre sans avoir achevé sa conquête , qu'il eût perduë , si dans la bataille que donna Saint Ruth près d'Athlone l'an mil six cens quatre-vingt-onze aux Rebelles que commandoit Ghinghle , ce François , Chef de l'armée Royale , n'eût été tué d'un coup de canon , après avoir déjà rompu toute l'infanterie enne-



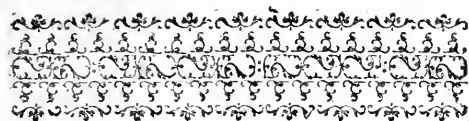
mie , & donnant actuellement un ordre pour suivre le mouvement de sa victoire ,  
 que sa mort arrêta , & donna à son ennemi ; que le second siège de Limerik , soutenu avec tant de gloire , & terminé par une des belles capitulations qu'on vit jamais , avoit été une ressource capable de rétablir le parti Royal , si l'Irlande eût été aussi à portée d'être secourue par la France , que toute l'Europe attaquoit , qu'elle l'étoit , d'être attaquée par l'Angleterre pour laquelle tant de Nations combattoient. Ceux qui sçavent le dessein qui porta le Roy d'Angleterre à sortir si promptement d'Irlande , pourroient ajouter à cela , qu'il avoit imaginé une diversion qui eût embarrassé le Prince d'Orange , si une seule circonstance dont elle dépendoit ne l'eût fait manquer.

Mais il étoit de la destinée de Jacques II. de ne pas faire à demi le sacrifice de ses Couronnes à sa Religion , jusques à ce qu'il ait rempli le temps de son épreuve. Il étoit du bien de cette Religion même , que ceux qui en font profession , eussent devant les yeux un tel exemple : il étoit de la gloire du Roy sous lequel j'écris cette histoire , d'ajouter aux titres qui lui font porter le nom de GRAND , celui de soutenir seul une si belle cause , & d'en faire voir la justice par le gain de sept batailles rangées , par la conquête de plusieurs Pro-

1691. vinces , & des plus fortes places du monde soumises à son Empire , malgré les efforts de tant de Puissances , *liguées contre le Seigneur & contre son Christ.*

F I N.

TABLE



# T A B L E

## DES MATIERES

du quatriéme Volume.

### A

- A** *Berlin*, Ville d'Ecosse. 27. Charles II. y  
est reçu, *là-même.*
- Acte*, pour exclure le Duc d'York de la Cou-  
ronne. 236
- Albyville*, Envoyé d'Angleterre en Hollande ;  
ce qu'il y fait pour le service du Roi Jacques  
II. son Maître. 322
- Allen*, Maire de Londres. 164. il se joint à  
Monk, *là-même.*
- Alnwick*, lieu d'une celebre Conference. 144
- Arbre* fameux, pour avoir servi de retraite à  
Charles II. contre ceux qui le cherchoient  
pour le perdre. 57
- Argile*. Comtes d'Argile toujours opposez au  
Roi, & à la Monarchie. 276
- Arlington*. Ministre & Secretaire d'Etat sous  
Charles II. 193. de quelle maniere il se  
comporta dans l'affaire de la liberté de con-  
science. 194
- Arundel*, persecuté & mis en prison pour la  
*Tome II.* K k

- Religion Catholique. 226. il est mis dans le  
Conseil Privé du Roi, & dans les Charges  
de la Cour par Jacques II. 297  
*Aston*, Gouverneur de Drogheda. 71  
*Avaux*. Le Comte d'Avaux, Ambassadeur de  
France en Hollande, donne les premiers  
avis du dessein du Prince d'Orange. 319. 320

## B

- B** *Arceuk*, Duc de ce nom, fils naturel de  
Jacques II. Sa valeur en diverses occasions. 369  
*Bataille* de Dumbar, où les Ecoissois furent dé-  
faits par Cromwell. 33  
*Bataille* de Vvorcheston, où Cromwell défit  
Charles II. 50  
*Bataille* navale entre les Anglois & les Hol-  
landois sous le Gouvernement de Crom-  
well. 83  
*Bataille* navale où le Duc d'York défait entiè-  
rement la Flotte Hollandoise. 185  
*Bataille* navale du même Prince contre la mê-  
me Flotte, & son succès douteux le premier  
jour, & le second avantageux au Prince,  
qui pousse les Hollandois jusques dans leurs  
Bancs. 201  
*Bataille* navale du Prince Robert contre les  
Hollandois, dont chacun s'attribue la vic-  
toire. 215  
*Bataille* de Vveston, gagnée par Milord Duras  
contre le Duc de Montmouth. 282  
*Bataille* de Boyne, gagnée par le Prince d'O-  
range contre Jacques II. 369  
*Bataille* d'Athlone, gagnée par Ginghamel con-  
tre les Irlandois, par la mort de S. Ruth. 379

# DES MATIERES. 375

<i>Bellaſt</i> , perſecuté & mis en priſon pour la Religion Catholique. 226. eſt mis dans le Conſeil Privé par Jacques II.	297
<i>Benedictins</i> , exécutez à mort dans la perſecution excitée contre les Catholiques, ſous le regne de Charles II.	232
<i>Blake</i> , Amiral d'Angleterre, ſes combats contre les Hollandois. 83. 84. il brule la Flotte d'Eſpagne.	102
<i>Boiffellau</i> , Officier François; ce qu'il a fait en Irlande.	365
<i>Booth</i> s'élève contre le Parlement. 120. ſa défaite & ſa priſe.	121
<i>Bonrepos</i> , envoyé par le Roi très-Chrétien pour offrir du ſecours à Jacques II.	327
<i>Bragbil</i> , défait en Irlande l'Evêque de Roſs, & le fait pendre. 14. il ſe rend maître de Califfergus.	15
<i>Brown</i> défait. 42. ſa mort.	43
<i>Buckingham</i> . Duc de Buckingham ſ'attache au Roi Charles II. & le ſuit dans ſon exil. 28. il devient ſon Favori. 192. ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualitez. 193. il entre dans le projet de la liberté de conſcience, <i>là-même</i> . il ſe trouve contre le Roi, & entre dans la cabale de Shaftsbury.	199
<i>Budé</i> de Verace, ſes avis en faveur du Roi d'Angleterre contre le Prince d'Orange.	321

## C

<b>C</b> <i>Abale</i> , nom donné par les Factieux à cinq Miniſtres de Charles II.	192
<i>Canon</i> , fidele au Roi Jacques II.	362
<i>Cañanaga</i> , Gouverneur des Pais-Bas Eſpagnols, Partisan du Prince d'Orange contre le Roi d'Angleterre.	311

*Castelmaine*, souvent mis en prison pour la Religion Catholique, & pour son attachement à son Roi. 226. il entre dans le Conseil Privé sous Jacques II. 297.

*Catholiques persécutés.* 226

*Charles II.* sollicite les Cours de l'Europe pour vanger la mort de son pere. 2. les Écossais le rappellent. 18. à quelles conditions, *là-même.* Son arrivée en Ecosse, où il est proclamé Roi; mais on ne veut pas qu'il se mêle du Gouvernement. 25. *& suiv.* il se retire mécontent parmi les Montagnards. 37. on le prie de revenir, & on le traite mieux. 38. il appaise une sédition, & est couronné à Scone. 40. il se met à la tête des troupes, & entre en Angleterre avec l'armée d'Ecosse. 44. il défait des troupes qui s'opposent à son passage, & pénètre jusqu'à Vvorchestre. 45. ses Lettres au Maire de Londres, *là-même.* il y est attaqué par Cromwell, & perd la bataille. 48. *& f.* il se cache déguisé en divers endroits, & demeure long-temps errant avant que de pouvoir sortir du Royaume, Cromwell le faisant chercher par tout, ses aventures durant ce temps. 50. *& suiv.* Son embarquement & son arrivée à Paris. 72. il est obligé de sortir de France. 101. son rétablissement dans son Royaume par les soins du General Monk. 178. 179. son arrivée en Angleterre, & son entrée à Londres, où il rétablit toutes choses. 181. son mariage avec Catherine de Portugal. 182. il entreprend d'établir en Angleterre la liberté de conscience. 177. il se ligue avec la France contre les Hollandois, succès de cette guerre. 197. Son Parlement l'oblige à révoquer la liberté de conscience, & à faire la paix avec

la Hollande. 200. 201. la Cabale de Shaftsbury l'engage à établir le serment du Test , & se sert ensuite de ce serment pour exclure le Duc d'York de la Couronne. 214. 215. le Roi résiste à cette exclusion , & casse le Parlement qui l'y vouloit engager. 228. il feint de croire la fausse conjuration dénoncée par Titus Oasts dans un nouveau Parlement. 231. mauvais effets de cette feinte , *là-même*. le Parlement ayant poussé l'affaire de l'exclusion , est cassé par le Roi. 238. le Duc d'York , éloigné durant la tenue du Parlement est rappelé , & le Duc de Montmouth exilé. 239. Convocation d'un nouveau Parlement cassé pour les mêmes raisons que les précédentes. 244. 249. autre Parlement à Oxford. 249. La cabale y conspire contre la liberté du Roi , pour l'obliger à consentir à l'exclusion ; ce qui oblige ce Prince de casser ce Parlement. 251. Résolution de Charles de n'assembler plus de Parlement , jusqu'à ce qu'il eut dissipé la cabale. 252. succès de cette résolution qui remet toutes choses dans l'ordre. 254. Véritable conjuration des Protestans contre Charles , & contre le Duc d'York son frere : Comment ces Princes ont pu en éviter l'effet. 265. 266. Mort de Charles dans la Religion Catholique. 268

*Clarendon* , envoyé en Irlande en qualité de Viceroy , & révoqué quelque temps après. 306. 307. il se déclare contre Jacques II. 341. il refuse de prêter les sermens établis par le Prince d'Orange. 360

*Clarges* , beau-frere du General Monk. 178

*Clifford* , grand Tresorier d'Angleterre , ses grandes qualitez. 193

<i>Closetting</i> , ce que c'est.	301
<i>Colbert de Croissy</i> , Ambassadeur de France en Angleterre, y traite l'alliance des deux Couronnes contre les Hollandois. 329. 330. Son zele pour procurer du secours au Roi Jacques II.	330
<i>Condé</i> . Le Prince de Condé louë la valeur de Jacques II.	185
<i>Conquête</i> des François en Hollande, & sur les terres du Roi Catholique.	156
<i>Cot</i> prend Gallovvay.	74
<i>Cornbury</i> . sa defection.	337
<i>Conuentry</i> , contribué à l'évasion de Charles II. lorsque Cromvvel le faisoit chercher. 69	
<i>Cromvvel</i> . Moyens dont il se sert pour affermir son autorité. 2. 3. il passe en Irlande. 7. il prend Drogheda. <i>là-même</i> . il se rend maître de toutes les places de la côte Orientale d'Irlande, & du Port de Vvaterford. 8. sa severité à punir ceux qui lui résistent, <i>là-même</i> . Prise de Ross par Cromvvel : la Mononie se donne à lui. 10. 11. Seconde campagne de Cromvvel en Irlande. 12. il prend Calan, Gote, Kilkenni, Clommel. 13. il laisse à Ireton à achever sa conquête ; il repasse en Angleterre, & pourquoi. 15. il est reçu à Londres avec applaudissement, & il est fait General des Troupes du Parlement en la place de Fairfax. 31. il marche contre l'Ecosse, <i>là-même</i> . Bataille de Dumbar, gagnée par Cromvvel. 34. il se rend maître d'Edimbourg, <i>là-même</i> . Ecrits répandus par son ordre pour brouiller ses ennemis. 39. il manque Sterlin, & tombe malade. 41. Prise de S. Jonston par Cromvvel. 43. son retour en Angleterre, où il défait Charles II. à la bataille de Vvorchester. 50. & <i>suivre</i> .	



Son entrée dans Londres après cette victoire, qui acheve de lui soumettre les trois Royaumes. 72. 73. il brouille le Parlement : Suites de cette politique pour affermir son autorité. 77. il casse le Parlement. 80. il s'en fait un à sa mode, & se fait déclarer Protecteur. 86. Conspirations formées contre lui : comment il les dissipe. 90. 91. reglemens faits par le Protecteur. 91. 92. accident par lequel il pensa perir. 97. il est recherché de toutes les Puissances de l'Europe : il préfère la France à l'Espagne. 98. Sa maladie, sa mort, suite de son caractère. 103. 104. son fils aîné Richard Cromwell déclaré par lui Protecteur. 104. Qualitez de ce nouveau Protecteur. 107. Son regne de peu de durée : On le dépose. 115. *P.* Richard Cromwell.  
*Cromwell*, second fils d'Olivier nommé Henri, envoyé par son pere en Irlande pour y commander. 96. il est rappelé & obligé de ceder sa place à un autre, après la disgrâce de son frere. 115

## D

**D** *Ambi*, Ministre d'Angleterre sous Charles II. ses affaires, ses intrigues, & son genie. 229. & *suiv.*  
*Dalrample*, un des trois qui a apporté au Prince d'Orange la Couronne d'Ecosse. 362  
*Darmonth*, Amiral d'Angleterre, suspect de trahison pour diverses raisons. 341  
*Dauphin*. Belle Campagne de M. le Dauphin en Allemagne. 332  
*Derby*, Seigneur fidele au Roi Charles II. 46. sa mort. 72  
*Desdupes*, retire Charles II. dans les montagnes d'Ecosse. 37

- Brogbeda* , Place importante en Irlande. 7  
 *Dublin* , Capitale d'Irlande, Jacques II. y arrive , & y leve des troupes. 364  
*Dunbar* , Ville d'Ecosse prise par Cromwell. 32. Bataille gagnée à Dunbar par Cromwell contre les Ecossois. 33  
*Dunferling* , celebre Royaliste. 362  
*Dunkell* , autre Royaliste fameux. *Idem.*  
*Dundee* , Ville d'Ecosse 27. le Vicomte de Dundee fameux par sa fidelité. 362  
*Duras* , Comte de Teversham défait le Duc de Monmouth. 282

## E

- E***cosse* , soumise par les armes de Cromwell, qui y laisse Monk pour Gouverneur. 47  
*Ecosse* , affectionnée au Duc d'York. 242. les Rebelles y prévalent , & font déferer cette Couronne au Prince d'Orange. 362  
*Ecossois* rappellent Charles II. & à quelles conditions. 16. 17. & suiv.  
*Esden* Marchand , contribué à l'évasion de Charles II. 64  
*Episcopat* rétabli par Charles II. 182. Fameuse affaire des Evêques sous le regne de Jacques II. 315  
*Espagne* , recherche inutilement l'alliance de Cromwell. 98. elle entre dans les interets du Prince d'Orange , contre le Roi d'Angleterre. 310. 311. 351  
*Exeter* , Seigneur qui refuse de prêter les sermens au Prince d'Orange. 360

## F

- F***airfax* cede sa place à Cromwell. 30. 31. il entre dans le parti de Monk pour le ré-

## DÉS MATIERES. 381

- tablissement de Charles II. & va trouver ce Prince en Hollande. 149. 178  
*Fleedwood* a le Gouvernement d'Irlande, & la tient dans la soumission. 74. a des liaisons avec Lambert disgracié. 104. il agit contre son beau-frere, & pourquoi. 108. son caractere, *là-même*. Le Parlement lui ôte sa Charge, mais il est rétabli par l'armée, le Conseil d'Etat; & est nommé Commissaire. 125. Il est contraint de donner les clefs de Vvestminster au vieux Parlement qui s'y assemble, & nomme des Commissaires pour commander l'armée. 146  
*Fleming*, dépêché par le Roi aux Ecoissois, & pourquoi. 19  
*France*, accepte la derniere l'alliance de Cromwell, & ses raisons. 101

## G

- G** *Alles*. Naissance du Prince de Galles fils de Jacques II. & de Marie d'Est. 314. Calomnie contre la naissance de ce Prince, *là-même*. Effet de cette naissance chez les Anglois, *là-même*. on sauve ce Prince, & on le porte en France. 344. & *suiv.*  
*Gordon*, Maison illustre en Ecosse attachée au Roi. 277. le Duc de Gordon défend longtemps le Château d'Edimbourg, contre les Rebelles pour Jacques II. 362  
*Greenwill*, Comte de Bath, contribué au rétablissement de Charles II. 130. 169. & *suiv.*  
*Gumble*. 166

## H

- H** *Alles*, recommandable pour sa fidelité. 291. son procès pour les sermens. 292. & *suiv.*

<i>Halifax</i> . Divers partis qu'a pris ce Seigneur sous les regnes des deux Rois.	342. 349
<i>Harison</i> , rebelle sous Charles I. & Charles II. zelé Partisan de Cromvvel.	45
<i>Henriette</i> d'Angleterre passe en Angleterre, ce qu'elle y fit.	197
<i>Herbert</i> , Amiral d'Angleterre.	336
<i>Herbert</i> , Chancelier d'Angleterre.	352
<i>Holburne</i> défait.	42
<i>Hovvard</i> . ses conseils à Richard Cromvvel. 110. il quitte son parti, & se met dans celui du Roi 111. Guillaume Hovvard Vicomte de Stafford, meurt pour la Religion Catholique.	244
<i>Huffon</i> , Partisan de Cromvvel.	12
<i>Hyde</i> , Grand Chancelier d'Angleterre.	173.
	181. 182

## I

**J** *Acques II.* premierement Duc d'York, & ensuite Roi d'Angleterre. 184. passé sa jeunesse dans le métier de la guerre, *là-même* & 185. Témoignage de sa valeur rendu par les deux plus grands Capitaines du siecle. 185. Etat florissant de ce Prince, *là-même* & 186. bataille navale gagnée par lui contre les Hollandois. 185. son attrachement pour le Roi son frere. 187. sa conversion à la foi Catholique. 188. sa premiere femme fille du Chancellier Hyde, meurt dans la même Religion. 191. Seconde bataille où ce Prince met en fuite les Hollandois. 201. Son second mariage avec Marie d'Est. 204. Cabale contre ce Prince pour l'exclure de la Couronne, à cause de sa Religion. 213. 214. on invente le serment du Test, pour l'exclure des Charges. 214. on entre-

## DES MATIERES. 383

prend ouvertement son exclusion. 218. il est  
rappelé en Angleterre , & passe en Ecosse.  
238. 239. il revient à la Cour. 239. il passe  
pour la seconde fois en Ecosse. 242. Estime &  
attachement des Ecossois pour lui. 260. il  
est rappelle à la Cour. 262. Son avènement  
à la Couronne. 268. Revolte en Ecosse &  
en Angleterre contre lui. 275. ses ennemis  
sont défaits par ses Generaux , & il devient  
par là paisible possesseur de la Couronne.  
282. & s. son zele pour sa Religion lui atti-  
re les Protestans. 289. 290. il refuse le se-  
cours de France pour ne pas aliener ses peu-  
ples. 329. il est abandonné par ceux qu'il  
avoir élevez qui lui débauchent son armée.  
337. il se retire en France. 351. il passe en  
Irlande , où l'inegalité de ses forces avec  
celles de ses ennemis , lui fait perdre la  
bataille de Boyne, & le contraint de repasser  
la mer. 365. & suiv.

*Jefferyes* , Chancelier d'Angleterre. 284. fidele  
serviteur du Roi , meurt en prison. 352

*Jesuites* , executez à mort pour la Religion.  
232

*Inchiquin*. 11

*Ingolsby* défait Lambert. 172

*Jones* , Gouverneur de Dublin. 6

*Ireton* , Gendre de Cromwell , courageuse  
action de ce Rebelle. 7. 8. il acheve la con-  
quête d'Irlande pour Cromwell. 15. 74

*Irlande* se declare pour Monk. 146. elle est  
conservée par le Duc de Tyrconel dans l'o-  
béissance de Jacques II. 363. soumise au Prin-  
ce d'Orange. 371

### K

**K** *Arre* Rebelle , rentre dans son devoir. 40

## L

**L** *Abadie*, ses soins pour l'évasion du Roi d'Angleterre. 344

*Lambert*, sert sous Cromwell en Ecosse. 32. défait les Ecossois, & se rend maître d'Inchergavvi, & de l'isle de Brunt. 43. il n'ose suivre le Roi plus avant après la défaite de Harisson. 45. il favorise les Royalistes, & est pour cela disgracié. 96. il aspire après la mort de Cromwell, à la dignité de Protecteur. Ses brigues. 107. il reprend le nom & la Charge de Major General, & a l'armée pour lui. 114. Son caractère. 119. il défait Booth. 121. il se brouille avec le vieux Parlement qui lui ôte sa Charge, & pourquoi. 124. 125. il est rétabli par l'armée, & nommé par le Conseil d'Etat, pour établir un Gouvernement fixe. 126. il marche contre Monk, & se saisit de Nevvcastle. 134. il fait quelques courses pour surprendre Monk; il reçoit de mechantes nouvelles qui lui font quitter Nevvcastle; il va à Londres où on l'arrête. 148. & *suiv.* il s'échappe, se met à la tête d'un corps de troupes, est défait & ramené dans la Tour de Londres. 149. 171. & *suiv.*

*Laney* se charge de faire échapper le Roi, ce qu'il fit pour cela. 59

*Lauderdale*, Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, son caractère & sa conduite. 193. le Comte de Lauderdale est mis en prison. 362

*Lauzun* à la Cour d'Angleterre. 344. accompagne la Reine d'Angleterre & le Prince de Galles dans leur évasion, *là-même.* Le Comte de Lauzun General des troupes du Roi très-Chrétien

## DES MATIERES. 385

- Chrétien en Irlande. 367
- Lenthall* , choisi pour Orateur du Parlement.  
89. est remis dans les mêmes fonctions dans  
les Parlemens assemblez par les Factieux. 115
- Lery* , Officier François en Irlande. 365
- Leslé* , commande l'armée d'Ecosse , fatigue  
Cromwell par ses campemens , perd enfin la  
bataille de Dumber. 32. & *suiv.* David  
Leslé neveu du précédent , est Lieutenant  
de son oncle à la bataille de Dumber. 32.  
commande la cavalerie Ecossoise à la bataille  
de Vvorchester. 49.
- Liberton* , envoyé au Roi , & pourquoi. 18. il  
rapporte la réponse. 19
- Louis le Grand* Roi de France , se ligue avec  
Charles II. 197. Ses conquêtes durant cette  
guerre. 196. Ses soins pour empêcher la  
revolution sous Jacques II. 320. il prend la  
cause de ce Prince en main , & la soutient  
contre une puissante ligue. 327

### M

- M** *Aklesfield* , zélé Partisan du Prince d'O-  
range. 335
- Manning* , Secrétaire du Roi , donne des avis  
de ce qui se passe à Cromwell. 87
- Mansel* , riche Marchand , fait passer le Roi  
en France. 69
- Marie d'Est* , Reine d'Angleterre seconde fem-  
me de Jacques II. 204. sa retraite en France.  
344. 345.
- Maumon* , Officier François , tué au siege de  
Londonderry en Irlande. 365. & *suiv.*
- Maxwell* , Officier Ecossois en Irlande. 365
- Mazarin*. Le Cardinal Mazarin traite avec  
Cromwell ; ce qu'il disoit de cet Usurpateur.  
99. 103

- Melford* , Secrétaire d'Etat sous Charles II. 362
- Mere* ( de la ) l'un des premiers déclaré pour le Prince d'Orange. 341
- Middleton* , Secrétaire d'Etat , fidele à Jacques II. dans la révolution. 352
- Momonie* , Province d'Irlande , se déclare pour Cromwell. 12
- Mongomery* Ecoſſois , fait revenir Charles II. des montagnes d'Ecoſſe où il s'étoit retiré. 37. ſuit ce Prince en Angleterre , & eſt bleſé à la bataille de Vvorcheſter , en défendant le Pont de Povvik. 44. Autre Mongomery Ecoſſois , entre les factions ſous Charles II. 266. apporte la Couronne d'Ecoſſe au Prince d'Orange. 362. Milord Mongomery , fils du Duc de Povvis , mis en priſon comme Catholique. 352
- Monk* , ſous Cromwell en Ecoſſe. 118. il y commande en chef. 3. ſon projet pour rétablir Charles II. ſur le trône après la mort des deux Proteſteurs. 116. Son portrait 117. il fait ſemblant d'appuyer le Parlement contre l'armée , & pourquoi. 128. Meſures priſes pour faire réuſſir ſon projet , *là même*. il renvoie les Députés de l'armée d'Angleterre , avec qui il ne veut point d'accommodement. 134. il ſe prépare à combattre , & envoie cependant des Deputés à l'armée d'Angleterre pour l'amuſer , mais ces Deputés conclurent un accommodement qui chagrina Monk. 135. & ſuis. articles de cet accommodement. 137. 138. il retourne à Edimbourg où il aſſemble un Conſeil , qui eſt d'avis que l'armée ſe mette en marche. 139. 140. il écrit des Lettres au Comité , à Fledywood , au Maire , & au Conſeil



## DES MATIERES. 387

commun de Londres ; il fait aussi distribuer des manifestes , se met en marche , & arrive à Colstreme où il séjourne. 142. 143. il envoie des Deputez à Lambert , pour l'avertir qu'il tient pour nulles les Conférences d'Alnevvik , & qu'il reconnoit le vieux Parlement. 147. *Et suiv.* il quitte Colstreme , & s'avance à petites journées vers Londres. il reçoit pendant son voyage des Lettres du Parlement, ses réponses; Raïsons pourquoi il ne se presse pas. 149. 150. il arrive à Londres avec son armée , va loger à Vvitheal , il dissimule ses desseins , refuse de faire serment , & se sert adroitement des broüilleries de la ville & du Parlement, pour excuser son projet. 155. *Et suiv.* les Officiers de l'armée viennent trouver Monk, qui déterminé déjà avant leur arrivée , écrit au Parlement qu'il falloit finir , & en assembler un autre. 162. 163. *Et suiv.* Le Parlement tache de le gagner , le fait Commissaire. 165. il se déclare plus qu'il n'avoit fait pour le Roi , il réunit les membres exclus avec ceux qui les avoient exclus ; bon effet de cette réunion. 167. il est déclaré Generalissime , convoque un Parlement , & dispose toutes choses à faire recevoir le Roi. 167. 168. il reçoit une Lettre du Roi à laquelle il fait de bouche une réponse favorable. 169. 170. Accident qui retarde ses desseins. 171. il vient à bout de ses desseins , fait reconnoître le Roi par le Parlement , contribué à rassurer son pouvoir. 173. 174. il reçoit le Roi au debatquement, qui le comble d'honneurs. 180

*Montaigne* , Comte de Sandvich remercie Charles II. en Angleterre au temps de son rétablissement. 180

- Montmouth.* Le Duc de Montmouth se flatte de succéder à la Couronne. 222. il vient à la Cour, d'où il est renvoyé par le Roi & privé de ses Charges. 239. il entre dans la conspiration. 266. il se retire en Hollande. 267. il est déclaré coupable de haute trahison. 268. il descend en Angleterre avec son armée. 280. il est défait & pris. 282. 283. sa mort. 284
- Mordant*, l'un des principaux de la faction du Prince d'Orange. 335
- Morlay*, d'intelligence avec Monk pour concourir à ses desseins. 161

## N

- N** *Ottingham*, député au Prince d'Orange. 342

## O

- O** *Ats*, Délateur d'une fausse conspiration, dont il charge les Catholiques. 222. Effet de ses calomnies. 224. en ayant été convaincu, il en est puni sous le regne de Jacques II. 257
- Orange.* Guillaume IV. Prince d'Orange, épouse Marie d'Angleterre, fille aînée du Duc d'York. 221. Dessein, conduite, entreprises, démarches & succès de ce Prince. 222. & suiv. est proclamé Roi d'Angleterre. 360
- Ormond*, Seigneur Royaliste sous le regne de Charles I. 6. 9. 13. Duc d'Ormond petit-fils du précédent, Partisan déclaré du Prince d'Orange. 340
- Overton*, force les passages que gardoient les Ecois. 42. il est gagné au bon parti par Monk, aidé de Fairfax. 168

## P

- P** *Enderels* , Païsans Catholiques de Boscobel , leurs soins pour dérober Charles II. à la poursuite de ses ennemis. 52. 53
- Peterborough* , Seigneur Catholique dans le Conseil Privé d'Angleterre. 297. mis en prison pour sa Religion. 352
- Peters* , Seigneur Catholique , mis en prison pour sa Religion. 226
- Petre* , Jésuite. 324
- Philippe* d'Orleans Duc de France , gagne la bataille de Cassel contre le Prince d'Orange. 217
- Plunket* , Archevêque Irlandois , meurt pour la cause de sa Religion. 240. 256
- Pope* reconnoît Charles II. dans sa fuite , & contribué à son évafion. 62
- Porter* , Gentilhomme Catholique possédant une Charge à la Cour. 298
- Povvis* , le Duc & la Duchesse de Povvis mis en prison pour leur Religion. 226. leur fidélité envers le Roi , & leurs soins pour sauver le Prince de Galles. 341. 342. 346
- Tusignan* Officier François , tué au siege de Londonderry. 365. 366

## Q

- Q** *Uovvaranto* , ce que c'est. 259

## R

- R** *Atray* , Officier Royaliste en Ecosse. 362
- Reynold* , mène du secours à Dublin 6
- Richard Cromwel* , est déclaré Protecteur de la République par son pere mourant , son

caractere. 104. 107. il rejette les propositions qu'on lui fait, assemble un Parlement; & ce qui s'y passe. 109. 110. il casse le Parlement contre son inclination, on en assemble un autre où il est déposé, on lui assigne un fonds pour vivre honorablement. 113. 115	
<i>Riva</i> , Italien : ses soins pour l'évasion de la Reine & du Prince de Galles. 344	344
<i>Rocheſter</i> , Grand Tresorier d'Angleterre démis de sa Charge. 307	307
<i>Ronquillo</i> , Ambassadeur d'Espagne, ses intrigues contre le Roi d'Angleterre. 311	311
<i>Rose</i> , Officier General en Irlande. 365.	365.
<i>Rumbod</i> , celebre Conspirateur, pendu à Edimbourg. 280	280
<i>Rupert</i> , commande l'armée navale contre les Hollandois, & leur donne bataille. 215	215

## S

<i>Salisbury</i> , Seigneur Catholique, est mis en prison. 352	352
<i>Sarsfield</i> , celebre Officier Irlandois, défait un parti des Rebelles de l'armée du Prince d'Orange. 339	339
<i>Schomberg</i> . Le Maréchal de Schomberg, embrasse le parti du Prince d'Orange contre le Roi d'Angleterre. 335. 336. passe en Irlande & y est tué. 368	368
<i>Serment</i> d'Allegeance, de Suprémacie, & du Test, ce que c'est. 214	214
<i>Shaſisbury</i> , Grand Chancelier d'Angleterre, Ministre de Charles II. 193. son portrait, <i>la-m-me</i> . son zele pour la Monarchie, <i>la-m-me</i> . Auteur de la liberté de conscience. 197. Ses efforts pour obliger le Roi à résister au Parlement. 208. Les voyant inutiles	

il charge de parti, & pourquoi. 208. 209. la cabale, ses desseins, ses intrigues contre la Maison Royale. 211. il est envoyé à la Tour, 212. il en sort & continue ses menées, 213. les efforts pour faire déclarer le Duc d'York, inhabile à succéder à la Couronne. 214. & *suiv.* il conspire contre la liberté du Roi, & est accusé de conspirer contre sa personne. 258. les conspirations étant découvertes il passe en Hollande, & y meurt. 263

*Shrevvury*, de la Maison de Talbot, un des principaux Partisans de la faction du Prince d'Orange. 335. 349

*Sidney*, conspire contre Charles II. 267. Henri Sidney l'un des principaux Partisans du Prince d'Orange. 324

*Skelton*, donne avis des desseins du Prince d'Orange. 321. Avis salutaire de ce Ministre pour la conservation du Roi son maître. 322. est rappelé de France, & mis dans la Tour. 331

*Sunderland*, Ministre de Jacques II. examen de sa conduite. 306

## T

**T***Albot.* Le Baron de Talbot, fils du Comte de Shrevvury, joint le Roi Charles avec soixante Cavaliers. 46. il passe en France après Charles II. 72

*Teiershal*, Patron d'une barque, reconnoit le Roi & le passe en France. 69

*Tromp*, est tué dans un combat contre l'Amiral Black. 83

*Turenne* prend Bourbourg, Mardick, Dunkerque, & gagne la bataille des Dunes.

*Tyrconnel* , Viceroy d'Irlande , conserve ce Royaume au Roi. 307. son zele , sa fidelité pour le service de son maitre. 362

## V

*V Enables* , mène des troupes à Dublin , & Londonderry. 12. agit du côté du Nord , & fourmet ce pais à Cromwel. 15. i. se rend maitre de la Jamaïque dans les Indes. 102

*Vvalker* , soutient le siege de Londonderry contre les troupes fideles au Roi Jacques II. 365

*Vwaterford* , Ville d'Irlande assiegée sans succès. 10

*Vvexford* , Ville d'Irlande , assiegée , prise & traitée cruellement. 9

*Vvindbam* , le Roi demeure chez lui , & il lui rend service dans sa fuite. 64. il est contraint de s'arrêter chez Vvugrave , où le Roi le vient trouver. 59. il passe en France avec le Roi. 71

*Vvindrington* , Seigneur Catholique affectionné au Roi Jacques. 297

*Vvugrave* , Gentilhomme reçoit le Roi , & lui rend service dans sa fuite. 59

*Vvolfb* , rend service au Roi dans sa fuite. 56

*Vvorchestre* , reçoit le Roi qui y séjourne. 45. Bataille de Vvorchestre. 50

## Y

*Y Ork. V. Jacques II.*

## Z

*Z Dylestein* , Gentilhomme du Prince d'Orange. 348

*Fin de la Table du quatrième Tome.*





















